JOURNAL



DU

MAGNÉTISME

RÉDIGÉ PAR

UNE SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISEURS ET DE MÉDECINS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE BARON DU POTET.

La vérité, n'importe par quelle bouche;
le bien, n'importe par quelles mains.

TOME III.



PARIS

BUREAUX : RUE D'ANTIN, 12.

1846

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

JOURNAL

DU

MAGNÉTISME.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Avulsion de dent. — Vendredi 26 juin, à Grenoble, une opération toujours douloureuse, l'extraction d'une dent molaire, a été pratiquée sur une jeune fille magnétiquement endormie. Elle a paru n'éprouver aucune douleur, et à son réveil elle a manifesté de l'étonnement de ne plus trouver à sa place la dent qui la faisait souffrir : d'après sa déclaration elle n'aurait rien ressenti.

Ces faits sont attestés par un procès-verbal qu'ont signé MM. Humbert de Beaumont, Victor Labatie et Girard, ainsi que par un certificat délivré par M. le docteur Fournier. (*Réforme.*)

Paralysie.—Mme veuve Guitton, âgée de quarante-neuf ans, née à Châteaudun, département d'Eure-et-

Loir, demeurant à Paris, rue des Maçons-Sorbonne, n° 24, était atteinte, depuis six ans, d'une paralysie rhumatismale des membres inférieurs. Traitée dans presque tous les hôpitaux de Paris, plusieurs médecins célèbres, M. Gendrin entre autres, ont reconnu et certifié que cette paralysie la mettrait pour toujours dans l'impossibilité de gagner sa vie (1). Pauvre et seule dans sa chambre elle pouvait à peine se traîner pour faire ses aliments; assise ou couchée, elle était obligée de frapper avec ses béquilles pour que des voisins lui vinssent en aide; sans leur secours elle aurait été contrainte de rester et mourir faute d'aliments. Cependant elle est guérie; voici le fait.

Elle vint chez moi le 23 juin 1846, à une heure, se traînant sur deux béquilles que le Bureau de bienfaisance de Paris lui avait fait délivrer; et nous savons tous qu'il faut que l'état soit grave pour que cette administration fasse semblable sacrifice.

A une heure et demie je la magnétisai, principalement sur les articulations. Après vingt minutes d'une action forte et soutenue elle éprouva des douleurs fort vives dans les membres inférieurs, ce qu'elle n'avait jamais ressenti depuis longtemps; car, avant la magnétisation, elle était complétement insensible, même à des piqûres faites à deux centimètres de profondeur avec une aiguille. La douleur des articulations alla toujours croissant jusqu'à la fin de la séance. Elle me dit avoir des insomnies qui la fatiguaient beaucoup; alors je lui engageai légèrement la tête, afin de produire le sommeil, car il y avait trois mois

(1) Ces certificats sont déposés avec l'original de cette relation aux archives de la Société de Mesmérisme.

qu'elle n'avait dormi. Cependant je n'ai pas cherché à lui procurer le *coma*, et la magnétisation a été toute locale.

Alors elle partit, aidée de M. Commerson, de Mme Joannard et de moi pour la remettre sur ses béquilles. Rentrée chez elle, une heure après la douleur articulaire cessa ; et, se sentant beaucoup mieux, elle se lève, prend un bâton, marche, en tenant les meubles et la muraille, une partie du reste de la journée ; à huit heures elle se couche et dort du sommeil naturel jusqu'au lendemain sept heures et demie du matin.

24 *juin.* — Elle se lève seule, s'habille, prend son bâton, et recommence son exercice jusqu'à une heure, qu'elle vint chez moi pour être magnétisée de nouveau (elle arrive s'appuyant d'une main sur un bâton et de l'autre contre les maisons).

A une heure et demie je reprends la magnétisation. Après quinze minutes d'une action forte et un peu douloureuse pour elle, elle me dit : « Je me sens beaucoup mieux ; il me semble que je marcherais bien seule. » Elle se lève, hésite, enfin risque un pas, puis deux ; la confiance en elle-même revient ; elle marche, danse, gesticule en tous sens ; sa joie était au comble.

« Des jambes ! me dit-elle ; c'est un miracle ! » Je lui conseille de prendre le plus d'exercice possible ; elle va au Luxembourg faire une promenade d'une heure ; sans appui aucun (car elle avait mis son bâton sous son bras), puis rentre chez elle, danse dans la cour de sa maison, montre à tous qu'elle a retrouvé

ses jambes ; à sept heures et demie se couche et dort bien.

25 *juin.* — A sept heures et demie du matin elle me rend visite sans bâton ; elle marche sans douleur ni roideur. Rentrée à sa maison, elle danse de nouveau, court dans la rue, et se fait voir à tous ceux qui l'avaient connue impotente ; elle était folle de joie. A une heure et demie, je la magnétisai de nouveau. Mêmes effets que précédemment : retour des forces primitives, plus de douleurs, plus de paralysie ; elle ne désire plus qu'une chose : c'est de pouvoir le dire à assez de monde pour répandre la nouvelle de cette cure inattendue et miraculeuse dont elle est l'objet.

26 *juin.* — A une heure et demie je reprends la magnétisation ; rien de nouveau ; le mieux se maintient ; le sommeil est si bon qu'elle dort jusqu'à sept heures sans interruption.

27 *juin.* — A sept heures et demie j'ai sa visite, toujours allant bien ; à une heure je recommence sa magnétisation devant M. le docteur Viancin et M. Girollet (députés par la Société du Mesmérisme), et plusieurs autres personnes qui ont toujours suivi le traitement avec régularité.

Alors, ils ont pu constater qu'il n'y avait plus de douleur ni de roideur dans les articulations ; les digestions se font avec beaucoup de régularité ; à huit heures elle se couche.

28 *juin.*—A une heure elle vient pour être magnétisée ; mêmes effets ; elle se plaint que le sommeil que je lui procure est trop long, qu'elle voudrait se lever plus tôt. Cependant, suivant mon habitude, j'engage la tête pour lui procurer ce sommeil réparateur ; elle

part après vingt minutes; car notez bien que jamais la magnétisation n'a été plus longtemps prolongée.

29 *juin.* — A une heure, je la vois arriver, pouvant à peine marcher; cependant elle n'avait pas osé reprendre ses béquilles ni son bâton, dans la crainte, dit-elle, que cela ne lui portât malheur; arrivée chez moi, elle s'assied, mais pour se relever il lui a fallu l'aide de deux personnes.

Vite, elle s'empresse de faire sa confession. Monsieur, me dit-elle, je suis bien punie pour vous avoir désobéi; je n'ai pas dormi le temps que vous m'aviez recommandé; je me suis levée à cinq heures pour travailler, car j'ai bien besoin; mais à neuf heures je me suis sentie engourdie; le sommeil m'a prise sans que je puisse résister, j'ai dormi jusqu'à midi; alors je voulus me lever, impossible; mes jambes étaient de nouveau paralysées; j'ai été obligée d'appeler à mon aide.

Après quelques minutes de magnétisation en dirigeant le fluide sur les rotules, les jambes devinrent libres, et tout se passa comme à l'ordinaire.

30 *juin.* — A huit heures elle me rend visite, me dit qu'elle ne me désobéirait plus, qu'elle dormirait toujours le temps que je lui prescrirais.

A une heure et demie je la magnétise, les effets sont les mêmes.

Elle court devant toutes les personnes de sa connaissance. Je crois qu'elle pourrait gagner le prix de course, car je n'ai vu personne d'aussi agile.

1er *juillet.* — Les faits sont les mêmes; la magnétisation à une heure et demie. Rien de nouveau; le

mieux continue, l'espérance ne la quitte plus; elle est au comble du bonheur.

2 *juillet.* — A une heure et demie, mes opérations ont mêmes résultats : beaucoup de sensibilité dans les jambes au toucher; le mieux continue; les effets magnétiques sont puissants; l'attraction et la répulsion se produisent à l'instant où la volonté se manifeste; tout va bien, je crois la guérison certaine maintenant.

3 *juillet.* — Les faits sont les mêmes; magnétisation à une heure et demie devant M. le docteur Maréchal, qui a suivi presque tout le traitement.

4 *juillet.* — A sept heure et demie mêmes opérations, mêmes résultats; la magnétisation ne dure plus que dix minutes; nombreux visiteurs; le mieux va toujours en augmentant; le sommeil se fait sentir jusqu'à huit heures.

5 *juillet.* — Mêmes résultats; rien de nouveau; concours nombreux de visiteurs; car cette cure est déjà beaucoup répandue; chacun veut voir; mon logement peut à peine suffire.

6 *juillet.* — Un travail fort avant dans la nuit avait occasionné une fatigue dans les jambes, qui cessa lors de la magnétisation; rien de nouveau, le bien se continue.

7 *juillet.* — Mêmes opérations, mêmes résultats; magnétisation à une heure et demie devant quatre docteurs allemands et polonais, qui furent émerveillés de ces choses qu'ils ne connaissaient pas, et auxquelles ils ne pouvaient croire; aussi m'ont-ils demandé à suivre toutes les magnétisations que j'aurai occasion de faire. Je produisis sur l'un d'eux la catalepsie à

l'état de veille; alors leur curiosité redoubla, et ce sont des adeptes que nous aurons bientôt à compter parmi nous.

8 *juillet*. — A sept heures la magnétisation habituelle; rien de nouveau; la sensibilité magnétique est développée au plus haut point; elle fait de longues promenades, se couche à huit heures et dort jusqu'à sept heures; les forces sont revenues; elle ne peut croire à tant de phénomènes.

9 *juillet*. — A une heure et demie la magnétisation a lieu; mêmes effets, sensibilité étonnante; les docteurs allemands sont venus et se joignent à moi pour rendre hommage à Mesmer pour sa découverte. La guérison est certaine, je pense; plus de cinq cents personnes ont vu et peuvent certifier la véracité du présent compte-rendu.

L.-C. Lefébure.

Ont certifié véritable le rapport et signé :

Veuve Guitton. — J. Commerson, *professeur de l'Université*. — Legendre. — De Lapierre, *professeur de l'Université*. — Sophie Raviellet. — Veuve Rieger. — Quinault. — Veuve Jouannard. — R. Vitry. — Cassou. — Veuve Croiset. — Muller. — A. Pilou, *typographe*. — Mme Gagnadre. — Gentil. — Femme Voibre — Rebin. — Legrand, *docteur-médecin*. — Rivy, etc., etc., etc.

Y a-t-il dans notre conduite, lorsque nous attaquons la *médecine classique* et les médecins, le moindre désir de vengeance pour les outrages que nous avons

reçus? Y a-t-il un but d'intérêt? Non! Tous nos efforts tendent à forcer les médecins à se servir d'un puissant moyen de guérir qui est en notre possession. Vit-on jamais guerre plus généreuse ? car nous voulons nous dépouiller au profit de nos ennemis. Mais l'orgueil les aveugle, et ils ne veulent ni nous comprendre ni nous écouter; il n'y a donc aucune raison pour cesser le combat.

Voici un nouveau fait de guérison; il est récent, attesté par un si grand nombre de témoins que les nommer tous ce serait remplir notre journal. L'incurabilité du cas de maladie a été attesté par *un grand médecin*; je crois, Dieu me pardonne, que ce *savant* docteur est un des plus entêtés antagonistes du magnétisme... que son témoignage aille au public avec le nôtre. C'est ainsi que nous nous vengeons de superbes dédains, et que notre parole acquerra quelque valeur lorsque nous dirons : *Méfiez-vous des hommes qui sont chargés de vous guérir; ils sont plus ignorants que sages, plus présomptueux qu'éclairés. Ceux qu'ils condamnent en réchappent; ceux qu'ils absolvent périssent.*



ÉTUDES PRÉPARATOIRES

DU

SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE.

(Suite.)

§ IX. — SORCELLERIE.

Rien n'est plus digne d'étude que ces faits extraordinaires qui remuèrent si profondément les peuples et qui furent attribués à la magie, à la sorcellerie, etc. Il faut l'avouer à leur honte, les savants ne firent rien pour éclairer les nations; ils partagèrent, au contraire, leurs erreurs. Aujourd'hui même, ces Académies renommées que vous voyez sur les bords de la Seine s'occupent à des riens, à des misères scientifiques incapables d'avoir la moindre influence sur les masses et d'éclairer leur raison. Tant de questions restent à approfondir; l'étude de l'homme est si peu avancée, ses propriétés si peu connues; les forces qui l'animent ignorées complétement! O gens coupables, qui voulez des hommages lorsque vous vous occupez de niaiseries, seriez-vous restés à l'état qui succède à l'enfance? La lumière n'a point gagné vos esprits, on en acquiert la preuve en vous voyant reculer devant des vérités qui s'avancent fièrement au-devant de vous. N'est-il pas dégradant pour vous de voir au-

jourd'hui des hommes presque étrangers aux sciences faire votre besogne, fouiller dans le passé, y chercher de grands faits qui n'eurent jamais d'explication et qui firent pourtant couler des flots de sang humain? Il n'y a donc chez vous nul amour des hommes, puisque vous ne cherchez pas à les éclairer, à les instruire.

La terre est couverte de préjugés, la barbarie nous enlace encore. Diogène pourrait aujourd'hui se promener avec sa lanterne et passer dans vos rangs, messeigneurs; je crois qu'en vous examinant sa figure ne pourrait s'épanouir de joie, car il ne trouverait point encore l'homme qu'il cherchait dans les temps passés. Il serait obligé de faire un nouveau voyage dans quelques mille ans pour enfin être satisfait. Au train dont vous allez, il faudra du temps, beaucoup de temps, car votre croissance se fait attendre; vos esprits s'en ressentent, et les hommes sont si sots qu'il leur semble que vous les dépassez de cent coudées. Il ne dépendra pas de moi, je vous assure, si *cette magie* que vous exercez ne vient point à cesser, et qu'ils ne vous voient enfin tels que vous êtes.

Mais faisons trève pour un instant; nous devons publier les pièces du procès que nous intentons à la science, car en définitive c'est le public qui jugera.

Voyons, nos grands hommes : voici des faits irrécusables, et pourtant sans solution. Serions-nous obligé de vous éclairer de notre faible lumière? Peut-être! Mais, dans tous les cas, vous nous devrez quelque chose pour notre bonne volonté. Nous vous prévenons d'avance que sur ce point vous nous trouverez on ne peut plus accommodant. Seulement sortez de

votre paresse ; expliquez, commentez, disputez même, ce sera prouver que vous êtes savants, et c'est ce que nous vous demandons, afin que, si les faits que nous allons signaler revenaient, ils vous trouvassent au moins préparés à les recevoir ; qu'il n'en soit point pour eux comme pour le choléra ; car on dit, je n'ose le croire, que vous n'en savez sur ce sujet pas plus que le premier jour. C'est là, sans doute, une calomnie ; le monde est si méchant, et vous si innocents de ce dont on vous accuse !...

Première observation.

On trouve dans la chronique manuscrite de l'abbaye de *Sennones*, en Lorraine, écrite par un Bénédictin nommé Richer, le récit suivant :

« Un savant et éloquent Dominicain, appelé maître Robert, originaire de Paris, ambitieux et livré à ses plaisirs, avait trouvé le secret de se composer, par un moyen inconnu, un papier qui, déposé sur la tête d'une personne, lui faisait dire, malgré sa volonté, tout ce qu'il plaisait à maître Robert.

« Un jour, pendant un sermon, ayant aperçu une belle femme, il la mande, lui parle doucement et l'engage à céder à ses désirs. Elle refuse ; il insiste, et la menace enfin de la faire passer pour hérétique et condamner au feu. Le lendemain, en effet, il fait venir cette femme, lui pose la main sur la tête, et en présence de beaucoup de monde l'interroge ainsi :

« N'êtes-vous pas de la secte des hérétiques ? — Je
« le suis. — Voulez-vous retourner à la foi catholi-
« que. — Non. — Voulez-vous donc être plutôt brû-

« lée que d'abandonner cette secte? — Je le veux. —
« Vous avez entendu, dit-il aux assistants, comment
« cette femme a avoué sa propre turpitude. »

« Tous les spectateurs de cette scène étrange répondirent qu'ils n'avaient jamais rien entendu de pareil. Alors cette femme fut livrée aux gardes, qui la conduisirent en prison.

« Cette femme était mère d'un jeune ecclésiastique d'un bon caractère, qui se donnait tous les mouvements chez ses parents et les voisins pour délivrer sa mère. Quelqu'un, initié sans doute au secret du moine Robert, lui dit :

« Allez demain à la prochaine assemblée, où votre
« mère doit être examinée de nouveau; mettez-vous
« à côté d'elle, et, lorsque maître Robert lui *imposera*
« *les mains* et l'interrogera sur la foi, saisissez-les-lui
« aussitôt fortement, et tirez-en le papier que vous y
« trouverez; gardez ce papier, et demandez que maî-
« tre Robert interroge de nouveau votre mère sur la
« foi. »

« Le tout fut fait ainsi; et lorsque le clerc eut arraché le papier de la main du moine, cette femme, interrogée comme précédemment, jura devant tout le monde que jamais elle n'avait entendu rien de pareil; que jamais elle n'avait été interrogée par maître Robert sur la foi; qu'elle ne lui avait répondu sur rien qui eût trait à l'hérésie.

« Le fils alors fit voir le papier, et montra par quel art diabolique ce prédicateur, avec ce papier, obtenait tout ce qu'il voulait sans aucun consentement des victimes, et les livrait ainsi à la mort.

« Le peuple voulait s'emparer du moine et le faire

mourir; mais le clergé se saisit de lui et le fit enfermer à perpétuité dans une prison de pierre, pour que celui qui avait agi, par cet art secret, sur son père, sa mère et beaucoup d'autres fort innocents, qu'il avait rendus fort coupables pour voiler son iniquité, pût faire pénitence en cette vie, si Dieu lui en faisait grâce. »

Le Père Sprée, Jésuite, convaincu de l'innocence de divers sorciers qu'il avait conduits au bûcher, ne craignit pas de réclamer contre la manière dont on procédait à leur égard, et dans un ouvrage publié en 1631 il cite un cas qui a la plus grande analogie avec le précédent.

« Une personne digne de foi, dit-il, m'a raconté dernièrement qu'un bourreau, puni du dernier supplice, et qui n'était pas étranger à la magie, avait coutume de procurer, par son art, que, parmi tous ceux qui tombaient sous sa main, il n'y en eût pas un qui pût se soustraire à la nécessité d'avouer tout ce qu'il lui demandait, et par ce moyen avait forcé plusieurs innocents de révéler des choses qu'ils n'avaient jamais faites, auxquelles même ils n'avaient pas songé. »

(La suite au prochain numéro.)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ASSOCIATION CATHOLICO-MAGNÉTIQUE (1).

Une vérité physique que les sens peuvent saisir, qui est commune à tous, qui existe en tout lieu, a-t-elle besoin de se placer sous la tutelle de quelque corporation pour prendre rang dans les sciences et faire jouir les hommes du bien que par sa nature elle peut faire? Heureusement non.

Dans ce siècle de liberté et de libre examen, toutes choses vraies, toutes choses utiles marchent et progressent par des efforts individuels. Les savants sont partout débordés par des individualités qui ne prétendent à aucun titre scientifique. Tout le monde en France, devenant juge des questions quelles qu'elles soient, reçoit ou rejette sans prendre conseil des corps savants ou d'autres corporations. Les magnétiseurs, dès le principe, se sont trompés en appelant les médecins à leur secours, en les regardant comme seuls capables de généraliser le magnétisme; ils se trompent également aujourd'hui en s'adressant aux prêtres pour les mettre en possession de la découverte de Mesmer. Qu'ils se rappellent qu'ils furent mal accueillis autrefois, et que par des mandements, des articles dans les journaux religieux, et plus encore

(1) Voir *Revue magnétique*, n° 17, p. 236.

par la confession, on chercha à perdre le magnétisme dans l'esprit des masses.

Les temps sont-ils changés? La lumière et la vertu sont-elles venues tout à coup pénétrer ces deux corporations? Le magnétisme leur doit-il son progrès, et le bien qui se fait est-il dû à ces directeurs spirituels ou à ces ministres de la santé? Non. C'est parce que la vérité gagne chaque jour du terrain malgré leurs entraves, c'est seulement parce qu'ils ne peuvent plus, sans passer pour ignorants ou rétrogrades, suivre le même plan, que nous voyons aujourd'hui des sentiments plus pacifiques chez ceux qui naguère encore étaient nos plus cruels ennemis. Et, seraient-ils sincères, reconnaîtraient-ils de bonne foi qu'ils étaient dans l'erreur, ou que leur résistance était déloyale et injuste, ce ne serait pas une raison pour leur accorder d'être les arbitres du magnétisme. Nous savons trop à quelles passions obéissent les hommes séparés de la société pour être confiant ; nous connaissons la moralité des médecins, et celle des Jésuites nous est suspecte.

En voyant ces derniers envahir notre domaine, la crainte nous prend, nous l'avouons, car nous pensons que le magnétisme s'en trouvera très-mal un jour, qu'il servira à l'espionnage plutôt qu'à des œuvres de bien ; qu'on l'emploiera plutôt à fanatiser les hommes qu'à les éclairer, et que des croyances absurdes prendront naissance dès le moment où des gens intéressés à maintenir les peuples dans l'ignorance auront vu toutes les ressources que peut leur offrir une force occulte, presque mystérieuse comme Dieu, pour ser-

vir leurs desseins et arriver à un but d'asservissement de la pensée.

L'homme ne doit-il donc jamais quitter l'enfance? Faudra-t-il que toujours il ait à ses trousses, celui-ci pour le guérir, cet autre pour veiller sur son âme? Ne saura-t-il donc jamais qu'il n'appartient qu'à lui de prévenir ses chutes, et que Dieu agit sur toutes ses créatures, se fait comprendre à elles sans intermédiaires; que c'est de lui-même et par lui-même qu'il doit voir, et non par les yeux d'autrui?

Oh! race humaine, tu permets qu'on dévie des lois de la nature, et te soumets sans murmure à des conducteurs aussi aveugles que toi. Regarde donc en face tes guides peu sincères, demande-leur le fond de leur pensée!.. Mais ils sont trop habiles pour te dire la vérité; saisis donc au moins le disparate qu'il y a entre leur dire et leurs actes; ou plus encore, vois leurs infirmités égales aux tiennes et leur fin plus misérable.

Magnétiseurs éclairés, ne favorisez point cet alliage nouveau, laissez venir d'autres temps; séparez la science de toutes croyances, car elle doit s'établir d'elle-même. Que les prêtres humains travaillent à féconder ces nouveaux germes, rien de mieux et de plus utile; leurs œuvres de bien les feront chérir et respecter. Que les médecins, amis des hommes, fassent du magnétisme un instrument de guérison, qu'ils l'étudient pour en faire comprendre les lois, rien de mieux; mais ne les rendez jamais dépositaires absolus et seuls juges; éclairez-vous autant qu'eux, secondez-les même en les aidant de vos bras et de votre pensée, mais réservez-vous d'être hommes, n'aliénez

aucune de vos facultés ni vos libres pensées. C'est ainsi que vous préparerez pour les races futures une terre rendue féconde et que vous briserez les liens préparés dans l'ombre par des hommes à qui la liberté fait peur et qui voudraient enchaîner l'avenir, ramener les hommes en arrière lorsque Dieu lui-même les pousse en avant.

La science n'a point de limite et ne dira jamais son dernier mot. La nature a mille secrets que l'homme n'a point encore pénétrés; il reste donc à l'intelligence humaine un champ vaste à parcourir; beaucoup d'esprits se contentent du présent, le trouvent bon, en jouissent, perfectionnent ce qui a été découvert dans les temps passés; ils accomplissent leur destinée et rendent des services que nous devons reconnaître. Mais le progrès appartient à d'autres, et c'est à ceux-ci que nous devons présenter le fruit de nos recherches dans le domaine de l'inconnu, afin qu'ils suivent aussi cette loi non moins impérieuse qui porte les hommes à toujours améliorer leur sort et à se rapprocher autant que possible de la source de toutes vérités. Trop d'erreurs existent encore sur la terre, les savants eux-mêmes ne cherchent point à sortir du petit cercle qu'ils se sont tracé; ils vivent sans s'inquiéter et prendre souci de leur ignorance; ce n'est qu'en les poussant en avant qu'ils finiront par nous seconder.

Magnétiseurs, entrez donc franchement, résolument dans le monde nouveau révélé par le magnétisme; mais surtout ne chargez aucune congrégation d'accomplir votre mission, à moins que vous ne vouliez recueillir de l'ivraie dans le champ où vous avez semé du bon grain.

VARIÉTÉS.

LE MAGNÉTISME

ODE

A M. le baron du Potet.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
VIRGILE.

Grâce! grâce! assez de victimes!
La nature s'épuise à ce tribut cruel;
Entre elle et vous, docteurs, c'est un horrible duel:
Assez de deuils, assez de crimes!
Assez de nœuds sacrés avant l'âge rompus,
De veuves, d'orphelins que la douleur accable!
Ecoutez dans Rama Rachel inconsolable,
Pleurant ses fils qui ne sont plus!...

Quelle est cette clarté nouvelle
Qui se lève brillante à l'horizon lointain?
Regardez, regardez, l'étoile du matin
D'un éclat moins vif étincelle:
C'est l'astre précurseur, la colonne de feu
Qui vers l'Enfant divin jadis guidait les Mages,
Qui, la nuit, au désert, durant ses longs voyages,
Marchait devant le peuple hébreu.

Que le monde entier le contemple
L'astre de vérité qui se révèle à nous!

Marchons à sa lumière, et, pleins d'un saint courroux,
Chassons les idoles du temple!
Les temps sont arrivés ; à ce signe certain
C'est trop longtemps fermer vos yeux et vos oreilles;
Peuples, réveillez-vous; c'est l'ère des merveilles,
C'est le salut du genre humain !

Désormais l'homme s'étudie,
S'élance, transformé, des langes du berceau,
Découvre autour de lui tout un monde nouveau,
Connaît les secrets de la vie.
Dans un corps périssable, être immatériel,
L'homme n'est plus pour l'homme une énigme vivante,
Une œuvre du hasard que la mort épouvante ;
C'est un ange exilé du ciel !

Adoptez la jeune immortelle
Qui vient les bras chargés de fleurs et de présents;
Rois qui sur vos sujets, comme sur des enfants,
Veillez d'une âme paternelle,
De vos remparts pour elle abaissez la fierté ;
Elle apporte à vos fils la force et le courage,
Peuples qui préférez au docile esclavage
L'impatiente liberté.

Mais quelle fureur vous anime?
Eh quoi ! devant l'erreur toujours courber le front !
Quoi! toujours repousser par le doute ou l'affront
Une découverte sublime?
Quelle preuve faut-il à vos cœurs corrompus?
Le sourd entend, l'aveugle a revu la lumière,
Et le muet, charmé, murmure une prière
Comme autrefois devant Jésus!

Un jour l'inexorable histoire,
Savants, qui trahissez l'auguste vérité,

Portera contre vous un blâme mérité,
Et ternira votre mémoire.
Ah! suivez sa bannière, il en est temps encor :
Au lieu de l'accueillir d'une insulte banale,
Sonnez, hérauts, sonnez sa marche triomphale :
C'est l'aigle qui prend son essor.

Mais, après tout, que nous importe
Ou leur dédain superbe, ou leur vaine fureur ?
Tout ce qui vient de l'homme est fragile et menteur ;
Ne faut-il pas que Dieu l'emporte ?
Oui, mon Dieu, ce qui vient de vous est éternel ;
De ces nains ameutés vous confondrez la rage ;
D'un souffle vous pouvez briser l'échafaudage
De cette insolente Babel !

Voyez comme la calomnie
Au mérite toujours mesure le poison ;
Une grande infortune accompagne un grand nom :
C'est l'auréole du génie.
Tel fut le prix, Mesmer, de tes nobles travaux,
Gloire à toi, qui portas la couronne d'épine ;
Le Christ, accomplissant sa mission divine,
N'est-il pas mort pour ses bourreaux ?

Imitons l'exemple du maître ;
A son œuvre assurons de nombreux défenseurs :
Il nous faudra braver bien d'injustes clameurs,
Livrer bien des combats peut être ;
Mais notre tâche est belle, à nous est l'avenir ;
Mais d'une vérité grande, utile, féconde,
Quiconque veut se faire apôtre dans le monde
Doit savoir en être martyr !

Paris, 7 juin 1846. A.......c.



Seconde vue. — Les effets du djedeb, ou danse religieuse des Aï-Ssaoua et des nègres, rappellent beaucoup ceux qu'on attribue au magnétisme animal. Il s'est passé hier, à Alger, à une deurdeba qui se célébrait au fond de l'impasse Darfour, un incident assez extraordinaire et que les indigènes expliquent par l'espèce de seconde vue que le djebed donne à ceux qui s'y livrent, absolument comme on explique en Europe, par le magnétisme animal, les choses merveilleuses que font certains somnambules lucides. Sans nous prononcer en matière aussi délicate, nous livrons le fait au lecteur tel qu'un témoin oculaire digne de foi nous le rapporte. Pendant que, dans la cour où se faisait le deurdeba, les nègres et les négresses se livraient avec fureur à la danse sacrée, une Mauresque, malgré le bruit de leurs trépignements et des avtales en fer, s'était endormie dans une chambre du haut. Quelque voisine, profitant de son sommeil, lui détacha un des anneaux en or, appelés *redif*, que les femmes portent au pied. Quand la dormeuse se réveilla et s'aperçut du vol dont elle était victime, elle se mit à pleurer. Ses gémissements furent entendus d'un des nègres qui étaient arrivés à l'état d'extase. Il se mit à désigner la voleuse avec tant d'exactitude que la Mauresque reconnut au signalement une personne qui habitait la même maison qu'elle, et qui, l'ayant accompagnée à la fête, était ensuite sortie sous un prétexte quelconque. De plus, le nègre indiqua également l'endroit où était caché le *redif*, et dit que la voleuse l'avait cousu intérieurement à cette partie de la culotte indigène qui bouffe d'une manière si disgracieuse entre les jambes. Vérification

faite de tous ces renseignements, ils se trouvèrent d'une exactitude complète. Heureuse d'avoir retrouvé son *redif*, la Mauresque revint à la deurdeba et gratifia d'un *douro* son habile devin. (*Akhbar*.)

Somnambulisme spontané. — Les somnambules qui ont la faculté de se promener en dormant, tout comme s'ils avaient les yeux ouverts, sont-ils insensibles à la douleur à ce point qu'ils puissent impunément se précipiter d'un troisième étage sur le pavé du roi? C'est une question que nous soumettons aux doctes de la Faculté de Médecine. Quant à présent, nous nous contentons de citer un fait des plus authentiques qui s'est passé hier rue de l'Hôtel-de-Ville, 44. Le nommé Dupont, jeune homme de vingt-deux ans, est somnambule de naissance. Hier, vers minuit, il fut pris d'un de ses accès; il se leva, ouvrit la fenêtre, et, *grâce à sa seconde vue*, il s'imagina sans doute qu'il pourrait marcher dans l'air. Quoi qu'il en soit, une fois la fenêtre ouverte, Dupont monta sur l'appui de la croisée, et, comme si un parquet de plein pied s'étendait au-devant de lui, il s'avança et tomba du troisième étage. Par un heureux hasard, Dupont se trouva debout sur les pieds, sans encombre ni foulure aucune; point n'est besoin de dire qu'en touchant le sol Dupont s'est réveillé. (*Esprit public*.)

Le docteur micrographe qui a rédigé cet article ignorerait-il qu'il y a dans l'état somnambulique naturel aussi bien que dans l'artificiel des hallucinations fréquentes? Les mots soulignés pourraient le faire croire. Quant à la chute sans accident, nous n'en sommes point étonné, on en a déjà des exemples, et

nous en avons rapporté un tome Ier, page 413 de ce journal.

Nécrologie. — Il y a quelques jours, un vieillard plein de santé, le docteur Souberbielle, célèbre chirurgien, est venu nous demander de tenter la production de l'insensibilité sur quelques-uns de ses malades qu'il voulait opérer en cet état. Nous avions accepté, mais la mort est venue surprendre cet homme habile et sans préjugés ; nous avons ainsi perdu une occasion précieuse.

Revue des journaux. — *La France* du 13 juin mentionne l'opération de Cherbourg.

M. le docteur ***, médecin de Saint-Louis, dit, dans *le Constitutionnel* du 21 juin, que l'homœopathie et le magnétisme sont les deux mystifications du siècle.

L'Echo du Cantal reproduit notre narration sur la découverte du corps de Sixdeniers. Plusieurs journaux allemands l'ont aussi traduite.

La Quotidienne du 1er juillet relate le cas de somnambulisme naturel cité plus haut.

BIBLIOGRAPHIE.

Cours de nosologie clinique, par M. le docteur Emangard, professeur de pathologie interne et de clinique médicale à l'école de médecine du Caire. 1 vol. in-8°, chez J.-B. Baillière.

Le magnétisme trouve place maintenant dans tous les ouvrages de médecine. Tout auteur soucieux de

sa considération prend soin de ne pas laisser ignorer sa pensée à l'égard de ce principe nouveau. Le progrès magnétique ne permet plus de *statu quo*; il faut que chacun s'explique, fasse sa profession de foi, sous peine de passer pour ignorant. Les médecins vraiment philosophes confessent que la découverte de Mesmer est un fait acquis; les encyclistes, dont ce principe fécond embarrasse les systèmes, le nient; mais la comparaison s'établit entre leurs raisonnements contradictoires, et la discussion qui s'ensuit est toujours favorable à la vérité.

Le livre que nous analysons vient d'être traduit en arabe par ordre de Méhémet-Ali. C'est une puissante recommandation qui lui donne de l'importance; mais nous n'avons pas à en apprécier le mérite médical. Un chapitre ayant été consacré au magnétisme, c'est à ce seul point de vue qu'il nous intéresse ici. Et d'abord, disons qu'à part les erreurs dénominatives et de physiologie magnétique qu'il contient, cet ouvrage nous est éminemment favorable.

Le docteur Emangard y déplore la résistance opiniâtre que la médecine oppose à l'examen du mesmérisme. « Avant de nier tous ces faits, dit-il, étudions-« les, mais portons dans cette étude le zèle et la bonne « foi. Ce n'est que d'hier que nous connaissons bien « le rôle important que joue le fluide électrique dans « le phénomène de la vie; poursuivons ces recherches, « et bientôt de prétendus miracles deviendront des « phénomènes naturels. »

Voilà, certes, les paroles d'un observateur sage, impartial; hôte charitable qui ouvre sa porte à la vérité proscrite qui lui demande asile.

Après connaissance faite avec les effets, il est naturel d'en rechercher la cause, et l'auteur du *Cours de Nosologie clinique* croit la trouver dans le fluide électrique. Ayant assisté à une leçon de Broussais sur la question qui nous occupe, il rapporte ainsi les paroles de ce grand médecin : « Si vous songez aux attrac-
« tions, aux sympathies et aux répugnances que nous
« éprouvons pour certains individus de notre espèce,
« lors même que nous les voyons pour la première
« fois ; si vous vous rappelez l'ascendant d'un homme
« sur ses semblables, la fascination de l'animal car-
« nassier sur sa proie, le trouble, l'accablement,
« l'oppression, le tremblement universel qui saisit
« celle-ci et ne lui permet pas toujours de réagir par
« la fuite ; si vous considérez l'effet des gestes mena-
« çants et perturbateurs sur les enfants au berceau,
« le malaise, les cris, l'agitation et les convulsions
« qui peuvent en résulter ; si vous faites attention aux
« effets de la déclamation et de tous les mouvements
« de la musique théâtrale sur les spectateurs qui
« assistent à une scène tragique et qui s'identifient
« avec l'acteur qui est devant eux ; aux émotions
« produites sur un auditoire de femmes par un pré-
« dicateur fanatique qui leur parle d'une voix ton-
« nante, avec des yeux étincelants et des gestes éner-
« giques, etc., etc., vous serez porté à croire que
« des *émanations* extrêmement puissantes ont lieu dans
« tous ces phénomènes.... »

Reste à décider quelle est la nature de ces émanations. Notre auteur, s'appuyant sur les découvertes du docteur Coudret, croit qu'elles sont purement électriques ; mais toute l'école magnétique proteste,

disant que l'agent de Mesmer est autre que ceux de Thalès et de Galvani. L'expérience peut seule trancher le nœud qui nous arrête. L'hypothèse et la vérité sont en balance, il faut des faits nouveaux pour faire pencher le plateau.

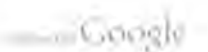
La littérature magnétique augmente sans cesse. M. l'abbé Loubert vient de publier seul sa *Défense théologique du magnétisme* qui devait paraître avec un nouvel ouvrage du docteur Charpignon. Nous l'analyserons prochainement.

On annonce, comme devant bientôt paraître :

1° Les *Confessions d'un magnétiseur*, à l'imitation de Jean-Jacques. Cela sera curieux, à part la ressemblance. Ayant déjà les Mémoires d'une somnambule *des plus lucides*, nous désirons que l'ouvrage annoncé soit aussi complet que possible, que l'auteur ne cache rien : on dit qu'il sait beaucoup de choses.... nous le verrons bien ;

2° Un ouvrage de M. Gerdy sur *l'Entendement humain*. On dit que le somnambulisme y est examiné à un point de vue de psychologie matérialiste et que mademoiselle Pigeaire est l'objet des sarcasmes de l'atrabilaire professeur. Si ce dire est vrai nous en entretiendrons nos lecteurs.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).



MANUSCRITS DE MESMER.

—

AVIS.

C'est une chose curieuse aujourd'hui que de retrouver dans les manuscrits de Mesmer les idées que fit naître en lui notre première révolution. Doué d'un puissant génie, cet homme embrassait toutes les questions, voulait résoudre tous les problèmes; éducation, médecine, finances, rien ne lui était étranger. Il écrivit sur ces diverses questions des mémoires qui furent envoyés à la Convention, et que nous avons eu le bonheur de retrouver.

Dans un moment où la grande querelle entre l'Université et le clergé, touchant l'éducation des peuples, est sur le point de renaître et d'enflammer les esprits, il sera intéressant de lire ce que pensait Mesmer sur la grande question de l'enseignement et sur les moyens de perfectionner la race humaine. Mais, malgré l'attrait qu'offre la lecture de ce mémoire, nous l'eussions certainement laissé dans nos cartons, si des principes de médecine et d'hygiène, où le magnétisme trouve son application, n'y eussent été enseignés. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de cette publication; nous n'avons pas besoin de les prévenir que nous ne changerons pas un seul mot à ce manuscrit.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

PRÉFACE.

Le but de cet ouvrage est de mettre les hommes d'accord sur les principes et sur les objets qui intéressent essentiellement leur bonheur.

Les idées vagues et indéterminées qui mettent l'homme en contradiction avec les autres, et le plus souvent avec lui-même, deviennent, autant que l'ignorance, la source de tous les maux moraux. On commet le mal, ou parce qu'on se méprend, ou parce qu'on ne s'entend pas avec les autres sur les principes; et l'on ne préviendra pas les malheurs qui en résultent tant qu'on cherchera ailleurs que dans l'homme même les motifs et les règles pour diriger les actions humaines.

C'est donc *dans la nature de l'homme*, une et invariable en tous temps et en tous lieux, qu'il faut puiser les principes qui doivent le gouverner.

Mais quels seront les moyens de connaître et de constater cette nature de l'homme, qui paraît sous des formes aussi variées que les sociétés, les mœurs, les religions et les gouvernements? Les uns ne veulent voir l'homme naturel que dans son état inculte et sauvage; les autres que dans un état modifié par les lois et les mœurs, qu'on appelle civilisé.

Ni l'une ni l'autre de ces situations ne montre

l'homme tel qu'il est par la nature. On n'a donc pas su jusqu'ici ce qu'on devait entendre précisement par la nature de l'homme.

Quoique la diversité des climats et des situations où il se trouve placé sur le globe, les besoins à satisfaire, les obstacles à vaincre, les influences des météores et des êtres qui l'environnent, concourent à en modifier, presque à l'infini, la forme extérieure, la couleur, les habitudes, les mœurs et les caractères, il est néanmoins, dans chaque individu, une base qu'on peut dire fondamentale ou un ressort premier et général qui dirige les actions les plus variées et les détermine vers un seul et même but, qui ne varie jamais.

C'est *la conservation* ou *la tendance irrésistible* que tout être animé éprouve pour continuer son existence. Cette tendance forme le principe inné et commun à tous les individus de l'espèce, lequel, se faisant sentir plutôt que connaître, devient le mobile général de toutes les actions humaines, se manifeste toujours d'une manière analogue à son organisation.

L'empressement également senti pour la génération et la propagation de son espèce n'est autre chose que le désir naturel d'étendre son existence individuelle.

L'homme, ainsi que tout animal, se plaît à jouir des moyens par lesquels il se sent rajeunir, en recommençant, dans son enfant, la carrière que lui-même avait en grande partie parcourue, et en reculant par là le terme de sa durée au delà de celui de sa propre existence.

L'harmonie de tous les moyens, en tendant vers ce but généralement recherché par les hommes, consti-

tue, lorsque ces moyens suffisent, l'état qu'on appelle *le bonheur*.

C'est sur ces moyens et leurs rapports qu'il faut que les hommes s'entendent, et que les principes et les idées en soient invariablement déterminées et tellement fixées qu'elles ne puissent être méconnues en aucun temps, ni en aucun lieu.

Par son mécanisme l'homme est lié à l'univers. Il devient un chaînon essentiel à l'enchaînement universel des êtres, auquel il tient par des lois immuables qui le gouvernent lui-même. Son organisation, comme sa conservation, étant un résultat de ces lois, ce n'est que dans le mécanisme de l'une et de l'autre qu'on peut trouver les rapports et les proportions qui déterminent proprement sa nature.

L'homme, par la nature, est destiné à vivre en société, comme l'abeille, le castor, la fourmi, etc. Il reçoit de la société dans laquelle la nature l'avait placé des lois particulières à son espèce.

Sa première existence, ainsi que le développement de ses facultés, dépendent d'abord des rapports réciproques existants entre lui et les auteurs de ses jours.

Il suffit donc d'indiquer sommairement le mécanisme de toutes ses actions.

Après avoir reçu sur les organes des sens une impulsion du mouvement, *pour laquelle l'homme est absolument passif*, il devient *actif par l'effet seul de son organisation. Cette organisation peut donc être regardée comme le principe interne.* — Voici comment s'opère ce changement : Placez un homme dans un jardin, devant un arbre, devant un pommier, par exemple ; en ouvrant les yeux il reçoit précisément l'impression de *l'objet*

relatif à sa position : il voit l'arbre, les fruits. D'après l'expérience et les observations *qu'on suppose ici* avoir précédé, il *reconnaîtra* l'arbre. Son imagination et sa mémoire, par les modifications que le mouvement de la première impression vient d'éprouver *dans les organes qu'on appelle de l'esprit*, lui rappelleront le genre, l'odeur, le goût du fruit, la propriété qu'il a d'éteindre la soif et la faim ; ce même mouvement primitivement imprimé, ainsi modifié, est communiniqué aux instruments de l'appétit, de là aux membres des extrémités qui déterminent l'homme à s'approcher de l'arbre, à étendre la main, à cueillir la pomme, enfin à la manger. Et *voilà l'action consommée.*

Les conditions qui ont réalisé cet acte sont générales et *communes à toutes les actions quelconques*; et elles sont si essentielles que, en les supposant absolument égales dans deux individus, les actions qui en résultent seront aussi les mêmes.

C'est donc de la connaissance de ce mécanisme que dépend l'art de juger et de gouverner les actions humaines, et c'est uniquement desdites modifications que l'éducation, ainsi que la législation, doivent s'occuper ici.

J'observe que, la législation n'étant qu'une extension de l'éducation, et la morale offrant des principes à l'une et à l'autre, je crois ces trois objets inséparables pour le but que je me suis proposé.

Les actions, *comme effets*, dépendent, en plus ou en moins, d'une cause interne ; elles sont aussi déterminées, en plus ou en moins, par des causes externes : de là les degrés et les diverses nuances de moralité, les notions de liberté, de volonté, etc.

Le changement que toute action produit, et leurs rapports, nous donnent l'idée du bien et du mal moral.

Les diverses relations des hommes en société vont donc être déterminées d'une manière constante et invariable.

Il y a encore des notions, qui sont autant de principes, dont l'uniformité et l'exactitude, dans l'application, sont indispensables au bonheur de la société.

L'avidité et le luxe ont porté les hommes à s'occuper des moyens d'ennoblir les races de certains animaux en perfectionnant leur génération et leur première éducation; pourquoi ne mettrait-on pas autant d'intérêt à celles de l'espèce humaine?

L'*éducation* des enfants est la pépinière des citoyens. Par elles sont formées les *dispositions* et les facultés que l'enfant doit apporter un jour dans la société civile.

Ce seront ces *dispositions* qui le rendront ou vicieux ou vertueux; car ce ne seront plus les lois ou les instructions tardives qui pourront changer ces dispositions primitives; elles empêcheront tout au plus, mais d'une manière incertaine, les écarts et les irrégularités des actions individuelles.

Les premiers instants de l'existence de l'enfant sont destinés à tracer les rudiments et à former le *moule* du citoyen futur.

La génération, ainsi que l'éducation, seront donc les objets les plus essentiels au bonheur de la société civile.

La philosophie est parvenue dans ce siècle à faire retrouver et reprendre à l'homme les droits que la nature avait gravés dans son cœur, mais que la su-

perstition et l'habitude de l'esclavage lui avaient fait méconnaître.

Ce sont ces droits éternels et imprescriptibles qui sont destinés à conduire l'homme vers son bonheur; mais cela ne suffit pas : car, ou il n'atteindra pas le but auquel il aspire aujourd'hui avec tant d'ardeur, ou il ne s'y maintiendra pas, s'il ne l'a fondé sur une base encore plus solide par l'éducation.

Entendez de la nature la proclamation *des droits de l'enfant*, dont la connaissance et l'exercice deviennent plus nécessaires encore.

La nature déclare que l'enfant a le droit de jouir de tous les moyens propres à son parfait développement pour devenir un citoyen heureux et utile dans la société.

Voici les expressions des droits que la nature réclame pour l'enfant :

1° Afin de recevoir le corps bien organisé, une constitution saine et robuste, il faut que l'enfant soit engendré par des parents sains, bien conformés, d'un âge et d'un tempérament proportionnés;

2° Que la mère, par une nourriture saine, un travail ou un exercice modéré, l'esprit tranquille et content pendant sa grossesse, se dispose pour un enfantement naturel et sans accident;

3° Que la mère, en observant les animaux doués des organes semblables, s'instruise sur la manière de traiter son enfant dès les premiers instants de sa naissance, observation que rien ne peut remplacer;

4° Que l'enfant reçoive pour première nourriture le lait maternel au premier moment de sa naissance;

5° Que la mère n'ait d'autre occupation que le soin

de nourrir son enfant, de satisfaire à tous ses besoins, de prévenir ou d'adoucir toutes ses souffrances, et enfin d'éloigner tout obstacle à son développement;

6° Que la mère, comme la première fonctionnaire de l'Etat, soit sous sa protection et sa surveillance immédiate ; que sa personne, ainsi que ses fonctions, soient regardées comme sacrées;

7° Que l'Etat prenne des mesures telles que l'existence d'un ou de plusieurs enfants ne devienne pas une charge pour les parents, mais, au contraire, qu'ils s'en trouvent plus heureux;

8° Que la société où l'enfant prend naissance soit responsable du maintien et de l'exécution de ses droits; qu'elle supplée à tout et qu'elle prévienne les obstacles qui pourraient survenir;

9° Que l'éducation, enfin, soit tellement soignée que l'enfant, par son développement physique, par ses facultés, ses connaissances, l'habitude des vertus sociales, l'exercice de la profession mécanique qu'il aura apprise, à un certain âge puisse devenir un membre heureux et utile de la société civile.

Ce sont donc les droits de l'enfant et ceux de l'homme qui formeront le code de la nature ; et ce n'est que sur la base des droits de l'enfant qu'une éducation nationale est possible, et qu'on pourra parvenir à perfectionner l'espèce humaine et à justifier ainsi la nature de la perversité innée que l'ignorance et la superstition lui supposent.

Après avoir tracé le plan pour établir et pour fixer les notions élémentaires, je m'abstiendrai d'entrer dans les détails des parties de l'instruction et de l'éducation. Mon intention a seulement été de rapporter

les principes et d'indiquer les sujets sur lesquels les élèves de la nation doivent recevoir une instruction plus ou moins étendue.

Une vaste carrière est ouverte au génie et aux talents pour bien mériter de la patrie.

Dans tous les temps les hommes ont été maîtrisés par l'opinion. Dans une lâche oisivité, sans examen et par une sorte de pusillanimité, ils l'embrassèrent et se soumirent à son empire... Il n'en est cependant pas moins important de former, dès l'enfance, une opinion qui, par la suite, devienne une source intarissable de *motifs* pour toutes les actions. Mais il faut que cette opinion, au lieu d'être l'effet de la persuasion ou de la condescendance aveugle pour l'autorité, soit le résultat de l'expérience et de la raison.

Les effets des actions ne se trouvent pas toujours sous nos yeux ou assez près de l'action pour les *motiver*.

On formera donc dans l'enfant cette opinion que « *nul, impunément, ne peut enfreindre les lois que la nature lui a imposées, et que rien ne pourra le soustraire au châtiment qui l'attend tôt ou tard.* »

La propre expérience, ainsi que l'observation de l'enfant, peuvent être suppléées par des exemples simples et familiers. L'intérêt personnel, ensuite, rendra cette opinion aussi puissante que salutaire. Elle sera telle que, comme une opinion sur le poison, nul n'osera même risquer l'incertitude de la supposition.

La législation n'étant, ainsi qu'il a été dit, qu'une extension ou un supplément au code de l'éducation, et d'ailleurs tout membre de la république étant dans

le cas d'administrer la justice, j'ai cru utile d'en donner également quelques notions.

On verra que l'objet de la procédure criminelle n'est pas la vengeance publique, moins encore la perte du coupable, mais plutôt la correction que la société lui doit.

Aucune société ne pouvant subsister sans dépenses ou frais nécessaires pour le maintien de la sûreté et du bon ordre, je termine par fixer, d'une manière simple et constante, le mode le plus équitable de prélever les impositions, comme aussi un moyen sûr et exempt d'abus de représenter la dette publique.

Cette double opération doit être regardée comme pragmatique, parce que, étant prise dans la nature, elle est la seule qui convienne à tous les gouvernements, et je me flatte d'avoir trouvé le moyen de faire cesser les hasards des essais pernicieux qui ont été tentés jusqu'ici à cet égard.

Pour rapprocher les fortunes de l'égalité autant qu'il peut être permis, et pour faire fleurir l'agriculture et les arts, j'y ai ajouté des idées sur la division des successions.

Je propose aussi des moyens propres à donner, dans les assemblées d'élection, aux citoyens, une connaissance uniforme et exacte des charges et des fonctions, ainsi que des qualités requises.

Le contraste entre le vice et la vertu, qui leur sera mis sous les yeux, relèveront dans leur cœur le prix et l'amour pour celle-ci, et l'on préviendra par ces dispositions toute influence de l'intrigue, de la séduction et des passions.

Il sera prouvé, enfin, par les principes qui forment

le système des influences ou du *magnétisme animal*, combien il est important, pour l'harmonie physique et morale de l'homme, de s'assembler fréquemment en sociétés nombreuses, où tous les âges et les sexes soient confondus, où toutes les intentions et les volontés soient dirigées vers un et même objet, surtout vers l'ordre de la nature, en chantant, en priant ensemble; et que c'est dans ces situations que l'harmonie qui commence à se troubler dans quelques individus peut se rétablir, et que la santé se raffermit. Un culte général et commun, dont l'objet serait la contemplation des perfections de l'auteur de la nature, sous les rapports qui intéressent notre bonheur, remplira ce but sublime.

Je désire que cet ouvrage ne soit jugé que sur l'intention que j'ai eue de mettre tous les citoyens de la république d'accord sur les notions élémentaires et sur les principes.

Ce n'est que par la conformité des principes et des idées que les hommes se rapprochent de l'égalité possible, qu'ils s'aiment, et que l'harmonie des actions qui en résulte peut établir et consolider la paix et la félicité publiques.

La république, fondée et gouvernée invariablement sur les principes pris dans la nature, sera éternelle comme elle.



VARIÉTÉS.

Le malade et le médecin. — Dans un mémoire sur le magnétisme qui nous parvient, nous trouvons un dialogue entre un malade et un docteur. Nous en extrayons le fragment suivant; le reste est par trop vif; nous en ajournons la publication.

LE DOCTEUR.

. . . .

Notre science est écrite en grec et en latin; elle est gravée sur des tables d'airain. Le temps, qui use tout, a conservé nos parchemins; les voici : De par droit de nos maîtres, et surtout par la peur, notre règne est établi sur les sots humains; leur vie nous appartient, car aucun ne réclame; d'ailleurs, ils le feraient en vain, la loi nous autorise et leurs plaintes seraient vaines. Quand nous demandons votre sang, votre or, c'est à vous d'obéir et de courber la tête. Les rois eux-mêmes sont nos esclaves. Obéissez, vils mortels, ou tremblez que nous n'ajoutions à nos ordonnances quelques grains de nos spécifiques..... Songez que ceux qui composent nos délicieux breuvages jamais n'élèvent la voix; comme les muets du sérail, ils ne savent qu'obéir.

LE MALADE.

Vous n'entendez donc point les plaintes des mourants?

LE DOCTEUR.

Pour les soulager nous avons..... des poisons.

LE MALADE.

Faut-il encore ajouter à leurs maux? Pourquoi brûler leur chair? êtes-vous donc les vengeurs des fautes des hommes? êtes-vous juges ici-bas?

LE DOCTEUR.

Je te l'ai dit, nous sommes médecins.

LE MALADE.

Craignez de Dieu la vengeance.

LE DOCTEUR.

Il n'y a point de Dieu.

LE MALADE.

Mais la justice des hommes?

LE DOCTEUR.

Elle fléchit devant nous; jamais un tribunal n'osa nous condamner.

LE MALADE.

Vous me faites frémir! Qui êtes-vous donc?

LE DOCTEUR.

Stupide animal, juge-le à nos œuvres.

LE MALADE.

Où fuir?

LE DOCTEUR.

Partout où tu porteras tes pas, nous te suivrons.

LE MALADE.

Que dois-je faire en cette extrémité?

LE DOCTEUR.

Ne va pas t'aviser de faire le mort, on pourrait te disséquer tout vivant.

LE MALADE.

Mais enfin, que me conseillez-vous?

LE DOCTEUR.

Ecoute. Fais comme nous-mêmes lorsque nous sommes malades : garde la chambre, bois de l'eau, et attends de la nature qu'elle te débarrasse de ta maladie, car elle seule *sait et connaît*; le reste n'est que mensonge et vanité.

LE MALADE.

Ah! d'un terrible poids mon âme est dégagée; vous me rendez l'espoir. Combien vous dois-je, docteur?

LE DOCTEUR.

Cette ordonnance est salutaire, elle ne te coûtera rien. Va, et que désormais la nature te conduise. Mais tais-toi sur ma sincérité, car je suis responsable envers.... la rue de Poitiers.

LE MALADE.

Il y a donc encore de l'humanité parmi les hommes, puisqu'en vous je trouve un frère?

LE DOCTEUR.

Ne t'y fie plus pourtant, car il faut que je vive. Aujourd'hui je suis clément, demain je pourrais être inflexible. J'ai voulu une fois du droit de grâce connaître les douceurs, mais cela me suffit. D'ailleurs, il me ruinerait si j'en usais. Adieu.

LE MALADE.

On ne m'y prendra plus; je vivrai d'abstinence; du grand art de guérir je suis désabusé. J'abandonne la science.

LE DOCTEUR, *de loin.*

J'oubliais une chose : fais-toi magnétiser . . .

. . . .

Clairvoyance. — Des faits extraordinaires de somnambulisme lucide ont été fréquemment observés par des médecins qui ne croient point au magnétisme animal, ou au moins ne s'en occupent pas. Ces faits, bien qu'extraordinaires, sont néanmoins incontestables, et il faut avoir le courage de les signaler malgré le soupçon de crédulité ou de mauvaise foi que leur description laisse souvent planer sur celui qui les expose; quoi qu'il en coûte, un écrivain doit à ses lecteurs toute la vérité, et il ne peut présenter sans lâcheté, sous la forme du doute, ce dont il ne doute pas.

M. le docteur Encontre, de Montauban, vient de publier l'observation très-curieuse d'un jeune homme de quatorze ans, chez lequel le sens de la vue était déplacé et qui distinguait parfaitement les objets dans l'obscurité la plus profonde. Cet enfant, après avoir éprouvé diverses indispositions, fut tout à coup pris d'accès de somnambulisme, pendant lesquels il faisait mille extravagances. Mais les parents, en suivant avec anxiété tous les actes de leur enfant, s'aperçurent bientôt que, bien que durant ces accès il eût les yeux fermés, il voyait assez pour se conduire, et même qu'il pouvait lire et écrire dans

l'obscurité comme il le faisait en plein jour. M. Encontre, prévenu de l'existence de ce singulier phénomène, se livra à de nombreuses expériences qui ne lui permirent pas de conserver le moindre doute sur cette transposition du sens de la vue. Ce jeune homme perdait l'usage du sens de l'ouïe pendant ses accès; il ne pouvait prononcer aucune parole; de plus, il conservait les yeux fermés; mais en revanche l'odorat semblait acquérir une grande perfection, et il flairait les objets qui l'environnaient et les évitait ainsi en marchant aussi sûrement que s'il eût eu les yeux ouverts.

Pour s'assurer que cet état extraordinaire n'était point le résultat d'une coupable supercherie, M. le docteur Encontre écrivit au crayon une question sur du papier, fit emporter les bougies, et, prenant son malade par la main, il le conduisit auprès d'une table, lui présenta le papier et lui remit le crayon; celui-ci passa rapidement la main gauche sur les lignes tracées par le médecin et écrivit à l'instant la réponse avec autant de sûreté que si l'on n'eût pas été dans une obscurité complète.

Cette transposition du sens de la vue n'avait lieu que pendant les accès de somnambulisme, qui se déclaraient tout à coup et sans qu'on eût rien fait pour les provoquer. L'accès terminé, le malade ne conversait aucune trace de sa faculté étonnante, ni même aucun souvenir de ce qui s'était passé.

(*Journal de médecine de Bordeaux.*)

Hydroscopie. — Partout la présence de l'abbé Paramelle est signalée par les résultats les plus sa-

tisfaisants. Dernièrement, l'habile hydroscope, appelé à Autun par délibération du conseil municipal, a exploré la montagne contre laquelle cette ville est adossée. Il y a découvert quatre sources qui donnent un volume d'eau : la première de cinq mille, la seconde de quatre mille, la troisième de deux mille et la quatrième de quinze cents litres par jour. Du milieu de la montagne M. Paramelle avait annoncé que c'était dans la prairie où se trouve cette source, et celle qui la touche, que l'on trouverait le plus d'eau (1). (*Gazette de Lyon.*)

Nos savants ont nié et nient encore la faculté hydroscopique des sourciers, sans doute parce qu'eux, en fait de sources, ne savent trouver que celles de la richesse et des honneurs. Eh ! mon Dieu, quand leur cécité cessera-t-elle donc? Le magnétisme est partout répandu et ils ne le voient pas. Aujourd'hui même, un *illustre* médecin, M. Gerdy, qui prend son brevet de grand homme, nie la découverte de Mesmer avec un ton d'assurance qui trahit l'infirmité qu'il a en partage avec ses confrères : une taie sur les yeux.

Nègres blancs. — A propos d'une discussion sur les superfétations, M. Gérardin a dit à l'Académie : « *Tout le monde sait cela, les enfants des nègres ne naissent* « *pas noirs ; ils sont blancs comme nous.* » Voilà une affirmation bien positive ; cependant elle est complétement réfutée par M. le docteur Binet, qui a eu occasion de voir dans l'Inde un très-grand nombre d'enfants nègres peu d'heures après leur naissance,

(1) Voyez tome II, page 175.

et il déclare que toujours, sans exception, les enfants nés de parents nègres sont noirs. La coloration est, à la vérité, un peu moins foncée qu'elle ne le devient plus tard, mais elle est déjà on ne peut plus manifeste.

N'est-il pas bien étonnant que, dans une Académie de médecine, composée de tant de savants, on soit obligé de discuter sur une question de blanc ou de noir, si facile à vérifier? (*Abeille médicale.*)

Charmes. — Nul doute que nos lecteurs aient entendu parler du don bien rare qu'avait l'Irlandais Sullivan d'exercer sur les chevaux, par un chuchotement, un pouvoir que nul autre maquignon du royaume-uni ait jamaïs possédé. Cette pratique bizarre l'a fait surnommer *le Chuchoteur*, et c'est sous ce sobriquet qu'il est le plus connu dans les cercles du sport. Mais ce qu'on ignore peut-être, c'est que le petit-fils de cet homme extraordinaire, Georges Church, qui exerce à Sydney l'art de dompter, dresser les chevaux, possède le secret de charmer le noble animal qui a rendu son grand-père si célèbre.

Nous avons eu dernièrement de fréquentes occasions d'assister à ses exercices et nous pouvons en toute connaissance témoigner de son savoir. Il prend un poulain sauvage indompté, sortant des forêts, et en vingt-quatre heures le rend si docile, si obéissant, sans le battre pourtant, que l'animal à son commandement se couche sous lui, feignant le mort, et reste ainsi jusqu'à ce qu'il soit tiré, par un léger coup de baguette, de la stupeur apparente dans laquelle il a été plongé par des passes magnétiques

(à ce qui nous a semblé) et de légères manipulations sur le système nerveux. L'animal alors, à un signal donné, lèche la figure de l'opérateur, met sa langue dans la bouche de celui-ci et lui hennit tout bas à l'oreille; ensuite Church se couche sur le dos, se place un pied de devant de l'animal sur le creux de l'estomac et un de derrière entre les dents, sans danger d'être pressé trop fort.

Quand le cheval est sorti de l'espèce de stupeur dans laquelle il paraît avoir été plongé, il résiste autant qu'il peut à la répétition de cette opération; mais, bientôt vaincu par l'irrésistible charme de cet homme extraordinaire, il retombe dans l'état mesmérique et de nouveau obéit passivement à sa volonté.

(*Sydney Sentinel.*)

Cette simple observation, en apparence sans importance, peut donner la clef de bien des actions occultes que l'homme exerce sur des animaux. L'éducation de ces derniers n'est peut-être qu'un effet magnétique déterminé, et le secret des Martin, des Van-Amburgh et autres dompteurs d'animaux féroces, n'est probablement autre que celui qui sert à Church pour dompter et dresser ses chevaux.

L'expérience proscrite. — Toute étude méthodique se fait par deux voies opposées : l'analyse et la synthèse, qui, aboutissant au même point, se contrôlent mutuellement. Leur concours est indispensable; il faut que les données de l'une toujours confirment celles de l'autre; en un mot, que la pratique s'accorde avec la théorie, que l'expérience sanctionne l'observation; c'est à ce titre seul qu'on acquiert des notions

positives. Cette marche est en tout conforme à la nature de notre esprit ; l'homme abandonné à lui-même la suit par instinct, et le philosophe systématique souvent malgré soi. Tout le monde sait cela, mais n'en tient pas toujours compte. C'est pourquoi M. Deleuze, par inadvertance sans doute, a dit que le magnétisme devait être un sujet d'*observation*, mais jamais d'*expérience*.

Cette hérésie philosophique, patronée par une autorité aussi respectée, prit vite cours dans la science, et l'expérience, procréatrice de nos connaissances, fut bannie de l'étude du magnétisme ! Toute-puissante par son origine, cette erreur funeste fut acceptée sans contrôle ! Les conséquences de cette adhésion irréfléchie sont incalculables ; les magnétiseurs, privés de guide, s'égarèrent bientôt dans les sphères nébuleuses des hypothèses ; la thérapeutique du magnétisme n'y gagna rien, et sa physiologie y perdit beaucoup.

Cependant les *expérimentateurs*, qui ne voulurent pas se soumettre à l'anathème despotique du patriarche de l'art, s'ouvrirent une carrière où les attendaient de brillants résultats. L'insensibilité, l'attraction et nombre d'autres phénomènes, aujourd'hui vulgaires, couronnèrent leurs essais d'exploration dans cette voie méconnue. Leurs tentatives hardies dans les hôpitaux et autres lieux firent briller l'art d'un éclat tout nouveau, déchirèrent les langes qui le retenaient au berceau et imprimèrent à sa marche naissante une ardeur juvénile.

Ce durant, stationnaires, les *observateurs* recueillaient les fruits de cette transformation soudaine, de ce pro-

grès rapide, accomplis malgré leurs efforts, réalisés sans leur participation. Vingt ans spectateurs oisifs de succès éclatants, on croyait leurs esprits désabusés ; mais c'était une erreur ; ils recommencent la lutte avec plus d'ardeur, en embrassant cette fois dans la même prescription l'expérience et tous ceux qui s'y livrent.

Après avoir longtemps cherché la cause qui éternise cette dispute regrettable, nous croyons enfin l'avoir trouvée dans l'emploi de deux mots mal compris : *expérience et observation*, sur lesquels roule toute l'argumentation. Protestant à l'avance que nous ne sommes entrés dans cette discussion que pour mettre d'accord des hommes qui ne devraient jamais être divisés d'opinion, nous allons fixer les esprits sur ces deux mots, dont voici l'exacte signification :

« L'observation consiste dans l'examen attentif des phénomènes *spontanés*, et l'expérience dans celui des phénomènes *provoqués.* »

D'où il suit que, pour bien s'instruire dans une science quelconque, il faut s'éclairer par de nombreuses observations et en vérifier l'exactitude par des expériences multipliées ; la vérité étant d'autant plus saisissante, son évidence plus irrésistible, qu'elle pénètre en notre esprit par ces deux routes à la fois.

Revue des Journaux. — La contradiction est le propre des journaux qui ne sont pas soumis à la surveillance active d'un chef qui en maintienne l'esprit. Ainsi *la Réforme*, qui le 4 de ce mois publiait un cas d'insensibilité, que nous avons reproduit, dit dans son feuilleton du 22 que M. Gerdy a fait du

magnétisme une bonne et sévère justice. Ce journal, qu'on dit favorable aux idées nouvelles, est comme les autres : il se repent d'avoir été juste *une fois* envers notre vérité.

Le Journal des Vosges, du 18, appelle l'attention de ses lecteurs sur une souscription faite pour appeler l'abbé Paramelle dans ce département.

L'Avenir médical, sans doute pour dissimuler les *emprunts* qu'il nous fait, critique méchamment notre rédaction, dans laquelle il ne trouve « que des objections à émettre et point de réflexions à sanctionner. » Dans le même numéro pourtant il nous prend un article tout entier sans avertir qu'il ne lui appartient pas. Le procédé est au moins illogique.

BIBLIOGRAPHIE.

NÉVRURGIE, ou le Magnétisme animal devenant une science physico-mathématique, par M. l'abbé comte DE ROBIANO. Bruxelles, 1846, chez Wouters frères.

Dans cet ouvrage, qui n'est autre chose que son *Mesmer, Galvani et les théologiens* augmenté, M. de Robiano relate des expériences d'une haute importance, si elles sont prouvées. L'auteur pousse l'exactitude de ses recherches jusqu'à calculer la force et la vitesse

des courants magnétiques ; cette marche est la plus positive qu'on puisse prendre, mais malheureusement la répétition docile de ces expériences ne nous a conduit qu'à un résultat négatif, ce qui peut être imputé à notre inhabileté, car la matière est délicate, mais aussi l'échec d'un physicien célèbre, M. Thilorier, non moins positif dans ses assertions, permet de supposer que le noble abbé a pu se tromper.

Nous ne voulons pas contester à M. de Robiano le mérite de ses découvertes ; mais, pour laisser à chacun ce qui lui appartient, et mettre nos lecteurs à même de mieux juger, nous allons faire précéder les citations de son ouvrage par l'historique des recherches entreprises dans le même but.

« Le 10 juin 1844, MM. Thilorier et Lafontaine écrivirent à l'Académie des Sciences, lui annonçant qu'ils s'étaient livrés à une suite de recherches dont le résultat est de démontrer l'existence d'un nouveau fluide impondérable, qui prend sa place entre l'électricité et l'aimant. Ce fluide, qui comme l'aimant n'est point arrêté par l'interposition d'une lame de verre, et qui comme le galvanique jouit de la propriété d'être conduit à toute distance par un fil de cuivre ou tout autre métal, serait le *fluide nerveux*. Il nous a paru intéressant, disent les auteurs, de vérifier si un fluide dans lequel quelques physiciens et physiologistes ont cru reconnaître de l'analogie avec l'électricité était imaginaire ou réel, et s'il était de nature à produire un effet apparent sur l'aiguille du galvanomètre ; en un mot, si cette aiguille pouvait ou non obéir à l'action du magnétisme animal.

« Cette question leur paraît résolue affirmativement

par un grand nombre d'expériences dont ils citent les suivantes :

« *Première expérience.*— Si, l'aiguille du galvanomètre étant sur le zéro, on touche avec les mains les deux extrémités du fil multiplicateur, l'aiguille restera stationnaire, ou marchera de quelques degrés, selon l'état d'orgasme magnétique ou selon l'état de passivité de l'expérimentateur. Si l'aiguille est mise en mouvement, sa direction sera constamment de gauche à droite.

« *Deuxième expérience.* — L'aiguille du galvanomètre étant sur le zéro, si on approche magnétiquement les deux mains de la cage de verre qui recouvre l'instrument, et sans toucher le multiplicateur, à l'instant l'aiguille est d'abord déviée de droite à gauche d'un certain nombre de degrés ; mais si l'on retire les mains elle se reporte rapidement de gauche à droite, et se fixe au delà du zéro, à une distance beaucoup plus grande, c'est-à-dire au lieu même où elle s'est arrêtée dans l'expérience où l'action se fait en enlevant les deux extrémités du multiplicateur. »

En présence d'une déclaration si précise une commission fut nommée; mais deux ans se sont écoulés depuis, et elle n'a pas encore fait son rapport. La question est donc toujours pendante.

Le 17 juin, M. Thilorier adressa en son nom seul la lettre suivante sur le même sujet, l'aimantation animale :

« Dans la lettre que j'ai adressée en commun avec M. Lafontaine, et qui a été lue à la dernière séance, nous avons dit que le fluide nerveux formait une atmosphère autour du corps vivant, et de plus qu'il

paraissait soumis à l'influence de la volonté qui modifiait la direction et l'intensité de ses courants.

« Un fait, qui s'est offert à moi dans mes recherches, justifie pleinement cette assertion, tout étrange qu'elle ait pu paraître au premier aperçu. Ce fait est l'aimantation du fer doux à distance, sans qu'il soit nécessaire d'employer aucun des moyens usuels ou connus, et, ce qui est beaucoup plus remarquable, par un acte exprès de la volonté de l'expérimentateur.

« Dans un grand nombre d'expériences que j'ai faites à ce sujet, je me bornerai à citer les principales, que tous les physiciens pourront répéter, s'ils veulent se placer momentanément dans cet état d'orgasme déterminé par l'action d'une volonté énergique, s'ils veulent, en un mot, condescendre aux pratiques du magnétisme animal.

« Si l'on place à quelque distance d'une aiguille aimantée suspendue à un fil un barreau de fer doux et non aimanté, l'aiguille, comme on sait, ne sera pas sensiblement déviée; mais si le barreau est aimanté, il attirera ou repoussera l'aiguille, suivant le pôle qui sera présenté, et la force de l'aimantation sera mesurée par la force de déviation.

« Ce barreau et cette aiguille sont les instruments à l'aide desquels j'ai reconnu et mesuré les courants du fluide qui entoure les corps vivants.

« *Première série d'expériences.* — 1° Soit un barreau de fer doux non aimanté, ou, mieux encore, une petite clef de quatre à cinq centimètres de longueur.

« Si, la pensée restant calme et passive, on place verticalement cette clef sur l'épigastre, son anneau étant dirigé en bas, elle n'offrira aucune trace de

magnétisation, quel que soit le temps qu'elle occupe cette position.

« Si maintenant l'opérateur détermine dans son cerveau le mouvement d'une volonté énergique, à l'instant, en quelques secondes la clef sera aimantée, et la déviation de l'aiguille accusera dix, vingt ou trente degrés, selon que l'on aura *voulu* plus ou moins fortement.

« 2° Soit la clef aimantée ainsi qu'il vient d'être dit; si, ayant placé verticalement cette clef sur l'épigastre, l'anneau tourné en haut, on *veut* fortement, il suffira de quelques moments pour qu'elle soit ramenée au zéro d'aimantation.

« 3° Dans cette position de la clef, si l'on fait avec une *intention magnétique*, pour employer l'expression des magnétiseurs, quelques passes rapides avec la main droite de bas en haut, les pôles seront instanément transposés, et la clef présentée à l'aiguille repoussera par le côté qui attirait précédemment.

« *Deuxième série d'expériences.* — 1° Soit la clef non aimantée suspendue par un fil quelconque à la hauteur de l'œil de l'expérimentateur, et à vingt ou trente centimètres de distance, l'anneau de la clef étant dirigé en bas, si l'on regarde l'aiguille avec une intention magnétique pendant huit ou dix secondes, la clef sera assez aimantée pour faire dévier l'aimant de vingt à trente degrés;

« 2° Si, sans changer la distance et la hauteur de la clef ainsi aimantée, on dirige son anneau en haut, il suffit de la *regarder magnétiquement* durant quelques secondes pour réduire la déviation à zéro, ou du moins pour la diminuer très-sensiblement;

« 3° Dans ces deux positions de la clef et l'expérimentateur restant à la même distance, on n'obtient aucune action, si en même temps qu'on regarde la clef on maintient sa pensée dans un état passif;

« 4° Les mêmes phénomènes s'observent si l'on place la clef sous une cloche de verre, derrière une vitre ou un corps opaque autre que le fer.

« Par l'épreuve du barreau aimanté par le contact, il m'a été facile de reconnaître, non-seulement la force, mais encore la direction des courants du fluide nouveau; les trois points par lesquels il s'échappe sont les mains, l'épigastre et le front. »

Ces deux communications émurent l'Académie; M. Arago promit de répéter ces expériences avec M. Thilorier, et à la séance suivante il déclara que, sans conclure contre la réalité des faits affirmés en premier lieu par MM. Thilorier et Lafontaine, la vérification des expériences de M. Thilorier avait abouti à un résultat négatif. Peu après M. Thilorier mourut, et les choses en sont restées là, la commission attendant de M. Lafontaine la démonstration des faits primitivement annoncés.

Ces tentatives ont deux ans de date; tous les journaux scientifiques en ont parlé comme d'une nouvelle défaite des magnétiseurs, et M. de Robiano, qui aujourd'hui édifie sur le même fond, les passe sous silence. La justice voulait que nous réparassions son omission, maintenant, écoutons-le :

« Voyez !...

« Essayez !...

« Calculez !...

« Et d'abord, mon cher comte (de Saint-Julien), voici la

Préparation aux expériences.

« 1° Suspendez à un fil délié quelque corps léger et d'une surface notable, par exemple une feuille de papier, une plume de quelque longueur, du taffetas gommé, du verre, du métal en feuille, etc. ;

« 2° Attendez que ces corps soient devenus parfaitement tranquilles, et que l'air extérieur ou toute autre cause ne puisse les mettre en mouvement ;

« 3° Remarquez de quel côté ces corps mobiles présentent leur côté mince, leur tranchant ;

« 4° Alors vous vous placez dans l'axe de cette direction, y demeurant dans le repos le plus complet ;

« 5° Ayez soin que personne ne soit près de vous, et qu'entre vous et l'objet il n'y ait point de corps volumineux, métallique surtout, comme un poêle, une lampe allumée, un tuyau de calorifère, etc ; alors vous pouvez opérer.

Première expérience.

« Les choses étant disposées comme il vient d'être dit, vous étendez le bras et un doigt vers l'objet mobile et suspendu de manière à vous présenter sa tranche, ainsi qu'il vient d'être dit.

« Après quelques instants, le corps s'ébranle, oscille de droite à gauche, finit par présenter à votre doigt son côté large, et s'arrête dans cette position jusqu'à ce que vous retiriez le bras ; dès ce moment il reprend sa première position et la garde.

Seconde expérience.

« Si vous êtes un peu puissant, dans le sens névrur-

gique (magnétique), n'étendez ni le bras ni le doigt : tenez-vous en repos, et regardez fixement l'objet mobile, et aussi au repos.

« L'effet sera le même que dans la première expérience.

Troisième expérience

« Au lieu du bras, dirigez une tringle de bois ou de métal, un rouleau de paille, etc., vers l'objet mobile.

« L'effet sera le même que dessus.

Quatrième expérience.

« Au lieu d'un fil ou d'une soie de cocon, de caoutchouc, etc., employez la suspension sur châsse ou sur un axe vertical, horizontal, n'importe.

« Les effets sont les mêmes, mais naturellement quelque peu amoindris par les frottements et la pression (consultez sur ce les mécaniciens).

Cinquième expérience.

« Si le papier est peint d'un côté, ou doré, argenté, ou si l'une surface est d'un métal plus galvanique (de l'argent, par exemple), l'autre moins galvanique (de l'argent faux, de l'étain, etc.), c'est la surface la plus galvanique qui se présentera à votre doigt, conducteur, tube, etc.

Sixième expérience.

« Ces phénomènes se reproduisent avec des corps passablement pesants : des panneaux de bois de plusieurs pieds, des voliges de sapin de deux mètres et plus, des barreaux d'acier, etc.

Septième expérience.

« Si c'est une plume qui est le corps mobile en ques-

tion, et qu'elle soit suspendue de manière à présenter d'un côté une surface, et l'autre de l'autre côté,

« C'est la surface intérieure de la plume (le côté qui touche le corps de l'animal) qui se tournera vers votre doigt, vers vos yeux, etc.; si c'est un fétu de paille ouvert et aplati, c'est le côté intérieur du chalumeau qui s'arrêtera devant vous.

Huitième expérience.

« Après les repas ou quelque grande fatigue, cette action attractive et répulsive est ordinairement très-affaiblie, bien que sensible encore.

« L'état atmosphérique ne paraît pas non plus étranger à ces variations.

Neuvième expérience.

« Si l'expérimentateur innerve (magnétise) en ce moment, ou sort de le faire, les effets sont généralement plus prononcés.

Dixième expérience.

« Si vous placez derrière les corps mobiles sur lesquels vous expérimentez des plaques métalliques, les effets deviennent d'autant plus prompts et plus énergiques.

Onzième expérience.

« Au contraire, si d'autres personnes sont près de vous, notamment si elles absorbent beaucoup de votre électricité, comme les constitutions électro-négatives, les incrédules, les personnes venant de l'air froid, les effets diminuent sensiblement.

« Les faites-vous éloigner : le phénomène reprend son intensité habituelle.

Douzième expérience.

« Interposez entre le corps mobile et vous un corps qui isole, absorbe l'électricité vitrée, par exemple, un taffetas gommé : les effets sont nuls, ou plutôt ne se reproduisent pas.

« Nous reverrons plus bas cette expérience appliquée aux phénomènes connus du somnambulisme, de la lucidité et autres : preuve, pour le dire en passant, de l'identité d'action dans les deux cas.

« Voilà donc, mon aimable comte, cet agent tant décrié, tant expliqué par les Virey, les Dubois (d'Amiens) et autres entêtés quand même ; au moyen des quarante-deux suppositions si ridiculement entassées, et si arbitrairement alléguées par le plus savant de ces deux sceptiques ; voilà donc, dis-je, cet agent rendu visible dans ses ondulations, dans son irradiation, son absorption, ses émissions diverses ; le voilà saisissable, palpable dans des corps inertes, inanimés, privés de vie, dans des métaux et du bois, du verre et de la soie !...

« Que deviennent à présent tout ce fatras de science indigeste et de mauvaise foi ? ces imaginations téméraires et si paresseusement ignares, rejetant ce qu'elles s'obstinent à ne pas vouloir voir et essayer dans le commode domaine de l'imagination ? Que deviennent ces grossièretés académiques de tel rapporteur roide d'orgueil et de morgue, pétri de déloyauté et de mensonges ? Mais que deviennent toutes les magies des jésuites Fiard et Boone ; de ces prélats étourdis et qui se croyaient infaillibles avant l'examen ? Et les peurs de MM. les abbés Frère ou Debreyne, du docteur Réca-

mier et maint autre dévot personnage, que deviennent-elles?...

« Ce qu'ils étaient, mon noble ami : néant et affliction d'esprit, pétulance et vanité, une grande et honteuse confusion.

« Tant il est vrai qu'il faut étudier à fond et sans idée préconçue, sans préjugé secret, avant de se mettre en devoir de condamner, avant de se permettre de flétrir! Mais, cher comte, combien de maîtres en Israël qui devraient se remettre sur les bancs et rester encore des années écoliers, crainte de le demeurer toute leur vie!

« Je reviens à d'autres êtres mobiles et inertes, et animés si singulièrement par une action vivifiante qui leur semblait devoir être à tout jamais étrangère.

« Je vous promettais, Monsieur, dit le début de cette lettre, de montrer l'action névro-galvanique humaine non-seulement visible et palpable; je crois avoir rempli cette partie de mon engagement, mais encore appréciable en force, en énergie, en quantité. Je vais brièvement essayer de vous fournir aussi cette démonstration. Je dis, cher comte, et je ne me rétracte pas, une démonstration rigoureuse, complète et sans réplique. »

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

ÉTUDES PRÉPARATOIRES

DU

SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE.

(Suite.)

---

§ IX. — SORCELLERIE.

Deuxième observation.

La théosophie des Orientaux ayant pénétré, par les conquêtes de l'islamisme et l'irruption des Sarrasins, jusqu'au cœur de l'Europe, on vit surgir un grand nombre d'hérésies ayant pour principe d'invoquer les démons pour en obtenir des faveurs; Satan y étant regardé comme une puissance au moins égale à Dieu.

« C'était une calamité générale que partageaient les savants comme les ignorants, les grands comme les petits, les clercs comme les laïques. On connaît la folie de Charles VI, attribuée à un sort que Valentine Visconti, duchesse d'Orléans, sa belle-sœur, fut soupçonnée de lui avoir jeté. En vain Renaud-Fréron améliora-t-il la santé de ce prince par des moyens rationnels; ce médecin fut disgracié et exilé pour

avoir osé subjuguer son maître, et parce que, disait-on, un sortilége devait être détruit par un sortilége plus fort. On fit donc venir du Languedoc deux moines augustins qui passaient pour exceller dans les arts magiques. Ils étaient de bonne foi; mais n'ayant pu réussir, ils subirent le dernier supplice sur la place de Grève, à Paris, en 1398, après avoir été dégradés par l'évêque de cette ville, assisté de six autres, tous persuadés de la qualité de sorcier de ces moines. »

Quoique imbue elle-même de ces croyances, l'autorité ecclésiastique voulut réprimer tant d'abus, et institua à cette fin le terrible tribunal permanent de l'*inquisition*.

« Dès 1507 ce tribunal avait fait brûler plus de trente femmes comme magiciennes ou sorcières, appartenant à la secte des *jurguinas*, qui reconnaissait le diable pour maître et patron. Satan, apparaissant dans leurs assemblées, ou *sabbat*, sous la forme d'un bouc noir, y était l'objet d'un culte particulier, en échange duquel il donnait à ses adorateurs le pouvoir d'envoyer des maladies aux hommes et aux animaux, de nuire aux fruits de la terre, de lire dans l'avenir et de découvrir les choses les plus cachées, etc., etc. »

C'était au moyen d'onguents, de poudres, que les différents sorciers opéraient leurs maléfices et se transportaient en esprit à de très-grandes distances. En faisant la part de la superstition pour ne prendre que les faits authentiques, on trouve que :

« Les inquisiteurs de Logrono eurent à juger un curé qui passait pour se livrer, dans le pays de Rioja et de la Navarre, aux plus grandes opérations de la sorcellerie, au moyen desquelles il croyait fermement

avoir exécuté en peu d'heures, transporté par son démon, de grands voyages qui lui permettaient, 1° d'annoncer à Logrono et à Viana les victoires qui venaient d'être remportées, le même jour ou la veille, en Italie, par Charles-Quint : ce qui était toujours constant dans les rapports apportés ensuite par les courriers; 2° de connaître les conspirations, ce qui l'avait mis en état d'avertir le pape Jules II que la nuit même il devait être poignardé par un mari jaloux; ce service lui mérita de la part du pontife l'absolution des censures qu'il avait encourues. »

« Les mêmes voyages, faits sans sortir de chez soi (mensambulance), étaient pareillement entrepris par un fameux médecin du temps, Torralba, dont parle Cervantes dans la deuxième partie de *Don Quichotte*, et qui passait pour un grand nécromancien, ayant à son service un puissant génie nommé Zéquiel. Il prédisait ponctuellement ce qui devait arriver, en bien ou en mal, à de grands personnages; par exemple, au célèbre cardinal Ziménès ce qu'il devait être un jour. Il se transportait avec grande promptitude dans des lieux très-éloignés, et revenait ensuite chez lui sans que sa société ordinaire s'aperçût de son absence. De retour de Rome, où il avait été pour assister au sac de cette ville par l'armée de Charles-Quint, voyage qui n'avait duré qu'une heure, Torralba publia tout ce qu'il avait vu, et pénétra tout le monde d'étonnement et d'admiration; mais l'inquisition de Cuenta le fit arrêter, il fut appliqué à la question, d'où son génie ne le tira point. Le Saint-Office lui laissa la vie par égard pour sa science et son grand âge (1). »

(1) Llorente, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne.*

Cardan, philosophe et médecin célèbre, né à Pavie en 1501, se flattait d'avoir, comme Socrate, un esprit familier, qu'il appelait son *bon ange*, par crainte de l'inquisition. Bodin dit de lui, dans sa *Démonomanie des Sorciers* : « Hierosme Cardan a laissé par escrit *in sua Genese*, qu'il estoit par ecstase rauy hors du corps quand il vouloit, sans qu'il demeurast aucun sentiment au corps (1). Mais ie tien que tous ceux qui souffrent ceste passion volontairement en veillant sont sorciers : aussi Cardan, *in lib. de rer. varie., ad finem*, confesse que son père a eu un diable familier trente ans. Et ordinairement les pères sorciers façonnent leurs enfants pour les rauir en ecstase, à quoi se rapporte ce que dit Virgile au livre VI de l'*Ænéide*, parlant de la sorcière : *Quæ se promittit soluere mentes.* »

Ledit Cardan, très-tourmenté, par ses contemporains, échappa au bûcher, mais il se laissa mourir de faim en 1576, parce qu'il avait prédit, dans son extase, qu'il ne vivrait que soixante-quinze ans.

« Les expériences si fréquentes et si mémorables du transport des sorciers en esprit montrent, dit Bodin, comme en plein jour, et font toucher au doigt et à l'œil l'erreur de ceux qui ont écrit que ce transport des sorciers est imaginaire, et que ce n'est autre chose qu'une extase, et apportent pour exemple la vision d'Ezéchiel, qui fut ravi d'esprit de Babylone à Jérusalem, laquelle vision peut être une vraie séparation de l'âme et peut aussi se faire sans séparation. Il faut que ceux-là qui ne croient point que l'âme des sorciers se transporte confessent leur ignorance ; car

(1) Voyez article *Contemplatif*, par M. de Montègre, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

Plutarque écrit d'un nommé Solens, Pline d'un Hermontime, et Hérodote d'un philosophe athéiste de Proconèse, qu'ils étaient si bien ravis en extase que leurs corps demeuraient pour morts et insensibles; de sorte que les ennemis d'Hermontime, trouvant son corps ainsi pâmé, le tuèrent et brûlèrent. Mais nous avons des exemples de bien plus récente mémoire. Je tiens du président de La Tourette qu'il a vu en Dauphiné une sorcière qui fut brûlée vive : laquelle, étant couchée au long du feu, fut ravie en extase, demeurant son corps à la maison. Et parce qu'elle n'entendait rien, son maître frappait dessus à grands coups de verges; et pour savoir si elle était morte, on lui fit mettre le feu aux parties les plus sensibles. Pour tout cela elle ne s'éveilla point. Et de fait le maître et la maîtresse la laissèrent étendue en la place, pensant qu'elle fût morte.

« Au matin, elle se trouva en son lit couchée; à quoi son maître ébahi lui demanda ce qu'elle avait eu. Alors elle s'écria en son langage : Ha! mon maître! tant m'avez battue! Celui-ci ayant raconté le fait à ses voisins, qui lui dirent qu'elle était sorcière, il ne cessa qu'elle ne lui eût confessé la vérité, et qu'elle avait été, de son esprit, en l'assemblée des sorciers. Elle confessa aussi plusieurs méchancetés qu'elle avait commises, et fut brûlée.

« Jacques Spranger, inquisiteur, ayant fait le procès à plusieurs sorcières, écrit qu'elles ont confessé qu'elles sont ravies en esprit quand elles veulent.

« Nous avons encore un exemple de notre mémoire advenu à Bordeaux en 1571, alors qu'on persécuta les sorciers en France. Il y eut une vieille sorcière

qui confessa devant les juges qu'elle était toutes les semaines transportée avec les autres au sabbat. Alors M. Belot, maître des requêtes, voulant faire preuve de la vérité par la sorcière, qui disait n'avoir aucune puissance si elle n'était hors de la prison, la fit élargir. Alors elle se frotta toute nue de certaine graisse, puis tomba comme morte, sans aucun sentiment; cinq heures après elle se retourna, et, se levant, elle raconta plusieurs choses de divers lieux et endroits, qui furent avérées.

« J'ai appris un autre jugement, étant à Nantes en 1569, qui n'est pas moins étrange, de sept sorciers qui dirent, en présence de plusieurs, qu'ils rapporteraient des nouvelles dans une heure de ce qui se faisait dix lieues à la ronde. Soudain ils tombèrent tous pâmés et demeurèrent environ trois heures; puis ils se relevèrent et rapportèrent ce qu'ils avaient vu en toute la ville de Nantes et plus loin alentour, ayant remarqué les lieux, les actions, les personnes, et sur-le-champ tout fut avéré. Après avoir été accusés et convaincus de plusieurs maléfices, ils furent tous brûlés.

« On pourrait dire que l'âme n'est point ravie, que ce n'est qu'une vision et illusion que le diable moyenne; mais les faits montrent le contraire. Ainsi on peut bien endormir des personnes avec la mandragore et autres breuvages narcotiques, en sorte que la personne semblera morte, et même il y en a qu'on endort si bien qu'ils ne s'éveillent plus. Mais les sorciers ne prennent aucun breuvage; joint aussi que ceux qui ont été endormis par breuvages narcotiques n'ont aucune mémoire de chose quelconque, tandis que les

sorciers ont une vive impression des choses qu'ils ont vues et faites au sabbat, et remarquent ceux qui y étaient, auxquels ils ont été confrontés et qui les ont confessé. Et par la confession des sorciers que Sprenger a fait brûler, il récite qu'ils confessèrent qu'ils sentaient en extase les mêmes choses que s'ils eussent été présents en corps. »

(La suite au prochain numéro.)

THÉORIES.

DU PRINCIPE DE LA SCIENCE.

Il est une foi et une raison toute d'intelligence, opposées l'une à l'autre, et éternellement inconciliables entre elles, car elles sont aussi fausses l'une que l'autre.

Cette raison qui ne spécule que sur les faits que peuvent toucher et nos yeux et nos mains, est essentiellement incomplète, et, par conséquent, impuissante à nous donner la vérité; car nous pouvons toucher très-peu de choses de ce qui existe réellement. Au-delà du monde des corps est celui des essences qui soutient le premier, qui le fait être, qui le fait vivre, dont il n'est que l'ombre grossière et passagère, et qui demeure insaisissable et invisible à nos sens matériels.

L'impuissance irrémédiable de cette raison une fois constatée, le scepticisme démontré comme l'abîme irrésistible où elle vient s'anéantir, paraît alors sur les ruines de ses syllogismes et de ses hypothèses la foi avec ses traditions, son autorité, sa vérité toute formulée, auxquelles il ne reste plus, selon elle, qu'à abandonner et soumettre son esprit fatigué et déçu. Et toutes saintes que peuvent être ces traditions, toutes vraies que soient ces formules, cette foi est cependant impie, elle est fausse, elle est, selon l'expression même de l'apôtre, une foi morte, par la prétention absurde qu'elle a d'imposer la vérité, de soumettre la raison.

Car il implique contradiction que la raison se soumette; *la raison ne se soumettrait jamais, s'il elle ne jugeait qu'il est des occasions où elle doit se soumettre*, dit saint Augustin. Elle ne se soumet donc que sur un jugement antérieur, une démonstration préalable qui lui persuade de se soumettre; elle ne se soumet donc jamais.

L'homme peut laisser enchaîner ses bras, sa parole; sa pensée, il ne le peut pas; la liberté peut être vaincue dans le monde, mais dans la conscience elle est inexpugnable.

Et cette soumission, si elle était possible, ne serait que le suicide de l'intelligence, non moins immoral que celui de la vie.

Cette foi est donc aussi fausse que cette raison; elles mènent toutes deux à la mort, et c'est pour cela qu'elles sont mortes l'une et l'autre.

Mais assez sur elles; car si leurs cendres ennemies doivent se combattre quelque temps encore, l'avenir ne les ressuscitera pas.

Il est une autre raison, une autre foi, qui naissent du cœur, qui jaillissent de la charité, qui s'engendrent de l'amour divin. C'est cette foi, cette raison supérieures qui sont destinées à réunir la religion et la philosophie, Dieu et la liberté, que les deux autres avaient séparées et rendues inconciliables. Et la religion et la philosophie, sous ces nouveaux auspices, ne se développeront pas seulement parallèlement sans se jalouser ou se combattre; elles se confondront en une même science, comme leurs deux véritables principes s'identifient eux-mêmes en une seule faculté.

Ce sera la science de vie, et, par conséquent, le christianisme, auquel la raison ne se soumettra pas, mais que l'amour révélera à l'intelligence libre. Car cette parole venant d'un dieu d'amour, enseignant l'amour aux hommes, se fait entendre dans toutes ses célestes harmonies à l'âme ouverte à l'amour.

Voilà pourquoi l'intelligence, qui n'est pas libre de croire ou de ne pas croire à telle ou telle vérité, est rendue cependant responsable de sa foi en cette vérité, parce qu'il ne faut qu'aimer pour la recevoir et la comprendre, et qu'il n'est point de salut pour ceux qui la repoussent; car le salut, étant la possession de Dieu, ne s'acquiert que par l'amour de Dieu et dans la mesure de cet amour.

Déterminons donc la nature de cette foi, de cette raison, comme on voudra l'appeler, qui doit rendre à l'intelligence humaine sa vie et sa liberté, et sa vie par sa liberté.

Tout corps éclairé projette dans une sphère plus ou moins étendue un faisceau de rayons qui repré-

sente dans toutes les sections coniques de ce faisceau l'image, la forme extérieure de la surface dont ils jaillissent. Quand notre œil devient la base de ce cône lumineux, le phénomène de la perception a lieu. Cette image réfléchie pénètre dans l'organe, se modifie de diverses façons, en passant à travers ses divers milieux réfractaires, arrive à la rétine, et enfin tombe dans la conscience, où elle se spiritualise en idée.

Après avoir reçu l'impression du monde extérieur, l'âme entre aussitôt en réaction contre lui. Contractée d'abord, elle se dilate et s'épanche dans ce second mouvement. Et cette réaction projette au dehors la lumière spirituelle, comme la lumière naturelle est projetée de la surface des corps dans l'espace ; et comme celle-ci, en pénétrant dans l'œil et conduite au cerveau, s'est transformée en idée, la première, en rayonnant dans l'espace, se modifie sur les objets qu'elle y rencontre, et cette impression, communiquée à la conscience, se résout de même en idée.

Ces irradiations de la lumière spirituelle produites par l'impulsion de la sensibilité, se déploient dans une sphère d'autant plus étendue que cette force réactive est énergique, mettent la conscience en possession d'idées plus ou moins claires, plus ou moins confuses, selon que les désirs, les affections, la volonté, se répandent en effusions plus puissantes et projettent plus vivement l'intelligence hors d'elle-même.

Le premier degré de ce développement de l'intelligence se manifeste dans cette pénétration qu'acquiert notre regard et que l'on a caractérisée en la

distinguant de notre réflexion toute passive des objets, par ces deux mots, *voir* et *regarder*. La lumière intérieure va comme au-devant de celle qui nous apporte l'image des objets extérieurs, et ne la laisse pas arriver jusqu'à la conscience, l'arrêtant à son passage, la recueillant à la surface de l'organe, et la transmettant elle-même avec plus de netteté et de vivacité.

Un nouveau degré d'émotion dans l'âme ajoute une nouvelle puissance à la pénétration du regard; l'œil s'illumine et s'enflamme, il lance des éclairs, il fascine celui sur qui tombe sa foudre; il semble plonger dans les profondeurs de votre être et y surprendre la pensée que vous y teniez cachée.

Enfin, une plus grande énergie encore dans l'effusion de la volonté imprime à l'intelligence une nouvelle puissance de pénétration qui lui fait abolir les limites de son propre corps comme celle des corps extérieurs avec lesquels elle se met en rapport sans avoir plus besoin de l'intermédiaire de ses organes. Dans cet état, elle voit sans le moyen des yeux, entend sans le secours des oreilles, et elle voit et entend beaucoup mieux que par cet appareil organique, qui lui est désormais inutile. Soleil intérieur, elle rayonne dans l'espace comme elle rayonnait dans les limites de son enveloppe corporelle, avant d'avoir acquis l'énergie suffisante pour les franchir.

Cet état de rayonnement et de pénétration se développe dans des circonstances très-diverses, quoiqu'elles peuvent toutes se réduire à une même cause essentielle, l'exaltation de la sensibilité, et par son

mouvement d'expansion, la projection excentrique de la lumière spirituelle.

Plutarque nous parle de « certaines exhalaisons de « la terre, qui se mêlant dans les corps, y engendrent « une température et disposition non accoutumée aux « âmes, qui ouvre ne sais quels pertuis où il y a force « imagination de l'avenir. Cette partie de notre âme « prévoyante de l'avenir s'aiguise comme le fer s'af- « fine par la trempe, et rien n'empêche que l'exhalaison « divinatrice ayant quelque chose de particulièrement « conforme aux âmes ne développe cette faculté (1). » Et il attribue la cessation des oracles à l'extinction de ces exhalaisons souterraines qui inspiraient les sibylles dans leurs crises et leurs convulsions, si ressemblantes à celles que Mesmer reproduisait de nos jours autour de ses baquets.

L'influence des astres paraît être une autre cause physique qui peut sur certaines organisations produire de semblables résultats.

Le somnambulisme, la catalepsie, etc., attestent également qu'une réaction toute physique peut développer dans l'âme ces puissances spirituelles ou leur donner du moins une surexcitation propre à opérer le déplacement excentrique de ses sens.

Dans le magnétisme animal, c'est encore un principe extérieur, quoique plus spirituel qui développe cette faculté, dont les forces sont projetées par une volonté étrangère, au lieu de recevoir cette impulsion de la volonté propre.

Je ne parle pas de tous ces phénomènes de fascination d'un être sur un autre être, produits par l'a-

(1) Traduction d'Amiot.

mour, l'éloquence, le fanatisme, et en général toute énergique passion, et qui peuvent être rapportés à cette action magnétique, c'est-à-dire extensive de la volonté des êtres sur d'autres êtres.

La communication de l'âme avec les esprits n'est pas plus inadmissible que les rapports immédiats de l'âme avec d'autres âmes.

Puis vient la puissance sur l'organisation de l'imagination, qui, à certains degrés d'exaltation, peut reproduire les mêmes effets que la réalité. Il est rare que son influence ne se mêle pas aux autres actions dont nous avons parlé, leur prêtant quelquefois de nouvelles forces, mais le plus souvent défigurant leurs résultats, en mêlant ses fantaisies et ses rêves à des perceptions réelles.

La puissance que l'âme exerce dans le magnétisme sur une autre âme peut à plus forte raison s'exercer sur elle-même. Un désir passionné, un puissant amour, une énergique et constante concentration de la volonté, une spiritualisation continue et progressive des forces de l'âme, les fait passer de leur état latent à celui de liberté rayonnante, qui produit alors dans ces circonstances les phénomènes connus sous le nom d'extase.

Mais si cette plénitude spirituelle, qui donne à cette faculté de pénétration intellectuelle, la clarté et la lucidité de la vision, est exceptionnelle, son état de rayonnement qui nous fait prendre conscience de l'extériorité d'une manière plus vague, plus confuse, qui ne développe que des pressentiments, des croyances, des aperceptions de foi, est non-seulement plus commun, mais même est un état habituel et normal.

De la foi à la vision il n'y a qu'une différence de degrés dans les développements de la même faculté; faculté que nous appellerons *perception pénétrante*, puisqu'elle pénètre en effet et le corps qui l'enveloppe, et les corps extérieurs sur lesquels elle projette ses rayons, comme nous appellerons *perception réfléchissante*, celle qui ne fait que recueillir les images réfléchies du corps et projetées jusqu'à elle.

La foi n'est donc qu'une vue voilée, la vision qu'une foi plus nette, plus lucide; et cette faculté dont les deux termes extrêmes de développement sont la foi et la vision, est une véritable perception, comme celle de nos sens extérieurs, et même la seule que l'on aurait dû appeler de ce nom, comme pouvant seule nous mettre en possession de la réalité des substances extérieures qu'elle pénètre, au lieu, comme on l'a fait, de ne le donner, qu'à celle qui ne nous livre du monde que des surfaces, et ne nous en livre même que des images réfléchies, que des apparences, que des *fantômes*, comme l'avaient si bien dit les anciens philosophes.

Et c'est pour n'avoir pas attribué à cette faculté de foi le caractère d'une perception objective, c'est pour n'avoir fait des vérités qu'elle nous livrait que des *idées innées*, des *principes rationnels*, des *catégories*, que le monde extérieur, ne nous arrivant plus que par ces images, ces réflexions, ces apparences, est allé s'abîmer dans l'idéalisme et s'est évanoui comme une ombre, que l'homme s'était plu à évoquer dans cette nuit qu'il appelle le jour, dans cette rêverie qu'il appelle la vie et dont il ne doit se réveiller qu'à la mort, époque où l'homme, nous assurent nos idéalistes,

du reste les plus logiciens de tous, s'apercevra de l'illusion qui portait les intelligences grossières à croire à l'existence d'un monde matériel.

Et cette conséquence de scepticisme qui n'a été tirée que par quelques philosophes de ce système unique de perception, est, comme nous l'avons dit, d'une rigueur logique irrésistible. Si nous ne pouvons voir le monde que par les idées qui nous le représentent médiatement, nous ne le voyons réellement pas, nous ne voyons que nos idées, nous ne touchons, nous ne sentons que nos idées, nous ne sommes sûrs que de l'existence de nos idées; le monde extérieur n'est pour nous qu'une idée.

Pour sortir de ce cercle vicieux qu'avait rivé l'indélébile logique de Bercley et de Hume, les Ecossais admirent *à priori* et sur la simple foi de notre croyance invincible au monde extérieur, une perception immédiate qui pût nous mettre en possession de sa réalité et légitimer cette croyance. Mais ils furent timides dans leur réforme. Ils conservèrent à la raison spéculative une sphère d'activité trop étendue, et qui devait bientôt absorber l'objectivité faible, incertaine et chancelante, qu'ils avaient obtenue de leur système incomplet; leurs principes rationnels, n'étant point fournis par la perception, mais reconnus, au contraire, comme nécessaires pour servir de base à ses données, devaient en les transformant, les informant, et par conséquent les subjectivant, les faire retomber du scepticisme absolu dans le criticisme kantien, qui n'est plus seulement le moi, mais qui n'est point encore le vrai univers, celui de notre conscience; où nous apercevons bien des objets ex-

térieurs, mais que nous ne pouvons connaître dans leur réalité, où nous touchons aux corps, mais qui ne sont encore que des phénomènes, ne pouvant dégager, pour parler la langue de Kant, le *noumene* pur de son enveloppement subjectif.

Ce scepticisme bâtard devait bientôt retourner sous la logique plus rigoureuse de Fitche à l'idéalisme absolu, dont il avait essayé de sortir, le principe de causalité qui mène au monde extérieur ne demeurant dans ce système qu'un principe rationnel, un élément subjectif, une forme du moi.

Jacobi recommença cette œuvre de réforme dans la théorie de la perception. Mais s'il approcha plus près que Reid de la vérité, comme ce dernier, sa timidité l'empêcha de l'accomplir. En faisant tomber la raison dans la sphère de nos perceptions, ce qui était un pas immense sur l'école écossaise, il restreignit cette vue rationnelle au monde spirituel et moral, à Dieu, l'immortalité, la liberté, au lieu d'en faire une faculté objective dans toute son étendue. Il eut donc besoin pour passer du sujet à l'objet de son *salto mortale* qui replaçait la conscience au point de vue du sens commun, mais qui n'était en philosophie qu'un véritable avortement, qui ramena la science ontologique à son point de départ, malgré la large issue qu'il avait frayée au moi pour descendre et prendre pied dans le monde.

Quand donc, à l'apparition dans notre conscience des images réfléchies des corps, surgit en elle la croyance à leur réalité substantielle, ce ne sont point nos sens qui nous élèvent à cette croyance; ils ne nous peuvent rien apprendre du monde; mais c'est la

substance même du monde que, dans le mouvement de réaction de notre sensibilité, nous pénétrons de notre essence, que nous enveloppons des lumineuses irradiations de notre être, dont notre conscience devient en quelque sorte, dans sa sphère d'activité plus ou moins étendue, le milieu et l'espace spirituel, comme est la conscience divine, mais dans les proportions de l'immensité, en qui vivent, se meuvent, sont tous les êtres. Notre moi s'assimile les objets de ses affections; il ne va plus au non-moi; il se fait, il devient non-moi, et le non-moi devient moi, de même que notre corps s'assimile les corps environnants, dont il se nourrit et qu'il convertit en sa propre substance.

Les philosophes, pour avoir trop isolé l'intelligence de la sensibilité, comme s'il n'y avait que parallélisme et non solidarité et unité entre tous les éléments de notre être, ont été ainsi amenés à ne faire de l'intelligence qu'une faculté représentative, qui peut fort bien alors, comme l'ont prouvé les idéalistes, ne rien représenter.

Il n'y a point simple représentation de l'objet dans le sujet, il n'y a point juxtaposition du moi et du non-moi, mais une véritable transsubstantiation, une conversion du non-moi dans la substance du moi, qui prend alors conscience de ce non-moi, comme il prend conscience de lui-même immédiatement, sans l'interposition des idées représentatives et antérieurement à leur formation.

De nombreuses observations psychologiques faites sur les phénomènes de l'extase, du somnambulisme, ou produites par le développement d'énergiques pas-

sions, établissent d'une manière positive l'existence de cette faculté de notre âme, de s'identifier aux objets de nos affections. De l'assimilation sympathique (1) qui nous fait ressentir toutes les manières d'être de ceux sur qui se porte notre amour, à l'unification complète de deux êtres, il n'y a qu'une différence de degrés, produite par la plus ou moins grande énergie de l'amour, qui entraîne après lui ses effets; degrés qui déterminent dans l'intelligence les variétés de la perception, depuis les obscures lueurs de la foi jusqu'aux lucides clartés de la vision.

En généralisant ces observations, en systématisant ces faits, en faisant de cet état d'excentricité morale qui développe ces phénomènes un état de l'âme, normal et naturel dans une certaine mesure, exceptionnel seulement au-delà de certaines autres limites, le principe transcendental sera enfin trouvé, la réalité substantielle devient aussi certaine empiriquement, qu'invincible est la croyance que nous avons en son existence, la conscience du non-moi égale en véracité la conscience du moi, que l'amour relie et identifie en une même essence.

Nous n'avons pas eu la puérile intention de prouver la réalité du monde; nous ne l'avons fait que pour établir la supériorité sur toutes les autres, de cette faculté que nous avons décrite, qui, pouvant seule établir l'objectivité de nos connaissances, doit être par conséquent regardée comme l'instrument, le principe constitutif de la science.

(1) Sympathie συν παθη, sentir avec. Certains somnambules dans le dérangement organique des corps étrangers, avec lesquels ils sont mis en communication, ressentent ces perturbations maladives dans la partie de leur corps qui y correspond.

Car ce n'est point seulement la partie phénoménale du monde, le mécanisme physiologique des êtres qu'elle nous livre, c'est le fait même de la vie qu'elle surprend dans l'immense variété de ses manifestations, c'est cette force invisible, intangible à nos sens grossiers, cette essence mystérieuse qu'elle s'assimile dans son simple et indécomposable principe.

Mais l'homme n'est pas fait pour réfléchir solitairement la vérité ; il faut qu'il la communique aux autres hommes quand il l'a trouvée ; et comme il ne peut à lui seul la trouver tout entière, il faut qu'il reçoive d'eux celle dont ils sont déjà en possession.

La communion est non-seulement nécessaire à la faiblesse de l'homme, elle est surtout un état moral en elle-même. La vie de l'homme doit être une vie de charité ; il doit recevoir et donner : c'est l'aspiration et la respiration de son âme. Et il n'a été créé plus faible que l'animal qui se suffit à peu près à lui-même, que pour que le premier de ses devoirs reçoive une nouvelle impulsion de son besoin le plus impérieux.

C'est donc en donnant à cet amour universel qui l'a mis en communion avec la nature et lui en a livré les secrets, les caractères de la charité, qu'il entrera en communion avec l'humanité, qu'il recevra d'elle la vérité dont elle est déjà investie, et qu'il trouvera le secret de lui faire accepter sa vérité nouvelle. Et ce ne sera pas par voie d'autorité, de juxtaposition qu'il recevra ou qu'il donnera, mais ce sera par une assimilation organique, en quelque sorte, qu'il se fera membre vivant et libre du grand corps de l'humanité.

Enfin, l'homme ne doit pas être seulement uni avec l'homme et le monde, il faut que cette unité secon-

daire se consomme dans l'unité absolue. Et Dieu a gardé en lui la suprême lumière pour convier l'homme à cette suprême communion ; et la charité universelle, en s'élevant, se sublimant en amour divin, devient pour l'intelligence une nouvelle, une dernière révélation. Car Dieu, par son amour infini, rayonnant dans l'immensité, se répand dans l'âme de ses créatures en raison de leurs aspirations. Et plus ces ardeurs sont saintes, pures, énergiques, plus elles se nourrissent de l'esprit divin, plus elles s'assimilent sa lumière, plus elles entrent en possession de son essence (1).

Du haut de cet amour, les ombres du temps et de l'espace s'enfuient, l'avenir et le passé se résolvent dans un éternel présent, l'immensité se concentre en un point, et l'homme devient prophète.

Celui qui a apporté au monde la charité universelle et l'amour divin est donc la vraie lumière du monde. Sa parole est bien plus qu'une science, qu'une révélation ; mais elle est un principe de science, une source de révélation ; elle n'est point une croyance qui s'impose à l'intelligence esclave, mais une foi vivante qui fait jaillir dans l'âme les ondes resplendissantes de l'éternelle et infinie vérité.

CH. STOFFELS.

(1) Ce phénomène d'assimilation de l'esprit divin connu sous le nom de *grâce*, n'est point un acte spontané de la part de Dieu, dont l'effusion dans les êtres est iminente et continue, mais seulement de l'homme qui se met dans les conditions spirituelles nécessaires pour entrer en communion avec lui et prendre conscience et possession de son être.

BIBLIOGRAPHIE.

Névrurgie, ou le Magnétisme animal devenant une science physico-mathématique, par M. l'abbé comte de Robiano. Bruxelles, 1846, chez Wouters frères, 8, rue d'Assaut.

(Suite.)

« Et d'abord supposons les expériences susdites reconnues et admises; c'est d'une facile expérimentation, la condition la plus difficile ici étant la simple tranquillité de l'air dans la pièce où l'on opère.

« Je dis condition simple, et sous le rapport de sa possibilité, et aussi sous celui de son évidence. Imaginons un couloir un peu long et fermé, des fenêtres bien calfeutrées si l'on veut, une porte unique, point de cheminée ni de feu, et des spectateurs assis. — Ce sera bien tout pour la première moitié de la condition *sine quâ non*.

« Pour la seconde, je vais vous dire comme je m'y suis pris; vous jugerez si je concluais avec la sévérité logique voulue, quand il s'agit d'établir des faits inouïs, contredits à l'avance et de parti pris, fort surprenants même pour l'inventeur désirant le bonheur (l'honneur) d'avoir rencontré juste.

« Eh bien donc, voici :

« Autour du corps mobile que je voulais essayer, interroger sur ma puissance névrurgique, je suspendais à des fils infiniment déliés de petits morceaux du papier le plus mince, de petites barbes de plumes; je l'en environnais tout entier. — Et alors? — Alors,

le corps d'expérimentation faisait ses mouvements oscillatoires, allait, venait, se fixait, comme il a été dit ci-dessus, tandis que ses petits satellites, plus mobiles que lui, conservaient le plus imperturbable repos. *L'air avait donc été parfaitement tranquille.*

« Je choisissais des corps dont la forme ne donnait aucune prise à l'air, comme des cylindres, des tubes suspendus par leur axe ; or, ces corps arrondis, et ne prêtant pas à tel courant d'air imaginable un flanc qu'ils n'avaient pas, ne laissaient pas de tourner sur leur axe sous l'action de ma main, d'un conducteur, pourvu que la moitié de leur surface ronde fût couverte, par exemple, d'un papier doré, l'autre restant au naturel. L'air, comme on voit, ne pouvait que les faire balancer dans le sens de leur longueur, comme le balancier d'une pendule, et c'est précisément ce qui n'arrive pas : ils tournent seulement sur eux-mêmes, malgré la résistance que leur oppose dans ce mouvement étrange la torsion du fil auquel ils sont suspendus.

«Voilà deux éléments de mesure, me direz-vous, cher comte, avec votre pénétration ordinaire : *la résistance de l'air en proportion des surfaces* qui doivent le déplacer pour tourner, et *la torsion, la rigidité des fils, cordes,* comme disent les mécaniciens ; plus, *les frottements et la pression du poids*, s'il s'agit des corps mobiles sur des axes ou sur une chape.

« Parfaitement juste, mon cher comte, mais, vous le savez aussi, à peu près incalculable, comme l'avouent les mêmes mécaniciens en traitant des résistances dues au frottement, à la roideur des cordes et à la flexibilité des leviers ou autres éléments des machines.

« Je crus trancher la difficulté d'un coup, mon noble ami, et abréger beaucoup le temps à obtenir un repos satisfaisant dans ces inconstances matérielles; car qui donc ignore que plus une suspension est délicate et précise, plus longtemps un mouvement, même très-faible, s'y conserve, à la grande impatience de celui qui attend le résultat de l'équilibre rompu, le repos? Ne sait-on pas qu'une balance bien faite oscille jusqu'à quatre heures consécutives, si l'artiste n'a eu soin de ramener son centre de gravité au-dessous du point d'appui de la châsse? En sorte que pour compenser l'inégalité alternative de pesanteur de chaque bras attirant dans son arc de révolution ce centre de pesanteur abaissé, le mécanicien-balancier attache un petit poids mobile au-dessous du fléau de la balance pour compenser cette petite rotation du centre de mouvement.

« C'est-à-dire, pour sortir un peu de cette théorie mécanique, que toutefois force m'était de rappeler, pour consolider mes raisonnements; c'est-à-dire que je cherchai 1° une puissance à direction constante et à force connue, universelle dans la nature, par laquelle les velléités de mouvement perpétuel seraient promptement réprimées dans ces petites insurrections matérielles; et 2° la puissance humaine (ou instrumentale) de l'action névrurgique pût être appréciée en poids, en temps et en distance.

« Le magnétisme terrestre m'offrit cette solution double, et, encore une fois, sans réplique. Nous allons le voir, monsieur le comte; et cependant je vous prierai de remarquer combien ces expériences, encore une fois, viennent à leur tour effacer ce nom

absurde de *magnétisme* des phénomènes de la science dont nous nous occupons, tant elles se montrent *deux actions distinctes opposées.*

Treizième expérience.

« Prenez une grande aiguille de boussole, montée à l'ordinaire, mais sur un pivot dépassant quelque peu la boîte.

« Présentez-lui le doigt (vous, l'homme à puissance névrurgique quelconque).

« L'aiguille, attirée d'abord, et repoussée ensuite, oscille quelque temps, mais ne reprend sa direction au pôle que lorsque vous vous êtes retiré.

Quatorzième expérience.

« Les mêmes phénomènes, je les ai obtenus avec des baguettes, des barreaux d'acier aimantés et suspendus à des fils.

« Ces barreaux étaient longs de plusieurs décimètres et pesaient deux à trois livres.

Quinzième expérience.

« J'ai pris une aiguille d'inclinaison, comme l'appellent les physiciens, c'est-à dire une aiguille de boussole comme la précédente (elle avait six pouces), suspendue sur un axe horizontal et pouvant en conséquence tourner verticalement, comme les roues de nos émouleurs, comme les ailes d'un moulin à vent.

« (Vous savez, mon cher comte, qu'abandonnée à elle-même, cette aiguille s'incline vers la terre d'environ soixante-douze degrés.)

« A l'approche du doigt, cette aiguille a subi également des attractions et des répulsions, comme

l'horizontale, moins fortes cependant ; ce qu'explique assez la somme beaucoup plus grande de frottements à vaincre dans ce mode de suspension : j'en ai touché un mot plus haut.

« Pour rendre ces effets plus sensibles, et pour prévenir en même temps l'objection que l'on pourrait faire en attribuant au calorique rayonnant de la main les mouvements de l'aiguille que je viens de dire, objection, cependant, qui disparaît devant des masses aussi volumineuses que les planches sus-mentionnées, aussi pesantes que les barreaux d'acier que je viens de dire, je fis la préparation que voici pour ma

Seizième expérience.

« J'ajustai aux deux bouts de l'aiguille aimantée un brin de paille (les arcs parcourus devenaient d'autant plus grands, plus appréciables en rigueur).

« L'instrument, à raison de la longueur beaucoup plus grande des leviers, devenait beaucoup plus sensible, impressionnable à de moindres forces. Je m'éloignai alors de plusieurs pas, et, l'appareil en repos, j'étendis vers lui le doigt.

« L'aiguille ne manqua pas de montrer les mêmes attractions, répulsions et stations qu'auparavant.

« Disons-en autant des barreaux d'acier aimantés.

« Dès-lors le problème était résolu.

« Et à cette distance, et avec cette rapidité d'obéissance, disparaissait l'action du calorique, dont la transmission par l'air n'est pas, on le sait, bien rapide. Mais non content de cette preuve, voici ma

Dix-huitième expérience.

« Dans les dispositions que l'on vient de voir, au

lieu de bras et du doigt étendus vers l'aiguille, je dirigeai, à pareille distance qu'auparavant, un tube de cuivre dont la nature est de conserver pour lui beaucoup plus de calorique, et partant, d'en rayonner d'autant moins.

« L'effet ne fut pas sensiblement différent pour le temps ni pour l'intensité.

« La paille, plus mauvais conducteur du calorique, donne absolument le même résultat. Aussi, une branche carbonisée est un beaucoup plus mauvais conducteur encore de ce calorique.

Dix-neuvième expérience.

« Je remplaçai l'un des deux fétus de paille par une plaque de clinquant, un carré de papier, faisant, comme devant, équilibre avec l'autre fétu.

« Malgré la surface beaucoup plus considérable (cinquante centimètres carrés) offrant une prise notable à l'air, qu'elle devait déplacer, l'attraction et la répulsion s'exécutèrent comme devant, même *au simple regard*.

« Maintenant, mon cher comte, voici comme j'ai régularisé (géométrisé) ces merveilles; voici comme je les enfermai dans le cadre rigoureux d'une expérimentation précise, scientifique, comparable en *force*, en *temps*, en *grandeur*.

« L'extrémité d'une paille, à l'état de repos, répond à un support portant indication du méridien magnétique terrestre.

« L'extrémité de l'autre balaie un rapporteur d'un grand diamètre, et donnant la facilité d'apprécier jusqu'aux demi-degrés.

« L'appareil peut se placer dans une cage de verre, fermée par une feuille de gélatine (papier glacé) à volonté.

« Voilà pour la *quantité de mouvement* mesurée par l'ouverture des angles décrits par la paille.

« Je note mon éloignement de l'appareil.

« Voilà pour *le carré des distances.*

« Je porte un aimant artificiel (ou autre) d'une force connue, à une distance telle, que les pailles de l'aiguille décrivent le même arc que lorsque moi, vous, nous opérions.

Voilà pour *la comparaison* rigoureuse des *puissances* de l'aimant et de moi, de vous, par le rapport (inverse) de *nos éloignements de l'appareil.* — Je prends la précaution de ne point approcher l'aimant comparateur par moi-même; c'est une tringle à coulisse qui l'approche ou l'éloigne sans que je bouge de place.

« Enfin, pour isoler l'action des yeux d'avec celle de la main, des conducteurs, ou de l'aimant comparateur, je fais cette dernière préparation pour ma

Vingtième expérience.

« Tout étant disposé comme pour les expériences de la plume, de l'aiguille aimantée avec ou sans prolongations, comme il est prescrit plus haut, je transporte l'appareil au milieu du salon sur un guéridon.

« Je place une lumière vive à terre, de telle manière que l'ombre du corps mobile vienne frapper le plafond de la pièce.

« Je fais l'obscurité dans le salon, et j'agis en regardant uniquement l'ombre du corps, pour n'agir aucunement sur celui-ci par les yeux, en qui de tout

temps on a reconnu une grande force innervante (magnétique), même chez les anciens (1).

« L'ampleur de mouvements, exagérée par la distance de son ombre, sa situation, le champ libre et blanc qu'elle parcourt, les divers objets de la décoration ou de l'ameublement qu'elle aborde ou quitte, forment un ensemble net, péremptoire, peu fatigant, où l'on discerne facilement la vertu propre de chaque agent isolé de la sorte.

« J'ai tenu parole, je crois, cher et aimable comte ; le fluide innervateur des phénomènes névrurgiques (sommeil artificiel, catalepsie, somnambulisme, clairvoyance, isolement, extase) est *visible, tangible,* rigoureusement *mesurable* en *temps, force* et *étendue.* »

Ainsi se résument les travaux de M. de Robiano. Nous avons fait connaître en entier ces expériences, afin que chacun pût les répéter, en vérifier l'exactitude. La propriété magnétique étant commune à tous ces faits doivent se reproduire entre les mains de tous. Sinon, la science et la bonne foi de l'auteur étant acquises, il faudrait lui supposer une propriété particulière du genre de celle de la petite Cottin et tant d'autres.

M. H.

(1) Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

VIRGILE, *Bucol.*

...... Cui non risere parentes.

IDEM, *Pollio.*



VARIÉTÉS.

Erreurs médicales. — Qui que vous soyez, si vous voulez que la peur ne vous saisisse, n'ouvrez jamais un livre de médecine; car dans cet amas de contradictions et d'erreurs vous trouverez à chaque page des symptômes morbides mal définis, et toujours applicables à quelque irrégularité vitale affectant l'homme en santé. Votre esprit, s'inoculant ces erreurs, vous approprie ces symptômes, et bientôt vous ne pouvez plus jouir d'un instant de repos.

La science ne peut être dans ces ouvrages qu'un jour voit éclore, et que la discussion fait disparaître malgré les efforts, le talent oratoire de ceux qui les ont produits et la forme séduisante employée pour les faire adopter. Aucun n'a pu rester pour marquer un point de départ, nul ne contenait une vérité fixe, un principe immuable. Fruit de suppositions, ils s'altèrent en voyant la lumière et meurent du vivant de leurs auteurs. Leur existence éphémère néanmoins sème des germes funestes qui engendrent de monstrueuses erreurs.

Arrêtez-vous dans cette route, aveugles médecins; arrachez vous-mêmes ces plantes nauséeuses; nettoyez le temple de la science, et reconnaissez donc enfin que vous vous êtes trompés. Faites pour vos doctrines ce que Bichat fit pour la matière médicale; c'est le premier de vos génies, ses travaux doivent

vous être familiers. Voici au reste ses paroles, si vous les avez oubliées :

« Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, la matière médicale est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain ; que dis-je? ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable quand on en puise les principes dans la plupart des matières médicales (1). »

Vingt volumes ne pourraient suffire à l'examen des systèmes de médecine, et ce travail d'ailleurs n'aboutirait à rien. Mais, si nous les résumons tous, comme fit Broussais pour prouver la fausseté de chacun d'eux, nous serons obligés de dire, ce que chacun sait, que celui du grand réformateur est tombé lui-même, après avoir fait d'innombrables victimes.

Apôtres d'une science malheureuse, on vous offre aujourd'hui un nouvel art de guérir qui s'appuie sur des faits incontestables, sur une puissante loi de nature, et vous détournez les yeux! Qui êtes-vous donc enfin? Avez-vous donc besoin du malheur public pour vivre? Est-ce l'exploitation de l'homme malade qu'il vous faut comme industrie propre à vous enrichir? Mais c'est un crime odieux! Quand les hommes s'éclaireront, ils maudiront vous et votre race, car la

(1) *Anatomie générale*, § II.

lumière se fait jour dans les ténèbres, et toute industrie coupable cause toujours contre elle une réaction qui en amène la chute.

Zoomagnétisme. — Une société de quinze à dix-huit personnes se trouvait réunie au château de Bily, en Plsufragan ; l'une d'elles, M. Bl..., en se penchant sur le bord de l'étang, aperçut une petite grenouille grise enlacée dans les replis d'une couleuvre, qui se disposait à l'avaler. Son premier mouvement fut de les jeter tous deux dans l'eau, où elles se séparèrent; il tua ensuite la couleuvre. Que fit la grenouille ? elle se dirigea aussitôt vers son libérateur. Celui-ci lui présenta le plat de la main à sa sortie de l'eau, et elle sauta dessus, et elle y resta pendant plusieurs minutes, puis ayant été de nouveau jetée à l'eau, six ou sept fois de suite, et à douze ou quinze pieds de distance, elle revint constamment dans la main qui lui était présentée; une fois même elle remonta dans la manche de M. Bl..., et il eut de la peine à s'en débarrasser en la jetant très-loin.

Une heure et demie s'était écoulée, lorsqu'à la sollicitation de quelques dames de la société il revint près de l'étang, et aperçut, à une distance de vingt pieds, la même grenouille immobile; il siffla, et aussitôt l'animal se tourna vers lui, nagea avec rapidité, et vint encore se poser sur sa main. Curieux de connaître jusqu'où cette grenouille pousserait la reconnaissance (si c'en était une de sa part), M. Bl... l'emporta chez lui et la plaça sur son bureau, dans un boeal, où elle vit encore, les yeux constamment tournés vers celui qui lui a sauvé la vie. La prend-il sur

sa main en lui grattant le dos, l'animal se met à coasser; entre-t-il quelque étranger ou quelque enfant, la grenouille leur tourne le dos et semble les fuir. Tout de sa part semble annoncer un sentiment de préférence marquée pour M. Bl... (*Sémaphore.*)

Qui ne reconnaît là une action identique avec celle que les magnétiseurs exercent sur les êtres des degrés supérieurs de l'échelle animale, comme chiens, chats, oiseaux, poissons, ainsi que cette espèce de charme que les bergers d'Italie font subir aux vipères qu'ils veulent détruire? Et encore ce pouvoir que les psyles de Cyrène et les ophiogènes de Chypre exerçaient sur le céraste avec lequel ils jouaient impunément, et dont ils maîtrisaient à leur volonté et la force et le venin? La danse que les Indiens font exécuter aux najas, ou serpents à lunettes, se rattache naturellement à la même cause. L'incantation de ces derniers est même si parfaite qu'ils commencent et cessent leur danse à la volonté de l'Indien, qui les domine au point de les toucher sans en être mordu.

Revue des journaux. — *L'Estafette* du 10 contient un feuilleton sur la vie de Mesmer; il y est parlé de faits dont les biographes ne font nulle mention. Nous tâcherons de savoir la source où ils ont été puisés et quelle créance ils méritent.

Le National du 13, dans son feuilleton les *Mémoires d'un Prêtre*, expose d'une manière très-favorable une scène de somnambulisme.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

MANUSCRITS DE MESMER.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

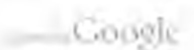
§ 1. — Morale.

Parmi les êtres animés, l'espèce de l'homme est une de celles destinées par la nature à vivre en société.

L'homme au milieu des êtres est en contact avec tout ce qui l'environne. Il est exposé à en recevoir des impressions et à subir des changements par chaque mouvement qui lui est communiqué. La même organisation qui le rend susceptible des affections le rend également capable de produire aussitôt, soit sur lui-même, soit sur les êtres coexistants avec lui, des *e ets*, c'est-à-dire des *changements*.

Cette organisation de l'homme, qui est fondée uniquement sur l'état mécanique de son individu, constitue une faculté qui peut être considérée comme un *principe interne*, et le changement qu'il produit est ce qu'on appelle *action humaine*.

L'action humaine est donc un changement déterminé ou empêché par un principe interne de l'homme.



Toute action humaine nous offre trois choses à distinguer, qui sont autant de conditions qui la réalisent :

1° L'impression ou la sensation que l'homme reçoit d'après la situation dans *laquelle il existe;*

2° Les modifications que ces affections éprouvent dans son organisation ;

3° L'*acte* ou l'exécution du changement à faire ou à empêcher.

La faculté de déterminer cet acte par un principe interne est ce qu'on appelle la liberté individuelle.

L'action par laquelle cet acte émane du principe interne est la *volonté*, ou plutôt le vouloir.

Les divers degrés entre ces relations constituent la *moralité* des actions.

Cette moralité est en raison de la liberté, et la liberté en raison de trois conditions qui réalisent l'action humaine.

Le changement qui résulte d'une action est conforme ou contraire à l'ordre dans lequel les êtres et les événements coexistent et se succèdent. Cette différence caractérise toute action bonne ou mauvaise.

L'ordre est ou naturel ou de convention. L'ordre naturel est établi par l'harmonie universelle.

L'ordre de convention est établi par la volonté des hommes. Il est *positif* ou d'*habitude*. Le premier est exprimé par les lois, l'autre est ce qu'on nomme les *mœurs*.

Tous ces ordres regardent ou l'homme individuel, ou l'homme considéré en société.

L'ordre naturel doit être la règle générale ou la

mesure définitive de tous les ordres, effets ou changements dont l'homme sera la cause.

Tout être existant est organisé. L'organisation consiste dans un état de cohésion de la matière. La *cohésion* consiste en ce que les parties de la matière se trouvent ensemble en contact immédiat, de manière à ne pouvoir se quitter sans y être déterminées par une force *étrangère*. Cet état de cohésion ne doit point être confondu avec celui d'une cohésion absolue qui représente la matière inerte. Il admet des interstices, et par conséquent le contact immédiat ne peut s'exercer qu'au moyen des parties contiguës qui servent à rapprocher les deux idées extrêmes du plein et du vide parfait.

La résistance que tout être organisé oppose à l'effort qui tend à rompre la cohésion est le même effort qu'il manifeste pour continuer son existence, c'est-à-dire pour la conserver.

La conservation étant ainsi fondée sur la cohésion même, tout être organisé a, par sa nature, une tendance à se conserver. Cette tendance, soit par rapport à l'individu, soit par rapport aux moyens de résister, est susceptible de diverses nuances et modifications.

La règle naturelle de chaque individu est donc de faire tout ce qui convient à sa *conservation* et de résister à tout ce qui lui est contraire, d'où résulte l'idée du *bien* et du *mal*.

Le *bien physique* ou naturel de chaque être est tout ce qui tend et contribue à le conserver.

Le *mal physique*, au contraire, est tout ce qui tend à le détruire, à dissoudre sa cohésion.

L'affection ou la sensation du bien physique est le *plaisir*. La sensation du *mal physique* est la *douleur*.

Le bien et le mal physique pesés et comparés relativement à l'individu est l'*intérêt*.

Il est donc une propriété constante et commune à tous les êtres doués du sentiment de l'intérêt : celle de *chercher le plaisir* et d'*éviter la douleur*.

Toutes ces considérations nous présentent une doctrine qu'on nomme la morale. Cette doctrine renferme l'art de *diriger*, et *la science de juger les actions humaines*.

La représentation ou la connaissance par laquelle l'homme est instruit de la conformité ou de l'opposition de l'effet de son action avec la règle de son intérêt *est appelée le motif*, puisque c'est cette connaissance qui détermine les organes et les instruments de ces organes à exécuter et à réaliser cet *effet*.

Le motif étant la représentation du bien ou du *mal* résultant du changement que l'action produit, il y a deux sortes de motifs : l'un pour agir, l'autre pour empêcher l'action.

Le motif est la cause immédiate qui meut et détermine la volonté, et les actions ne sont dirigées que par les motifs.

Le motif est soumis aux lois communes du mouvement. Il agit en raison composée de la *puissance* et de la résistance ou de la disposition du sujet qu'il meut.

La représentation du bien et du mal peut être plus ou moins parfaite, plus ou moins distinctive ou confuse, vraie ou fausse, compliquée ou simple ; elle peut avoir pour objet différents effets qui seront re-

latifs à divers ordres et à différentes règles de la perfection.

Les caractères relatifs des motifs peuvent être pesés et comparés, et leur résultat sera deux poids dans une balance à deux bassins. L'absence totale ou l'égalité de l'un et de l'autre poids produit l'équilibre ou le repos de la balance. C'est ainsi que l'ignorance des effets ou l'absence des motifs, ou même l'égalité de la force des motifs opposés détermine l'*indifférence* ou l'inaction.

Placez, par exemple, dans un des bassins de la balance un poids de vingt livres. Pour contrebalancer ce poids et le tenir en équilibre, il ne faut pas moins que vingt livres; pour décider son mouvement vers le côté opposé, il faut quelque chose de plus, par exemple une demi-livre, et alors la force du retour de la balance ne surpassera pas la demi-livre; et, dans tous les cas, la force qui détermine le mouvement de la balance est égale à la *différence* entre les deux forces opposées.

La même règle s'applique aux actions humaines.

On *délibère* quand on pèse et qu'on compare la force des motifs. La force de la volonté, pour déterminer une action, est égale à la *différence* entre les motifs opposés.

Il résulte de tout ce qui a été dit :

1° Que les actions humaines ne sont dirigées que par des motifs;

2° Que la base générale et la mesure de tous les motifs est l'intérêt individuel ou personnel.

La sensation du bien physique étant le *plaisir*, et

celle du mal physique la *douleur*, l'intérêt individuel a deux objets :

1° *Rechercher le bien physique comme la source du plaisir ;*
2° *Eviter le mal physique comme la cause de la douleur.*

Il faut conclure de tout cela que les principes et les règles, soit pour diriger, soit pour juger les actions humaines, doivent se prendre dans la nature de l'homme. Or, comme la nature de l'homme est la même en tous les temps et en tous les lieux, il n'y a qu'une seule morale pour tous les hommes ; elle est la même pour les nations et les individus.

§ 2. — Liberté.

Le bonheur de l'*homme* consiste dans le concours de tous les moyens et conditions pour sa conservation.

Le bonheur de l'homme individuel, ainsi que de l'homme en société, est fondé sur deux principes, la *santé* et la *liberté*.

La santé consiste dans l'accord des fonctions des membres et des viscères.

L'homme jouit de la liberté quand il a en lui et par lui-même, c'est-à-dire indépendamment de tout autre, tous les moyens de se rendre heureux.

La *santé* et la *liberté* vont ensemble, tant à l'égard de leurs principes que de l'intérêt. Elles sont donc inséparables pour le bonheur de l'homme, et toute législation sera vicieuse qui n'aura pas pourvu également à ces deux objets.

L'indépendance étant la mesure de la liberté, il

est donc vrai que la maladie, comme l'ignorance, l'erreur et le préjugé, sont essentiellement opposés à la liberté.

Un peuple se trouve heureux lorsque tous les individus jouissant de la liberté ont les moyens, par un travail modéré, de satisfaire à leurs besoins.

Origine de la liberté naturelle et sociale.

L'homme commence par exister dans une dépendance absolue. Dans le sein de sa mère, comme une partie d'elle-même, il reçoit tout pour la formation de ses organes. Quoique sorti par sa naissance de cette espèce de captivité, il tient encore à l'auteur de ses jours, et lui est attaché par le besoin et par des liens invisibles.

Peu à peu il parvient à se mouvoir, à se transporter seul et à se pourvoir d'*aliments*.

A mesure que, par ses développements, il fait des progrès vers l'indépendance, il lie ses nouvelles facultés à un ordre établi par la société paternelle.

C'est dans cette société qu'il perfectionne et achève, moyennant l'éducation, le développement de toutes ses facultés.

Arrivé ainsi à son plus haut degré de liberté et se suffisant à lui-même, il se lie à la société civile par les lois, les mœurs et la profession qu'il exerce.

De cette manière il transfère à la société civile la portion de liberté qu'il a acquise pour en jouir dans cette même société, et pour contribuer avec les autres individus qui la composent à sa liberté et à son bonheur. De sorte que la liberté est composée en

somme de la portion de liberté que chaque individu y a portée.

L'homme qui s'attache ainsi à la société civile ne prétend point lui faire le sacrifice de sa liberté, mais en placer tous les moyens dans l'ordre de cette société dont il se fait membre sous la seule condition qu'elle contribuera à son *bonheur*.

La société paternelle ou de famille est la société naturelle ou primitive. L'association d'un grand nombre de familles qui occupent une portion de la surface de la terre forme un peuple ou une *nation*.

La *patrie* est cette portion de la surface de la terre où un peuple vit et où il habite.

Cette portion de surface qui sert à la nourriture et à l'habituelle demeure d'un peuple est la *patrie*.

Le père ou chef de chaque famille représente la personne qui a une volonté raisonnée. La femme, les enfants, ainsi que les domestiques, ne sont à considérer que comme les membres : c'est donc ce chef seul qu'on doit appeler citoyen.

Les citoyens *possesseurs* d'une partie du sol de la patrie sont les *citoyens naturels*. Les autres chefs de famille attachés par les diverses relations à la patrie sont les citoyens adoptifs.

Le bonheur de chaque individu étant le but principal et unique, en se réunissant en société il en résulte :

1° Le droit de faire tout ce qui répond à ce but;

2° L'obligation relative de ne pas empêcher l'exercice de ce droit, et voilà la base du pacte social.

La *mesure* qui détermine l'accord des droits et des obligations réciproques entre les membres de la so-

ciété est la justice. Cet accord est réglé par la volonté générale, et les propositions qui expriment cet accord sont les *lois*.

Comme il est incertain dans une société nombreuse que les volontés se conforment dans tous les cas; par un acte tacite et primitif, la majorité ou la pluralité des voix est prise pour la volonté générale, de même qu'en mouvement une plus grande force l'emporte sur une faible résistance.

La réunion des volontés des citoyens et de tous les moyens vers le même but est la *souveraineté du peuple.*

La souveraineté du peuple consiste donc dans la somme de liberté de tous les citoyens qui est manifestée et exercée en faisant des lois et en établissant des moyens pour leur exécution.

La masse résultante de la liberté de chaque membre ou la réunion de tous les moyens nécessaires au bonheur de la société est l'*autorité souveraine.*

C'est cette souveraineté qui, déléguée, est devenue le partage des rois légitimes.

Les moyens les plus immédiats de la liberté sont la *sûreté*, la *propriété* et la *santé.*

La sûreté consiste dans les moyens d'empêcher que la liberté ne soit *troublée.*

La propriété consiste dans les moyens d'empêcher l'usage par tout autre de ce qu'on a réservé pour soi-même.

La santé consiste dans l'accord des facultés, et des fonctions des membres et des viscères.

La sûreté renferme donc la liberté, la propriété et la santé; et l'homme attache l'une et l'autre à la société dont il se fait membre.

La propriété peut être appelée *originaire ou naturelle*, telle est ma personne et mes facultés. Elle est appelée *acquise* lorsqu'on s'approprie une chose qui n'appartient à personne, *transmise* lorsqu'on la possède par la volonté d'autrui ou par la loi.

(*La suite prochainement.*)

THÉORIES.

FASCINATIONS. — FIÈVRE IMITATIVE.

Si, grimpé sur le siége d'une voiture, quelqu'un brandit un fouet, mais sans faire claquer la lanière, et imprime à la mèche cet élan rapide qui la porte brusquement à la superficie des muscles du cheval aussi près que possible, et toutefois sans l'atteindre, on remarquera presque toujours dans l'animal un frisson léger de la peau et des oreilles, une attention érectile des organes, comme si une émanation infiniment petite de la volonté de l'homme lui était transmise par la mèche agitée. Cependant, par la disposition respective de l'attelage et du siége, il demeure impossible au cheval de voir soit le fouet qu'on balance, soit la main qui en est armée, et le parfait silence de l'air, que la ténuité de la *flamme* est insuffisante à rompre, ne lui transmet ni son ni ébranlément.

Rachel joue Hermione dans *Andromaque*; vous entrez

dans la salle au moment où les spectateurs sont absorbés par l'ironie de la jeune tragédienne au quatrième acte; vous vous placez de manière à voir et à n'être pas vu. On dirait que votre présence n'ajoute rien à l'émotion scénique du théâtre, aux influences locales de l'édifice, à l'idiosyncrasie actuelle des spectateurs. Cependant, dès que votre corps et votre âme ont trouvé place dans l'enceinte, une modification imperceptible a couru sur toute la foule. Un fleuve tombe dans l'Océan, un ruisseau tombe dans un fleuve, une goutte de pluie tombe dans un ruisseau. A la rigueur, l'Océan, le fleuve et le ruisseau ne se sont pas sensiblement accrus; toutefois, la goutte de pluie a grossi pour sa part le volume du ruisseau, qui lui-même a déplacé les molécules du fleuve, dont les ondes se sont réparties entre les vagues de l'Océan. Il en est de même de l'élément sympathique; dans l'enceinte du Théâtre-Français, vous êtes l'unité qui grossit, magnétiquement parlant, le chiffre de la foule. Maintenant choisissez des yeux la plus absorbée, la plus éplorée, la plus indignée contre Pyrrhus de toutes les femmes qui émaillent cette foule; mais, en même temps, qu'elle soit, autant que possible, la plus jeune et la plus jolie : car la fraîcheur du corps et l'harmonie de la forme sont les auxiliaires naturels du magnétisme de la vue; concentrez alors vos regards et votre pensée sur cet objet unique dont les sentiments et les impressions semblent, pour le moment, aussi éloignés de vous que confondus dans Rachel. Que de votre part l'attention soit aussi entière pour cette femme que la sienne à votre égard est nulle! Au bout d'un intervalle de temps propor-

tionné à l'énergie de votre contemplation, la personne ainsi clouée par vos yeux sortira peu à peu de son immobilité ; il sera fait pour elle équilibre au charme du spectacle par un charme invisible, encore faible, mais continu ; vous la verrez d'abord rêveuse, et puis distraite, et enfin gênée ; elle disputera en quelque façon le libre arbitre de ses sens au basilic inaperçu. Mais sa résistance, fixée par le dard de votre vue comme un papillon par la pointe d'une épingle, se débattra vainement sous le réseau d'une émanation que les obstacles propagent en l'irritant et qui se les assimile pour mieux les vaincre. Tant que votre volonté sera d'attirer vers vous ses yeux, une nécessité indomptable les forcera graduellement d'obéir à cet aimant caché. Ses regards, ses émotions, sa pensée, son intelligence, et, faut-il même le dire ? son âme, finiront par se confondre avec les vôtres ! — Camille Desmoulins, détenu au Luxembourg, était séparé de Lucile Duplessis, sa femme, qu'il aimait tendrement et qu'il ne revit plus. Avant de mourir, il reçoit une dernière lettre de madame Desmoulins. « *Je me surprenais à regarder le porteur de ta lettre*, répondit Camille, *comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute sa personne, quelque chose de ta présence, quelque chose de toi !* » etc.

Je m'arrête ; il serait inutile de multiplier les citations et les exemples. Mes lecteurs ont déjà nommé la famille psychologique de ces phénomènes singuliers, tous fréquents et vulgaires, mais tous aussi distincts par leurs effets qu'inexplicables dans leurs causes. Ne croyait-on pas généralement, dans l'antiquité, que le regard de la haine était venimeux, et un personnage illustre, obligé de se montrer au peuple,

ne rentrait-il pas souvent malade dans le sanctuaire de ses dieux lares, tant des yeux de l'envie avaient dardé leurs invisibles poisons sur ses lauriers et sur son corps.

Les fascinations se classent par *sympathies, antipathies, projections magnétiques* et *fièvre imitative*. Elles s'exercent en masse et isolément, de près et à distance, au physique et au moral, sur les personnes et sur les choses, dans la vie et dans la mort. Nous avons étudié précédemment les hallucinations de la vue, du toucher et de l'ouïe dans leurs rapports avec les plus récentes hypothèses de psychologie ; nous allons, par la nouvelle théorie, rattacher aux mêmes hypothèses les deux derniers sens de l'homme, le goût et l'odorat. Comme la *fièvre imitative* dépend tantôt de tous les sens réunis, tantôt particulièrement de chacun d'eux, sa monographie est une transition naturelle entre le somnambulisme général et les phénomènes du système nerveux qui unissent le caractère d'exacerbation mentale aux désordres ou à l'extension de facultés plus matérielles.

« Quand une masse d'hommes est agglomérée sur un seul point, a dit un ingénieux écrivain (1), quand elle est mise en mouvement par un *consensus* énergique, par un besoin commun profondément senti, le moi individuel disparaît, et cette multitude, composée d'éléments si divers, forme un tout homogène, un corps unique, dont chaque membre isolé reçoit le contre-coup sympathique du membre voisin. Cette masse, animée d'une même vie et dirigée en quelque sorte par le même cerveau, semble être devenue le

(1) M. Le Maout.

foyer d'un fluide abondant qui rayonne vers tous les êtres placés à sa périphérie et tend à les mettre en rapport avec le centre commun. Il en résulte une influence épidémique, se propageant à distance comme par le contact, influence pouvant être exercée non-seulement par les masses, mais par quelques personnes, mais par un seul homme, et qui produit un état nerveux dont l'exagération n'est autre chose que la *fièvre imitative.* »

Cette définition est fort claire, mais elle est timide. Avant de montrer toute l'étendue de sa prudence, arrêtons bien les contours du débat et précisons l'objet de notre analyse. Montaigne disait : « La vue des angoisses d'aultruy m'angoisse matériellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poumon et mon gosier. » Telle ne sera pas la pensée de ce travail ; nous nous abstiendrons, autant que possible, de la partie médicale et externe, de la *mimique* pure et simple de la fièvre imitative : car les monuments de ce phénomène peuvent se diviser en deux séries, fascinations matérielles et fascinations animiques. Les dernières seules doivent trouver place dans une théorie générale où la fièvre imitative elle-même n'est admise que pour les circonstances de haut somnambulisme qui en dépendent.

Saint Alipe, disciple de saint Augustin, est entraîné malgré sa résistance au grand cirque de Rome ; il se voile d'abord la tête avec son manteau pour ne point voir les gladiateurs aux prises. Tout à coup un immense et long cri d'allégresse remplit le Colysée : le peuple romain salue par une acclamation féroce l'a-

droit combattant qui, d'une seule atteinte de son glaive, a égorgé son adversaire. Le néophyte chrétien, effrayé de ce cri dont il ne sait pas la cause, écarte son manteau, lève la tête et regarde.... Il voit les dernières convulsions du gladiateur expirant, il contemple avidement ce sang humain qui rougit l'arène, et, presque aussitôt, par un subit retour sur lui-même, détournant les yeux et se voilant encore la face, il s'aperçoit avec horreur que ce spectacle lui a communiqué une émotion rapide, pénétrante et qui n'était pas sans charme (1). Saint Alipe venait de ressentir, à l'improviste et sans mesure, un véritable accès de fièvre imitative. Mais la fascination était matérielle!

Un médecin, affecté péniblement de la mort récente d'un ami, se trouvait obligé de continuer un cours qu'il avait ouvert. Près d'entrer dans la salle, il s'aperçut qu'il avait oublié ses notes. En trouvant d'autres sous sa main qui avaient trait à l'aliénation mentale, il résolut d'en faire le sujet de son improvisation. Sa force intellectuelle était surexcitée par la douleur; sa mélancolie elle-même puisait dans l'aliénation mentale de tristes enseignements sur le mystère de la vie humaine. Après avoir parlé avec une facilité surprenante : « J'éprouvai, dit-il, en ce moment une sorte de terreur instinctive. Il me sembla qu'un danger inconnu, qui se rapprochait de plus en plus sans que je pusse l'éviter, allait fondre sur moi. Cependant la puissance surnaturelle qui jusqu'alors m'avait soutenu commençait à m'abandonner; mes idées se troublèrent, des formes étranges vinrent danser sous

(1) *Confessions de saint Augustin.*

mes yeux; les fous dont j'avais parlé, se dessinant sur le fond de la salle comme sur un nuage, parurent s'animer à ma voix, et se rangèrent méthodiquement autour de ma chaire. Bientôt je me figure être devenu un de ces nécromanciens qui évoquaient d'un coup de baguette les morts et les vivants. Je m'arrête. Le plus profond silence régnait dans la salle; on attendait que l'incohérence de mes paroles eût cessé : tous les regards étaient fixés sur moi. Tout à coup une idée terrible traverse mon esprit, un éclat de rire convulsif s'échappe de ma poitrine; l'œil hagard, je m'écrie : « Et moi aussi, je suis fou! » Mon auditoire se leva comme un seul homme; une exclamation de surprise et d'horreur partit de toutes les bouches. Ce qui se passa ensuite, je l'ignore : j'avais perdu connaissance (1). » Voilà un cas de fièvre imitative, et la fascination est animique.

Mais les deux caractères peuvent accidentellement se confondre ou rester solidaires l'un de l'autre : c'est ce qui a lieu au théâtre, dans une assemblée politique, en un mot toutes les fois qu'une idée belle ou généreuse, frappant les esprits ou remuant les cœurs, ébranle assez fortement l'âme de chaque membre isolé pour que le *consensus* résultant de la masse entière soit propagé du centre de la foule à sa périphérie, d'abord par les intelligences, et ensuite par les corps. L'action mystérieuse et réciproque des corps, auxiliaire physiologique de l'éloquence, fut pour beaucoup sans doute dans l'histoire de saint Alipe et dans la catalepsie du médecin; et néanmoins, tandis que le néophyte cédait à l'irritation nerveuse puisée

(1) Dublin, *University magazine*.

dans le cirque et dans la foule par ses oreilles et par ses yeux, le professeur était entraîné au désordre cérébral plutôt par le contre-coup d'une douleur morale assez vive que par le concours des regards haletants de l'auditoire dont sa personne était le but. Mais, nous le répétons, les deux sympathiques phénomènes peuvent se confondre. Ainsi, quand l'enseignement public fut réorganisé sous le Directoire, Bernardin de Saint-Pierre ouvrit un cours de morale à Paris; dès sa première leçon, il lui arrive de prononcer dans une phrase de son discours d'ouverture, soit à dessein, soit par hasard, un mot oublié depuis longtemps, mais qui signifie beaucoup à toutes les époques, le mot de *Dieu* : sur-le-champ un mouvement inexprimable circula dans l'auditoire, et le cours fut pour quelques minutes interrompu. M. de Saint-Pierre, étonné, s'arrête, et laisse tomber des larmes sur son manuscrit; en reprenant la parole, il fut admirable d'éloquence et d'entraînement. Toutefois, si plusieurs centaines d'auditeurs ne s'étaient pas trouvés en contact physique dans le même local, bien que ce fût l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Etudes de la nature* qui parlât, et malgré les atteintes morales de la Révolution, qui pouvaient rendre ce vocable si *différemment* expressif pour chaque membre isolé de la foule, il est douteux que le mot de *Dieu*, dans un tête à tête, par exemple, eût provoqué un frémissement semblable.

Moïse, étendant les bras sur la montagne durant le combat des Hébreux contre les Amalécites, soutient par la magnificence épique de ce geste inspiré le courage du peuple qui se battait sous ses yeux; mais, réciproquement, les milliers de regards dardés de la plaine

sur le prophète, regards brûlants de foi religieuse et d'ardeur guerrière, soutenaient Moïse de leur irradiation sympathique; et d'ailleurs ce geste convenu, si vraiment magnétique pour la foule, dont il suppléait la prière distraite par la bataille, ce geste n'eût probablement dit que fort peu de chose à l'esprit et au cœur d'un homme des tribus placé hors des cris, du tumulte, de la poussière, des étreintes et de toute la commotion ambiante d'une mêlée, contemplant Moïse de loin, dans un endroit solitaire et avec la rêverie d'une sentinelle perdue. Tant que les mains du prophète restaient levées, Israël était vainqueur : il voyait que sa prière n'était pas interrompue; mais aussitôt que Moïse, fatigué, baissait un peu les mains, Amalec l'emportait; car les tribus faiblissaient avec la prière, dont l'aspiration visible disparaissait à leurs yeux. Aaron et Hur soutinrent les bras du prophète des deux côtés, et Josué enfin demeura maître du terrain. Il n'y a pas, dans toute l'histoire des passions humaines, de fascination en même temps animique et matérielle, procédant de la fièvre imitative, qui soit d'une élévation plus sublime et d'un *consensus* mieux tranché que cet épisode de la Bible.

Cependant la fièvre imitative, dans ses fascinations purement animiques, est d'un caractère encore plus grandiose, parce qu'elle participe exclusivement du travail de la pensée. Ici, le tout homogène se compose d'éléments immatériels; ici l'homme agit sur l'homme uniquement par la communication de son principe éthéré. Tantôt c'est l'intelligence, tantôt c'est l'amour. Un voyageur moderne, rencontrant des Bédouins au milieu du désert, s'arrête prudemment à

distance, et leur crie, en les saluant : « *Mohammed! Mohammed!* ». A ce cri, les Bédouins s'arrêtent aussi pour répondre : « *Napoléon! Napoléon!* » Ces deux mots, Mohammed et Napoléon, consacrent une hospitalité réciproque; par l'échange de deux idées qui réveillaient un enthousiasme de même origine, les voyageurs se sont mis en rapport d'imagination et de sentiment; le culte du génie devient leur religion commune : or, dès qu'ils se comprennent par l'âme, ils s'entendent par le cœur ; il n'y a plus d'Arabes, il n'y a plus de Français : un groupe d'hommes s'est arrêté dans le désert; on n'y reconnaîtrait des civilisations opposées qu'à des costumes différents, et tant qu'ils se trouvent réunis sur un même point, la même pensée maintient leur accord.

Ce qui est vrai pour l'intelligence ne l'est pas moins dans la passion. Une charmante idée de Shakspeare (*Richard II*) :

« *Better far off, than near, be never the near* :

« Il vaut mieux être loin l'un de l'autre que réunis, pour n'être jamais plus près de ce qu'on désire. »

renferme un phénomène mélancolique de fièvre imitative. Si les sympathies en général s'alimentent par le rapprochement physique des personnes qui se correspondent par le cœur ou par la pensée, il est certain qu'elles s'affaiblissent par l'absence en proportion de l'éloignement, quand elles ne s'éteignent pas tout à fait. En revanche, plus les personnes correspondantes se rapprochent, plus l'énergie du rapport devient irrésistible. On comprend donc que cette énergie soit un supplice, dès que les derniers obstacles ne

peuvent être franchis. C'est alors que les symptômes de la fièvre imitative envahissent les deux natures faites l'une pour l'autre, mais provisoirement séparées. La fascination dépend-elle de l'amour? Plus les deux organisations séparées se rapprochent, plus elles s'imposent réciproquement leurs goûts et leurs idées, leurs peines et leurs joies. Ce sont deux violons d'un orchestre qui, pour s'accorder, se donnent d'abord réciproquement le *la* naturel avec une dissonance plus ou moins appréciable, et confondent peu à peu leurs notes dans une même intonation. A distance, l'imitation ne résultait que du souvenir; de près, elle exploite toutes les affinités possibles. Quand l'échange a complétement lieu, la fièvre imitative cesse par la solidarité ou le mélange des deux natures. *Ces amants ne font plus qu'un*, dit une expression vulgaire. C'est une admirable hyperbole, aussi vraie en psychologie qu'en morale. Réciproquement, l'absence, par une désunion continue, détruit tôt ou tard cette sympathie particulière qui est plus dans les actions que dans les sentiments, plus dans les faits que dans les paroles. Par exemple, on reste souvent amoureux de l'amour, quand même depuis longtemps on ne l'était plus de la personne qui l'inspire; les événements ont survécu dans l'imagination, la fièvre imitative les y réchauffe encore. Byron, se trouvant à Ravenne en 1821, pendant un hiver fort triste qui augmentait naturellement la tristesse morale de sa vie, écrivait dans une chambre d'hôtel son journal, le *livre de loch* de son existence, comme il l'appelait lui-même, quand il entendit un orgue de Barbarie jouer une valse dans la rue, sous ses fenêtres. C'était une valse que Byron

avait entendue jadis à Londres, dans les bals en 1812. Aussitôt il jette la plume, il tombe dans les rêveries, les larmes lui viennent aux yeux ; il oublie Ravenne, la forêt de pins où César, Boccace et le Dante ont passé ; il ne voit plus que les brouillards de la Tamise et les belles années de sa jeunesse. Tout le monde d'intrigues et d'acclamations, de mécomptes et de flatteries, qui accueillit son début au parlement, lui revient à la mémoire de l'esprit et du cœur, avec le cortége des fugitives amours et des illusions perdues. Ces mots remarquables lui échappent : « La musique est une étrange chose (1) ! »

Ce n'était pas la musique, c'était la fièvre imitative dont le caractère devait lui paraître réellement étrange. Au reste, cette fascination n'a pas de conducteur plus énergique et plus sûr que la mélodie. Chez Byron, le moi individuel disparaissait ; le contre-coup des sons de l'orgue, rapprochant les espaces et comblant la durée, était comme le foyer d'une longue vibration qui successivement ébranlait toutes les fibres du cerveau en y réveillant le souvenir des images, des circonstances et des personnes dont elles étaient naguère émues. Ce n'était plus même un homme, c'était seulement une cantilène qui exerçait l'influence épidémique. Supposez maintenant dans la chambre de Ravenne une réunion fortuite des amis que Byron fréquentait à Londres, qui s'enivraient avec le poëte dans les tavernes, ou le suivaient aux orgies de Neusteed-Abbey, comme Shelley et Hobhouse : la fièvre imitative, communiquée d'abord par les sons de l'orgue au cerveau plus délicat de Byron, s'étendait

(1) Mémoires sur la vie de lord Byron.

magnétiquement à tous les témoins de cette réminiscence, devenue contagieuse par la soudaine association de leurs mémoires et l'accord involontaire de leurs sentiments. Car la fièvre imitative peut se restreindre dans un individu, comme se répandre sur une foule entière : dans le premier cas, elle procède de son origine, de sa cause, de son agent, pour s'arrêter bientôt dans un conducteur unique, et se borner à un seul écho ; mais alors la congestion est terrible, et cette électricité nerveuse, ne s'écoulant pas, menace d'une sorte de rupture tout l'appareil sensorial. Aussi, dit M. de Stendhal avec beaucoup de raison, *les gens qui ont de l'âme deviendraient fous s'ils étaient toujours seuls* (1).

(La suite au prochain numéro.)



SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME.

Séance du 28 *mai*. — Travaux administratifs. Admission d'un membre stagiaire, M. Marchand.

Séance du 4 juin. — Huit personnes se soumettent à la magnétisation, et cinq en éprouvent les effets évidents : attraction, occlusion palpébrale, secousses, tremblements, etc., etc.

Séance du 11 *juin*. — M. Farnault est admis membre

(1) *De l'amour.*

stagiaire. Discussions spéciales. Rapport analytique sur l'*Histoire du somnambulisme*.

Séance du 18 *juin*. — De trois personnes magnétisées avec succès, une dame Victor, jadis somnambule, présente les effets les plus remarquables. Au bout de quelques minutes de magnétisation, elle se lève et se précipite vers le magnétiseur pour le frapper; celui-ci, ayant évité le coup de poing qu'elle lui destinait, lui paralysa les bras, qui restèrent tendus. Sa fureur augmentant, elle fit, dans cette attitude, plusieurs pirouettes rapides; puis, l'œil fixe et le regard menaçant, elle s'approcha de nouveau du magnétiseur en lui disant : « A nous deux!... » Mais ce dernier, calme et de sang-froid, épiant tous ses mouvements pour se préserver de ses coups, dirigea l'action magnétique sur les jambes de cette furieuse, qui tomba bientôt pesamment à genoux. Ainsi privée de l'usage de ses membres, elle se mit à cracher sur quiconque l'approchait; mais privée de ce dernier moyen d'agression par la paralysie de la langue, elle fit dès-lors de grands mais inutiles efforts : des cris aigus s'échappèrent seuls de sa bouche écumante. Cette scène dura dix minutes, et, démagnétisée, la patiente se plaignit d'une très-grande fatigue.

Séance du 25 *juin*. — M. Aubin Gauthier présente et soutient sa thèse sur le traitement magnétique des maladies de la matrice. Il est admis membre titulaire.

Séance du 2 *juillet*. — M. Lefebure lit la relation d'une cure de paralysie rhumatismale.

Séance du 9 *juillet*. — Admission de M. Beaudoux au nombre des membres stagiaires.

Séance du 16 *juillet*. — On tente de reproduire les

effets d'attraction et de répulsion annoncés par M. de Robiano. On n'obtient pas le plus faible résultat, quoiqu'avec une boussole de la plus grande sensibilité.

Séance du 23 juillet. — M. Lefebure, à l'appui d'une cure relatée dans la précédente séance, dépose le certificat suivant :

« Nous soussignés, parents, connaissances ou voisins de madame Riéger, demeurant rue du Battoir-Saint-André, n° 6, déclarons que, depuis neuf mois, elle était affectée d'un rhumatisme articulaire et d'une goutte sciatique dans les mains, les genoux et les pieds, qui lui occasionnaient des souffrances tellement vives, qu'il lui était impossible de dormir la nuit et de s'occuper d'aucun travail pendant le jour. La moindre marche, la moindre fatigue, augmentaient encore son mal, qui résistait à toute espèce de médicamentation et lui ôtait ainsi tout espoir de guérir jamais.

« Enfin elle s'est soumise, le 22 juin, à la magnétisation opérée par M. Lefebure, et, dès les premiers jours, elle s'est trouvée considérablement soulagée; elle a pu dormir, marcher, vaquer à ses affaires, et maintenant elle se regarde comme tout à fait guérie. En foi de quoi nous avons signé la présente attestation.

« J. Commerson. — Mareschal, D.-M.-P. — Morice. — Pelougo. — Morel. — Claney. — Champin. — Peoyé. — Riéger. — Vitry. — Lefebure, etc.

« Nous soussignés, nommés par la Société du Mesmérisme pour examiner madame veuve Riéger, ci-dessus désignée, attestons qu'elle était véritable-

ment atteinte de goutte articulaire, avec engorgements et productions tophaéées.

« GIROLLET, VIANCIN, D.-M.-P. »

VARIÉTÉS.

La petite Cottin ayant recouvré ses propriétés électriques en rentrant dans son genre de vie habituel, voici ce que M. le docteur Verger, qui continue de l'observer, nous écrit à son sujet :

« ..... Elle présente toujours les mêmes phénomènes que vous avez vus avec nous, et peut-être à un plus haut degré d'intensité; mais il y a des intermittences, et comme le dégagement du fluide qui produit des effets si extraordinaires n'est point soumis à l'empire de la volonté, il s'ensuit qu'elle rencontre partout des incrédules.

« Le mouvement ondulatoire du bras gauche est passé au droit ; c'est à peu près le seul changement dans son état. Elle ne peut tenir assise sans être isolée, ce qu'elle a appris à faire en se posant les pieds sur les barreaux de sa chaise. Voici, au reste, ce que j'ai vu la semaine dernière : Angélique se tenant debout en face de la huche massive que vous connaissez, ou toute autre, à la distance d'un demi-mètre environ, pieds joints et les mains croisées derrière le dos, on

pose son tablier sur le couvercle de ce meuble ; elle reste quelque temps dans cette position. Si l'effet ne se produit pas, elle attend ou se déplace au gré des assistants. Pour moi, j'attendis au moins dix minutes; elle commençait à désespérer, lorsque, tout à coup, le couvercle fut soulevé très-haut et retomba vivement et avec bruit. Le second mouvement est tellement rapproché du premier qu'il est impossible qu'il n'y ait point attraction, car le couvercle abandonné à lui-même ne tombe ni si fort ni si rapidement.

« M. le docteur Beaumont, de Mortagne, qui l'a vue chez lui dernièrement, m'écrit à ce sujet des choses surprenantes. Mise en contact avec une femme qui avait un torticolis, celle-ci en a été guérie. Et il me promet d'autres renseignements sur l'influence qu'elle aurait exercée à Seez sur une paralytique. Déjà à la Perrière elle a produit des effets sensibles sur diverses personnes, et notamment sur des malades. La médecine pourrait-elle, par hasard, tirer parti de cette singulière propriété? »

Contracture musculaire. — *Action instantanée de la chaleur et du froid pour détruire cet état magnétique.* — Pendant le cours de nos travaux à la Société de physiologie expérimentale du Mans, une bougie en ignition ayant été placée sous un bras contracturé (cataleptisé), dans l'intention de savoir si ce membre était encore sensible à l'action du calorique, nous le vîmes aussitôt s'affaisser, tomber sur la bougie, reprendre sa souplesse ordinaire, et cependant le somnambule ne manifester aucune douleur. Frappés de la singularité de ce résultat, nous répétâmes l'expérience, et,

chaque fois, la contracture fut détruite, même en plaçant la bougie à 50 centimètres au-dessous du bras. L'application directe d'un corps chaud, celle de la glace ou d'un corps très-froid, produisirent le même effet.

Ainsi, la possibilité de faire cesser immédiatement la contracture magnétique par l'action de la chaleur ou du froid est un fait aujourd'hui démontré, dont la découverte appartient à notre Société de physiologie expérimentale, bien qu'un magnétiseur de Paris, auquel un de nos collègues avait eu l'obligeance de le communiquer, ait cherché à se l'approprier dans un écrit publié récemment.

Ce fait, soumis à de nouvelles observations, pourra conduire ultérieurement à des découvertes d'un grand intérêt par l'identité des fluides magnétique, nerveux, calorique, lumineux, électrique, etc., dans lesquels on ne verra peut-être un jour que des modifications d'un même agent, du puissant moteur de l'univers matériel. Plusieurs expériences des plus célèbres physiciens de notre époque, notamment celles de M. Becquerel, ont déjà mis sur la voie de cette immense découverte.

LEPELLETIER (de la Sarthe), D.-M.-P.



BIBLIOGRAPHIE.

Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, visions, songes, extases, somnambulisme, etc., par le docteur Brierre de Boismont. Paris, 1845, 1 vol. in-8°, Germer-Baillière. Prix : 6 fr.

La bibliothèque d'un magnétiseur ne doit pas seulement se composer d'ouvrages de magnétisme ; il lui faut aussi des traités où sont rassemblés, groupés les phénomènes singuliers qui naissent d'aberrations intellectuelles ayant pour cause des désordres physiques ou des déviations des facultés morales. Les divers états magnétiques ou somnambuliques ont plus de points de contact qu'on ne l'imagine avec cette série de phénomènes insolites que, sous différents noms, la médecine étudie depuis si longtemps, et, il faut l'avouer, sans en pénétrer le mystère.

L'auteur de l'ouvrage que nous signalons mérite nos éloges, et on sait que nous n'en sommes point prodigues, parce qu'il ne rejette point, qu'il étudie, commente au contraire le magnétisme et ses effets. Il range, il est vrai, les facultés des somnambules au nombre des hallucinations et cherche à les expliquer de la même manière. Son erreur est évidente ; il fait de vains efforts pour expliquer ainsi ces phénomènes, dont la cause est autre. Mais c'est un grand pas de fait, et son ouvrage se recommande à la méditation de tous ceux qui étudient le magnétisme.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

MANUSCRITS DE MESMER.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

§ 3. — Lois.

La société doit ordonner et régler tous les moyens pour la sûreté de ceux qui lui appartiennent.

Les règles que la société ou plutôt les individus en société ont établies et proposées à tous les membres qui la composent pour leur sûreté sont les lois.

Ces lois, qui émanent de la volonté de chaque membre, sont les résultats des *conventions* réciproques. Ces conventions deviennent ainsi la base de tous les droits et de tous les devoirs; elles sont, comme toutes les actions humaines, fondées sur l'intérêt personnel.

Cet intérêt peut être mal entendu lorsque la représentation en est confuse ou obscure, soit :

1° Par l'ignorance;

2° Par la dépravation des sens;

3° Par les passions;

4° Par les mauvaises habitudes.

Les lois sont donc les décisions de la raison et de

l'expérience sur l'accord des intérêts dans la société pour les opposer aux passions et aux intérêts mal entendus des particuliers.

Les lois qui ont pour objet la sûreté des sociétés entières considérées comme des membres individuels sont appelées la politique externe.

Les mêmes lois qui règlent les *intérêts*, les *actions* et les *habitudes* de tous les membres qui composent une société sont les lois civiles ou la politique interne.

L'application des lois aux actions est la justice pratiquée par les tribunaux. Elle suppose donc la connaissance exacte des uns et des autres. L'homme qui fait cette application est le juge.

Tout membre dans la société doit être juge de ses propres actions ; par conséquent il faut que les lois soient *claires* et *précises*, *déterminées*, *suffisantes* et *enseignées* pour être connues de tous.

Comme cette connaissance peut être susceptible d'imperfection, la société confie le ministère de la justice publique à des membres qu'elle suppose les plus éclairés et les plus sages.

Les lois seraient inutiles si elles n'étaient point exécutées. La réunion de tous les moyens pour le maintien et l'exécution des lois est l'autorité.

L'autorité consiste dans la force et le pouvoir suprême de soumettre tous les membres aux lois. Comme elle n'est que l'exercice ou la pratique de la législation, elle n'existe, comme les lois, que par la volonté réunie des citoyens.

La loi n'étant point opposée à la liberté, mais en étant plutôt la règle, l'autorité bien entendue ne

peut jamais être regardée comme opposée à la liberté.

Il a été dit que la morale a deux objets : juger les actions humaines et les diriger ; le pouvoir est donc *législatif*, *judiciaire* et *exécutif*.

L'exercice de ce pouvoir est confié à une ou plusieurs personnes médiatement ou immédiatement choisies par le peuple ; c'est ce qu'on appelle gouvernement.

Le bonheur de la société et la félicité de chacun sont fondés sur deux bases inséparables :

1° La suffisance et la perfection des lois ;

2° L'autorité.

Dans tous les cas, la perfection de la législation consiste en ce qu'elle soit telle qu'elle contienne également les chefs pour les empêcher d'abuser de la liberté, et enfin que personne n'ait le pouvoir d'être injuste ou d'enfreindre les lois.

Un peuple est libre lorsqu'il a le pouvoir de faire lui-même les lois et de déposer les moyens de leur exécution entre les mains des chefs qu'il a choisis ; c'est ce qu'on appelle la liberté politique.

La forme du gouvernement qu'il s'est choisi est la *constitution*.

(La suite prochainement.)



THÉORIES.

FASCINATIONS. — FIÈVRE IMITATIVE.

(Suite.)

Silvio Pellico, à Venise, s'éprend d'un amour véritable pour Madeleine, femme publique, renfermée sous les mêmes verrous, qu'il entendait chanter tout le long du jour avec une voix mélodieuse, et donner des avis pleins de sagesse et de remords à ses compagnes (1). Guidée par la fièvre imitative, exaltée par la solitude, l'imagination de Pellico prêtait successivement à la prisonnière les charmes de l'âme et du corps qui s'accordent avec le dessin gracieux d'une mélodie. Ce phénomène curieux de la sensibilité, que M. de Stendhal appelle *cristallisation* (2), fait comprendre pourquoi les Grecs embrassaient sous le nom général de *musique* toutes les opérations cérébrales, tous les arts, toutes les productions de l'esprit humain dans lesquelles entrent la mesure et l'harmonie. Ce peuple était trop philosophe pour n'avoir point observé que la *musique*, ou la succession mesurée, harmonieuse du son, provoquait les affections morales les plus vives, et trop artiste pour ne pas sentir que les cordes de notre âme, répondant au même clavier, vibrent toutes sympathiquement dès qu'une seule a frémi (3).

(1) *Mes prisons.* — (2) *De l'amour.* — (3) Georget, *Physiologie du système nerveux.*



Mais si la captive de Venise était invisible, Pellico du moins entendait sa voix. Eh bien, la fièvre imitative rapproche encore des natures qui s'ignoraient complétement l'une l'autre, et ce lien mystérieux tient la place du contact le plus élémentaire des sens. Mistress Hutchinson, dans ses *Mémoires*, raconte comment un jeune homme s'éprit d'amour pour une femme morte, sur la description qu'on lui en fit, devint fou, et mourut lui-même de sa passion. Il ne faut pas oublier que mistress Hutchinson était une austère puritaine, que l'exagération romanesque n'avait aucune prise sur cette âme aussi candide que fière, et que ses *Mémoires* forment par leur authenticité un monument politique (1). Il y a mieux : son mari, sir John Hutchinson, ne l'ayant jamais vue, conçut pour sa future épouse une affection si vive qu'il en tomba malade. Je crois bien qu'un portrait, assez ressemblant, justifiait en partie cette miraculeuse fascination. Quoi qu'il en soit, le portrait, à la rigueur, fournirait une preuve matérielle de l'association d'idées et de sentiments qui peut, en quelque sorte, foudroyer le cerveau sur l'unique révélation de la physionomie. En revanche, il n'est pas rare que l'imagination cherche vainement à reformer en une seule figure, comme les lambeaux épars et divergents d'un fantôme, des lignes brisées, vagues, et pourtant sympathiques à sa nature, d'un type entrevu, dont il poursuit sans cesse la réalisation et ne l'atteint jamais. C'est un musicien qui fredonne un motif en esprit, et ne trouve pas cependant dans sa voix les notes qui lui correspondent et le rendraient à l'instant même par une mélodie.

(1) *Histoire de la Révolution d'Angleterre.*

Dès que l'air semble venir à ses lèvres, il y expire. Le compositeur se rappelle bien le sens de la cantilène rêvée ; mais l'exécution, les paroles, les signes, les sons lui manquent toujours. Une pareille impuissance est capable de durer toute la vie pour un homme, en amour comme en musique. C'est la plus douloureuse variété du phénomène de la fièvre imitative.

Les fascinations animiques de la fièvre sont nécessairement proportionnées à la force de l'imagination qui s'y prête ou qui les subit. Dans sa jeunesse, à vingt ans, Walter Scott passa une nuit dans le magnifique et ancien château baronial de Glammis, demeure héréditaire des comtes de Strathmore.

« Nous avions traversé, dit-il, ce que le sénéchal nommait la *chambre du roi*, appartement voûté, garni de bois de cerfs et d'autres trophées de chasse, et où la tradition a placé la scène du meurtre de Malcom, et j'avais une idée que la chapelle du manoir était dans mon voisinage. En dépit de la vérité de l'histoire, toute la scène nocturne du château de Macbeth se présenta subitement à mon imagination et la frappa plus vivement que si même John Kemble et mistriss Siddons m'en eussent communiqué les terreurs par la poésie de Shakspeare. A cet instant de ma vie, je n'étais ni timide ni superstitieux, et néanmoins ma nuit fut pénible. Mais il se mêlait à mes inquiétudes une sorte de plaisir étrange que je ne saurais décrire, et dont le souvenir m'émeut encore. »

Peut-être devons-nous à cette fascination, issue de Shakspeare, la première idée des compositions les plus romantiques de Walter Scott. Ici, le phénomène était purement intellectuel ; l'accès de fièvre se pas-

sait dans l'esprit du malade; le contact humain avait manqué aux causes prédisposantes, et l'imitation se bornait à ressusciter la vieille Ecosse autour du poëte.

Un des traits les plus célèbres de l'histoire physiologique de la pensée dans ce même genre est la double monomanie de Jean-Jacques Rousseau, qui, allant de l'Ermitage à Eaubonne, et d'Eaubonne à l'Ermitage, retrouvait alternativement madame d'Houdetot dans *Julie*, et *Julie* dans madame d'Houdetot. Le double résultat de cette fièvre imitative fut la *Nouvelle Héloïse*, et le mot affreux du modèle : *Jamais homme ne se montra plus aimable ; mais c'est M. de Saint-Lambert que j'aime !* Ce résultat singulier démontrerait au besoin que la plus passionnée de toutes les âmes ne se partage point, et que si deux types de fascination absorbent en même temps ses facultés sympathiques, elles devront en définitive refluer toutes du côté où l'assimilation sera plus entière. Quand Jean-Jacques était aux pieds de madame d'Houdetot, vainement ses yeux brillants et ses torrents de larmes servaient-ils de conducteur magnétique aux émanations de sa belle intelligence; la plus grande partie de l'âme de madame d'Houdetot suivait Saint-Lambert à l'armée, tandis que *Julie*, déjà confondue avec l'âme du poëte, y restait comme un obstacle fidèle et jaloux. Quand au contraire Jean-Jacques écrivait dans son petit jardin la *Nouvelle Héloïse*, vainement se rappelait-il madame d'Houdetot; outre que la maîtresse de Saint-Lambert n'était point en esprit avec le romancier, encore *Julie* y était-elle une et indivisible, aimante et constante. Procédant de l'original à la copie, la fièvre

acceptait réellement *Julie* pour type et madame d'Houdetot pour imitation (1).

Si nous rentrons maintenant dans les conditions épidémiques du phénomène, la fascination purement animique déroulera sous nos yeux l'histoire complète du progrès des arts. Suivant Winckelmann, Mengs et Schlegel, le génie des grands statuaires de l'antiquité grecque ne nous est parvenu que sous la forme d'excellentes imitations, et les disciples de Praxitèle, de Scopas et de Myron reproduisaient l'œuvre des maîtres au point que tous, inventeurs et copistes, paraissaient jadis égaux et semblent aujourd'hui solidaires en inspiration. Il n'est pas d'époque, de localité, de génération et de crise qui n'offre, soit dans les beaux-arts, soit en littérature, les mêmes monuments physiologiques de la fièvre. L'émotion n'a pas d'autre origine; le succès n'a pas d'autre véhicule. Qu'il s'agisse de Rousseau ou de Praxitèle, du *Mariage de Figaro* ou de *Paul et Virginie*, d'un tableau ou d'un livre, d'un fait ou d'une idée, toute propagation réside dans l'ébranlement sympathique. La fascination opère d'abord, le raisonnement vient ensuite. Il est malheureusement trop certain que la beauté intellectuelle ou morale n'a pas seule des droits à cette voie de communication.

« Quatre mois après le jugement de Papavoine, assassin de deux enfants, Henriette Cornier coupe la tête d'une petite fille. Pendant l'instruction du procès d'Henriette, une servante demande son congé à la mère d'un enfant qu'elle gardait, pour ne point céder à des tentations homicides. Dix jours après le juge-

(1) *Confessions.*

ment d'Henriette, une veuve, dans une exaltation religieuse, étrangle sa fille unique pendant qu'elle dormait. Un mois après le jugement d'Henriette, le docteur Esquirol est consulté par un mari qui éprouvait le désir de tuer sa femme, consulté par une femme que poursuit l'idée de tuer un de ses enfants, consulté par une autre femme qui se croit destinée à tuer son mari ou son petit-fils. A la même époque, le docteur Serres est appelé près d'une femme qui, depuis la lecture du procès d'Henriette, ressent une violente envie de tuer sa fille. A la même époque, une mère de cinq enfants confie au docteur Georget que sa petite famille lui devient odieuse et qu'elle craint de sinistres inspirations. Enfin, deux mois après le jugement d'Henriette, M. Barbier (d'Amiens) lit à l'Académie de médecine l'histoire d'une femme qui, ayant entendu raconter l'affaire Cornier, avait aussitôt conçu le projet de tuer son enfant. Deux fois elle s'y prépare, deux fois sa main s'y refuse; cette malheureuse mère n'échappe à la troisième tentation qu'en criant de toutes ses forces : « Au secours! au feu! » On lui arrache le fer, elle se rend d'elle-même à l'hôpital, etc.» (M. le Maout.)

Voilà donc la fièvre imitative, par l'énergie seule de la pensée, qui propage le laid comme le beau, le crime aussi bien que la vertu, la mort en même temps que la vie. C'est dans les archives des superstitions humaines, mais surtout dans les croyances démonologiques, qu'il faut en rechercher les plus brutales épidémies. La Nouvelle-Angleterre (Etats-Unis d'Amérique) fut peuplée, vers le milieu du dix-septième siècle, par des émigrants mécontents du gouvernement

civil et religieux de Charles I[er], avant la grande guerre du roi et des parlements. Alors la colonie ne se composait que du Vermont, du Massachusets, du Maine, du New-Hampshire, de Rhode-Island et du Connecticut. Les riches colons étaient presbytériens et calvinistes; les pauvres, moins nombreux, étaient quakers, anabaptistes, ou membres des autres sectes comprises sous la dénomination générale d'*indépendants*. Les calvinistes y portèrent d'Europe le même zèle religieux, la même stricte morale dont ils laissaient des empreintes si profondes sur le vieux continent, mais aussi le même penchant au merveilleux, la même exagération dans leurs idées transmondaines. Un pays vierge, des forêts inaccessibles et le contact de la vie sauvage accrurent encore ces dispositions aux pratiques surnaturelles. Une contagion de sorcellerie éclata bientôt par le supplice d'une vieille Irlandaise, qui fut brûlée comme épouse du démon, et, à partir de ce bûcher, les colons restèrent persuadés à tel point de la multiplication indéfinie des sorciers, qu'un chien même fut pendu, sous prétexte de connivence avec un enchanteur. « A la fin, dit naïvement un historien anglais (1), l'expérience prouva que plus on arrêtait de sorciers, plus les persécutions du diable augmentaient. Le nombre des aveux redoublait avec le chiffre progressif des suppliciés.... On vit qu'il fallait s'arrêter, ou que la peine capitale frapperait la génération entière du royaume de Dieu. » C'est à la suite de ces meurtres légaux que les Indiens, stupéfaits de la bêtise des émigrants, inclinèrent pour les Français du Canada,

(1) Mather, *Magnalia christi americana.*

parmi lesquels le Grand-Esprit, murmuraient les chefs sauvages, *n'envoyait pas de sorciers* (1).

La fascination animique marqua son passage en France par trois grandes aberrations mentales, par trois classes de sympathies dont les origines furent distinctes, mais les résultats identiques : les Possédés de Loudun, les Trembleurs des Cévennes et les Convulsionnaires de Saint-Médard. L'histoire d'Urbain Grandier est trop connue, surtout par l'admirable roman de M. Alfred de Vigny, pour la répéter ici. Jamais la fièvre imitative ne révéla une force de propagation plus terrible que l'épidémie de possession dont les religieuses de Loudun furent atteintes. Après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants de France se trouvèrent en butte, principalement dans les campagnes, à tout l'acharnement de la persécution religieuse provoquée par les jésuites et par madame de Maintenon ; mais les Trembleurs des Cévennes, comme les Méthodistes, tombaient en crise à la suite de réunions fanatiques où le plus habile prêchait les moins fervents : leur fièvre rentrait nécessairement dans la catégorie des fascinations matérielles, et l'irradiation physique se joignait à l'impulsion matérielle. Quant à l'épidémie de Saint-Médard, tout le monde sait qu'elle prit naissance autour du tombeau du diacre Pâris, que les jansénistes appelants de la bulle *Unigenitus* révéraient comme un saint, parce qu'il avait partagé leurs opinions théologiques. En premier lieu, cette fascination était matérielle ; on se rassemblait autour du tombeau du diacre, dans le cimetière de Saint-Médard ; on s'exaltait par le contact, par des récits,

(1) *Demonology* (Walter Scott).

par des prières, par la mélancolie du séjour et par les malheurs du jansénisme. Bientôt des convulsions éclatèrent, la contagion se déclara. Le cimetière fut fermé et la fascination matérielle interrompue; mais l'épidémie, ne se propageant plus dans les corps, régnait toutefois dans les âmes. La fascination animique, débordant au sein de Paris, y répandit, pendant plus de trente années, le goût des convulsions et des transports qui accompagnent l'extase. Vers la fin du dix-huitième siècle, cette contagion se perdit dans le magnétisme animal.

Les doctrines de Mesmer durent aussi une partie de leur vogue à la puissance de la fascination matérielle qui se développait autour du baquet de la place Vendôme et sous l'arbre de M. de Puységur, à Busancy. La fièvre imitative favorisait naturellement le parcours du fluide magnétique, dont sans doute elle n'est qu'une modification remarquable. François de Neufchâteau, étant procureur général à Saint-Domingue, en 1786, fut obligé de rendre un arrêt qui défendait aux noirs, sous peine des galères, de pratiquer le *bila :* c'était le nom qu'ils avaient donné aux phénomènes magnétiques, et, grâce à la fièvre imitative, toute la population nègre tombait successivement en crise.

Quant au suicide, fascination tantôt animique, tantôt matérielle, dont une recrudescence signale maintenant notre époque, elle se rattache par des liens trop intimes à ce phénomène du système nerveux pour que sa propriété contagieuse soit même l'objet d'un débat.

« .... On trouve tous les jours, dit madame Dunoyer dans ses Lettres, des personnes noyées dans la Tamise avec leurs poches pleines de plomb, afin d'atteindre

plus sûrement le fond du lit du fleuve. On apprend aux enfants, dans les écoles, à composer une harangue pour être récitée sur les échafauds ou au gibet; car ils sont tous préparés à y monter et y montent sans peine, quand les crimes privés ou les révolutions de l'Etat les y conduisent, et c'est là qu'ils brillent! La mort du duc de Montmouth n'édifia pas le public parce qu'il n'y fut pas éloquent. Outre ces occasions de perdre la vie, ils en cherchent d'autres; car, dans la débauche, on fait partie de se battre pour une bouteille de vin, tout comme on ferait partie de la jouer ailleurs. Le gladiateur qui tue son compagnon est pendu s'il le tue sur le théâtre; ce qui fait que, dès qu'il le croit blessé à mort, il lui donne un coup de pied et le jette en bas de la scène; et, pourvu qu'il meure à terre, il n'en est pas parlé. On voit là des hommes tout criblés de coups et couverts de sang, et lorsque ces malheureux s'arrêtent un moment pour reprendre haleine, le peuple leur crie : *play! play!* (jouez! jouez!) Un jour que Charles II assistait à ce spectacle, un gladiateur, après avoir eu la précaution de demander sa grâce, dit à son compagnon : *Prends garde à ta tête!* et la lui abattit d'un seul coup. Quand on pend, dans ce pays-là, ce n'est jamais pour un seul; ils vont en bande au supplice, et chacun des criminels prie ses parents et ses amis, comme pour des noces, et les régale de son mieux. Tous les conviés le suivent à Tyburn; ils ont chacun un ruban à leur chapeau, de la couleur de celui du patient, et des gants blancs qu'il leur donne aussi. Il y en a qui ont la permission d'y aller en carrosse; et, quand ils doivent être enterrés, ils portent leur cercueil derrière le

dos, en guise de valise; les autres sont pêle-mêle dans la charrette. Avant l'exécution, chacun boit avec ses amis; et, après avoir harangué l'assemblée et s'être bien embrassés, les criminels se laissent pendre, et leurs amis regardent tranquillement. Les femmes y accompagnent leurs maris, et leur rendent même les derniers devoirs, qui est de les tirer par les pieds, etc.»

Cet extrait curieux d'un pamphlet historique prouve à quel point la fièvre imitative se fait une arme du plus grand mystère de ce monde. La fascination de la mort n'est pas toujours volontaire, et fort heureusement, mais elle est toujours épidémique. Ici, la fièvre imitative renferme un secret calcul de la Providence. Quand l'homme parcourt d'une façon normale sa destinée complète sur la terre, autant il est ambitieux de la vie en s'élevant du berceau, autant il est désireux de la mort en s'inclinant vers le tombeau. Rappelons-nous ces heureuses phrases de M. de Chateaubriand :

« Le repos est la partie essentielle du bonheur. C'est le but vers lequel nous tendons sans cesse. On travaille pour se reposer; on marche pour goûter un sommeil plus doux; on pense pour délasser ensuite sa pensée; un ami repose son cœur dans le cœur d'un ami; l'amour a placé de même le comble de ses voluptés dans le repos; enfin, le malheureux qui a perdu la tranquillité sur la terre aspire encore à celle de la tombe, et la nature a élevé l'idée de la mort à l'extrémité des chagrins, comme Hercule ses colonnes au bout du monde. » (*Essai sur les Révolutions.*)

Et, ajouterons-nous, comme la mort n'est que le repos éternel, elle doit être pour la vie entière ce que

le repos ordinaire est pour chacune de ses fonctions. La véritable mort, la mort à terme, vient toujours comme un bienfait : pourquoi donc sa fascination ne serait-elle pas quelquefois contagieuse? Dans les affections chroniques, dans certaines maladies aiguës, dans la gangrène et la congélation, la mort n'est pas seulement un sommeil, elle est aussi une volupté. On a vu des hommes surpris par le froid demander en grâce qu'on ne les délivrât pas d'une mort délicieuse. Pour les hommes profondément religieux, la mort ne sera jamais une peine, et souvent elle est une extase. On comprend que les chrétiens de la primitive Eglise, précipités dans le cirque et livrés aux bêtes, ou célébrant leurs mystères divins dans des catacombes mal éclairées, sur les cadavres mêmes de leurs frères et de leurs martyrs, avec toute l'exaltation physique et morale qui résultait de cette population souterraine agglomérée sous des cryptes fétides, des hymnes psalmodiées dans l'ombre, de l'encens brûlé par des enfants et des jeunes filles, et des persécutions évitées à l'abri des sépulcres; on comprend, disons-nous, qu'ils aient fait de la dernière heure un objet de désir glorieux et servilement recherché la contagion du trépas. Ainsi, la fièvre imitative s'est associée, comme fascination animique et matérielle, aux plus sublimes sympathies de la civilisation moderne. Et de même, dans les temps profanes, quand les Césars et le peuple romain, échauffés par l'odeur du sang et le contact de la foule et les rayons du soleil, mettaient successivement aux prises avec les tigres de l'arène les gladiateurs, les chevaliers et les femmes aussi, quand d'ailleurs ces victimes descendaient avec joie, et

comme dans l'ivresse, des gradins du spectateur au rôle de proie vivante, on comprend encore que cet abus de la vie ou ce jeu de la mort ait de plus en plus propagé sa démence au sein d'une nation polie, et qu'il se soit rencontré un témoin spirituel, un poëte aimable, un contemporain indulgent pour dire à la postérité en beaux vers :

Belliger invictis quod Mars tibi sævit in armis,
Non satis est, Cæsar : sævit et ipsa Venus!

Lors même que la fascination de la mort n'est point soutenue par l'exaltation religieuse, elle garde un caractère épidémique; mais la fièvre imitative participe toujours de l'âme et du corps. Sous le roi d'Espagne Charles III, on avait transporté des habitants de la Suisse dans les gorges de la Sierra-Morena, d'un climat humide et froid sous un ciel sec et ardent. Des maladies vinrent décimer les colons; et ce qui augmentait l'épidémie, c'était le son des cloches, annonçant le départ de chacun des morts aux vivants. Don Pablo Olivadès, corrégidor de Séville, proscrivit la sonnerie, et les maladies s'affaiblirent parce que la contagion cessa. Nous n'aurions pas cité ce fait obscur, si le saint-office ne l'avait pas illustré en condamnant au *san benito* le sacrilége proscripteur des cloches (1). La pratique médicale est riche d'ailleurs en phénomènes nerveux du même ordre. « Dans mon voisinage, dit Franck (2), régnait, il y a quelques années, une fièvre puerpérale maligne qui emporta un grand

(1) Diderot, *Notice sur don Pablo*. — (2) Célèbre médecin allemand cité par Deleuze.

nombre de femmes en couches. Il ne se passait point de jour sans que les cloches n'annonçassent la mort de plusieurs accouchées. On croira difficilement à quel point la terreur se répandait parmi les femmes enceintes, et cela d'autant plus qu'elles approchaient du terme de leur grossesse ; la moindre indisposition d'une accouchée, dès que résonnaient les cloches, prenait sur-le-champ un caractère grave. Alors la malade prédisait elle-même sa fin prochaine, quoiqu'il existât à peine une maladie, et rarement elle se trompait. » Les officiers supérieurs des Suisses qui servent en pays étrangers se sont vus dans la nécessité de proscrire, surtout quand leurs hommes étaient réunis, les airs nationaux, et notamment le *Ranz* des vaches, dont la mélodie rappelait aux soldats leurs montagnes, leurs parents et leurs foyers au point de rendre la désertion irrésistible (1). Mais, de ce qui précède, on ne doit pas induire que la fascination de la mort est égale pour les deux sexes. Il est évident qu'une organisation plus délicate entraîne une sensibilité plus exquise. D'ailleurs le caractère particulier d'une fièvre imitative n'entre pour aucune valeur dans la distribution de ses effets, et l'inégalité ne résulte pas du genre de la sympathie, mais des circonstances qui ont provoqué la fascination. Ainsi le contraste des idées funèbres que le fait de la mort implique et des riants tableaux que la vue de la femme réveille, de l'instinct destructeur si propre à notre espèce et du besoin réparateur si général dans la sienne, de la laideur, jamais étrangère à la pensée du néant, et de la beauté toujours présente dans l'action de la vie,

(1) Montlosier, *Mystères de la vie humaine*. Georget, *Physiologie*.

ce contraste est absolument dédaigné, souvent même pris à rebours par la nature dans les phénomènes de la fièvre qui se rattachent au suicide et à toutes les aberrations meurtrières. On dirait qu'elle se plaît dans un effroyable chaos. Alors, peu lui importe que les harmonies apparentes, celles que nous prétendons connaître, soient manifestement gâtées, pourvu que les harmonies secrètes, celles que probablement nous ne connaîtrons pas de sitôt, gardent en même temps et leurs priviléges, et leur mesure, et leur cours. Il y a, sous ce rapport, des ruptures d'équilibre dont la raison nous échappe, mais que la Providence ordonne. Faut-il même le dire? fascination de la mort et organisation de la femme se rapprochent parfois d'assez près pour se confondre.

Diderot, en face d'un renversement si étrange des lois naturelles, s'écrie avec plus d'esprit que de profondeur :

« Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique : l'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades. O femmes ! vous êtes des enfants bien extraordinaires ! »

Elles ne sont pas plus malades que criminelles; mais elles sont, comme dans toutes les variétés du somnambulisme, passagèrement investies d'un certain souffle, d'une sorte de vibration particulière, en un mot, d'un fluide nerveux, magnétique ou autre, qui agit sur l'âme comme la main sur une lyre, en ébranlant une, deux ou plusieurs cordes à la fois; et la fièvre imitative, sympathisant avec la mort, paraît être la plus basse de ces cordes. Ce qui le prouve,

c'est que leur fascination se dissipe aussi promptement qu'elle s'est montrée. Tant de rapidité dans la formation et dans la disparition d'un phénomène si subversif de leur nature dénonce l'existence d'un principe caché, de ressorts inconnus, de fonctions providentielles que les recherches seules du magnétisme, à notre avis, peuvent quelque jour atteindre.

« Le célèbre médecin Silva, se trouvant à Bordeaux, fut consulté par les plus jolies femmes de la ville, qui venaient à lui processionnellement se plaindre de maux de nerfs. Silva ne répondit rien et ne prescrivit aucun remède. Pressé longtemps de s'expliquer, il dit enfin d'un ton d'oracle : « Ce ne sont pas des maux de nerfs, c'est le mal caduc ! » Le lendemain, il n'y eut plus dans Bordeaux une seule femme qui eût mal aux nerfs (1). »

« Une épidémie de suicide poussait les filles de l'île de Milet à se pendre. Les magistrats ordonnèrent que toutes les femmes que l'on trouverait pendues seraient, après leur mort, exposées dans un état de nudité complète, la corde au cou, aux yeux de tout le monde. La contagion cessa à l'instant (2). »

« A l'hôpital de Haarlem, des convulsions se propageaient à toutes les femmes de la clinique de Boerhaave. Le savant docteur fait dresser des réchauds qu'on emplit d'une braise ardente et rougir des fers à cautérisation qu'il brandit aux regards des convulsionnaires. La peur d'une brûlure arrêta sur-le-champ le cours de l'épidémie (3). »

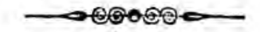
La vanité, la pudeur et la crainte seraient-elles,

(1) Grimm, *Correspond.* — (2) Plutarque-Hecquet. — (3) Boerhaave, *Inspetum faciens.*

chacune pour sa part, la cause unique, parmi les femmes, de la fièvre imitative? Nous ne le pensons pas. De si frivoles origines conviennent peu à de si grands effets. Des phénomènes terribles dans leurs développements et illimités dans leur extension supposent trop d'importance dans leurs résultats pour que la nature n'en ait point mis dans leur principe. Ce serait se moquer de la Providence que de croire qu'elle inspire contagieusement aux femmes le goût de la douleur et le besoin de la mort, dans le seul but de rendre ces créatures privilégiées moins vaines, moins hardies ou moins peureuses. Admettons plutôt jusqu'à plus ample informé, que la vanité, la pudeur et la crainte sont, dans l'histoire psychologique de notre race, ou des passions primitives dégénérées, ou des passions futures naissantes, retardées dans leur dépérissement ou poussées dans leur croissance avec une égale tendresse par la nature, attendant sans trop d'humilité ou d'orgueil qu'elles s'effacent tout à fait ou qu'elles dominent entièrement au milieu d'une civilisation nouvelle, mais révoltées de temps en temps, soit d'aventure, soit à dessein, par leurs regrets ou par leurs espérances, contre le niveau social de l'homme actuel qui ne sait pas plus ce qu'elles ont été que ce qu'elles seront. (Fourier.)

André Delrieu.

(*Extrait du Commerce.*)



CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Catalepsie. — Un soir du mois de juillet 1833, je fus appelé chez un de mes clients, le sieur M..., pour donner des soins à un jeune apprenti qui venait d'éprouver une violente attaque de nerfs. Ne me trouvant pas chez moi dans le moment, on courut chez un pharmacien du voisinage, qui s'empressa de se rendre près du malade et essaya de lui administrer une potion calmante. J'arrivai pendant que la crise durait encore, quoique plus faiblement. Je trouvai un jeune enfant de douze à treize ans étendu par terre sur un matelas et dans un état d'immobilité cataleptique. J'appris que cet enfant, fort précoce en intelligence et en vivacité de passion, avait été toute la journée en butte aux plaisanteries des ouvriers à l'occasion de l'empressement qu'il témoignait auprès d'une polisseuse (c'était un atelier de bijouterie) plus âgée que lui et qui semblait prendre plaisir à le tourmenter. On attribuait à cette circonstance l'état vraiment alarmant dans lequel se trouvait ce quasi-adolescent, et cela était en effet fort probable. J'eus l'idée de magnétiser ce jeune homme(1); je le fis tomber en somnambulisme avec la plus grande facilité, au grand étonne-

(1) Il est à remarquer que jamais le magnétisme ne m'a mieux rénssi que lorsqne l'idée de l'employer m'est venue spontanément et pour ainsi dire comme d'inspiration.

ment des assistants, qui ne comprenaient point que l'on pût causer aussi facilement en dormant. En effet, mon jeune homme me détailla le plus franchement du monde et le plus minutieusement la cause de son accident, qui était bien telle en effet qu'on l'avait supposée. Interrogé sur les moyens propres à empêcher le retour de ses crises nerveuses, il me dit qu'il fallait que je le saignasse copieusement. L'état cataleptique ayant cessé presque aussitôt que le malade eut ressenti l'effet du magnétisme, je l'éveillai, et nous pûmes voir qu'il avait repris toute sa connaissance; mais lorsqu'il fut question de le saigner, ce ne fut pas une petite affaire; le jeune homme se prit à pleurer, protestant contre sa propre ordonnance, et témoignant du mieux qu'il pouvait de son aversion pour une opération avec laquelle il ne se souciait point de faire connaissance. Cependant je le saignai, mais très-modérément à cause de son âge et de sa faible complexion. La nuit se passa fort bonne; mais, vers le matin, les événements de la journée se retraçant fortement à son imagination, par suite de la maladresse d'une vieille femme qui ne cessa de l'en entretenir pour lui faire des remontrances, notre jeune homme éprouva une nouvelle crise nerveuse qui pourtant fut plus faible que la précédente. Lorsque je le revis il avait toute sa connaissance; je le magnétisai de nouveau et l'endormis avec la même facilité que la veille. Alors il me dit que je n'avais pas fait la saignée assez forte, et qu'il fallait recommencer. Éveillé, ce fut un nouveau combat au sujet de la malencontreuse saignée, à laquelle décidément il ne prenait point goût. Il la supporta cependant très-bien, et n'eut plus depuis,

du moins à ma connaissance, aucune atteinte du mal dont il s'était lui-même débarrassé.

Cette observation est fort curieuse en ce qu'elle offre la singularité d'un malade qui se prescrit, parce qu'il a la conscience du bien que cela peut lui faire, un moyen pour lequel il éprouve, étant éveillé, la plus grande répugnance. J'ai eu l'occasion de voir plusieurs cas semblables dans ma pratique, et cependant j'ai bien moins souvent l'occasion qu'un autre de faire des expériences magnétiques, car ce n'est que de loin en loin et par occasion toute spéciale que je mets ce moyen en pratique.

Docteur BESUCHET.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ PHILANTROPICO-MAGNÉTIQUE.

Séance du 27 avril. — Huit personnes demandent à être magnétisées, et toutes éprouvent des effets physiologiques très-apparents, mais aucune le sommeil magnétique proprement dit.

Séance du 13 mai. — M. Pichard ouvre la séance par la lecture d'un petit discours plein de verve et d'aperçus lumineux sur le magnétisme, dont il conseille l'étude physiologique et thérapeutique aux assistants.

Différents effets apparaissent à la suite de la ma-

gnétisation d'individus forts et bien portants, expériences tendant à démontrer qu'ils sont aussi facilement magnétisables que les faibles et malades. Entr'autres effets un bien rare se présente : la non-contracture des muscles des mains, tandis que les bras et les avant-bras sont dans un état d'extrême roideur tétanique.

Séance du 27 *mai*. — MM. Roustan, Millet, Simon, présentent différents sujets déjà magnétisés, sur lesquels on tente des expériences qui réussissent généralement.

Séance du 3 *juin*. — M. Hébert relate une guérison d'ischurie obtenue en quelques minutes par l'application de la main sur l'hypogastre.

Ensuite s'engage une vive discussion sur les *Nouveaux médicaments homœopathiques*, opuscule de M. Gréa.

L'auteur, au lieu de se conformer à l'usage hahnemanien, l'expérience sur un individu en santé, a procédé par voie d'investigation somnambulique, c'est-à-dire qu'il s'est fait indiquer par des somnambules les vertus homœopathiques d'agents inexplorés.

Cette innovation compromet gravement la loi fonmentale de la thérapeutique hahnemanienne : l'expérience pure. Cette application du somnambulisme n'est pas moins dangereuse pour le magnétisme, en ce qu'elle crée des somnambules systématiques ; or, comme en médecine seulement les systèmes sont nombreux, on aurait bientôt des somnambules allopathistes, homœopathistes, organicistes, solidistes, humoristes, vitalistes, matérialistes, animistes, spiritualistes, etc., etc., c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus de somnambules vraiment dignes de ce nom, parce que tous seraient l'écho des

idées, le réflecteur des pensées de leurs magnétiseurs, comme cela a déjà lieu en religion, où l'on a des somnambules catholiques, protestants, juifs, mahométans, etc., etc.....

Pour terminer disons qu'au nombre de ces nouveaux médicaments il y en a de vraiment tout à fait *nouveaux :* les poux, les punaises, et, ce qui est pire, le s..... humain ! Qui osera conseiller et qui voudra prendre pareils remèdes ? Plusieurs membres pensent que ce livre sera funeste aux deux sciences que son auteur a voulu étendre.

Séance du 17 *juin.* — Lecture de plusieurs relations cliniques. M. Delacourt cite un trait de lucidité somnambulique ayant trait à de l'argenterie et à diverses pièces de monnaie cachées dans la terre.

Séance du 24 *juin.* — Magnétisation de cinq personnes, dont trois éprouvent divers effets physiologiques et une le sommeil somnambulique, l'insensibilité, etc.

Séance du 1er *juillet.* — Réception d'un membre correspondant, M. Clapier; admission de deux membres titulaires, MM. Derrien et Smith.

Séance du 8 *juillet.* — Expériences diverses sur le somnambule Charles et quelques autres personnes sans beaucoup de succès.

Séance du 11 *juillet.* — Réception de trois membres, MM. Thuillier, Dumont et Morot.

Séance du 22 *juillet.* — Cette séance est une des plus complètes de l'année. On y avait réuni beaucoup de monde à cause de la présence de deux médecins étrangers qu'on désirait convaincre, MM. les docteurs Fossati, président de la Société phrénologique, et Jéno, médecin particulier de S. A. R. le prince de

Salerne. Le grand nombre d'expériences tentées ont toutes été bien conduites : attraction, lucidité, vue à distance, tétanos, catalepsie, perversion de la sensibilité, hallucination et insensibilité étaient des phénomènes plus que suffisants pour établir l'évidence de la découverte de Mesmer : aussi les docteurs italiens ont-ils déclaré leur conviction entière, et promis de continuer l'étude d'une science qui se présente à eux si brillante.

Séance du 12 *août*. — Magnétisations infructueuses sur quatre personnes. Attraction et obéissance au commandement mental sur une autre ; enfin somnambulisme lucide, avec transposition du sens de la vue à l'extrémité des doigts.

VARIÉTÉS.

Le magnétisme à Lyon. — Le magnétisme, comme toutes les sciences nouvelles, comme toutes les vérités qui apparaissent pour la première fois, a été en butte à la coalition de l'ignorance et de l'intérêt. Il est dur, en effet, pour des hommes que la science compte au nombre de ses membres les plus haut placés, d'avouer qu'ils ignorent quelque chose. Il est plus commode, plus profitable surtout à l'amour-propre, de nier une vérité révélée par des hommes nouveaux, que de venir humblement confesser la supériorité de ces hommes, qui viennent quelquefois, sans

diplôme et sans patente, sauver l'humanité de l'erreur et accélérer sa marche dans la route du progrès. Peu ont la modestie de ce philosophe disant : *Que sais-je?* et de cet autre proclamant : *Ce que je sais, c'est que je ne sais rien.* Les doctes facultés où l'on vend la science jetteraient les hauts cris si un de leurs professeurs se permettait de semblables naïvetés. Quant à l'intérêt, on conçoit qu'on tienne à l'état qui nous fait vivre, et si demain un législateur trouvait le secret, réduisant la jurisprudence à sa plus simple expression, d'anéantir les procès; magistrats, avocats, avoués, huissiers, voire même libraires-éditeurs de livres de droit, se coaliseraient pour envoyer aux gémonies, comme rêveur et perturbateur de l'ordre social, le malencontreux Lycurgue.

Ainsi a été fait de Mesmer et de ses disciples. Assujettir la médecine à la connaissance d'un agent tout-puissant qui pourrait guérir sans drogues ; qui, endormant la sensibilité, permettrait à la chirurgie d'opérer simplement et à moins haut prix ; soumettre la philosophie au contact de ce pouvoir supérieur qui renverse les systèmes d'une psychologie athée ; donner à la religion une base en dehors du catéchisme approuvé par monseigneur, c'était une œuvre immense, et le siècle qui écoutait avec orgueil la parole émancipatrice du sceptique Voltaire n'était pas encore assez mûr pour comprendre le magnétisme. Cependant tout nous prouve que le magnétisme fut connu de l'antiquité, et que l'initiation des mystères n'y était pas étrangère.

Mais la vérité finit par triompher ; et, de nos jours, un homme de cœur, M. le baron du Potet, s'est con-

stitué l'apôtre du magnétisme. Les nombreux ouvrages de cet écrivain prouvent à la fois son zèle et son devoir. Dévoré de ce feu divin qui anime les âmes d'élite, il a jugé insuffisants les travaux du cabinet, et, laissant de côté toute fausse honte, il s'est fait *missionnaire* et *voyageur*, suivant en cela le précepte évangélique que Dieu adresse à tous les hommes convaincus : *Allez et instruisez les nations.*

Depuis longtemps les partisans du magnétisme à Lyon espéraient jouir de la présence du M. du Potet. Cette espérance s'est réalisée, et le 13 août dernier il a donné, dans la salle de l'hôtel du Nord, une séance publique d'exposition du magnétisme. Une société brillante et nombrense a répondu à cet appel ; malheureusement la chaleur a été telle que force a été d'interrompre la séance au bout d'une heure ; mais pendant ce court espace de temps, M. du Potet a su convaincre et captiver ses auditeurs. Nous pouvons citer cette séance comme un triomphe pour la cause magnétique, et nous pensons que M. du Potet accomplira sa tâche en constituant dans cette ville une société mesmérienne.

En attendant la réalisation de cette œuvre importante pour l'avenir du magnétisme, M. Du Potet a ouvert, à l'hôtel de Provence, un cours de *Leçons élémentaires du magnétisme,* dont nous espérons pouvoir donner un résumé dans un prochain numéro.

(*Tribune Lyonnaise.*)

Nouvelles. — La petite Cottin vient de revenir à Paris, mandée cette fois par l'Académie, qui va enfin l'examiner sérieusement.

— On annonce la création prochaine d'un hôpital magnétique à Londres ; il serait principalement consacré aux opérations chirurgicales en état d'insensibilité.

— Nos *conférences* du dimanche, suspendues à cause de l'absence de M. du Potet, recommenceront le 27 de ce mois, à une heure précise, et se continueront comme précédemment.

Revue des journaux. — *Le Constitutionnel* du 2 de ce mois, à propos des incendies qui désolent la Bourgogne, fait, sur la fièvre imitative, des rapprochements curieux qui corroborent l'article que nous publions sur ce sujet.

L'hostilité du *Courrier de Lyon* a beaucoup diminué en face des démonstrations de M. du Potet ; le rédacteur, entourant son récit de ménagements, finit cependant par dire ce qu'il a vu et paraît convaincu.

La *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet contient un article sur Jeanne d'Arc, considérée comme inspirée.

La Presse continue la publication des *Mémoires d'un médecin*, feuilleton où les scènes magnétiques abondent et dont Cagliostro est le héros. Nous en ferons l'analyse.

BIBLIOGRAPHIE.

ESSAI SUR LE MAGNÉTISME VITAL, par M. Ph. HEDDE, membre de plusieurs sociétés savantes. St-Etienne, 1846. Prix : 75 c.

Chaque croyant nouveau apportant son offrande sur l'autel de la vérité, on voit apparaître de toutes

parts ou des faits ou des livres qui popularisent nos croyances. L'opuscule de M. Hedde, contenant des notions élémentaires de magnétisme, s'adresse spécialement aux classes laborieuses de sa cité industrieuse. Les magnétiseurs y trouveront aussi quelques remarques judicieuses sur l'accord de la science et de la religion. Voici comment l'auteur rapporte sa conversion :

« Le hasard voulut que, par simple curiosité, je pratiquasse le magnétisme ; la personne qui s'y soumit n'était autre que mon frère (*aujourd'hui attaché à l'ambassade de Chine en qualité de délégué commercial*), qui n'en connaissait nullement les effets. Quel fut mon étonnement, lorsqu'au bout de quelques minutes je produisis le sommeil magnétique et les phénomènes du somnambulisme.

« Ce fut là mon premier essai et mon premier pas dans la route du magnétisme ; dès lors je commençai à comprendre que cette science si vantée par les uns, si décriée par les autres, pouvait bien exister, et que le magnétisme enfin n'était pas une chimère ; je résolus dès lors de continuer mes recherches et mes expériences dans le dessein de m'éclairer sur la cause des phénomènes que je venais d'observer, et ce n'est qu'après quinze années d'études, d'essais et d'observations que je suis enfin parvenu à fixer mes idées, à asseoir mes opinions sur le magnétisme.

« J'avais souvent entendu dire que les facultés qui se développent chez les *somnambules magnétiques* avaient beaucoup d'analogie avec celles qui existent chez les *noctambules ou somnambules naturels*. Curieux de vérifier la vérité de ces assertions, j'ai essayé la pratique du

magnétisme sur des *noctambules*; les résultats que j'ai obtenus ont dépassé mes espérances. Parmi les expériences de ce genre que j'ai faites, voici la plus remarquable :

« Mlle Henriette F***, ourdisseuse chez M. ***, fabricant de rubans à Saint-Etienne, âgée de vingt ans, douée d'un tempérament lymphatique nerveux et *somnambule naturelle*, a été magnétisée vers la fin de l'année 1844.

« A peine soumise pendant une minute à la méthode ordinaire de magnétisation, cette personne, que j'avais eu le soin d'isoler au moyen de verres, était complétement endormie et répondait à toutes les questions que je lui adressais, n'entendant en aucune manière les autres personnes de la société qui lui adressaient la parole ni le bruit que l'on faisait autour d'elle.

« Quelqu'un m'ayant piqué légèrement avec une aiguille, au même instant la somnambule releva avec anxiété et comme avec l'effroi de la douleur, qui se peignit alors sur sa figure, ses mains, qui un instant auparavant paraissaient privées de mouvement et insensibles aux piqûres assez vives qu'on lui faisait avec la même aiguille ; elle avait perdu l'odorat, avait les yeux exactement fermés, et distinguait seulement par l'extrémité des doigts tous les objets qui lui étaient présentés. Après avoir constaté plusieurs autres phénomènes du *somnambulisme lucide*, qu'il serait trop long d'énumérer ici, je prévins Mlle Henriette que j'allais la réveiller, et à peine lui eus-je touché légèrement avec l'extrémité des doigts la partie supérieure des paupières, qu'elle se réveilla en se frottant les yeux, disant qu'elle n'était nullement

fatiguée, et ne se rappelant en aucune manière ce qu'elle avait pu dire ou faire pendant qu'elle était endormie. *Ces faits ont été consignés dans le journal de Saint-Etienne du mois d'octobre* 1844.

« Mlle Henriette F*** a été magnétisée une seconde fois encore plus facilement ; car à peine me fus-je mis en rapport avec elle, qu'elle s'endormit et présenta plusieurs autres phénomènes lucides encore plus remarquables. Des personnes malades ayant été mises en rapport avec elle, elle décrivit parfaitement les maladies, les remèdes qu'on avait pu faire, et indiqua ceux que l'on pourrait employer. La somnambule, entre autres choses qui lui furent demandées, fit connaître ce qui se faisait dans une maison éloignée de celle où nous nous trouvions.

« J'ai fait diverses autres expériences sur des noctambules de sexe et d'âges différents; les résultats que j'ai obtenus m'ont confirmé dans cette opinion : que *les noctambules pratiquant le magnétisme sur des noctambules, déterminent plus facilement que les autres personnes les phénomènes du somnambulisme.* Mais à quels phénomènes plus extraordinaires ne serait-il pas possible d'arriver peut-être encore par le magnétisme de deux somnambules agissant l'un sur l'autre, sous la direction d'un tiers, soit dans l'état du noctambulisme, soit dans celui du somnambulisme magnétique, soit enfin dans celui du cataleptisme ! Ce sont des faits qui jusqu'à présent ont échappé à l'observation de la science. »

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Opération chirurgicale. — Je me rappelle encore le jour où, pour la première fois, je m'occupai de magnétisme. C'était, je crois, au mois de septembre 1832; je me trouvais en ce moment à Paris. Jusqu'alors j'avais été habitué à regarder cette question comme un mensonge, et ceux qui la défendaient comme des charlatans ou des dupes. J'étais donc dans cette disposition peu philosophique qui juge *à priori* et sans examen, lorsqu'en me promenant dans le passage Vivienne j'arrêtai mes yeux sur l'affiche d'un cours de magnétisme que M. le baron du Potet de Sennevoy devait ouvrir le lendemain à l'Athénée central. Poussé par la curiosité et par ce *je ne sais quoi* qui s'attache à ce que l'on regarde comme merveilleux, bien qu'on n'y ajoute pas foi, j'assistai le lendemain à la première leçon du savant professeur. Dans cette séance, j'entendis le rapport d'expériences faites sur l'insensibilité, à l'Hôtel-Dieu, à la Charité et au Val-de-Grâce, devant les membres de l'Académie de médecine, par de célèbres médecins français et étrangers; et quelque absurde qu'elles me parussent au premier abord, mon scepticisme indifférent fut grandement ébranlé quand j'entendis nommer les témoins de ces belles ex-

périences, et que je reconnus des noms vénérés et haut placés dans la science, ceux de MM. Marc, Fouquier, Pariset, Récamier, Husson, Itard, Guéneau de Mussy, Hufeland, Koreff, Passavant, etc. Dans ma simplicité ignorante, je fis, à part moi, cette réflexion : Est-il possible que tous ces hommes se soient trompés ou aient pu se laisser tromper ? Est-il raisonnable de le supposer, est-il juste de l'admettre ? Ils disent : « Nous avons vu, » et on leur répond : « Ces faits « sont impossibles. » Les uns se sont approchés pour voir, et ont vu cent fois; les autres se contentent de dire de loin : « Vous vous trompez, et vous êtes trom« pés. »

On nous avait parlé, dans cette même leçon, des phénomènes étonnants du somnambulisme artificiel; on nous en montra même quelques-uns, et surtout l'insensibilité absolue produite dans les organes. Le doute succéda bientôt dans mon esprit à l'incrédulité, et je ne pus m'empêcher de faire cette réflexion : « Si ces phénomènes sont réels comme ils le paraissent, si l'on peut parvenir à les constater par des faits nombreux et bien authentiques, ils ont une immense portée. »

Je revins donc de cette première leçon avec la résolution calme, mais ferme, mais profonde, de sortir du doute; et je me dis encore : « Si c'est une vérité, elle vaut bien la peine que je la cherche; si c'est une erreur, je chercherai encore, car une erreur constatée est une vérité reconnue. »

Je continuai de suivre le cours, et j'acquis la conviction que le magnétisme humain avait été mal jugé par moi, et présentait à l'observation du physiologiste

et du psychologue les faits les plus extraordinaires et les plus intéressants. Je fis moi-même des expériences importantes et curieuses, et je produisis, à mon grand étonnement, des phénomènes fort remarquables. Depuis ce temps je n'ai cessé de m'en occuper. Les incrédules peuvent rire et nier; je ne saurais le trouver mauvais; car j'ai, comme eux, beaucoup ri avant d'avoir vu et expérimenté. Mais il a bien fallu me rendre à l'évidence. Commençons donc par douter, cela est naturel et juste; mais que le doute nous conduise à l'expérimentation, et rappelons-nous sans cesse cette réflexion d'un profond observateur : « Les « vérités sont quelquefois stationnaires, mais elles ne « font point des pas rétrogrades. Le temps est un « grand maître; et lorsque quelques personnes nient « un fait que la nature prouve, il est bien certain que « celle-ci finira tôt ou tard par avoir raison. »

Ces réflexions nous ont été inspirées à la vue d'une opération très-remarquable et fort douloureuse qui a été pratiquée à Cherbourg samedi dernier, 19 septembre, avec une réussite complète, par M. le docteur Loysel, aidé de M. le docteur Gibon, sur une personne endormie du sommeil magnétique et insensible à la douleur. Afin d'en faire mieux connaître les détails à nos lecteurs, nous en mettons le procès-verbal sous leurs yeux. Cette opération, si intéressante pour la science, a été faite en présence de plus de cinquante témoins qu'elle a vivement impressionnés comme nous. (*Journal de Cherbourg.*)

— Samedi dernier, une opération fort grave et très-douloureuse a été faite, avec un succès complet, par

M. le docteur Loysel, assisté de M. Gibon, docteur-médecin, et en présence de plus de cinquante témoins. C'est la cinquième opération pratiquée à Cherbourg à l'aide du sommeil magnétique.

L'existence du magnétisme humain n'est guère contestée aujourd'hui ; le sommeil spontané qu'il détermine est généralement admis. Ce qui semble encore douteux pour beaucoup de personnes, c'est la série des phénomènes physiologiques et psychologiques qu'il produit, et qui sont si étranges qu'ils excitent souvent le rire de l'incrédulité. Parmi ces phénomènes, l'un des plus intéressants et des plus utiles, sans contredit, est l'insensibilité absolue et profonde produite dans les organes par cette force inconnue, mais réelle, que dirige une volonté puissante.

J'avoue que pour y croire pleinement il faut avoir vu ces effets extraordinaires, et, pour ainsi dire, foudroyants, dont nous avons été témoins samedi, et qui dépassent la portée de l'esprit humain. Mais aussi, dès que la conviction est bien établie, il faut avoir le courage de soutenir son opinion avec calme et persévérance. Aux personnes qui n'ont pas eu l'avantage d'être présentes à cette belle opération, nous répéterons ce que d'autres ont déjà dit avant nous sur ce sujet : « Si quelques hommes isolés rapportaient des phénomènes d'un ordre supérieur, on pourrait avec raison contester leur témoignage, et croire qu'ils sont dans l'erreur. Mais si, de toutes parts, les mêmes faits se reproduisent constamment, s'ils sont attestés par les personnes les plus recommandables ; si des milliers d'hommes assurent qu'ils les ont vus de leurs propres yeux, il faut bien se résigner à les examiner avec

calme et sans prévention. Alors assurément on se rendra aussi à l'évidence, parce qu'ici la croyance est commandée par des faits irrécusables, et que *les faits sont plus forts que tous les raisonnements*. Il n'est permis à personne, si élevé qu'on soit, de rejeter sans examen ce que l'on ne comprend pas. Songeons que nous sommes entourés de merveilles, et qu'elles ne nous étonnent plus, uniquement parce que nous avons l'habitude de les voir. « Un prodige dans la nature, a dit Buffon, n'est autre chose qu'un effet plus rare que les autres. »

Nous joignons ici le procès-verbal de cette opération, à laquelle nous avons été présents, et qui nous a vivement intéressés. (*Phare de la Manche.*)

Procès-verbal.

L'an 1846, le 19 septembre, à trois heures et demie après midi,

Nous soussignés, habitants de Cherbourg, après avoir assisté à une opération pratiquée aujourd'hui, avec le plus grand succès, par M. le docteur Loysel, aidé de M. Gibon, docteur-médecin, sur la demoiselle Anne Le Marchand, de Portbail, âgée de trente ans, et mise auparavant, en notre présence, dans l'état de sommeil magnétique et d'insensibilité absolue, attestons et certifions ce qui suit :

A deux heures quarante minutes, la malade est magnétisée et endormie par M. L. Durand (1), à la distance de deux mètres, et en moins de trois secondes. Alors le chirurgien, pour s'assurer de l'insensibilité

(1) Professeur de philosophie, membre de la Légion-d'Honneur.

du sujet, lui plonge brusquement et à plusieurs reprises un long stylet dans les chairs du cou ; un flacon d'ammoniaque concentrée est placé sous le nez de la patiente. Celle-ci reste immobile; aucune sensation n'est perçue, nulle altération ne se montre sur ses traits, pas une seule impression du dehors n'arrive jusqu'à elle.

Au bout de cinq ou six minutes de sommeil, elle est réveillée par son magnétiseur en une seconde. Après quelques instants d'une conversation à laquelle elle prend part, elle est endormie de nouveau, comme la première fois, à une distance plus grande encore. Aussitôt les médecins sont avertis par M. L. Durand que l'opération peut être pratiquée immédiatement et en toute sécurité, et qu'ils peuvent également parler à haute voix sur l'état de la malade, sans crainte d'être entendus par elle, tant l'insensibilité est profonde et absolue.

A deux heures cinquante minutes, l'opérateur fait, dans le sens vertical, en arrière et au-dessus de l'*apophyse mastoïde*, une incision qui se dirige inférieurement dans une étendue de huit centimètres environ. Une couche musculaire se présente et est incisée à son tour. On aperçoit alors à nu le tissu d'une glande considérable qui, en quatre minutes et demie, est disséquée avec précaution et extirpée.

La plaie est lavée. On découvre en ce moment, chose qu'il était difficile de prévoir, deux nouvelles glandes, l'une supérieure, jetant des racines dans la profondeur des tissus, et se trouvant en contact immédiat avec l'artère principale du cou, la *carotide*; l'autre, moins difficile à isoler, à cause de ses rap-

ports, se perdant entre les muscles situés latéralement dans la région cervicale. Ces deux dernières glandes furent extraites en trois minutes.

Dans la dissection des glandes, une veine d'un gros calibre fut intéressée. Un instant le chirurgien eut l'espoir d'arrêter le sang en faisant respirer la malade de manière à dilater fortement la poitrine. Elle le fit aussitôt, sur la demande de son magnétiseur; mais ce moyen n'ayant pas été suffisant, l'opérateur dut pratiquer la ligature.

La plus grande partie des spectateurs s'approchèrent ensuite de la malade; plusieurs médecins introduisirent leurs doigts dans la plaie béante, qui avait plus de huit centimètres de profondeur, et sentirent distinctement les battements de l'artère carotide.

Pendant toute la durée de l'opération, la demoiselle Le Marchand n'a pas cessé d'être calme et impassible; nulle émotion ne l'a agitée; aucune contraction musculaire n'a eu lieu, même pendant que le couteau pénétrait dans les chairs; *elle était comme une statue*; enfin *l'insensibilité a été absolue.* Et pourtant rien ne paraissait changé dans l'organisme; il n'y avait ni malaise, ni syncope, ni léthargie, car la patiente a parlé à plusieurs reprises. Interrogée souvent, elle a toujours répondu qu'elle se trouvait très-bien, et qu'elle n'éprouvait aucune douleur. Nous l'avons même vue, une fois, se lever et se rasseoir sur l'invitation qui lui en était faite par M. L. Durand.

La plaie fut lavée de nouveau. Quelques minutes après, les bords furent réunis à l'aide de plusieurs épingles, dans l'intervalle desquelles furent placées des bandelettes de *diachylon*. Au-dessus de ces derniè-

res furent appliqués, dans l'ordre voulu, un linge troué, de la charpie, des compresses, et un bandage propre à maintenir les pièces de l'appareil.

En ce moment plusieurs personnes s'approchèrent encore de la malade. L'isolement fut détruit, pour un instant, par son magnétiseur, et elle put alors entendre diverses questions qu'on lui fit sur son état. Elle y répondit avec une aisance parfaite et un calme bien remarquable.

Quand tout eut été remis en ordre, l'opérée fut réveillée en deux ou trois secondes. Elle se met aussitôt à sourire, prend peu à peu conscience de sa position, et s'aperçoit enfin que l'opération est faite. Elle répond aux questions qu'on lui adresse avec un vif intérêt, *qu'elle ne souffre pas du tout, qu'elle n'a pas éprouvé la moindre douleur, et ne conserve aucun souvenir de ce qui vient de se passer*. Ensuite elle se retire, et chacun peut voir sur sa physionomie le calme et le bien-être qu'elle éprouve.

Un phénomène extrêmement remarquable que présente ce sujet, qui a été magnétisée *neuf fois seulement*, c'est la rapidité incroyable avec laquelle son magnétiseur la fit passer plusieurs fois, en notre présence, et immédiatement avant l'opération, de la vie ordinaire au sommeil magnétique et à l'insensibilité la plus absolue. A plusieurs mètres de distance, un coup d'œil, un seul regard, soutenu par une volonté ferme, a suffi pour la plonger dans cet état extraordinaire, aujourd'hui si intéressant pour la science, et qui a le pouvoir d'amortir toute sensibilité dans les organes et d'éteindre la douleur. Son isolement du monde extérienr est si complet qu'elle n'entend per-

sonne, pas même celui qui la magnétise, à moins qu'il ne la touche. Loin de détruire cet isolement, on l'a soigneusement conservé et fortifié, ce qui a permis à l'opérateur, aux médecins et aux nombreux assistants de s'entretenir tout à leur aise et à haute voix sur l'état de la malade, sans crainte de l'impressionner, même au plus fort de l'opération.

Les soussignés déclarent, en terminant, qu'ils sont pleinement convaincus, à la vue d'un pareil résultat, que l'agent magnétique pouvant, même en peu de séances, produire dans les organes l'insensibilité la plus profonde, est d'un précieux secours, et capable de rendre les plus grands services dans les opérations chirurgicales de toute nature, en épargnant au malheureux patient de cruelles souffrances, et, ce qui est souvent plus redoutable encore, la vue des préparatifs et les terreurs de l'opération.

M. le docteur Obet a bien voulu rester constamment assis auprès de la malade, afin d'examiner de nouveau et attentivement cet intéressant phénomène, et de constater l'état du pouls et de la respiration, qui n'ont subi que des altérations peu considérables.

Le présent procès-verbal a été rédigé sur les notes prises avec une scrupuleuse exactitude par M. Chevrel, avoué, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal de Cherbourg, lequel a tenu la plume pendant toute la durée de l'opération, pour en consigner ici les détails les plus circonstanciés.

Suivent les signatures des témoins :

Messieurs

Lemaistre, receveur des finances, ancien sous-préfet de Cherbourg. — Obet, D.-M.-P., membre corres-

pondant de l'Académie royale de médecine. — Gibon, D.-M.-P. — Fossey, procureur du roi. — Lefebvre, ancien directeur des constructions navales. — Chevrel, avoué, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal. — Le Seigneurial, juge d'instruction au tribunal civil, membre du conseil d'arrondissement. — L'abbé Fafin, aumônier de l'hôpital civil. — De Viaris, capitaine d'artillerie. — De Serry, ingénieur des ponts et chaussées de l'arrondissement, membre du conseil municipal. — Des Rives, sous-intendant militaire. — Henry, négociant, commandant de la garde nationale, membre du conseil municipal. — Ch. Loysel, notaire. — Quernel, capitaine de corvette. — Ludé, greffier du tribunal civil, membre du conseil municipal. — Mangin, ingénieur de la marine. — Coutance, directeur des subsistances militaires. — Marie, sous-principal du collége. — Hélain, propriétaire. — Marchal, capitaine d'artillerie. — Le Magnen, négociant. — H. Loysel, avocat, docteur en droit. — Ed. Nouet, ingénieur de la marine. — Delente, directeur des lits militaires. — Lebeurrier, commis principal de la marine. — Saffrey, lieutenant de vaisseau. — Le Goupil, commis de première classe de la marine. — Naudet, greffier des tribunaux maritimes. — Daragon, professeur. — Charles Chevrel fils, clerc d'avoué. — Dalidan, vérificateur des douanes. — Convents, commis de marine à l'administration centrale. — A. Couturier, propriétaire. — Vardon, pharmacien de la marine. — F. Jean, propriétaire. — Arthur Mangin, étudiant en chimie. — Ch. Frigoult, profes-

seur au collége royal de Caen. — Feuardent, libraire. — A. Jean négociant. — Chausset, commis de marine. — Douesnel, propriétaire. — Chaux, négociant. — Saffrey, élève de Saint-Cyr. — Jules Néel, professeur au collége d'Avranches. — Nicolas, négociant. — Monnoye, propriétaire. — Le Magnen fils. — Leroy, aubergiste. — F. Mabire. — Honyvet, horloger. — Level d'Yvetot. — Nicolas fils.

N. B. Aujourd'hui, 23 septembre, la plaie résultant de l'opération est complétement cicatrisée. Hier matin, les épingles, les fils qui l'entouraient ont été enlevés, et la malade a pu se promener pendant une partie de l'après-midi. »

THÉORIES.

De la polarité des fluides impondérables, et particulièrement du fluide magnétique animal, ainsi que de ses effets relativement aux maladies, mémoire lu à l'Athénée électro-magnétique de Lyon.

La polarité des fluides impondérables occupe depuis longtemps l'attention des savants physiciens, qui, par de longues études, sont arrivés à démontrer d'une manière certaine son existence pour la plupart des fluides connus. Ainsi, ils ont reconnu et prouvé la

polarité du son, de la lumière, du calorique, du fluide électrique, du fluide galvanique, du fluide magnétique minéral; ils ont même pensé déjà, et probablement arriveront bientôt à démontrer que tous ces fluides ne sont que des modifications d'un fluide ou agent unique, dont les effets sont différents suivant les causes qui produisent leurs manifestations. Mesmer, dans ses aphorismes, admet la polarisation du fluide magnétique et l'existence de pôles opposés dans le corps humain. Bien que cette assertion ne soit appuyée dans ses aphorismes par aucun fait démonstratif, il en avait probablement reconnu la vérité par l'expérience; et d'ailleurs il pouvait avec raison la déduire par induction, puisqu'elle était déjà reconnue dans tous les autres fluides analogues, et peut-être identiques avec le fluide magnétique animal.

Les travaux de l'honorable et savant docteur Blanc tendant à démontrer par des faits l'existence de la polarité du corps humain, peut-être eût-il convenu de lui laisser le soin d'en développer toute la théorie; cependant j'ai cru devoir réunir dans cette note quelques idées qui m'ont été suggérées par l'expérience et la lecture de quelques ouvrages de physique, relativement à la polarité qui existe et peut se manifester dans les diverses parties du corps humain, dans le seul but d'appeler l'attention de l'Athénée sur l'étude d'une loi importante du magnétisme dans ses applications physiques au soulagement et à la guérison des maladies : loi qui jusqu'à présent a été méconnue ou oubliée par presque tous les magnétiseurs. Je commencerai par poser quelques bases théoriques que je ferai suivre de raisonnements aussi démon-

stratifs que me le permettront mes faibles connaissances.

Voici d'abord ce que dit Mesmer dans ses Aphorismes :

« 162. — Ces points d'écoulement ou d'entrée des courants toniques (magnétiques) sont ce que nous appelons pôles ; ces pôles étant analogues à ceux que l'on observe dans l'aimant.

« 163.—Il y a donc des courants rentrants et sortants, des pôles qui se détruisent, qui se renforcent comme dans l'aimant ; leur communication est la même ; il suffit d'en déterminer un pour que l'autre opposé soit formé en même temps.

« 164. — Sur une ligne imaginée entre deux pôles, il y a un centre ou point d'équilibre où l'action est nulle, c'est-à-dire où aucune direction ne prédomine. »

Cette théorie de Mesmer est conforme à celle des physiciens les plus savants pour les courants et la polarisation du fluide magnétique minéral ; mais il n'a pas démontré l'analogie des deux fluides ni la réalité de la théorie qu'il avance ; c'est donc à nous de l'étudier.

Les travaux de MM. Malus, Arago, Biot, Brewster, Pouillet et autres savants physiciens ont démontré la polarisation du son, de la lumière et du calorique. Il serait trop long de donner ici des extraits de leurs ouvrages ; il suffit que ce principe soit admis et reconnu à l'égard de ces trois fluides impondérables et des autres fluides connus, pour que ceux qui admettent un fluide magnétique animal soient disposés à croire qu'il est régi par les mêmes lois que les autres fluides.

La polarisation du fluide électrique est connue de tout le monde, et chacun sait que c'est d'elle seule que découlent la plupart des phénomènes électriques.

On sait aussi qu'il suffit de mettre en contact deux métaux différents pour manifester leur polarité, et que c'est sur ce principe que repose la pile de Volta.

Enfin le barreau aimanté est connu de tout le monde, et ses effets ne sont que les résultats de la polarisation du fluide magnétique minéral. Il nous sert aussi à démontrer l'analogie du fluide magnétique et du fluide électrique, puisqu'en soumettant un barreau d'acier à des courants électriques on lui donne l'aimantation ; que par ces courants on peut changer, détruire ou renforcer la polarité d'un aimant, et même établir plusieurs pôles sur la longueur d'un même barreau.

Une autre expérience démontre aussi l'existence du fluide magnétique dans le barreau d'acier à l'état d'équilibre, c'est-à-dire des pôles neutres. En frappant un barreau d'acier sur une de ses extrémités, on détermine la formation ou distinction des pôles opposés, et on le constitue à l'état magnétique apparent.

Mon but étant de démontrer la polarité du fluide magnétique animal, j'ai dû indiquer celle des autres fluides, reconnue et démontrée en physique comme point de comparaison à l'appui de mes raisonnements.

Posons maintenant quelques principes ou aphorismes déjà avancés par Mesmer ou que je crois avoir reconnus par l'expérience. Nous les démontrerons plus tard.

1° L'état de santé du corps humain dépend du juste équilibre ou de la neutralisation des pôles de son fluide

magnétique ; il ne peut changer sans que cet équilibre soit rompu et sa polarité modifiée.

2° On ne peut changer l'état de polarité ou d'équilibre du fluide d'un individu sans modifier son état de santé.

3° Le corps humain est naturellement polarisé; dans l'état ordinaire ou de santé, chaque pôle a le degré de force ou d'intensité qu'il doit avoir pour être en équilibre avec le pôle opposé.

4° La polarisation a lieu pour le corps humain de la tête aux pieds (verticalement); l'estomac est le point d'équilibre ou équivalent des deux pôles. Elle a lieu horizontalement du côté droit au côté gauche. La ligne verticale médium passant par l'axe du corps est le point d'équilibre ou équateur. Cette loi s'étend également à chaque partie du corps prise séparément : ainsi, dans une main, le pouce et l'index participent à un pôle, le petit doigt et l'annulaire au pôle opposé; le doigt médium est l'équateur.

5° La même loi régit les organes intérieurs, et l'équilibre de leur pôle constitue leur état de santé.

La vérité de ces cinq propositions m'a été démontrée 1° par l'avis de plusieurs somnambules ; 2° par mon expérience particulière ; 3° par l'étude de la polarité des autres fluides impondérables et leur analogie avec le fluide magnétique animal.

Pour la première démonstration, je prierai MM. les membres de l'Athénée qui ont des somnambules de les interroger et de faire des expériences sur la nature du fluide émanant de chaque partie de leur corps ; ils reconnaîtront par là la polarité qui leur est propre.

Pour la seconde, voici quelques raisonnements à

l'appui. Je commencerai à parler de l'état du somnambulisme, et à dire mon avis sur ses causes et sa nature. Il est démontré par diverses expériences fort concluantes que le sujet magnétisé est pour son magnétiseur comme un véritable aimant, que celui-ci peut attirer ou repousser à sa volonté. Comment cela s'opère-t-il? En voici, je crois, une explication. Dans le sujet, la polarisation des extrémités est transportée sur les centres, ce qui explique la transposition des sens à l'épigastre, point neutre ou d'équilibre à l'état ordinaire. Plus le rapprochement des pôles est grand, plus est grande la lucidité du sujet: aussi dans ce cas les extrémités sont froides. Si les pôles se rapprochent presque au point de se confondre, le sujet arrive à l'état d'extase; et si les deux pôles se confondaient en un seul, la vie du sujet serait entièrement détruite.

Chez tous les sujets la polarisation ne se porte pas à l'épigastre; mais il en est ainsi chez le plus grand nombre, et ce sont ordinairement ceux qui offrent les phénomènes de lucidité les plus étonnants. On peut aussi, chez un même sujet, établir plusieurs points de polarité par lesquels s'opéreront les phénomènes de l'audition, de la vision, etc.

Pour opérer les phénomènes d'attraction ou de répulsion, le magnétiseur, libre de sa volonté, change par son moyen sa propre polarité, et devient, relativement à son sujet, attractif ou répulsif, positif ou négatif, sud ou nord, expressions dans ce cas toutes synonymes.

On tirera contre ces idées quelques objections de la magnétisation mentale, qui produit des somnambules, soulage ou guérit des malades sans direction impri-

mée au fluide par l'action mécanique; cette objection sera, je pense, levée par une seule comparaison.

Si l'on veut aimanter un barreau d'acier un peu fort au moyen d'un aimant faible, il faudra le frotter longtemps dans le sens de la polarisation que l'on veut déterminer dans le barreau; si au contraire on touche seulement une aiguille à coudre avec un fort aimant, la polarité est de suite déterminée, et l'aiguille devient immédiatement capable d'en attirer et d'en enlever plusieurs.

De même, si un magnétiseur bien constitué, ayant une force de volonté très-puissante, se constitue à l'état de polarité déterminée ou renforcée, et approche ainsi ou dirige seulement son action sur un sujet faible, malade, ou déjà soumis à son influence magnétique, il agira immédiatement, et produira plus ou moins d'effet sans avoir besoin de passer aux autres formules magnétiques.

Il est tellement certain que le magnétiseur est obligé de constituer son état de polarité avant d'agir, que le plus fort magnétiseur n'a aucune influence sur les sujets les plus impressionnables s'il n'a pas la volonté d'agir.

En admettant la polarité du fluide magnétique animal, c'est admettre un point de ressemblance de plus avec les fluides électriques et magnétique minéral, qui sont déjà reconnus par les physiciens les plus savants pour un seul et même fluide, ce qui est démontré par l'aimantation au moyen de l'électricité. Ces mêmes savants sont en voie, par leurs études, de démontrer l'identité, sauf des modifications accidentelles, des fluides du calorique et de la lumière; d'autres et même

plusieurs d'entre nous ont reconnu et démontré l'existence du fluide électrique, et même sa production dans le corps humain et dans les animaux, et même que ce fluide était, dans les corps animés, soumis aux mêmes lois de polarité que dans les corps inanimés. Il y a fort longtemps déjà que l'on a reconnu la polarité dans la torpille et dans d'autres animaux électriques. En étudiant attentivement ce qui a été écrit sur tous les fluides impondérables considérés isolément, en comparant entre eux leurs divers modes d'exister et d'agir, et comparant le résultat des observations avec les résultats, le mode d'existence et d'action du fluide magnétique animal, nous arriverons probablement à démontrer l'identité de leur principe, et ainsi à la connaissance complète du fluide universel, reconnu avant les fluides électriques et magnétiques, et dont tous les fluides particuliers ne sont que des modifications. Nous reconnaîtrons les lois qui régissent ces modifications et la cause des différences qui ont porté les magnétiseurs à faire du fluide qu'ils emploient un fluide particulier et distinct des autres fluides connus, comme de celles qui ont porté les physiciens à classer en différentes catégories les fluides électrique, galvanique, magnétique, calorique et de la lumière, etc. Nous arriverons à reconnaître que le fluide magnétique, modifié suivant la nature de l'homme, n'offre avec les autres fluides qu'une différence qui constitue peut-être le plus bel apanage de l'humanité, c'est d'être soumis au pouvoir de sa volonté, de la volonté humaine, la première puissance sur la terre après celle de Dieu; puissance qui, dirigée par l'intelligence départie à l'homme seul, est susceptible des plus grands

résultats. Avec la volonté, aidée des connaissances acquises par l'intelligence, nous arriverons tous à ce résultat, d'employer le plus utilement possible la part de puissance qui nous a été donnée par la nature, et quelques-uns à produire ces faits extraordinaires qui, aux yeux du vulgaire, ont passé pour des miracles; avec la volonté seule, ou assistée seulement de la foi et de la charité, nous n'arriverons qu'à moitié chemin, n'ayant que la moitié des forces requises pour atteindre le but.

Mais nous nous écartons un peu de notre sujet. Reprenons donc notre première proposition.

L'état de santé du corps humain dépend du juste équilibre ou de la neutralisation des pôles de son fluide. Il ne peut changer sans que cet équilibre soit rompu et la polarité de son fluide modifiée.

Démontrons-le par des faits faciles à vérifier. Un individu a de violentes douleurs de tête. Quelle que soit la cause, peu importe, je dis que sa polarité est dérangée; et en effet, je remarque que sa tête est brûlante et que les extrémités sont refroidies; j'en conclus donc que le pôle de la tête a été renforcé, soit aux dépens des autres, soit par l'admission d'un fluide extérieur, ce qui arrive lorsque l'on est resté exposé nu-tête aux rayons d'un soleil brûlant, auquel cas les extrémités ne présentent pas le même refroidissement.

Si je veux magnétiser, dans l'une ou l'autre circonstance, je diminue le pôle trop renforcé, et je renforce celui qui a été diminué; je le fais au moyen de passes, insufflations ou autres procédés. Si j'étais, par rapport au malade, d'une grande force magnétique, je constituerais fortement ma polarité par l'ac-

tion de ma volonté, et en approchant, fixant le malade ou portant mon action sur lui à distance, je rétablirais ses pôles en harmonie des miens, c'est-à-dire en forces opposées justement équilibrées.

2me Observation. — Supposons un mal local, par exemple une brûlure : un membre est en santé; le fluide y circule librement d'un pôle à l'autre, suivant les lois établies par la nature; si, par accident, de l'eau bouillante, de l'huile ou un corps brûlant quelconque touche une partie de ce membre, il établit au point de contact un pôle insolite contraire aux lois de la nature; de suite l'équilibre est rompu, la partie brûlée fait éprouver une sensation de chaleur et de cuisson continuelle, l'irritation se développe, jusqu'à ce que la nature, seule ou aidée par l'art, ait détruit cette polarisation accidentelle et rétabli la circulation naturelle du fluide (peut-être alors, si on observait bien, une sensation de fraîcheur indiquerait le pôle opposé) (1). Si je veux opérer magnétiquement sur un accident de ce genre arrivé, je suppose, au pied, en raison de ma théorie je cherche à détruire ce pôle et à empêcher son rétablissement; en conséquence, je pratique au-dessus de la partie brûlée la passe circulaire, et je dégage ensuite le fluide accumulé sur la partie brûlée. Dans ce cas, l'effet de la passe circulaire est de détruire ou changer le mouvement établi entre le pôle formé par la brûlure et le pôle opposé; cette seule opération arrête immédiatement les progrès de l'inflammation en dégageant en-

(1) Voyez l'électro-moteur du docteur Coudret dans le cours de nosologie clinique du docteur Emangard (page 25 de ce volume).

suite la partie brûlée ; j'enlève l'excès de fluide qui y est porté, je détruis le pôle que la brûlure avait formé, et m'oppose à son rétablissement par le mouvement circulaire que j'imprime au fluide par la première opération, et la guérison a lieu presque immédiatement ou en peu de temps, selon la gravité du mal.

Je doute fort que, dans un accident de ce genre, l'action mentale et à distance ait une grande efficacité, quelle que soit la puissance du magnétiseur, et, par les procédés résultant de ma théorie, tous pourront obtenir des résultats très-satisfaisants. Ces procédés, ainsi que l'a fait connaître M. le docteur Blanc, sont généralement employés par les guérisseurs de campagne, et le succès en est reconnu pour certain par tous ceux qui ont pris des informations à cet égard.

Je ne cite pas d'autres observations à l'appui de ce premier principe ou aphorisme, quoique je puisse en rapporter un grand nombre, ce qui deviendrait superflu, chacun pouvant vérifier par expérience d'après ces indications.

2° On ne peut déranger l'état de polarité ou d'équilibre du fluide magnétique d'un individu sans modifier son état de santé.

En effet, posez la main sur la tête d'un individu en bonne santé, même à une petite distance, et il ne sera pas longtemps sans ressentir des douleurs de tête proportionnées au temps que les mains seront restées stationnaires. Cette vérité se démontre toutes les fois que l'on magnétise des personnes en bonne santé dans le but de les rendre somnambules; elles commencent toutes à ressentir des douleurs de tête ou autres dou-

leurs locales, jusqu'à ce que, par l'opération du réveil ou dégagement, l'équilibre entre les pôles étant rétabli, elles soient restituées à leur état primitif de santé.

Cet effet se produit sur chaque partie du corps indifféremment, et établit toujours un pôle insolite qui occasionne de la douleur sous la main ou dans une autre partie du corps formant le pôle correspondant.

Il est inutile de pousser plus loin la démonstration; elle me paraît évidente pour tout le monde, et c'est à son appui que l'on dit avec raison que si le magnétisme est salutaire aux personnes malades, il peut être nuisible aux personnes en bonne santé, puisqu'il détruit l'équilibre de polarité établi par la nature.

3° Le corps humain est naturellement polarisé dans l'état de santé; chaque pôle a le degré de force et d'intensité nécessaire pour maintenir l'équilibre.

Cette proposition aurait dû être placée avant les deux autres qui précèdent; mais je l'ai placée après, parce que sa démonstration est une conséquence rigoureuse de celle des deux premières propositions; en effet, si en diminuant ou renforçant des pôles d'un individu, en formant ou détruisant des pôles établis d'une manière insolite vous modifiez sa manière d'être, l'existence de ces pôles et leur état d'équilibre se trouvent naturellement démontrés.

4° La polarisation a lieu, pour le corps humain, de la tête aux pieds; l'estomac est le point d'équilibre ou équateur des deux pôles.

Elle a lieu horizontalement du côté droit au côté gauche; le plan vertical médium passant par le centre du corps est l'équateur.

Elle a lieu aussi horizontalement du devant au derrière du corps ; un plan perpendiculaire au précédent et passant aussi par l'axe vertical médium est l'équateur.

Cette loi s'étend également à chaque partie du corps prise séparément : ainsi, dans un pied ou une main, le pouce et l'index participent à un pôle ; le petit doigt et l'annulaire au pôle opposé ; le doigt médium est l'équateur.

Il en est de même pour les organes intérieurs considérés isolément, et l'équilibre entre leurs pôles constitue leur état de santé. Considérés simultanément, ils sont, les uns par rapport aux autres, à l'état de pôles opposés.

C'est principalement dans les ouvrages de physique médicale qu'il faut chercher la démonstration de ces vérités, quoique la première partie se trouve prouvée par ce que nous avons dit de la polarité de la tête aux pieds.

Les physiciens qui se sont occupés de l'électricité du corps humain ont reconnu et démontré que toutes les parties qui le composent participent, selon leur nature, ou à l'électricité positive ou à l'électricité dite négative, qu'ils sont ou idioélectriques ou anélectriques ; ils ont reconnu aussi que les divers organes intérieurs étaient soumis à cette règle, et que c'est d'après elle que les uns sécrètent des humeurs acides, d'autres des humeurs alcalines (1). Si cette loi qui établit la polarité électrique, non-seulement du corps humain dans son ensemble, mais de chaque partie considérée isolément, est reconnue et démon-

(1) Electricité du corps humain. Bertholon, 1786.

trée depuis longtemps, nous n'avons, pour démontrer complétement la polarité du fluide magnétique animal dans l'ensemble ou les diverses parties du corps humain, qu'à établir l'identité ou seulement l'analogie des fluides électriques et magnétique animal. Or, si l'identité n'est pas reconnue, l'analogie est au moins un fait constant pour tout le monde, et il serait bien étonnant, s'il existe deux fluides distincts, l'un électrique, l'autre magnétique, dans le corps humain, qu'ils fussent soumis l'un et l'autre à des lois différentes.

Il faut espérer qu'à force d'études nous finirons par reconnaître qu'ils sont identiques, et que la différence n'existe que dans la machine qui les met en jeu, et qui, comme nous l'avons dit, est dirigée par la volonté et l'intelligence de l'homme.

Je dirai encore que la polarité des membres correspondants a été reconnue par un grand nombre de magnétiseurs, qui ont éprouvé que les effets magnétiques produits par la main droite différaient de ceux produits par la main gauche. L'honorable M. Deleute, observateur judicieux et attentif, avait reconnu, dans de nombreuses expériences, cette différence d'effet, par exemple que la main gauche avait une propriété tendant à calmer et à rafraîchir très-favorable dans les cas d'irritation, tandis que la main droite avait une propriété contraire qui tendait à réchauffer, tonifier et ranimer.

J'ai moi-même expérimenté d'après cette théorie, et la vérité m'a été démontrée par des faits; si je n'ai pas le talent de la développer, je ne saurais néanmoins la mettre en doute.

N'est-ce pas aussi en raison de la loi de polarité que la plupart des auteurs de magnétisme recommandent de se placer en face de la personne magnétisée, afin qu'en opposant les pôles, les effets d'attraction puissent avoir lieu comme dans les aimants minéraux.

J'ajouterai encore, comme simple observation, que l'usage que l'on fait plus généralement de la main droite que de la main gauche semble indiquer autre chose qu'une habitude prise dès longtemps sans aucune loi, l'homme primitif devant être aussi fort et aussi adroit d'une main que de l'autre. Cependant, de temps immémorial, l'usage de la main droite semble avoir prévalu ; cela ne serait-il pas le résultat de la loi de polarité, et ne serait-ce pas à la nature de son pôle que la main droite devrait l'excès de force et d'adresse qu'elle a sur la main gauche, et même que le côté droit acquerrait plus de force et de développement, ainsi que cela se remarque chez presque tous les individus.

Ayant maintenant donné mes idées sur la polarité du corps humain, il me reste à la comparer avec celle des aimants, pour la dénomination de chaque pôle opposé ; plus tard nous étudierons ces dénominations, et j'espère qu'elles se trouveront justes.

La tête, relativement aux pieds, représente le pôle positif ou pôle sud, et ces derniers le pôle négatif ou pôle nord ; le côté droit représente le pôle positif ou sud, le côté gauche le pôle négatif ou nord ; le pouce et l'index le pôle positif ou sud, le petit doigt et l'annulaire le pôle négatif ou nord, et ainsi de même pour chaque partie du corps et pour chaque organe intérieur.

Résumons maintenant les idées formant la base de ce travail, laissant aux études de l'Athénée, et surtout aux travaux de l'honorable et savant docteur Blanc, le soin d'en reconnaître et d'en démontrer l'erreur ou la vérité. Il existe des lois qui régissent le fluide magnétique ; ces lois sont analogues ou semblables à celles qui régissent les autres fluides impondérables. Une de ces lois est la polarité; elle est appliquée au fluide magnétique animal comme aux autres fluides. Il existe dans le corps humain des pôles analogues à ceux de l'aimant; ces pôles peuvent être changés, détruits, modifiés ou renforcés.

La volonté, seule ou aidée de la foi et de la charité, ne suffit pas pour exercer la magnétisation et en faire un art de guérir, il faut encore l'intelligence de la nature et des lois de l'agent magnétique.

Enfin la magnétisation n'a pas lieu sans la polarisation déterminée chez le magnétiseur par l'acte de sa volonté; et si l'on agit à distance ou sans gestes, c'est en vertu de la loi d'attraction et de répulsion des pôles, aidée de la loi de sympathie entre le magnétiseur et le magnétisé.

A.-R. Guinand.



VARIÉTÉS.

LA MORT ET LE MÉDECIN.

C'est à la Mort seule que je suis redevable
D'avoir recouvré la santé.
La Mort n'a pas renom d'être si charitable,
J'en conviens; c'est pourtant grâces à sa bonté
Que je suis ressuscité.

Le monstre, poursuivant sa fatale tournée,
S'avisa de passer chez moi,
Où se trouvait la fièvre, accompagnée
De tous les maux qu'elle entraîne après soi.
J'étais dans un grand désarroi :
Pâle, défait, la face décharnée,
Enfin... prêt à partir ! !...
Un prêtre à mon chevet tâchait de me résoudre
A lui donner lieu de m'absoudre.
Par un sincère repentir.
Je contentai son zèle, et d'une voix mourante
Je disais : *Peccavi;* lorsque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut,
Et, me voyant la victime innocente
De la *célèbre Faculté*,
D'un coup de sa faux menaçante
Elle allait avancer le moment redouté.
Arrête !... m'écriai-je, arrête ! Mort cruelle ! ! !
Je sus d ton empire un apprenti soutien;
A me prendre sitôt il y va trop du tien;
Car je suis médecin. — Toi, médecin ! dit-elle.

— Oui, dis-je, et de Paris, — Le pays n'y fait rien.
Tu t'appelles? — *Occido*. — Hé! ne me souviens guères
D'avoir ouï ce nom là-bas.....
Pourquoi ne te connais-je pas
Comme tous tes confrères?
A l'œuvre chaque jour ils peuplent mes Etats ;
Mais de toi
Rien ne vient chez moi!.....
— Le moyen? répliquai-je ;
A moins de vingt-cinq ans,
Ai-je eu le temps
De jouir de mon privilége?
Par moi si peu de gens se laissèrent soigner,
Que, pour attirer la confiance,
J'ai dû les épargner.
Mais à présent la pratique commence ;
Je puis t'être utile.....
O Mort! écoute-moi :
Si tu consens à me laisser la *vie*
Pour ma rançon je t'en offrirai *mille!*
— Mille! soit, dit la Mort, guéris ;
Mais souviens toi
A quel prix je te laisse vivre!!.....
Voici d'ailleurs la règle à suivre :
Saigne, purge beaucoup : c'est la plus courte voie.
Salut! *Car on* m'attend! Que Dieu te tienne en joie!

MORALE :

Profitez, chers amis, d'un conseil salutaire ;
Pour n'obéir trop tôt à la commune loi,
Gardez-vous, s'il se peut, du triste ministère
De mes confrères et de moi.

OCCIDO, D.-M.-P.

Monument mesmérien. — La *Tribune lyonnaise* annonça dernièrement qu'on avait découvert auprès de Lyon un buste de Mesmer. Des informations que nous avons prises, il résulte qu'il existe à Brignais, dans une propriété particulière, non un buste, mais une petite pyramide sur l'une des faces de laquelle on lit :

A LA GLOIRE DE MESMER.

Il serait très-curieux de savoir par qui et quand ce monument a été élevé. Sans doute que les magnétiseurs de Lyon, qui sont le plus à portée, feront ces recherches qui intéressent si vivement l'histoire du magnétisme.

Biographie. — Il est mort l'année dernière, à Lyon, un des derniers élèves de Mesmer, M. Lanoix, âgé de 107 ans. Il avait toujours joui d'une bonne santé, et attribuait la durée de sa vie à l'action magnétique qu'il savait exercer sur lui-même. Vers la fin de sa longue carrière, ses facultés intellectuelles avaient un peu baissé ; mais on était sûr de les faire revivre dans toute leur plénitude en lui parlant du magnétisme et surtout de Mesmer. Un feu secret parcourait tous ses membres et les animait ; sa prunelle devenait brillante, et tous les souvenirs des faits magnétiques se présentaient à son esprit.

Quelle science pour produire ces merveilles ! Chacun de nous ne sait-il pas qu'il y a quelque chose de magique dans la découverte nouvelle ; elle échauffe, elle brûle même ceux qui n'en ont qu'entrevu la grandeur. N'est-ce pas un pressentiment du rôle

qu'elle est appelée à jouer? N'est-ce pas la marque certaine des changements qu'elle doit produire dans l'humanité?

Publications. — Nous allons voir paraître bientôt un journal jésuitico-magnétique. Nous le baptisons ainsi, parce qu'il est destiné aux âmes pieuses et aux sacristies. Il ne coûtera rien, ou presque rien. Écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit, il sera rempli de paraboles. Ce qui naguère était diabolique sera déclaré divin. Il y aura une amnistie générale pour ceux qui jusqu'à ce jour ont magnétisé ou l'ont été, et deux siècles d'indulgences plénières pour les magnétiseurs qui prendront les principes de la nouvelle école. Il n'y aura plus d'excommuniés que ceux qui refuseront de s'abriter sous la bannière des jésuites.

Congrès homœopathique. — Les homœopathes se sont réunis dernièrement en congrès scientifique pour délibérer sur diverses questions au nombre desquelles figurait le magnétisme. Il s'agissait de savoir : 1° Si un homœopathe peut employer le magnétisme comme moyen thérapeutique sans encourir la réprobation de ses confrères ; 2° quel est le degré d'efficacité de l'agent magnétique.

Sur le premier point, le congrès s'est prononcé unanimement pour l'affirmative. Quant au second, plusieurs membres, se basant sur leur expérience personnelle et celle de Hahneman, qui dit que dans les maladies nerveuses le magnétisme doit passer en première ligne, ont attesté sa puissance *curative*. Mais la majorité était contraire, et malgré les efforts du doc-

teur Penoyée, ce puissant moyen n'a été admis que comme *palliatif*. Du reste, la question sera de nouveau examinée en 1848, et les magnétiseurs sont invités à adresser des mémoires pour éclairer le congrès.

Espagne. — Le Conseil général de santé vient de décider qu'à l'avenir les médecins seuls ne pourront employer le magnétisme pour la cure des maladies. Cette décision, importante en ce qu'elle reconnaît implicitement le magnétisme, est due en grande partie aux efforts de M. le docteur Comellas, membre des Sociétés du *mesmérisme* et *philanthropico-magnétique*, qui vient de publier à Madrid une petite brochure dont nous rendrons compte.

Revue des journaux. — *Le Charivari*, qui se moque de tout, ne devait pas oublier les magnétiseurs. Il acquitte sa dette dans ses numéros des 19, 26 et 29 septembre.

L'Époque et le *Journal de Paris* du 28 reproduisent le procès-verbal de la nouvelle opération faite à Cherbourg.

L'Entr'acte, qui a rendu compte de notre banquet mesmérien d'une manière si plaisante, parle de nouveau de magnétisme dans son numéro du 28 de ce mois. Entre autres saillies du spirituel article, nous citerons les suivantes : « Quant à la vieille médecine, elle se meurt, elle est morte : les *passes* magnétiques l'ont fait *trépasser*..... Les magnétiseurs triomphent sur toute la ligne : « Toutes les portes leur sont ouvertes, disait hier Alcide Tousez, parce qu'ils arrivent avec des *passes* partout. » On dit que l'auteur anonyme de ces plaisanteries est M. J. Lovy.

Le Courrier et *la Clinique de Marseille* ont engagé, à propos de la présence de la somnambule Prudence, une polémique magnétique. Il paraît que la ville est partagée en deux camps, et qu'il est impossible de dire maintenant de quel côté sera la victoire. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

L'*Asmodée* de Bruxelles, parodiant *Robert-le-Diable*, fait dire à un ministre à l'ouverture des Chambres législatives :

« Nobles et puissants seigneurs ! vous que rien n'électrise,
« M'entendez-vous ?
« La session commence..... et je vous *magnétise* ;
« *Endormez*-vous ! »

Dans le feuilleton de la *Gazette des Hôpitaux* du 29, M. Amédée Latour (Jean Raymont) relate une mystification somnambulique dont il garantit l'authenticité.

Conférences. — Nous rappelons à nos abonnés que leur entrée aux conférences, qui ont lieu le dimanche à une heure au bureau du journal, est facultative. Toute autre personne devra être munie d'une carte d'entrée délivrée à l'avance. Le sujet de la conférence du 4 octobre est : *De l'état actuel du magnétisme dans le Midi de la France, et des moyens de le généraliser promptement.*

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

ÉTUDES PRÉPARATOIRES

DU

SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE

(Suite.)

---

§ IX. — SORCELLERIE.

Un antagonisme bizarre, Dieu et le diable se disputant la possession des âmes, domine toutes les croyances du moyen âge. C'est le règne de la *démonomanie*, cruelle épidémie qui asservit les esprits les plus forts, et fait des plus savants ses vassaux. Nul ne résiste à cette contagion funeste; l'hallucination est au comble : il n'est bruit que de possédés, on ne voit qu'œuvres diaboliques; partout le fléau s'inocule. Ère malheureuse, affreuse, abominable, où l'homicide est œuvre pie.... Spectacle hideux! horribles auto-da-fé : partout des bûchers consument d'innombrables victimes. Duel étrange! sacrifice monstrueux : une partie du genre humain offre l'autre en holocauste... Que de noms se pressent dans ces annales sanglantes!... Comment dénombrer ces cohortes in-

nocentes (1)? Le cœur s'émeut, saigne au récit de tant de crimes, et la vue se trouble en parcourant cette histoire lamentable; n'en prenons qu'un trait pour nous servir de

Troisième observation.

On trouve dans le résumé du procès de Marie Bucaille, accusée de sorcellerie et condamnée à mort par le tribunal de Valogne, vers 1700, qu'elle « tombait dans des extases qui duraient ordinairement trois ou quatre heures.

« Le curé de Golleville rapporte que voulant un jour éprouver si elle avait connaissance de ce qu'on lui demandait, en s'adressant à son ange gardien, ledit sieur curé se levant un matin, entre cinq et six heures, commande à ladite Marie de le venir trouver, s'adressant à son ange gardien pour le lui faire savoir, *sans prononcer une parole*; et environ une heure après il vit arriver la Bucaille, ce qui le surprit. Il lui demanda où elle allait; elle répondit : « J'obéis à « vos ordres; vous m'avez ce matin commandé de ve- « nir ici par mon ange gardien. » Lui ayant encore demandé à quelle heure, elle dit : Entre cinq et six.

« Le même témoin dépose qu'un autre jour, étant

(1) Le signal de ces atroces persécutions fut donné par une bulle d'Innocent VIII (1484). Ses dignes successeurs se faisant gloire de soutenir son œuvre, en moins de trois mois (1515), plus de 500 sorciers ou gens accusés de magie furent exécutés à Genève ; plus de 1,000 périrent à Côme en moins d'un an. En Lorraine, Remigius en fait brûler 900 (1580 à 1295). Sous Charles IX, au rapport de Bodin, en Poitou seulement, 30,000 alimentent les feux de l'inquisition, qui, selon Llorente, en fit périr plus de 100,000 en Espagne. En Allemagne, le seul canton de Lindeu vit, en quatre ans (1660 à 1664), enlever de cette manière le vingtième de sa population.

entré dans la chambre du sieur de Golleville, et ayant commandé *in mente* à ladite Bucaille de le venir trouver dans la chambre où il était avec plusieurs personnes, la Bucaille, qui était à la cuisine, s'écria : « On « m'appelle, là-haut ; » et aussitôt elle le vint trouver.

« Un autre témoin, le sieur de Golleville, dépose que la Bucaille étant dans une de ses extases, il lui mit une lettre dans la main, au sujet de la femme d'un de ses amis, qui était malade, et qu'aussitôt, sans avoir ouvert la lettre ni entendu ce qu'on lui voulait, elle se mit à offrir ses prières à Dieu pour cette personne qu'elle nomma. Qu'également elle a connu l'état de la conscience d'un prêtre qui disait la messe, touchant une mauvaise pensée qui lui était venue en célébrant, ce dont, ayant été averti, il était demeuré d'accord.

« Le sieur curé de Golleville rapporte encore que, pendant une de ses extases, lui ayant mis entre les mains un billet cacheté dans lequel un homme demandait éclaircissement sur plusieurs choses, elle répondit pertinemment aux demandes qui lui étaient faites, sans ouvrir le billet, et désigna par la stature la personne qui lui avait écrit.

« Deux autres témoins, Jeanne Dusaulx et Françoise de Launay, disent : la première, qu'ayant entièrement perdu l'usage d'un œil, elle avait été guérie par les prières de la Bucaille ; la seconde, qu'elle a été guérie d'un mal d'yeux par la même voie, avec cette circonstance que la Bucaille, pour la guérir, s'était chargée de son mal.

« Nicolas Lecourt dépose que, voulant savoir s'il était vrai qu'elle sût et connût ce qu'on lui disait *in*

mente, il lui dit étant à vêpres : « Marie, le troisième « psaume est dit ; et à la fin : Marie, vêpres sont dites. » Il ne sait s'il prononça ces paroles ou s'il ne fit que penser ; mais il se souvient qu'au retour, lui ayant demandé ce qu'il lui avait mandé, elle répondit : «que le troisième psaume était dit et que vêpres étaient finies ; « et que, dans plusieurs autres occasions, elle lui a rendu compte de pareils avertissements.

D'autres témoins déposent de faits analogues, et cette pauvre fille, regardée comme sainte inspirée par les uns, comme sorcière par les autres, fut envoyée au bûcher !...

Une autre crisiaque, la dame Guyton, célèbre par ses guérisons merveilleuses non moins que par l'intervention de Fénelon dans sa défense contre Bossuet, qui, trouvant répréhensibles ses rapports avec le barnabite Lacombe, trois fois la fit enfermer par lettre de cachet, n'est pas moins intéressante au point de vue magnétique. Mais son histoire est trop connue pour la relater ici. Il en est de même de celles de Jeanne d'Arc, des convulsionnaires de saint Médard, des trembleurs des Cévennes, d'Urbain Grandier, etc., etc.

Quatrième observation.

L'auteur de l'article *Convulsionnaire*, du *Dictionnaire des sciences médicales*, ne voyant dans Mesmer et ses disciples que les sorciers d'un autre âge, les assimile au *Père Gérard*, Jésuite, convaincu de maléfices et de sorcellerie exercée par le *souffle*. « Les ma-« gnétiseurs, dit-il, ne négligent point un semblable « moyen, et M. Deleuze recommande de *souffler* alter-

« nativement chaud ou froid, selon l'occurrence. » La conclusion forcée de cette comparaison outrageante est que les magnétiseurs sont autant de pères Gérard ensorcelant toutes les *Cadières* qu'ils approchent.

Cette assimilation injurieuse est aujourd'hui sans crédit, et ne mériterait pas mention si elle ne rappelait un grand fait d'abus de la puissance magnétique. Beaucoup de magnétistes, ignorant l'histoire des méfaits de ce Jésuite célèbre, voici le résumé de son procès fait à Toulon en 1731. Nous le devons à M. Colas, bibliothécaire à Orléans.

« Jean-Baptiste Gérard, Jésuite français, avait été nommé directeur du séminaire de la marine royale de Toulon. Parmi ses pénitentes, il distingua bientôt Catherine Cadière, âgée de dix-huit ans et douée d'une rare beauté. Il produisit en elle un changement surnaturel qui altéra bientôt sa santé. Voici les moyens qu'il mit en usage pour la subjuguer.

« Depuis quelque temps il avait pris sur elle un grand ascendant par le charme de sa brillante élocution. Il y avait un an qu'il la dirigeait, lorsqu'un jour se trouvant avec elle au parloir, chez les Jésuites, après lui avoir adressé quelques reproches obligeants sur ce, qu'ayant été malade, elle ne l'avait pas fait demander dans le cours de sa maladie, il lui dit : « Ne « voulez-vous pas vous livrer à moi? » Puis, se baissant, il approcha sa bouche de celle de sa pénitente et lui jeta un *souffle* qui l'impressionna si vivement, que sur-le-champ elle se sentit transportée d'amour et attirée irrésistiblement vers lui. Ce fut au confessionnal qu'il recueillit de la bouche même de sa pénitente

l'aveu des sentiments qu'il venait de faire naître en son cœur.

« Au procès, après avoir rapporté ce qu'on vient de lire, cette fille dit : « Le changement qui se fit en « moi en cet instant ne m'a jamais paru naturel. » Plus loin elle ajoute : « Je crois ne devoir pas entrer « dans les détails des différents états où je me suis « trouvée ; il y en a même que je n'ai bien connus que « par le récit que m'en ont fait ceux qui en ont été « témoins, tant j'étais hors de moi-même et sans « connaissance. »

« Dans un autre endroit de cette procédure, il est encore dit que ladite demoiselle Cadière savait le secret des consciences, et qu'elle devinait ce que chacune des personnes présentes à ses accidents ou extases pouvaient avoir fait chez elles et dans le plus grand secret. Le Père Grignet, Jésuite, avoue avoir reçu d'elle des avis de conscience, après qu'elle l'eut examiné. La dame Lescot, dans son récolement, dit aussi que la Cadière avait le secret des consciences et connaissait les pensées les plus cachées.

« Du propre aveu de cette fille, elle ne tombait en ces états que lorsque le Père Gérard l'approchait, lui *posait une main* sur la poitrine ; alors ses esprits s'embrouillaient de plus en plus jusqu'à perdre l'usage de ses sens ; elle était incapable d'aucune résistance et se trouvait tout à fait à sa disposition. C'est ainsi qu'abusant du pouvoir magnétique, il avait fasciné l'esprit et le cœur de cette enfant, qu'un fanatisme aveugle rendait trop crédule.

« Elle ne fut, du reste, pas la seule qu'il mit dans cet état extraordinaire. On cite au procès les demoi-

selles Laugier, Batarelle, Gravier, l'Allemande, Raboul et Giol, qui avaient part à l'affection de cet infâme suborneur. »

Cinquième observation.

« Le 8 novembre 1576, Bessine Dunlop, femme d'Andro Jak, demeurant à Lyne, dans la baronnie de Dalry, comté d'Ayr, fut accusée de magie, de sorcellerie et de déception, pratiquées sur des gens du peuple. Ses réponses aux interrogatoires des juges ou aux questions des poursuivants furent telles qu'il suit. Comme on lui demandait par quel art elle pouvait dire où se trouvaient certains objets perdus, ou prophétiser l'issue d'une maladie, elle répliqua que, par elle-même, elle n'avait ni connaissance ni science aucune sur de telles matières ; mais que, quand on la questionnait sur de pareils sujets, elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thome Reid, mort à la bataille de Pinkie, le 10 septembre 1547, qui lui résolvait toutes les questions qu'elle lui posait.

« Elle déclara que lorsqu'on la consultait sur les maladies des hommes et des animaux ou sur la manière de recouvrer les objets volés, elle était, en prenant l'avis de Thome Reide, toujours capable de répondre aux questions. Le conseiller, qui n'était qu'un esprit, lui enseigna en outre à surveiller l'opération des onguents qu'il lui donnait, et à présager, d'après leur effet, le rétablissement ou la mort du patient. Des guérisons furent la suite de ses médications et ses prédictions généralement accomplies. »

Walter Scott, qui rapporte ces détails dans ses

Letters on demonology and Witchcraft, n'admet pas l'explication donnée par la sorcière de ses rapports avec son esprit familier. Il ne voit en cela qu'une hallucination, ce qui n'infirme ni les faits qui précèdent, ni le suivant que rapporte cet auteur, dont le témoignage n'est certes pas suspect. « J'observe, dit-il, « dans les collections de Pitcairn, que, dans le procès « de Janette Peaston, les magistrats appelèrent Jean « Kincaid, le piqueur ordinaire, à exercer son métier « sur elle, lequel trouva deux marques qu'il disait « être de la façon du diable, et qui paraissaient l'être « en effet; car elle ne sentait pas l'épingle lorsqu'on « l'enfonçait dans l'une ou l'autre desdites marques, « et le sang ne sortait point des piqûres quand on en « retirait l'épingle. Si l'on demandait à la patiente « où elle croyait qu'on la piquait, elle indiquait une « partie de son corps éloignée de la réelle. Ces épin- « gles avaient pourtant 3 pouces de long. »

(*La suite prochainement.*)

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Le 19 avril 1846, je fus appelé rue Saint-Dominique-Saint-Germain n° 24 *bis*, chez Mlle Froideour, qui, après avoir été, durant 13 ans consécutifs, traitée par la médecine allopathique, sans jamais avoir

éprouvé aucun soulagement à ses maux, se décidait à suivre un traitement magnétique.

La malade, âgée de 30 ans, me dépeignit ainsi son état :

Tous les jours migraine ou mal de tête.

Menstrues ne paraissant que 2 ou 3 fois par an et pendant une heure ou deux seulement.

Douleurs violentes en urinant. Urines rouges et chargées de sable.

Chute de matrice très-prononcée.

Amaurose de l'œil droit.

Œil gauche terne, vitreux.

Indigestions fréquentes.

Une selle au plus par semaine, encore provoquée par un lavement.

Moi, je remarque les ravages extérieurs qu'a faits le mal, le teint jaune-verdâtre de la malade, et un instant, je l'avouerai, j'hésite à accepter la tâche de réparer un tel désordre. Mais je ne tarde pas à reprendre confiance; je me sens fort des leçons de mon honoré maître, le baron du Potet, je compte sur ses conseils précieux, et immédiatement je me mets à l'œuvre.

Pendant 25 minutes, je cherche le joint où je vais poser le levier. La malade n'éprouve rien et semble douter de la vérité mesmérienne. Au moment où elle allait peut-être commencer à en rire, des battements faibles d'abord, mais bientôt intenses, violents, ont lieu à l'épigastre et dans le foie. Je continue mon action sur ces points. Il semble à la malade que ma main, éloignée d'un pied, presse fortement les parties sur lesquelles elle est dirigée. Plusieurs fois elle

s'assure que ma main ne s'y appuie réellement pas.

A la fin de cette première séance, qui a duré en tout 40 minutes, j'essaie l'attraction magnétique. La malade ressent une forte propension à venir à moi; elle y peut résister, mais non sans peine.

23 *avril.* — Même travail dans l'épigastre et le foie que j'actionne tout spécialement. Je ne magnétise les yeux que secondairement ; car je pressens que là le mal n'est qu'une ramification de celui qui existe au foie.

J'essaie de nouveau l'attraction, et la réussite complète de l'expérience donne à la malade une haute idée de la puissance magnétique, dans laquelle, plus que jamais, elle place tout son espoir.

28 *avril.* — Les menstrues arrivent en abondance et ont cours pendant 6 jours. Les urines contiennent une plus forte partie de sable que précédemment, et néanmoins il n'y a plus dysurie.

Fortes douleurs dans le ventre, élancements continus. Magnétisation tous les deux jours jusqu'au

12 *mai.* — Ce jour, le somnambulisme se déclare, mais sans lucidité. Une clarté *intérieure* existe au front.

Du 13 *au* 21 *mai.* — Magnétisations quotidiennes.

La clarté frontale intérieure, que la malade appelle « *ses feux,* » va toujours croissant. Elle s'étend maintenant jusqu'à la base du cou. Nulle lucidité encore. Les yeux vont mieux. La malade ne fait plus usage de ses conserves.

22, 24, 25 *et* 26 *mai.* — Il est apparu sous le sein droit une tumeur du volume d'un œuf, d'une grande dureté. Quelques insufflations la font disparaître. Elle

reparaît les 24 et 25. Le même moyen la dissout définitivement.

Annonce des règles pour le 28.

27 mai.—Première crise. Je la soutiens au lieu de chercher à la calmer. Je dégage seulement la tête où tend à se porter le sang. La crise a lieu dans l'épigastre.

28 *mai.* — Les règles sont arrivées abondantes comme les dernières. Deux crises d'une durée chacune de 10 minutes. Je ne les calme point. Telle est d'ailleurs la volonté de la malade. L'épigastre est encore la région principalement intéressée.

Du 29 *mai au* 6 *juillet.* — Magnétisations de deux jours l'un. Ces 20 magnétisations ont amené 24 crises. Il y en a eu d'abord jusqu'à 3 dans le même sommeil. Elles deviennent ensuite plus rares. Plusieurs ont été occasionnées par les réactions du foie et de la vessie.

Le 19 juin la malade a ressenti une vive douleur dans la tête, « comme quelque chose qui s'y brisait. » Elle a failli tomber.

De ce moment les migraines et les maux de tête, qui d'ailleurs depuis quelque temps avaient changé de nature, ne reparaissent plus.

Les menstrues, pour la troisième fois, arrivent encore le 28 et cessent le 5 juillet. Comme les précédentes, elles ont été constamment chargées de glaires.

L'estomac va beaucoup mieux. Depuis deux mois il n'y a eu aucune indigestion.

Les *feux* comprennent le haut de la poitrine; la lucidité n'est pas encore déclarée.

Du 8 *au* 16 *juillet.* — Interruption dans les magnétisations directes. Obligé d'aller à Lille, je laisse à la

malade une bague magnétisée au moyen de laquelle elle s'est endormie quatre fois. Dans un de ces sommeils elle a eu une crise; elle était seule, et s'est donnée, en se débattant sous l'effort de cette crise, de fortes contusions contre un lit près duquel elle s'était endormie. Ces contusions ont laissé des ecchymoses sur les cuisses et les bras.

La lucidité somnambulique est arrivée à tel point que la malade a pu, endormie, consigner sur le papier ses diverses impressions. L'écriture est nette, hardie.

17 *et* 18 *juillet*. — De retour de mon voyage, je reprends le traitement. Je mets en rapports avec la somnambule différents malades dont elle dépeint justement l'état.

Les *feux* atteignent l'épigastre, où la vue est transposée.

19 *juillet*. — A 11 heures du soir, on vient me prier de me rendre immédiatement auprès de la malade, qui depuis deux heures est en proie aux plus vives douleurs. J'arrive et la trouve endormie. Elle s'est mise, au moyen de sa bague magnétisée, dans l'état somnambulique pour être à même de suivre le travail qui se fait.

La crise est des plus fortes qui se puisse voir. Le ventre est ballonné comme s'il y avait grossesse de neuf mois. Dans la vessie et le foie ont lieu des contractions violentes. La matrice, qui depuis quelque temps était bien remise, est redescendue plus que jamais.

Mon premier soin est de la replacer. Pour cela, la main posée sur le ventre à la région ombilicale, je l'attire magnétiquement. La malade la sent remonter peu

à peu, et enfin reprendre sa position. Le ventre, un quart d'heure après, revient à l'état normal. Je ne calme pas les contractions de la vessie et du foie; les jugeant utiles, je les soutiens.

Enfin tout est rentré dans l'ordre. La malade est calme et me donne les renseignements suivants sur les causes et les suites de cette crise :

« La matrice s'est définitivement replacée au moyen « de violentes contractions qui ont amené des dou- « leurs analogues à celles de l'enfantement.

« Le foie s'est purgé de mauvais matériaux qu'en- « traîneront les selles du lendemain.

« Dans la vessie, une partie du sable qui en garnis- « sait les parois intérieures s'est détachée par pla- « ques, et sera déjectée par les urines, qui contien- « dront en outre une forte partie de sang. »

20 *juillet*. — Accomplissement de ces prévisions.

27 *juillet*. — Toujours prédites, les menstrues apparaissent et coulent 8 jours.

12 *août*. — Guérison radicale de l'amaurose à la suite d'une crise toute spéciale dans l'œil droit.

Le 16. — La malade se découvre un nombre infini d'hémorrhoïdes internes dans le rectum. Elle annonce la guérison de toutes celles du côté gauche sous trois jours. Le signe de cette guérison sera une évacuation sanguine.

Le 19 a lieu cette évacuation.

Le même jour, prévision d'une crise prochaine qui doit enlever momentanément la lucidité et la sensibilité somnambuliques. S'il en est ainsi, ce phénomène sera le signe certain de la guérison radicale à 30 jours de celui de la crise.

Transpirations nombreuses presque toujours annoncées. 35 magnétisations ont eu lieu depuis le 20 juillet.

24 *août.* — A 5 heures du soir, la malade arrive chez moi, pâle, défaite. A une heure de l'après-midi, se trouvant indisposée, elle s'est mise dans un fauteuil, et à 3 heures elle s'est reconnue sur le carreau, ne se rappelant nullement ce qui s'était passé dans ce laps de temps. Je l'endors immédiatement. Elle a eu la crise prédite comme prochaine le 19 août. Lucidité et sensibilité, tout a disparu comme elle l'avait également annoncé. Le jour de la guérison est le 24 septembre.

Du 25 *août au* 24 *septembre.* — 31 magnétisations sont pratiquées. 10 transpirations surviennent; *toujours* la nuit.

Le 26 *août.*—Venue des règles, toujours abondantes et d'une durée de six jours.

3 *septembre.* —Nouvelle crise. Le 10 la lucidité commence à renaître. De vives contrariétés viennent assaillir la malade et font porter le sang au cerveau. Pour arrêter cet effet, elle se recommande un bain de pied avec un demi-litre de vinaigre et 150 grammes de moutarde. Le cerveau va mieux. Le 20, des douleurs surviennent dans les reins. Elle ordonne un lavement de 2 têtes de *poireau*, J'ai mal entendu, et le lendemain je fais prendre 2 *pavots*. Ce médicament ayant arrêté le travail critique qui se faisait dans le foie et la vessie, la guérison se trouve retardée jusqu'au 2 octobre. Pour détruire l'effet narcotique du pavot sur ces organes, la malade s'ordonne des frictions sur le ventre avec du vinaigre chaud pendant cinq jours.

25 *septembre.* — Le travail critique a repris. Annonce, pour le lendemain, d'une crise devant amener une lucidité merveilleuse.

26 *septembre.* — Cette crise se déclare dans le foie et l'épigastre ; mais au lieu de la soutenir, je ne puis songer qu'à la calmer. Le souvenir d'une vive contrariété qu'éprouve la malade a fait refluer tout le sang au cœur. Elle étouffe ; des crachements de sang surviennent ; la figure est pourpre ; la fièvre se déclare. Pendant une heure, je souffle à froid sur le cerveau et dégage fortement par les jambes ; de temps à autre, je pose mes mains sur les tempes pour maîtriser la folie., puis je magnétise fortement les genoux et les pieds. Enfin je finis par devenir maître de cette double crise qui n'a pas duré moins d'une heure et demie.

La malade, revenue à elle, approuve tout ce que j'ai fait. « Il ne s'en est pas fallu d'un fil, me dit-elle, qu'il ne se déclarât une hémorragie au cerveau, ou même que je ne mourusse étouffée. Mais si moi je suis sauvée, ajouta-t-elle, je n'en puis dire autant de ma lucidité, que je regarde comme perdue à tout jamais. Pour que je devinsse d'une lucidité *étonnante* comme je le disais, cette crise devait être soutenue, et il vous a fallu l'arrêter. Ah ! l'on ne sait pas toute la fâcheuse influence d'une contrariété sur le somnambulisme. »

27, 28 *et* 29 *septembre.* — Une crise dépuratoire ce dernier jour. Elle intéresse l'estomac, qui se trouve définitivement purgé de toutes les glaires, de toutes les matières qui le tapissaient intérieurement. Les menstrues annoncées pour le lendemain doivent les entraîner.

30 *septembre.* — Arrivée des menstrues. La lucidité

de la malade revient, étonnante. J'en profite pour renouveler mes questions, que jusqu'ici elle n'avait pu résoudre, sur la cause et la marche de sa maladie.

« Je puis aujourd'hui, me dit-elle, vous satisfaire « pleinement. Tout m'est découvert. Ecoutez.

« Ma maladie date du premier jour de ma naissance; ma nourrice *avait eu la gale* dont elle n'avait « jamais été radicalement guérie; j'ai donc sucé un « lait empoisonné... Lors de mon sevrage, l'humeur « galeuse se porta sur les yeux; je devins aveugle... « Je restai un an dans cet état... Il me survint des « gourmes, et l'humeur trouvant une sortie au dehors, « dégagea la vue... Ces gourmes, je les gardai nombreuses jusqu'à l'âge de 12 ans; elles disparurent, « et avec elles ma santé... Le sang me gêna... c'est « alors qu'un *animal de médecin* me fit des saignées réitérées. Il appauvrit encore un sang déjà pauvre; « je tombai dans un état de langueur... A 16 ans, « j'eus la petite vérole... heureusement, car sans cela « je mourais à cette époque. Cette maladie créa un « émonctoire; mes humeurs se jetant encore une fois « au dehors, je repris un peu de santé... A 17 ans, je « me mariai... Je ne tardai pas à devenir mère... La « douleur de l'accouchement attira sur l'utérus une « grande partie des humeurs qui étaient restées en « moi, et j'eus une descente de matrice que mon médecin a traitée par des brûlements, des cautérisations continuelles; si bien que ce traitement a eu « pour résultat de me donner en plus un catarrhe de « vessie... Mon enfant, lui, est mort... le pauvre ange « ne pouvait vivre!

« A 24 ans, je fis une forte maladie de poitrine...

« Ah ! je le dois dire à la gloire de la médecine, elle a « fait, en cette occasion, une belle chose... c'est ce« pendant la même bête qui me soigna... Le poumon « gauche était ulcéré, engorgé de sang... j'éprou« vais de violentes palpitations de cœur.

« Je fus cette fois très-bien guérie... Il m'est seule« ment resté de ces palpitations une fissure dans la « cornée et l'œil droit.

« Ma maladie au foie, à laquelle j'attribue l'aman« rose, je l'ai gagnée par la cohabitation avec mon « mari, chez qui cet organe est gravement atteint.

« Mes migraines avaient leur source dans un dépôt « d'humeur galeuse au cerveau.

« La gastrite et l'entérite avaient pour cause de « principe cette même humeur partout répandue, et « pour cause complicative la maladie du foie. »

La malade prévoit pour le lendemain une douzaine de selles composées de matières ayant l'aspect de la chaux délayée, et par suite une fièvre qui la forcera de s'aliter.

Elle recommande de lui appliquer de temps à autre sur le ventre des serviettes chaudes, et s'ordonne :

1° Deux tisanes, l'une de bourrache, l'autre de camomille, à prendre alternativement ;

2° La pommade suivante pour graisser les hémorroïdes qui restent du côté droit du rectum, dans le cas où les garde-robes prédites les feraient sortir en grappe :

℞ : 1 marron en purée,
50 grammes beurre de cacao.

1er *octobre.* — La malade a compté 10 selles, et les matières déjectées étaient en effet comme de la chaux.

Elle a gardé le lit de midi à 6 heures. Les hémor-

roïdes ne sont pas sorties. « Il est à penser, me dit-elle, qu'elles ont crevé intérieurement ; car les dernières selles contenaient un peu de sang. »

Endormie, elle me donna l'assurance du fait. La magnétisation détermine une crise assez forte occasionnée par le travail simultané du foie et la vessie.

Prévision d'une crise *terrible* pour le lendemain, mais ce sera la dernière.

2 *octobre*. — La crise prévue a lieu en deux parties. Dans la première, qui dure un quart d'heure, se produisent à peu près les effets de la veille ; mais dans la seconde, d'une durée double, les contractions du foie et de la vessie prennent un caractère *terrible*, comme l'a prédit la malade. Les douleurs sont intolérables...

Il survient une roideur tétanique des bras puis de la jambe droite. Je dégage cette dernière, menacée d'une luxation sous l'effort de la tension musculaire.

Le laps de temps qui a séparé les deux parties de cette crise a été d'une demi heure. Dans ce moment de repos la lucidité de la somnambule a atteint le plus haut période. Elle me disait ce qui se passait à l'instant même chez le concierge de la maison, et le nom de six personnes qui se trouvaient dans la loge.

Je lui demandai alors quelle avait été la marche de la guérison. « L'humeur psorique, me répondit-elle, « a eu pour émonctoire, et dans l'ordre suivant : 1° les « urines, 2° les transpirations, 3° un vésicatoire qui « a triplement fonctionné tout le cours du traitement, 4° les diarrhées.

« Les glaires de l'estomac ont été expulsées par les « menstrues ; les matériaux hétérogènes qui séjournaient dans le foie, par les diarrhées. »

3 *octobre*. — Les suites de la crise d'hier ont été, dans la soirée et la nuit, deux évacuations alvines et des déjections par les urines du sable que restait contenir la vessie.

Maintenant les urines coulent limpides.

6 *octobre*. — Aujourd'hui Mme Froidcour est radicalement guérie. Son teint respire la santé la plus parfaite. Le corps, depuis deux mois, a repris de l'embonpoint, et nul ne se douterait, en la voyant, qu'elle termine à peine un long traitement.

Total des magnétisations : 122.

TRAITEMENT :

§ I. — *Magnétique.*

La magnétisation a été toujours locale et dirigée principalement sur l'épigastre, le foie et le bas-ventre, secondairement sur la partie frontale, et de temps à autre sur les reins.

Je n'ai usé de passes longitudinales qu'après des crises. La somnambule trouvait que ce genre de magnétisation donnait de la force, du ton. Quand je lui ai demandé si, en employant cette méthode, je serais arrivé à guérison, sa réponse a été négative. « Ces passes, a-t-elle ajouté, n'ont de propriété essentiellement curatives que dans les maladies où la vie est en moins. »

§ II. — *Médicamenteux.*

La malade a constamment fait usage d'eau magnétisée. Outre les résultats tout satisfaisants qu'a donnés ce médicament, j'en ai obtenu des effets déterminés certains. Ainsi, lorsqu'après de nombreuses garde-robes le corps s'était resserré, comme il ar-

rive dans l'état normal, si je magnétisais de l'eau avec la volonté de lui donner une vertu purgative, deux heures après l'ingestion du premier verre, le cours de ventre reprenait comme précédemment. J'ai tant de fois répété cette expérience, et toujours à l'insu de la malade, qu'il ne m'est plus permis de penser que le hasard pût être quelque chose dans l'effet voulu.

Quelques tasses d'infusion de camomille et de bourrache ont seules été administrées durant ce long traitement. Le magnétisme direct ou par l'intermède de l'eau a fait le reste, c'est-à dire presque tout.

EXPÉRIENCES.

Le somnambulisme de Mme Froidcour a présenté toute la série des phénomènes magnétiques : attraction, lucidité, sensibilité, catalepsie, invisibilité.

Je citerai particulièrement une expérience de ce dernier genre, qui, si elle a été obtenue, n'a pas, que je sache, été publiée,

J'avais plusieurs fois rendu invisibles à Mme Froidcour, lorsque je la réveillais, soit des personnes, soit des meubles, etc. Un jour il me vint à l'idée de magnétiser le flambeau et la bougie dans cette même intention. Ma pensée était que sans doute elle ne verrait ni l'un ni l'autre, mais apercevrait la flamme, ou du moins la clarté répandue dans l'appartement.

Mme Froidcour, éveillée, se plaignit d'être dans une obscurité profonde. Flambeau, bougie, flamme, clarté, tout avait disparu pour elle.

DERRIEN,
Secrétaire général de la Société
philanthropico-magnétique.

VARIÉTÉS.

Le magnétisme à Lyon. — La présence de M. le baron du Potet à Lyon ne sera pas, nous l'espérons, sans fruit pour le progrès du magnétisme. Nous avons parlé dans le dernier numéro de la séance publique donnée à l'Hôtel du Nord, et suivie d'un *Cours élémentaire de magnétisme* en dix leçons.

Les élèves qui ont suivi ce cours voulant donner à leur professeur un témoignage d'estime et de reconnaissance, l'ont invité à un banquet qui a eu lieu le 12 septembre dernier.

Ce banquet a été présidé par M. Guinand aîné, ingénieur. Au moment du dessert, la parole a été donnée à M. Marius Chastaing, rédacteur en chef de la *Tribune lyonnaise*, qui a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Réunis dans ce banquet pour offrir un dernier témoignage de reconnaissance à l'homme dévoué qui parcourt la France pour initier les populations aux bienfaits du magnétisme, au savant distingué dont le généreux apostolat ne sera pas sans fruit pour l'humanité, nous ne devons pas oublier que nous avons tous ensemble, et chacun en particulier, une mission à accomplir ; l'oublier, ce serait mal répondre à ce que notre honorable convive est en droit d'attendre

de nous. Montrons-lui qu'il n'a pas semé dans une terre ingrate, et que Lyon, la ville du commerce et de l'industrie, est aussi la ville des sciences et des arts; que notre patrie accueille toutes les idées grandes, généreuses, utiles. Ainsi il recevra le prix de ses travaux parce qu'il dira : Ma voix n'a pas été stérile, et j'ai trouvé un écho dans l'esprit comme dans le cœur des Lyonnais.

« Ne nous séparons donc pas sans lui promettre qu'à son retour, une école digne de lui, dont il pourra s'avouer le fondateur et le maître, existera à Lyon.

« Sachez-le bien, messieurs, les impressions du moment s'effacent, le temps engloutit les meilleures résolutions; pour maintenir les unes et les autres, il faut mettre la main à l'œuvre.

« Soit que nous rétablissions sur des bases nouvelles et plus solides l'ancien *Athénée électro-magnétique*, soit que nous établissions, à l'instar de Paris, une *Société de mesmérisme*, il nous faut agir promptement et avec vigueur pendant que nos esprits sont encore sous le charme de l'enseignement que nous avons reçu.

« Nous devons tenir à honneur de donner au magnétisme l'importance scientifique qui lui est due; car à vos yeux, je l'espère, il est comme aux miens la science primitive, la doctrine par excellence.

« Le magnétisme est la connaissance de l'esprit vital qui, venant de Dieu même, anime tous les êtres par une chaîne non interrompue, quoique nos sens ne puissent en percevoir les divers anneaux, les relie à l'auteur suprême de toutes choses. Quelle plus noble étude que cette doctrine, que cette science! et c'est

pourquoi les fondateurs de l'Athénée commencèrent leur programme par ces mots du poëte : « Heureux qui peut connaître les principes des choses ! »

« Cette étude satisfait les plus nobles instincts de l'homme,

« Ange déchu qui se souvient des cieux. »

et qu'un désir profond, insurmontable, porte toujours à chercher dans le champ de l'inconnu un aliment à l'inquiète curiosité de son âme.

« Cette étude est encore un bienfait pour l'homme considéré seulement dans sa vie physique.

« Le magnétisme est la médecine universelle dont celle qu'on enseigne dans les facultés n'est qu'une imitation grossière. Pourquoi ? parce que le magnétisme est la vie même, et l'on comprend que l'art qui enseigne à augmenter la force vitale de l'être souffrant est bien plus propre à rendre la santé que celui qui ne sait combattre la maladie que par l'emploi de matières inertes, privées de tout principe de vie. On comprend que cette force vitale nouvelle, s'infiltrant par tous les pores, est bien plus puissante et aidera la nature de son travail de répulsion contre les principes morbides d'une manière bien plus efficace que tous les médicaments.

« Enfin, le magnétisme est l'auxiliaire de la chirurgie; dont les opérations douloureuses ne seront plus arrêtées par aucune crainte, puisque la partie malade aura déjà en quelque sorte été retranchée du corps par le phénomène de l'insensibilité.

« Nous vous disons donc adieu, monsieur du Potet; mais nous vous disons aussi au revoir; car les liens qui

es sont formés entre nous ne seront pas rompus par l'absence, et vous aurez un souvenir pour ceux qui ont été si peu de temps vos élèves, mais qui seront toujours vos amis.

« Permettez-moi, comme organe très-secondaire, il est vrai, mais consciencieux de la presse vouée au progrès, de vous offrir le juste tribut des hommages qui vous sont dus.

« J'ai cherché à me rendre compte de votre enseignement et j'en ai reconnu la sagesse.

« Vous avez pensé que, sans détruire les illusions que les esprits portés au mysticisme aiment à se faire sur l'essence divine du fluide magnétique, il fallait auparavant l'expérimenter dans sa partie curative, c'est-à-dire immédiatement applicable au soulagement de l'humanité.

«J'ai recueilli vos paroles empreintes, d'une foi vive et d'un sens profond. « Laissons au temps le soin de « faire de nouvelles découvertes ; n'abîmons pas nos « esprits dans les mystères insondables d'une psy- « chologie trop voisine de l'erreur pour qu'on l'ac- « cepte comme vérité démontrée, trop voisine peut- « être aussi de la vérité pour qu'on s'arme contre elle « d'un scepticisme inintelligent. Mais avant tout con- « stituons le magnétisme à l'état de science avouée, « et, pour accélérer son triomphe, ne laissons aucune « chance à l'incrédulité railleuse, au charlatanisme « effronté et cupide. »

«Vous avez fait, et j'oserai le dire, dût votre modestie en souffrir, vous avez fait pour cette science nouvelle, ou pour mieux dire retrouvée par Mesmer, ce que Descartes, en introduisant le doute philoso-

phique comme criterium des connaissances humaines, a fait au XVII[e] siècle pour toutes les sciences.

« J'ai prononcé le nom de Mesmer ; il doit être invoqué avec vénération dans cette assemblée, la première qui se soit formée à Lyon sous ses auspices.

« Je vous propose donc, messieurs, un toast :

« A Mesmer, génie méconnu jusqu'à ce jour ;

« A ses disciples, et en particulier à M. du Potet ;

« Au triomphe du magnétisme. »

Après ce discours, M. Joly a lu les vers suivants, qui, au mérite de la pensée, joignent celui de la difficulté vaincue ; car la réunion de la première lettre de chaque vers forme un acrostiche :

A l'homme qui, bravant le stupide empirisme,
U n temps bien long, hélas ! soutien du magnétisme,
B on et compâtissant aux maux du genre humain,
A su calmer, guérir ; en imposant la main,
R animer le mourant ! Grâce à ce Prométhée,
O n croit à l'art divin ; l'homme n'est plus athée.
N e cessant d'enseigner l'œuvre du grand Mesmer,
D es sots il brave encor plus d'un sarcasme amer.
U tilisons, messieurs, l'art qu'il peint avec âme,
P énétrés comme lui de l'ardeur qui l'enflamme...
O h ! qu'on doit admirer sa noble mission,
T out son savoir devient notre possession.
E nsemble ici portons plus d'un toast à sa gloire,
T ous en chœur, de nos vœux appelons la victoire.

M. Romano, dans une improvisation brillante et animée, s'est rendu spécialement l'interprète des élè-

ves qui ont suivi le cours de M. du Potet, et a demandé qu'il voulût bien accepter le titre de *président d'honneur* de la société mesmérienne projetée, qui prendra le titre d'*Athénée magnétique*.

M. le baron du Potet, dans une allocution chaleureuse prononcée avec émotion, a remercié l'assemblée et porté un toast au succès de l'*Athénée magnétique*, en engageant les convives à persister dans l'étude rationnelle du magnétisme suivant les principes simples et clairs enseignés par lui, et qui ont le mérite d'être fondés sur la logique et l'expérience. « Une « vérité humanitaire, a-t-il dit, a besoin, comme toute « vérité, de démonstration ; opérez donc des œuvres « qui attestent votre pouvoir, soulagez ceux qui souf- « frent tout en les instruisant. Vous forcerez une phi- « losophie orgueilleuse et ignorante à s'incliner de- « vant des faits qui prouvent l'immortalité de l'âme, « font cesser des doutes cruels et nous consolent dans « nos afflictions. » Ce discours ayant été improvisé, comme toutes les leçons de M. du Potet, nous sommes forcés de nous en tenir à ce court aperçu.

Avant de se séparer, M. du Potet a pris la parole et a porté le toast suivant à un homme que sa science recommande autant que son patriotisme, et qui, après avoir suivi constamment le cours de magnétisme et souscrit au banquet, a été forcé de s'absenter par une circonstance particulière.

« A M. le docteur Balme.

« A cet homme vénérable, qui, dédaignant les préjugés de l'école, est venu nous témoigner, en encourageant nos efforts, que la science, pour les hommes d'élite, ne consiste pas dans une suffisance orgueil-

leuse, se bornant à conserver intact et sans l'augmenter le dépôt des connaissances acquises, mais bien dans une louable émulation, dans une marche incessante et continue vers le progrès.

« A M. le docteur Balme, qui, riche lui-même d'une vaste et profonde érudition, a compris et mis en pratique le majestueux exemple de Caton, ne dédaignant pas d'aller, dans un âge avancé, s'enquérir d'une science nouvelle. »

Après le banquet, le président a proposé une collecte en faveur d'un brave homme dont l'infortune lui a été signalée. Cette collecte a produit 20 fr. 30 c.

(*Tribune lyonnaise.*)

Revue des journaux. — *La Mouche* des 15 et 29 septembre mentionne la présence de M. du Potet à Mâcon, et l'opération chirurgicale faite à Cherbourg le 19 du même mois.

La Démocratie pacifique du 2 octobre fait précéder d'un commentaire très-favorable le procès-verbal de la dernière opération chirurgicale de Cherbourg.

La *Clinique de Marseille* du 16 septembre continue ses attaques contre le magnétisme. Elle admet l'existence de l'agent, mais combat comme frauduleux les effets exhibés par M. Piard, qui se fait appeler *docteur Laurent*. Si le rédacteur de la *Clinique* laissait de côté l'ignorance du prétendu docteur pour examiner attentivement les phénomènes magnétiques qu'offre Prudence, il écrirait autrement. Ignore-t-il que le rapport de 1784, qu'il cite sans cesse, est mensonger, et que c'est dans un mémoire secret que les commissaires ont exprimé leur opinion véritable ? N'est-il pas temps

de laisser Bailly, Franklin, Lavoisier, avec leurs mensonges; Virey, Dubois (d'Amiens) avec leurs injures; Burdin avec son prix qui cache un piége, pour étudier enfin par soi-même un fait si facile à produire? Pourquoi semer l'erreur quand on peut répandre la vérité si aisément?

BIBLIOGRAPHIE.

RÉPONSE au pamphlet les *Médecins dévoilés*, par L. COUTURIER. Brochure in-8°. Paris, chez Moquet. Prix : 75 c.

Jamais les presses ne gémirent pour donner le jour à si maigre pamphlet. La force, la vigueur, l'énergie incisive de l'attaque contrastent avec la faiblesse, l'asthénie de la défense. Autant M. Déhaut est précis dans ses accusations, autant son adversaire se montre diffus, embarrassé dans ses réfutations. Mais on lui pardonne aisément, la cause est si ingrate!

Le magnétisme, défendu énergiquement par l'auteur des *Médecins dévoilés*, ne pouvait trouver grâce aux yeux de M. Couturier, qui ne croit mieux faire que de répéter les accusations banales qu'on nous jette à la face en dépit du bon sens.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

Le magnétisme, ce fruit de l'intelligence, se répand maintenant de lui-même; il n'est plus au pouvoir des savants d'empêcher ses progrès.

Ce qu'il faut établir maintenant, c'est la règle judicieuse de son emploi ; ce sont les erreurs dont il est cause qu'il faut empêcher et détruire; c'est enfin l'enseignement rationnel des phénomènes qu'il produit, et surtout la loi qui préside à leur développement.

C'est une tâche plus difficile qu'on ne l'imagine; car déjà des croyances sont établies, des faits sont dénaturés, et le somnambulisme, effet simple du magnétisme, est considéré comme en étant le but, tandis qu'il n'est au contraire qu'un des effets de son action variée qu'il faut faire rentrer dans la classe des faits généraux. Il faut aussi détruire des méthodes vicieuses nées avec Mesmer à l'enfance de la science, et que Mesmer lui-même eût considérablement modifiées. Mais il est des magnétiseurs qui n'apprennent rien, qui ne marchent pas; ils sont encore à 1784, et ne sortent point des baquets. Ce qui contribue aussi à retarder le progrès de la science magnétique, ce

sont tous les aventuriers magnétiseurs qui ne voyagent qu'avec des somnambules, et n'ont à offrir à la curiosité que des faits de sommeil qui, seraient-ils prouvés mille fois, n'avanceraient en rien la vérité. Ordinairement, à côté de faits vrais qu'ils présentent il s'en glisse de faux; la lumière projetée par les premiers est aussitôt éteinte par les erreurs et les faits négatifs, ce qui cause un tort irréparable; car il est difficile de faire revenir des gens qui ont ou qui croient avoir été trompés. Robert Houdin est bien plus habile que tous ces magnétiseurs de pacotille; il fait tout ce qu'ils font mieux qu'eux. Jamais d'erreur avec lui, et cependant il n'emploie point le magnétisme, il a la franchise de le dire; mais le dirait-il, que son assertion ne pourrait soutenir l'examen. Plus sage, il ne dit point *qu'il arrêtera le vent, qu'il fera tomber la pluie*; il se borne à *la seconde* vue; il applique des bandeaux simples, et laisse le masque de plomb et autre invention, les regardant comme superflus.

Quoi! les hommes ne peuvent considérer froidement la vérité; il faut, pour les séduire, toujours du merveilleux et de l'incompréhensible; le réel, l'exact n'a que peu de puissance sur les communes intelligences. Et c'est ainsi que les prêtres ont pu altérer la religion du Christ, les médecins se moquer si longtemps du public. Ah! de grâce, écoutez-moi un instant. L'action simple du magnétisme est déjà une grande merveille; pourquoi donc, avant de l'avoir étudiée, vouloir tout à coup pénétrer dans un monde inconnu? L'enfant peut-il avant le temps franchir l'espace? S'il veut courir, ne fait-il pas des chutes? Ah! vous êtes comme lui, et ceux qui vous ont dit que vous pouviez

courir étaient des fous ou des enfants. Je sais bien que les enthousiastes et les *professeurs* de magnétisme vont trouver ridicule ma manière de voir. A leur point de vue ils ont raison; car ils verraient leur importance et leur profit grandement diminuer. Ce n'est pas pour eux que j'écris; c'est pour vous, mes chers élèves de Lyon. Vous me comprendrez, vous entendrez mon langage; vous avez examiné les faits que j'ai produits devant vous. Sans doute vous avez reconnu que celui qui sait vraiment n'a pas besoin de grands déploiements de force pour obtenir de grands résultats; la nature semble lui obéir, car il entre de suite dans ses desseins; tout ce qu'il fait, il le rend compréhensible, l'explique aux intelligences les plus bornées, et leur donneainsi la véritable méthode d'expérimentation, celle sans laquelle on ne peut acquérir une instruction solide. C'est donc sans crainte que je vous parle à cœur ouvert; je ne redoute point que vous condamniez ma franchise. Que voulez-vous, que rechons-nous? la vérité surtout. Eh bien, ayant même but, mêmes pensées, je crois être ici votre interprète, quoique n'étant plus votre maître. Il faut donc ensemble dégager le magnétisme des erreurs répandues par ceux qui l'enseignent, afin que ces professeurs bâtards arrivant parmi vous ne puissent surprendre personne. Soyez-en certains, ils y viendront avec leur dormeuse, leur masque de plomb, leur triple mouchoir, leur jeu de cartes, que sais-je? avec leur ignorance, assez osés qu'ils sont pour se présenter comme interprètes de la divine science magnétique.

Ceci, mes chers élèves, devait précéder la communication que je veux vous faire de loin; car quel que

soit un enseignement, il reste toujours quelque chose à dire, quelques conseils à donner ; vous m'avez montré tant de sympathie, que je ne crains ni de vous déplaire dans mes conseils, ni de vous trop parler de magnétisme.

(*La suite au prochain numéro.*)

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

ATTAQUE DE NERFS. — Dans le courant du mois de juin 1839, je fus appelé dans un magasin de nouveautés de mon voisinage pour donner des secours à une jeune personne que l'on disait prise de convulsions. Je ne connaissais personne dans cette maison, où moi-même j'étais à peu près inconnu. Je trouvai une jeune personne de dix-sept à dix-huit ans qui se débattait avec effort contre les étreintes de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient des hommes ; elle était en proie à une violente attaque de nerfs. La dame, maîtresse de la maison, me dit que cette jeune personne, habituellement fort douce, un peu railleuse de caractère, très-gaie, ayant été fort bien élevée et dans des principes religieux, était chez elle depuis près d'un an ; qu'elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable depuis qu'elle était dans sa maison, et qu'on ne pouvait soupçonner la cause d'un pareil accident, la jeune personne n'ayant, à sa con-

naissance, éprouvé aucune espèce de contrariété. Cette dame me dit en outre que des revers de fortune avaient réduit le père de cette demoiselle à un état de gêne assez pénible, et que c'était par suite de cette situation inattendue qu'il avait été obligé de placer sa fille dans une maison de commerce; que cependant celle-ci, par suite de la gaieté naturelle de son caractère, avait assez facilement pris son parti et avait eu peu de peine à s'accoutumer à sa nouvelle situation.

La pauvre jeune fille se débattait en poussant des cris plaintifs, et les efforts réunis de ceux qui la tenaient n'étaient pas toujours suffisants pour l'empêcher de sauter hors du lit sur lequel on cherchait à la maintenir. Ses mâchoires étaient tellement serrées qu'il eût été impossible d'introduire la moindre chose dans la bouche, et d'ailleurs il est extrêmement dangereux dans ces sortes de cas de faire violence aux malades pour leur faire avaler quelque liquide; la constriction du gosier est souvent telle que le mouvement de déglutition est impossible, et l'on pourrait risquer de faire passer le liquide dans le larynx et la trachée-artère, et de causer ainsi la suffocation du malade que l'on chercherait à soulager.

L'état de cette jeune personne me fit véritablement pitié, et je regrettais sincèrement de ne pouvoir efficacement la soulager. J'allais même me retirer après avoir conseillé tout ce que je croyais le plus propre à lui faire quelque bien, lorsqu'il me vint tout à coup la pensée d'essayer sur elle l'effet du magnétisme. Je n'avais jamais eu l'occasion de voir employer l'action magnétique dans un cas semblable, et je pensais que l'état de crise dans lequel se trouvait cette malade

pouvait s'opposer à ce qu'elle reçût aucune influence du fluide magnétique; je me trompais pourtant.

Pendant que l'on tenait la jeune personne et qu'on la préservait contre elle-même des efforts désordonnés qu'elle faisait pour se précipiter à terre ou contre la muraille, je plaçai ma main droite à quelques pouces de son épigastre, et je m'efforçai de magnétiser *avec une grande force de volonté*. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que la résolution complète des membres s'opéra; la contracture musculaire et les mouvements tumultueux cessèrent simultanément, et les personnes qui maintenaient la malade furent bien surprises de sentir graduellement affaiblir sa résistance. En peu d'instants, à l'aide de quelques passes convenablement dirigées, la malade passa de l'état le plus frénétique au somnambulisme le plus calme qui se puisse imaginer. Je ne pus toutefois la faire parler, et je jugeai convenable, puisqu'il n'y avait plus rien à craindre pour elle, de laisser la malade dans cet état, dormant paisiblement d'un sommeil doux et réparateur; seulement je priai qu'on ne la laissât pas seule, et qu'on la surveillât attentivement. Je retournai deux heures après chez la malade, et je la trouvai dans le même état; toutefois il s'était manifesté un phénomène que je n'avais pas encore eu ocasion de remarquer: les jeunes compagnes de ma somnambule, ne pouvant maîtriser leur curiosité, n'avaient cessé de l'interroger malgré ma défense; il en était résulté que la malade, sans s'éveiller s'était mise en rapport avec chacune d'elles; de sorte qu'elle causait avec ses camarades sur toutes sortes de sujets, mais particulièrement des choses qui étaient

l'objet de ses occupations ordinaires; elle les faisait beaucoup rire, en contrefaisant par ses gestes et surtout par ses paroles une des pratiques de la maison, personne fort exigeante, passablement ridicule, et surtout très-difficile à contenter. Je voulus faire cesser cet état et j'essayai de réveiller ma somnambule; mais, à mon grand étonnement, je ne pus y parvenir, quelque chose que je fisse pour cela. Surpris de cet incident, mais ne voyant pas grand inconvénient à laisser les choses dans cet état jusqu'au lendemain (il était alors fort tard), je me retirai en recommandant expressément qu'on laissât la malade dans le repos le plus absolu. J'appris depuis que mes conseils n'avaient point été suivis, et que pendant une grande partie de la nuit les jeunes filles, que cela amusait, n'avaient cessé de rire et de causer avec elle.

Le lendemain matin, je trouvai ma malade assise sur son lit; ses yeux étaient fermés; elle voulait, disait-elle, s'habiller pour descendre au magasin; une de ses compagnes lui présentait en riant un miroir, et elle était fort occupée à rassembler ses cheveux pour les fixer sur sa tête. Alors commença la plus singulière scène qui se puisse imaginer. Dès que la jeune personne connut que j'étais là, elle m'adressa les plus vifs reproches sur l'état de captivité et de dépendance dans lequel je l'avais, disait-elle, réduite, invoquant l'autorité de son père contre moi, et priant qu'on l'allât chercher, ce qui au reste était déjà fait sur mon avis, mais il demeurait hors Paris. « Je sais bien, « disait-elle, qu'il n'y a point de sorciers... non, je « ne crois point aux sorciers, Dieu ne le permettrait « pas... Mais cependant quel pouvoir avez-vous? Il y

« a là quelque chose d'incompréhensible! Quel droit « avez-vous sur moi? Pourquoi me lier, me tenir ainsi « enchaînée à votre volonté? Je ne puis ouvrir mes « yeux; il faut pourtant que j'aille au magasin..... « Déliez-moi, etc., etc. » Tout cela était dit avec autant de facilité que si elle eût été dans l'état le plus naturel. J'essayai de nouveau de la réveiller; j'y parvins presque; elle ouvrit un instant les yeux, nous regarda; mais, à mon grand étonnement, elle retomba dans son état somnambulique. — « Vous voyez, ma- « demoiselle, que je ne vous veux aucun mal, lui dis- « je, puisque je ne demande pas mieux que de vous « voir libre et éveillée. L'état dans lequel vous êtes « n'a rien de bien fâcheux. C'est en effet moi qui vous « y ai mis, mais c'était avec l'intention de vous être « utile; et en effet je vous ai préservée d'accidents « graves et tirée d'une situation critique; vous me « devez plutôt quelque reconnaissance. — Tout cela « n'empêche pas, répondit-elle, que c'est fort mal à « vous d'abuser de ce pouvoir que vous avez pour tenir « une pauvre fille captive et l'empêcher de faire même « ses nécessités. — Mais je ne vous en empêche point, « je vais même me retirer pour vous laisser plus de « liberté. » — Je m'éloignai un peu et on lui présenta un vase de nuit, sur lequel, étant descendue du lit, elle se plaça avec quelque difficulté. — « Je ne peux « pas, dit-elle, ce méchant homme m'empêche d'uri- « ner, et j'en ai pourtant bien envie. »

J'étais véritablement assez embarrassé au milieu de gens qui ne savaient peut-être que penser de moi et des reproches que l'on m'adressait. Je m'approchai de la malade, et faisant quelques passes magnétiques

sur le bas-ventre et sur les reins, *je veux*, lui dis-je, que vous puissiez uriner. Aussitôt nous vîmes cette jeune personne, dont les habitudes de modestie n'étaient pas douteuses au dire de ceux qui l'entouraient en ce moment, relever son vêtement de nuit, comme si elle eût été en pleine campagne, se poser sur le vase et évacuer en notre présence, et à son grand contentement, une telle quantité d'urine que je crus qu'un seul vase ne suffirait pas ; je n'exagère pas en disant qu'il y en avait plus de deux pintes. Cela fait, elle se remit dans son lit, exprimant tout le plaisir qu'elle ressentait de se voir débarrassée de la gêne qu'elle éprouvait ; mais je ne pus encore la réveiller.

La jeune personne avait bu le matin une tasse de lait ; elle aurait pu manger, j'en suis convaincu ; il n'y avait donc nul inconvénient à la laisser quelque temps dans cet état et attendre tranquillement la cessation de son somnambulisme obstiné ; il se serait dissipé de lui-même, et il n'aurait d'ailleurs point eu lieu, j'en suis convaincu, si on eût laissé la malade tranquille pendant la nuit, ainsi que je l'avais ordonné. Mais faire partager ma sécurité à des gens fort peu éclairés et manifestement mal disposés envers moi, était chose impossible. Aussi à l'arrivée du père, qui eut lieu dans la matinée, les langues, jusque-là contenues, se délièrent, et on lui fit le récit de ce qui s'était passé, sans manquer, bien entendu, de l'accompagner des ornements les plus merveilleux ; sa fille n'était ni plus ni moins qu'*enchantée* ou *ensorcelée*. A une époque plus reculée ou dans un lieu éloigné de la capitale, cette aventure aurait pu devenir funeste pour le médecin. Le père, homme d'un sens assez étroit,

commença, lorsqu'il me vit, par me déclarer qu'il n'était pas *partisan du magnétisme* ; à coup sûr il en avait bien le droit, mais il ne le connaissait certainement pas. Il me remercia pourtant de mes soins, et me dit qu'il avait envoyé chercher le médecin qui connaissait le tempérament de sa fille. Je vis clairement qu'il ne se souciait pas que je dirigeasse le traitement de la malade, et je me bornai à lui proposer de continuer, sans aucune autre espèce d'intérêt que celui de la science, à voir sa fille conjointement avec le médecin de son choix, ou tout au moins de me trouver avec ce médecin, pour lui expliquer ce qui s'était passé; il consentit à cette dernière proposition. Mais le hasard fit que je rencontrai un médecin avec lequel je ne pus m'entendre, et notre conférence ne fut pas longue. Sur le conseil de ce médecin, on plaça la malade, toujours en état de sommeil, dans une voiture et on l'emmena chez son père.

J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu suivre cette intéressante observation ; je l'eusse pu sans doute, puisque le père y consentait ; mais j'avais manqué de patience, et le mal était irréparable. J'appris depuis indirectement que l'on avait administré à la jeune malade force potions antispasmodiques, et que les choses s'étaient passées, heureusement pour elle, à peu près comme elles se seraient passées si on ne lui eût rien fait du tout; on eût bien mieux fait de la laisser absolument tranquille, ainsi que je l'avais conseillé.

Docteur BESUCHET.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE CAEN.

L'an dernier, la *Revue magnétique* fit le relevé des sociétés de magnétisme, qu'elle trouva être au nombre de onze, tant en France qu'à l'étranger. Mais plusieurs ne figurent que nominalement dans ce travail qui avait pour but de faire connaître la composition et les travaux de chacune d'elles. De ce nombre se trouvait celle de Caen, dont voici la composition actuelle :

MM. Abel VAUTIER, député, *président;*
PERRIER, docteur-médecin, *secrétaire;*
BLIN, chimiste, *trésorier.*

Des modifications devant être apportées à sa constitution et sa base élargie, la liste des membres et la nature des travaux seront ultérieurement publiées.

ATHÉNÉE MAGNÉTIQUE DE LYON

Appel ayant été fait aux magnétiseurs de Lyon pour créer une société qui remplaçât l'Athénée *électro*-magnétique, dissous depuis quelques années, plusieurs y ont répondu, et la nouvelle société, après quelques réunions préparatoires, a été définitivement constituée le mercredi 7 de ce mois. Voici l'avis qui nous en est donné par M. le secrétaire :

« ....Dix-sept membres sur environ vingt souscripteurs étaient présents. On a procédé à l'élection des membres du bureau, qui est ainsi composé :

« MM. GERBAUT, pharmacien, *président;*
« GUINAND, ingénieur, *secrétaire général;*
« DUSEIGNEUR, négociant, *secrétaire part.;*
« FAVRE, dessinateur, *trésorier;*
« MERAUGE, rentier, *bibliothécaire.*

« Notre règlement est un acte de société bien simple par lequel nous sommes engagés à une cotisation annuelle de 20 fr. Les séances ont lieu le mercredi de chaque semaine, et provisoirement chez M. Favre, place Croix-Pâquet, n° 11, etc., etc. »

CONFÉRENCES DOMINICALES

Au bureau du *Journal du magnétisme.*

11 *octobre.* — M. Derrien lit la relation d'une cure d'affection chronique (*voyez* page 192); M. Lacoste fait verbalement un rapport sur une guérison d'hémiplégie ancienne. M. Laporte lit plusieurs relations de maladies guéries par le magnétisme et le somnambulisme. Ces divers rapports seront insérés ou analysés dans ce journal.

18 *octobre.* — M. du Potet tire de l'examen des rapports des conséquences pratiques que tous les nouveaux faits sanctionnent. M. Derrien magnétise Mme Froidcour, l'attire et lui imprime, à volonté, un mouvement de rotation sur elle-même semblable à une valse. Nous aurons à reparler de cette expérience

curieuse. Des tentatives d'invisibilité réussissent parfaitement. Il en est de même pour l'intuition.

25 *octobre.* — M. Hébert (de Garnay) expose l'état de nos connaissances sur les *hallucinations* morbides et provoquées magnétiquement. MM. Gentil et du Potet font quelques observations sur ce travail, qui sera publié dans ce journal lorsqu'il aura subi l'épreuve de la discussion. Des expériences démonstratives sont ensuite faites par M. du Potet.

N. B. Les questions à l'ordre du jour sont : 1° des *illusions*, corollaire des hallucinations ; 2° *de la légalité de la pratique du magnétisme.*

VARIÉTÉS.

Sympathisme. — Au mois d'avril 1843, la demoiselle C... étant malade depuis plusieurs mois par suite d'une suppression, je songeai à employer le magnétisme pour obtenir sa guérison et le retour des règles. Dès la première magnétisation, elle tomba en somnambulisme et annonça pour une époque rapprochée le retour du flux menstruel, et par suite sa guérison. Comme elle donnait des preuves d'une grande lucidité, et que les phénomènes qu'elle présentait en somnambulisme étaient d'autant plus intéressants pour moi, que je n'avais jamais magnétisé d'autres personnes, et qu'elle était pour ainsi dire la première somnambule que j'eusse vue, je continuai à la magnéti-

ser après sa guérison. Entre les faits curieux dont ma famille et moi avons été témoins par suite de la magnétisation de cette jeune personne, j'ai surtout remarqué comme très-intéressant celui dont suivent les détails.

Le 6 mai, pendant la vingt-septième magnétisation, ma somnambule m'avait présenté des faits assez curieux de lucidité. Environ dix minutes après son réveil complet, et une démagnétisation qui paraissait complète, la demoiselle C... passant dans la salle à manger, à une certaine place où elle avait pourtant passé déjà très-souvent, fut tout à coup saisie d'un spasme profond et tomba évanouie. Appelé aussitôt, je la relevai et la fis asseoir dans un fauteuil apporté sur le lieu même de sa chute, et là je la magnétisai de mon mieux, pendant que ma famille réunie lui prodiguait tous les soins usités en pareille circonstance, et lui faisait respirer du vinaigre, de l'éther, de l'eau de Cologne, etc.; mais tous ces soins étaient inutiles. Alors nous la portâmes sur un lit dans une pièce voisine; elle y recouvra vite l'usage de ses sens, et déclara ne ressentir d'autre effet qu'une lassitude générale dans tous les membres; peu d'instants après, elle s'endormit naturellement et passa tranquillement la nuit. Le lendemain, à son réveil, elle ne ressentit nullement les suites de l'accident de la veille. Ce jour-là, qui était un dimanche, je la magnétisai un instant dans la journée; mais comme il y avait des témoins, elle ne me parla nullement de son évanouissement ni des causes qui l'avaient produit; mais le lundi, 8 mai, l'ayant magnétisée le soir, et me trouvant seul avec elle, elle me dit qu'elle avait éprouvé cet évanouisse-

ment parce qu'elle avait passé *dans un endroit où il y avait du fluide de mon fluide d'un jour que j'avais été malade comme elle*. Ne me rappelant aucune circonstance qui pût se raccorder avec ce que cette phrase signifiait, je lui fis répéter plusieurs fois ces paroles, tâchant d'obtenir d'autres éclaircissements; mais elle ne fit que me répéter : *Vous avez été malade comme moi, à la même place, et il y avait du fluide de votre fluide de ce jour-là, et quand j'ai passé dessus il m'a rendu malade comme vous*. Ne pouvant me rappeler la circonstance qu'elle désignait ainsi, malgré tous mes efforts pour me la remémorer, je la réveillai, en réfléchissant encore à ce qu'elle venait de me dire. Bien qu'elle eût voulu me dire cela en particulier, j'en fis aussitôt part à ma mère, afin qu'elle m'aidât à expliquer ce fait.

Ma mère ne fut pas longtemps à comprendre le sens de ces paroles, car la circonstance qu'elle rappelait l'avait affectée beaucoup plus vivement que moi. En effet, le 8 août 1842, plus de huit mois auparavant, en coupant un morceau de bois, je m'étais fait au doigt une coupure légère en réalité, mais qui saignait beaucoup, et par un effet que je ne cherche pas à expliquer, sentant que je tombais en faiblesse, je voulus me lever d'un siége sur lequel j'étais assis dans la salle à manger pour aller me mettre sur un lit voisin; mais mes forces m'abandonnèrent tout à coup. J'étais tombé sans connaissance à la même place et dans la même direction où ma somnambule, que je ne connaissais nullement alors, et qui ne me connaissait pas davantage, ne l'ayant connue qu'au mois de janvier 1843, devait tomber plus de huit mois après. Ayant reconnu la vérité de ses paroles de la

veille, et craignant que le même accident ne se répétât fréquemment, tant que la cause existerait, je questionnai le lendemain ma somnambule en état magnétique pour savoir s'il se renouvelerait, et ce qu'il fallait faire pour l'éviter; elle me répondit qu'elle prévoyait un second accident semblable dans un temps peu reculé, mais qu'il était inévitable, quoi que l'on pût faire; que d'ailleurs ce serait le dernier, et que le seul secours à lui donner serait de la retirer immédiatement de la place fatale.

En effet, quelque temps après, sa mère s'opposant à ce qu'elle fût magnétisée davantage, bien qu'elle y eût consenti dans le principe, pensant sans doute en retirer un lucre qui n'arrivait pas, vint subitement la retirer de notre maison malgré ses instances vives et réitérées pour y rester. Dans un moment où, discutant assez vivement avec la mère, elle passa sur le point fatal, elle tomba évanouie, de la même manière et dans la même direction où j'étais tombé moi-même au mois d'août précédent, et elle environ deux *mois* avant. Je me rappelai aussitôt sa prédiction; je la retirai de là et la transportai sur un lit, où elle reprit immédiatement ses sens. Ce fut en effet la dernière fois, ainsi qu'elle l'avait prédit; car une heure après elle quittait la maison pour ne pas y revenir de longtemps.

Il y a dans ce fait de la sympathie, de la prévision, et on pourrait peut-être dire de la fatalité. Je laisse à d'autres le soin d'en donner l'explication; mais ce n'est qu'en recueillant des faits semblables ou analogues que l'on parviendra à en découvrir la véritable cause.

A.-R. Guinaud.

Le ciel ouvert. — Femmes innocentes et persécutées, femmes coupables volontairement et involontairement, femmes pour qui les feux d'hymen et les feux d'amour ne peuvent plus s'allumer, fille qui se traîne à l'autel par obéissance pour ses parents, fille qu'on y voit courir malgré les siens, femmes de tous âges, de toutes conditions, que les chagrins vieillissent, et qui jouiriez de trop de félicité si vous aviez été comprises, venez retremper vos âmes abattues dans le fluide magnétique; vous sortirez jeunes et belles de cette fontaine de Jouvence; bercées par ses flots invisibles, vous vous y endormirez; vous demanderez toutes à votre magnétiseur *de ne jamais vous réveiller*. Ce doux état est la béatitude même; c'est un état de pureté qui rend la terre indigne de vous porter : aussi l'avez-vous quittée, cette sphère de corruption!

Vous êtes au ciel, vos extases et vos paroles le prouvent; vous y rêvez le bonheur, et c'est pour cela que vous voulez toujours dormir; ce sommeil vaut mieux, dites-vous, que toutes nos réalités d'ici-bas. Le parjure, la déception, les mécomptes sont inconnus aux régions célestes; l'ineffable félicité se peint sur les visages et embellit jusqu'aux plus laids...

Ce divin état, n'en doutez pas, est une émanation de la toute-puissance; c'est le ciel qui vous vient en aide pour les maux que vous souffrez; il veut avant de vous appeler à lui se laisser entrevoir et vous enivrer de son éclat. Aussi, à peine l'apercevez-vous, que vous voyez tout ce qui s'y passe; alors vous devenez insensibles aux maux physiques et vous n'êtes plus qu'un esprit.

On vous pique jusqu'au sang, vous n'éprouvez aucune douleur; on vous demande ce que c'est qu'une somnambule, vous répondez :

C'est la science qui vient trouver la femme.

Cette science est bien autre, ma foi, que celle des hommes, sans cesse humiliée par elle. La simple bergère comme la princesse la possède; on voit où vous souffrez. Aucun des mystères de l'organisation physique, aucun des secrets du cœur ne sont cachés à la discrète pythonisse, et c'est toujours avec cette prudence surhumaine qu'elle ne dit que ce qui peut vous soulager, et jamais ce qui peut vous blesser; elle parle toutes les langues; elle voit d'un pôle à l'autre les choses les plus opposées : c'est son amant qui lui écrit que l'absence le tue, et cela un quart d'heure avant que d'être infidèle; c'est la banqueroute projetée d'un agent de change; c'est un député qui vendra son vote pour un portefeuille; c'est un mari qui vendra l'écrin de sa femme; c'est la chute d'un empire.

Enfin cette somnambule aperçoit aux régions célestes ceux que vous avez le plus aimés, quoiqu'elle ne les ait jamais connus, et vous rappelle quelquefois des personnes et des dates que vous ne devriez jamais oublier.

Cet état est si pur que du moment où on veut vous en tirer pour le faire servir à votre fortune, à votre ambition, vous ne répondez rien, et ce silence est la plus grande leçon de morale qu'on puisse recevoir.

Venez, accourez, quittez la tribune, le prêche, l'atelier, la boutique, les coulisses et les salons, pour contempler deux fois la semaine ces merveilles qui se

dérouleront devant vous à l'Athénée; vous vous en retournerez meilleurs et plus heureux, quand vous aurez acquis la douce certitude que la matière est devenue la très-humble servante de l'esprit, et que c'est enfin lui qui commande en maître.

La nature du fluide est tellement irrésistible chez le baron du Potet, que vous le verrez magnétiser à très-grande distance des hommes obligés, malgré une force prodigieuse et une volonté de fer, de venir à lui, de s'incliner même à genoux, en suivant malgré eux ce fluide qu'il dirige vers la terre, expérience qu'il répéta plusieurs fois publiquement pendant son séjour en Angleterre, et dont j'ai entendu parler dernièrement dans ce pays par les personnes de la plus haute distinction qui en ont été témoins, entre autres, les lords Ingestrie et Achbermann. Ce dernier, colonel des gardes de la reine, homme colossal et que rien n'aurait pu fléchir, était venu, ainsi que le premier, plier le genou devant le baron...

Je ne parle pas de ces belles ladys sur qui notre magicien avait droit de vie et de mort, et qui l'appelaient *leur ange;* plusieurs portent encore le deuil de son absence, et si le climat de Londres eût convenu à la constitution de M. du Potet, il serait devenu millionnaire dans ce pays même, où la masse est si fort en garde contre le *merveilleux*, qu'elle traite communément d'imagination française.

Vous parlerai-je en dehors de la tourbe incrédule de ces êtres peu éclairés qui croient de prime-abord, et deviennent ridicules à force d'exigence.

Ici c'est un mari qui vient offrir 1,000 livres sterling pour qu'on endorme sa femme pendant deux

mois, prétendant que ce n'est pas payer trop cher ce repos dont il a grand besoin.

Là c'est un auteur dramatique qui désire que chaque fois qu'on le joue, on magnétise son critique pour le bien endormir.

Un avare connu à Londres voulait faire magnétiser sa cassette, afin que les voleurs se missent à ronfler au moment où ils y toucheraient, et qu'il pût les faire arrêter par les constables.

Une riche marchande de la cour, désirant corriger son mari du vice de l'ivrognerie, voulait faire magnétiser une feuillette de Madère dont lui seul buvait, ce qui devait exciter chez lui une purgation tout le temps qu'il y puiserait.

Nous ne devons pas non plus oublier ce jaloux italien faisant magnétiser le boudoir de sa femme, pour que les séducteurs restassent endormis en touchant seulement le bouton de la porte.

Et cette belle danseuse qui aurait donné tout l'or de l'Angleterre, s'il eût été à sa disposition, pour qu'on magnétisât les jambes de Mlle Taglioni au moment où elle entrait en scène.

Enfin je finirai par ce trait peu chrétien d'un ministre protestant, qui, jaloux des succès que son confrère obtenait dans la chaire de vérité, voulait la faire magnétiser pour qu'il restât court. Ne vous figurez pas cependant que le baron du Potet, ce grand et religieux observateur des lois de la nature, ait un privilége exclusif pour produire des enchantements ; il vous prouve que, sans vous en douter, vous partagez avec lui la baguette magique.

« Essayez, dit-il, et vous réussirez ; il viendra un

« temps où ces grandes vérités, connues de tous, « permettront à chacun d'avoir, dans sa propre fa- « mille ou parmi ses amis, un sujet qui, dirigé avec « prudence, s'intéressera à votre santé et prescrira ce « qu'il faut pour en rétablir l'équilibre. »

Humilie-toi, ô science humaine! avoue-toi vaincue par cette *toute-puissance* dont aucune expression ne peut peindre la grandeur; c'est une seconde religion pour l'homme qu'elle éclaire de son flambeau; il croirait désormais blasphémer en niant ses sublimes effets.

Et vous, froids incrédules que rien ne peut tirer des glaces du philosophisme, et pour qui les femmes ne sont que des machines caressantes ou des esclaves soumises, vous croyez que la fausseté est le vice inhérent à leur nature! Détrompez-vous; oserez-vous nier maintenant l'état de vérité où vous verrez une jolie somnambule, quand elle vous dira dans son sommeil l'âge qu'elle a, sans se rajeunir d'une heure, et qu'une autre somnambule, d'un blond un peu ardent, répondra sans hésiter à cette question de son magnétiseur : « Qu'avez-vous fait ce matin? — J'ai été me faire teindre les cheveux chez Michalon. »

Il faut le dire, ce secret est le plus grand qu'ait dévoilé jusqu'à présent le somnambulisme; mais tranquillisez-vous, femmes vertueuses, si vous avez un jour des faiblesses, vous ne les ferez jamais connaître, quelque grande que devienne votre lucidité.

Baron de CRESPY-LE-PRINCE.

(Extrait de *l'Europe*.)



Le magnétisme à Londres. — Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros l'établissement prochain d'un hôpital destiné aux opérations chirurgicales à faire en état d'insensibilité ; nous apprenons aujourd'hui que cette œuvre s'exécute par les soins d'une société dont lord Ducie est président ; les docteurs Elliotson et Ashburner, vice-présidents, et lord Morpeth un des fondateurs.

— D'autre part, on lit dans la correspondance de la *Démocratie pacifique* du 11 de ce mois la nouvelle suivante : « .... Peu à peu, cependant, les théories et « les faits d'un ordre supérieur attirent l'attention, et « après avoir été stupidement ignorés ils deviennent « tout à coup sujets de la préoccupation universelle. « Tel est le cas aujourd'hui pour la question du ma« gnétisme. Pendant un demi-siècle, les facultés de « médecine de l'Angleterre ont ridiculisé les faits de « magnétisme : aujourd'hui le plus grand seigneur du « monde médical, le plus grand détracteur du magné« tisme et de ses partisans, vient de se déclarer, lui « et tous les siens, converti au culte nouveau, et prêt « à pratiquer les rites du nouveau dieu. M. Forbes, « rédacteur en chef d'un journal important, vient de « déclarer que le magnétisme est une vérité de plus « dans la science médicale et dans l'art de guérir, et « maintenant tout le monde a foi dans le magnétisme. « C'est un livre publié par le docteur Esdale qui a, « dit-on, opéré cette importante conversion. »

Dire les insultes qui me furent prodiguées dans ce pays, la *morale* Angleterre, pendant mon séjour de deux ans consacrés à l'enseignement du magné-

tisme (1), ce serait difficile. Que de fois, maudissant la vérité, je fus prêt à renoncer à toutes tentatives pour l'établir en ce pays ! Aujourd'hui je ne regrette plus l'argent et les fatigues que cela m'a coûtés ; mais vous verrez qu'il n'y aura pas un souvenir pour l'homme qui, le premier, osa appeler tout ce qu'il y a de gens éclairés à venir constater l'existence du nouvel agent. N'est-ce pas ainsi qu'on traite les novateurs ? L'oubli les attend ; c'est la récompense de leur labeur.

Somnambule actrice. — Voici un phénomène magnétique qui n'a probablement pas encore eu son pareil. Une jeune fille de Toulouse joue et chante, tout endormie, le rôle entier d'un opéra-comique. Dans cet état de sommeil, elle dit fort bien le dialogue, ne manque aucune réplique, exécute avec précision et intelligence chaque morceau du chant, fait parfaitement sa partie dans les morceaux d'ensemble, marche, agit et fait des gestes, suivant les exigences de la situation, le tout comme le ferait une personne bien éveillée. Il est inutile de dire qu'elle a les yeux fermés durant la représentation. Le rôle qu'elle joue est celui de Betly, de l'opéra du *Chalet*, qui est exécuté en entier par des amateurs. Des personnes qui ont assisté aux répétitions, et sur lesquelles nous avons tout lieu de compter, nous ont garanti l'exactitude des détails que nous venons de donner sur la jeune somnambule. (*Journal de Toulouse.*)

Le magnétisme à Truro. — La *Cornwall gazette* nous apporte le récit détaillé d'expériences faites à

(1) Voyez mon *Magnétisme opposé à la médecine*, page 186 et suivantes.

Truro par un magnétophile de Plymouth, M. John Harrison. Le mesmérisme étant totalement ignoré dans cette localité, les obstacles à vaincre étaient nombreux; mais il est dans l'essence de la vérité de triompher partout et toujours. M. Harrison, pour disposer favorablement l'esprit de son nombreux auditoire, rappela d'abord que la nature abonde en phénomènes inexpliqués, peut-être inexplicables; puis, rangeant le magnétisme dans la même catégorie, il fit brièvement l'historique de sa découverte et de ses progrès depuis Mesmer jusqu'à nous. L'existence du principe ainsi établie, il passa en revue les diverses manifestations mesmériques, depuis la forme la plus simple jusqu'aux degrés supérieurs du somnambulisme lucide : l'intuition, la prévision, qu'il rapprocha des phénomènes qu'on rencontre dans les conditions anormales du système nerveux. Ensuite, il énuméra les applications utiles dont le magnétisme est susceptible, et termina en disant qu'il peut guérir bon nombre de maladies, et spécialement les nerveuses; mais que son rôle est surtout important, son utilité inappréciable, dans les études philosophiques, parce qu'il met les recherches métaphysiques sur le pied d'une science démonstrative.

Une discussion régulière, sollicitée par M. Harrison lui-même, devait suivre cette brillante exposition; mais l'assemblée, impatiente, avide de voir les faits merveilleux dont le tableau venait de lui être déroulé, demanda et obtint qu'il serait d'abord procédé aux expériences.

M. Nixon, somnambule, venu de Plymouth avec M. Harrison, fut endormi en moins de cinq minutes.

La catalepsie, la rigidité tétanique des membres, produites en premier lieu, surprirent étrangement, ébranlèrent tous les doutes; l'insensibilité devait faire le reste. Sûr de son fait, M. Harrison invita le docteur Kirkness à éprouver la sensibilité du patient. Deux fois ce chirurgien enfonça brusquement sa lancette sous les ongles du somnambule, sans que celui-ci manifestât le moindre signe douloureux. Ce traitement cruel révolta beaucoup de gens, et quand, éveillé, le patient en eut connaissance, il refusa de se prêter à d'autres essais.

Mais il fut remagnétisé à son insu, et l'on expérimenta les manifestations phréno-mesmériques; on le vit bientôt répondre de la voix et du geste à l'excitation magnétique des organes: *estime de soi* et *combativité*.

Cependant, et malgré la promesse de ne plus le torturer, le docteur Paddon lui arracha une pincée de cheveux sans qu'il s'en aperçût, ni que la manifestation phréno-mesmérique en fût le moindrement troublée. Non content de cet essai, le docteur s'apprêtait à recommencer; mais des cris d'indignation retentirent, et l'assemblée mit fin à ces douloureuses exhibitions.

Une discussion fort animée s'engagea alors entre les partisans et les adversaires de ces faits étranges. Le docteur Paddon prétendit que tous s'expliquaient très-naturellement, et qu'il était absurde d'en chercher la raison en dehors des causes connues. A l'appui de son opinion ainsi formulée, il cita plusieurs cas d'amputation supportée sans plaintes ni signes visibles de douleur, par des marins ou soldats. A son sens, la volition est cause de l'effet attribué au ma-

gnétisme. M. Bulmore, autre médecin, dit que toute personne douée de quelque force d'âme pouvant maîtriser, en s'y exerçant, ses sensations, il regarde l'épreuve de la lancette enfoncée *soudainement* sous les ongles comme tout à fait inconcluante. M. Kirkness, lui, ne veut pas se faire le champion du mesmérisme; mais il croit impossible de supporter impassiblement une torture pareille à celle qu'il a infligée au somnambule; il regarde l'épreuve comme décisive, et pense que ses confrères qui la nient ne la supporteraient pas.

Plusieurs autres personnes prennent encore part à ce débat, que l'assemblée écoute avec une attention et un intérêt inaccoutumés. M. Harrison réfuta les objections avec esprit et précision, et la réunion avant de se séparer, lui vota des remerciements unanimes, en le priant de vouloir bien continuer au lendemain ce sujet intéressant pour tous. Il y consentit.

Le lendemain soir, la séance commença par quelques considérations de M. Harrison sur les rêves, songes, noctambulisme, etc., etc., ensuite il magnétisa deux personnes sans succès; mais la troisième, le petit domestique de M. Jobs, l'apothicaire, tomba presque instantanément dans le coma. La contracture musculaire des bras et des jambes essayée fut assez intense pour qu'ils restassent une bonne demi-heure sans fléchir.

M. Spry et le docteur Paddon combattirent la réalité de cet effet, le premier disant qu'il était simulé, le second que les archives médicales regorgent de faits de catalepsie et de tétanos analogues; que par conséquent le magnétisme invoqué comme cause productrice est une chimère dont M. Harrison est un cory-

phée de bonne foi. Un assistant, voyant dans l'opposition du docteur Paddon un parti pris de *nier quand même*, propose que la parole lui soit interdite. Cette motion n'est pas accueillie; mais M. Paddon se retire, et la discussion et les expériences reprennent leur allure accoutumée jusque fort avant dans la nuit.

Il faut remarquer que M. Harrison n'est point un magnétiseur ambulant; il étudie la médecine, et les deux séances qu'il a données étaient gratuites, considération qui a détruit beaucoup de préventions. La propagande étant son but, la bonne foi son guide, l'expérience et la parole ses moyens, il a fait beaucoup de convictions.

Publications. — Un journal magnétique tombé va reparaître. Il sera rédigé par quelques profanes qui, à défaut des connaissances positives qu'exige la science de Mesmer, enrichie des travaux des de Puységur et des Deleuze, parleront des choses de l'autre monde. Ils créeront un nouveau langage. On s'entendait un peu, on ne s'entendra plus désormais. Voilà le progrès commencé; nous le constaterons s'il se réalise.

Revue des Journaux. — *La Quotidienne* du 14 reproduit les passages principaux du procès-verbal de l'opération faite à Cherbourg.

La Mouche, silencieuse plusieurs mois durant au sujet du magnétisme, reproduit dans son numéro du 13 le procès-verbal de l'opération, déjà mentionnée, qui vient d'avoir lieu à Cherbourg. « Cette opération, « dit-elle, qui est la cinquième dans la même ville, ne

« sera pas la dernière, et l'Académie sera bien obli-
« gée d'ouvrir enfin les yeux à la lumière, si elle ne
« veut pas se couvrir de honte et mériter le mépris
« public. » Dans son numéro du 20, le même journal, énumérant les découvertes dont s'honore le XIXe siècle, mentionne le mesmérisme et le somnambulisme, « son héritier présomptif, » comme dit M. J. Lovy.

Le Charivari du 17 représente M. Orfila aux prises avec les carabins qui, magnétisant malgré sa défense, passent avec armes et bagages sous la bannière de Puységur en lui chantant :

Il ne veut pas que l'on *dorme*,
Lui dont les savants discours,
Grâce au fond, grâce à la forme,
Nous endorment tous les jours.

L'Entr'acte du 23 et *le Charivari* du 29 parlent de la somnambule de Toulouse qui joue un rôle dans *le Chalet* d'Adam.

Dans le feuilleton de *la Presse* du 25, M. de Balzac, parlant de sa *Séraphita*, roman plein de scènes magnétiques, dit qu'il est initié aux mystères du magnétisme depuis 1820, qu'il a beaucoup médité ce sujet, sur lequel il se propose d'écrire encore.

La *Gazette de France* et le *Journal de Paris* du 19 parlent de la persécution dont un magnétiseur vénitien vient d'être l'objet en Autriche.

La *Revue magnétique* de septembre examine longuement la question de légalité ou d'illégalité de la pratique du magnétisme médical ; c'est un travail utile.

L'Époque du 27, à propos d'une communication de M. Gendrin à l'Académie, parle à plusieurs reprises

des effets magnétiques, que ce docteur explique par l'hystérie. Le travail de M. Gendrin sera pour nous l'occasion d'un bulletin académique.

Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15, il est beaucoup parlé du somnambulisme à propos d'un roman américain.

Le *Galignagni's Messenger* annonce, d'après plusieurs journaux de Londres, le départ de miss Martineau pour l'Egypte.

BIBLIOGRAPHIE.

TALES, by Edgar A. POE. New-York and London. Welly and Putnam, 1845.

On trouve dans ce roman, excentrique s'il en fut, un chapitre intitulé *Révélations mesmériques*. Nous en empruntons l'analyse suivante à la *Revue des Deux-Mondes*.

« L'auteur se suppose au chevet d'un incrédule qui, arrivé au dernier période d'une maladie mortelle, se fait traiter par le magnétisme. M. Van Kirk a douté toute sa vie de l'immortalité de l'âme. Depuis quelques jours seulement, troublé par les vagues souvenirs que lui laissent les extases des somnambules, il se demande si, dans cet état singulier, une série de questions bien faites ne pourrait pas éclairer d'un jour tout nouveau les vérités métaphysiques, devinées

peut-être, mais mal expliquées, mal commentées par la philosophie, qu'arrête l'insuffisance de ses ressources ordinaires. En effet, du moment où l'action magnétique permet à l'homme de suppléer à l'imperfection de ses organes finis, et le transporte, doué d'une clairvoyance miraculeuse, dans le domaine des créations qui échappent aux sens, n'est-il pas très-naturel que le somnambule ait, mieux que tout autre, le pouvoir de nous expliquer les réalités cachées du monde invisible. Ce point gagné, fiez-vous au conteur pour vous donner, par demandes et par réponses, une théorie très-vraisemblable de tout ce qui se rattache à la division de l'âme et du corps, à l'essence qui constitue cette force et cet état supérieur connus sous le nom de Dieu, aux rapports de l'âme humaine, particule individualisée de la Divinité, avec cette Divinité dont elle est séparée à jamais. Il va sans dire que nous ne nous portons nullement garant, vis-à-vis les illustres représentants de la philosophie moderne, du système exposé par le conteur américain. Autant vaudrait ressusciter, pour avoir à les défendre, les théories du cardinal de Cusa (Nicolas Chripffs), avec lesquelles celle de M. Edgar Poe n'est pas sans quelques rapports éloignés. Autant vaudrait nous faire les champions de Giordano Bruno, qui semble aussi avoir une bonne part dans les ingénieuses hypothèses de M. Poe. Ce que Bruno appelait nature, à la fois principe et élément de ce qui est, comme un pilote peut être à la fois âme et partie dans le vaisseau qu'il conduit, M. Poe l'appelle Dieu. Il conteste la séparation que les hommes ont voulu établir entre l'esprit et la matière. Tout est matière, même Dieu, composé seule-

ment de la substance la plus subtile, de celle-là même qui agit en nous sous le nom d'âme : substance à part, sublimée par delà tout ce que peut concevoir l'esprit humain, une, indivisible, et qui n'est pas formée comme les autres de particules agglomérées. Elle emplit toute chose, fait mouvoir toute chose ; elle est elle-même tout ce qui est compris en elle, c'est-à-dire l'univers entier. Au repos, cette *substance-Dieu* est l'âme universelle ; active, elle est la faculté créatrice. Cette portion de nous-même que nous appelons notre âme est un fragment de l'âme universelle, qui, sans cesser d'en faire partie, se trouve incarnée, individualisée pour un temps. L'incarnation seule, en donnant à cette fraction de substance divine des organes bornés, limite la toute-puissance, qui serait sans cela son attribut nécessaire. L'homme, par conséquent, séparé de son corps, serait Dieu ou rentrerait en Dieu. Mais cette séparation n'est pas possible. L'homme est une créature ; les créatures sont des pensées de Dieu. Toute pensée est irrévocable par sa nature.

« Expliquez-vous ! s'écrie l'interlocuteur de M. Van « Kirk ; voulez-vous dire que l'homme ne sera jamais « dépouillé de son corps ? — J'ai dit, répond le som« nambule, qu'il ne serait jamais incorporel. En effet, « il y a deux corps, l'un rudimentaire, l'autre com« plet, dont une analogie vous fera comprendre la dif« férence. L'un de ces corps est le ver, l'autre est le « papillon. Ce que nous appelons la mort n'est autre « chose que la pénible métamorphose qui marque le « passage de la première à la seconde de ces condi« tions. Notre incarnation actuelle est progressive, « préparatoire, éphémère ; notre incarnation future

« sera parfaite, définitive, immortelle. — Mais nous « savons comment s'accomplit la métamorphose du « ver ; nous en suivons une à une toutes les phases. « — *Nous*, sans doute, mais non pas le ver. Le corps « rudimentaire est une matière visible pour lui-même; « mais les organes qui le servent sont trop grossiers, « trop imparfaits pour saisir, au moment où elle s'é- « chappe, la forme intérieure, qui s'est peu à peu dé- « veloppée sous cette enveloppe périssable. »

« M. Van Kirk explique ensuite avec une lucidité singulière ce qui se passe durant l'extase magnétique, où les organes du corps rudimentaire se trouvant paralysés, le *medium clairvoyant* du corps ultérieur, de ce corps trop subtil pour avoir des organes, fonctionne librement, etc., etc. »

La théorie de M. Poe, si voisine de celle de Bruno, ressuscitée dernièrement par M. Aubin Gauthier, n'est pas moins rapprochée du système de Hegel et de la doctrine fusionienne de M. de Toureille. Nous avons publié (tome Ier, page 160) un article de M. Meade, qui s'en rapproche également beaucoup.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

APPEL

AUX

PARTISANS DU MAGNÉTISME.

Une vérité est inféconde lorsqu'elle reste sans amants ; car son progrès, son règne, ne peuvent venir qu'après des efforts nombreux et à la suite de sacrices. Les esprits paresseux, les insouciants et les égoïstes seraient-ils par milliers convaincus, qu'ils n'établiraient point un principe nouveau. Il faut plusieurs générations d'hommes ardents pour généraliser une vérité; quelquefois même des martyrs sont nécessaires : cela dépend des temps, des gouvernements et des circonstances. C'est donc vainement et sans fruit qu'on acquiert la certitude d'une découverte si elle reste enfouie dans le cerveau, si des efforts puissants ne sont pas faits pour en étendre la connaissance, en étudier toutes les ressources ; si, plus encore, le zèle du prosélytisme ne s'empare de celui qui a découvert ou accepté.

Le magnétisme, ce qu'il y a peut-être de plus grand

au monde, après Dieu, a trouvé ses défenseurs, ses prôneurs; mais il lui manquait ce qui fait la force de toutes choses, ce qui assure le triomphe : une association puissante, composée d'hommes entreprenants, éclairés et sincères, capables enfin de défendre les nouvelles idées et les nouveaux faits. Beaucoup de magnétiseurs l'ont senti; ils se sont réunis, et maintenant persuadés qu'ils sont animés par les mêmes désirs, ils veulent marcher résolument au même but.

Qu'importe la jalousie de certains hommes qui voudraient être les premiers parmi les égaux? on laissera de côté ces orgueilleux apôtres. C'est en nous séparant de tous ceux qui ne veulent pas marcher dans la route de nos maîtres que nous serons forts, car on ne pourra nous diviser. Nous offrirons ainsi, dégagée de toutes entraves, la vérité brillante du magnétisme, aux regards des hommes qui, trop longtemps, l'ont confondue avec les œuvres du honteux charlatanisme, ou qui ne pouvaient la reconnaître, défigurée qu'elle était par la bouche d'enthousiastes ou d'ignorants.

La manifestation du 23 mai dernier a été un premier pas fait dans la voie naturelle que nous suivons, et un incontestable progrès.

Voici maintenant pour l'avenir :

C'est bien, très-bien, d'avoir décidé qu'une médaille de cette première fête en l'honneur de Mesmer serait frappée et possédée par tous ceux qui ont voulu, comme nous, honorer le génie.

Il faut qu'une société, grande par le nombre et l'intelligence, soit fondée, et que, drapeau vivant, elle puisse montrer à tous que Mesmer, en venant en

France, n'a point trouvé une nation ingrate, comme semble l'être sa propre patrie.

Il faut que cette nouvelle société ait un asile toujours ouvert, des réunions quotidiennes, ses archives et sa bibliothèque.

Il faut qu'au moins une fois par semaine ait lieu publiquement une exposition de la nouvelle doctrine et des faits qui l'appuient.

Les savants ne veulent pas de nous, ils nous dédaignent; nous allons établir notre science à côté de la leur. Les Facultés de médecine rejettent aussi notre moyen de guérir; elles disent que nous sommes des *fourbes* et des *trompeurs*; pourquoi nous en fâcherions-nous? N'avons-nous pas la liberté d'enseigner partout le magnétisme? Ne pouvons-nous opposer fait contre fait, montrer à tous les yeux ce que leur art a de vain et d'impuissant? Usons de cette liberté, afin que les esprits les moins clairvoyants saisissent les motifs d'une opposition qui paraît stupide, mais qui n'est qu'intéressée; afin que la lumière se fasse jour, et que ce qui est juste et raisonnable prédomine sur des erreurs monstrueuses.

Maintenant notre route est tracée; nous allons glorifier ce qu'on a cherché à rendre méprisable, et honorer ceux qui parmi nous auront, par des ouvrages majeurs, des découvertes en l'art magnétique ou de brillants faits, marqué leurs pas dans cette carrière nouvelle ouverte à l'intelligence.

Nous offrirons des récompenses qu'on trouvera glorieuses, quoique modestes, et qui seront conservées comme un témoignage de sympathie que tout dévouement doit rencontrer.

Qui d'entre les magnétiseurs ne voudra se rendre digne de cette distinction? Quel est celui qui ne voudra concourir à cette fête nouvelle, où, au nom de Mesmer, on honorera le talent et la vertu?

C'est l'avenir surtout qui nous tiendra compte de nos efforts et de nos sacrifices; c'est lui qui, en flétrissant les juges de la découverte de Mesmer, en les accablant de reproches, dira que sans nous, magnétiseurs de cette époque, la plus utile des vérités serait restée dans l'oubli.

Venez donc à notre aide, vous tous qui croyez au magnétisme et qui le regardez comme un moyen de guérir les maux et de moraliser les peuples; venez inscrire votre nom sur la liste des amis des hommes et de la vérité.

Nous jetons en ce moment les fondements d'un édifice qui doit défier le temps, d'où sortiront les ouvriers intelligents qui, dans un avenir prochain, seront appelés à fonder des institutions pour venir au secours des infortunés; institutions qui doivent remplacer ces hôpitaux d'où le véritable art de guérir semble être banni.

Déjà de toutes parts des hommes soulagent et guérissent ceux que la fausse science a maltraités, ceux pour qui la nature n'a point été prodigue. La vie dépensée si noblement doit trouver parmi nous des cœurs qui comprennent ces sacrifices et qui soient disposés à encourager cette vertu naissante. Lorsque l'Etat sera éclairé, il accordera aussi des encouragements. Comment pourrait-il s'y refuser? Ne le voit-on pas donner des marques de distinction aux hommes généreux qni, au risque de leur vie, sauvent celle de

leurs semblables? N'est-ce point ici la même chose, et ne doit-il pas y avoir même faveur?

Une commission d'hommes respectables va se charger d'établir les statuts de la société projetée. Nous vous les ferons connaître. Soyez certains d'avance que tout ce qu'elle aura décidé pourra se réaliser avec votre concours.

Marchons donc de concert à cette conquête pacifique sur l'ignorance et les mauvaises passions; ce n'est que de cette manière que nous pourrons voir le magnétisme reconnu, et entrer triomphant dans le domaine des sciences par la porte qui s'est fermée cent fois sur lui.

Laisserait-on de nos jours Christophe Colomb annoncer en vain un nouveau monde? Verrions-nous la vapeur d'eau bouillante se perdre dans l'espace sans tirer parti des fruits du génie? Non, sans doute. Eh bien! ces découvertes sont moins fécondes que celle de Mesmer. Elles influeront moins sur les destinées des nations. Mais il faut commencer par l'établir à tous les yeux; le temps en fera ressortir l'importance, et nous serons glorieux de nos efforts.

Baron DU POTET.

MANUSCRITS DE MESMER.

Notions élémentaires sur la morale, l'éducation et la législation, pour servir à l'instruction publique en France, par F.-A. Mesmer.

§ 4. — ÉDUCATION.

Deux intérêts absolus motivent la réunion des hommes en société :

La conservation et la propagation progressive de l'espèce.

La santé, la sûreté et la *propriété* sont les moyens du premier, et l'éducation du second.

L'éducation de l'homme consiste :

1° Dans le développement et la perfection de ses facultés ;

2° Dans l'harmonie de ses habitudes avec la règle de la société.

C'est donc une loi également fondamentale de la société qui doit ordonner et régler l'éducation.

L'éducation étant l'objet immédiat de la société conjugale, le mariage doit être soumis à ses lois, et les époux contractent envers la société civile l'engagement d'élever leurs enfants de manière à en devenir des membres utiles et heureux.

On doit donc établir une forme d'éducation qui fasse partie de la constitution de la société.

On exigera pour cet effet :

1° Que les personnes qui veulent se marier soient bien instruites de leurs devoirs et des droits de l'enfant ;

2° Qu'elles aient les facultés et les dispositions nécessaires pour s'y conformer ; et par une suite de la même loi, s'il se trouvait des enfants abandonnés, orphelins, à l'égard desquels ces deux conditions ne fussent pas remplies, ils seraient élevés aux frais de la société.

On distingue l'éducation de l'instruction.

Les objets principaux de l'éducation nationale sont :

1° Le développement de toutes les facultés, dirigées d'abord vers l'ordre et le créateur de l'univers ;

2° L'amour de la justice ;

3° Le patriotisme ;

4° La pratique des vertus sociales.

Les vertus sociales sont :

L'humanité ;

La bienveillance ;

La charité publique et particulière ;

La frugalité et l'industrie ;

5° L'honnêteté et l'exactitude dans les procédés, la politesse ;

6° La véracité et la probité ;

7° La gratitude ou reconnaissance ;

8° Les sentiments généreux.

Les objets de l'instruction nationale sont :

1° La langue maternelle, l'écriture, le calcul, la musique et le dessin ;

2° La connaissance des lois du pays où l'on est né et de son gouvernement ;

3° La connaissance de la structure du corps hu-

main et du mécanisme de ses fonctions, comme aussi celle des règles à suivre pour conserver et rétablir la santé ;

4° La connaissance générale des rapports qui lient tous les êtres, c'est-à-dire de la physique universelle, et celle des propriétés des corps ;

5° La connaissance des rapports des actions, ou *de la justice universelle ;*

6° La connaissance particulière du globe que nous habitons, de ses parties constitutives relativement à nous ;

7° La connaissance de la physique particulière ;

8° Enfin la connaissance *d'une profession utile à la société.*

L'éducation de l'enfant commence avec son existence, car dès ce moment il commence :

1° A exposer les organes de ses sens aux objets *extérieurs*, pour en recevoir l'impression ;

2° A développer et à exercer successivement *tous les mouvements dont ses membres* sont susceptibles.

La perfection des organes de ses sens consiste :

1° Dans leur sensibilité ;

2° Dans toutes les combinaisons possibles de leur usage (1).

La perfection des mouvements de ses membres consiste :

1° Dans la facilité ;

2° Dans la justesse des directions ;

3° Dans la force ;

4° Dans l'équilibre (2).

(1) Physiologie, partie de la médecine et des soins physiques.

(2) Partie de la gymnastique.

La perfection des facultés qu'on nomme intellectuelles consiste :

1° Dans la facilité *de former des idées* claires et distinctes ;

2° De *les compléter* ;

3° De les reproduire ;

4° De les comparer ;

5° De les combiner (1).

Ce développement des facultés de l'homme n'étant qu'une progression semblable à celle de la végétation, la règle en est dans l'organisation de chaque individu.

Cette progression de la végétation de l'homme est soumise, comme son existence, à l'action du mouvement de l'influence générale et particulière ; et il s'ensuit que les règles fondamentales de l'éducation de l'enfant doivent être :

1° D'éloigner tous les obstacles qui pourraient troubler ou empêcher le développement de ses facultés ;

2° De placer successivement l'enfant dans des circonstances telles qu'il ait la liberté entière de faire tous les mouvements et tous les *essais possibles de ses membres* ;

3° Qu'il puisse apercevoir *de nouveaux objets*, les *comparer*, les *distinguer*, et former *lui-même* toutes ses idées par sa propre expérience.

Comme dans toute la nature les grands mouvements enveloppent, rectifient et dirigent les mouvements particuliers, il faut de bonne heure accoutumer l'enfant à embrasser de grands objets dans ses idées, tels

(1) Partie des études.

que les montagnes, les rivières, la mer, etc., et à diriger sa contemplation vers les phénomènes de la nature, comme sont les nuages, les vents, les orages, les tempêtes, les météores.

L'enfant, ainsi placé, obéissant uniquement à l'impression de la nature et aux lois de la végétation qui ont formé ses organes, trouvera seul l'ordre dans lequel il lui convient de s'instruire et de se former. Il ne faudra donc, en aucune façon, se mêler de ses essais et de ses recherches par une instruction *prématurée*.

L'enfant ne peut se former pour la société à laquelle il est destiné que dans *une société d'enfants*.

La perfection de toute société consistant dans l'harmonie, il faut que tous les membres qui la composent soient en proportion entre eux : par conséquent il ne faut pas confondre les âges et les forces ; car on verra que ce n'est que dans cette égalité que les relations sont justes et naturelles ; que toutes les actions deviennent réciproques, et que les membres de cette société éprouvent le retour ou le reflet de toutes leurs actions sur eux-mêmes.

L'enfant, considéré en société, est en relation avec les autres :

1° Par ses idées ;

2° Par ses actions.

Pour exercer ses relations par ses idées, il faut que l'homme ait des moyens de les communiquer.

Ces moyens sont :

La *langue* et l'*écriture* ; l'une et l'autre sont *naturelles* ou de *convention*.

La *langue* naturelle consiste dans la *physionomie*, la

voix, les *gestes* et les diverses combinaisons de ces moyens.

L'*écriture naturelle* est la faculté de dessiner tout ce qui peut parler aux yeux.

La langue et l'écriture de *convention* consistent dans les paroles et les lettres.

Il faut laisser à l'enfant la liberté de cultiver lui-même, par imitation et sympathie, la langue et l'écriture naturelles, avant de lui apprendre la langue et l'écriture de convention. Il cultivera ainsi la faculté de s'exprimer par la physionomie, la voix et les gestes.

Il s'accoutumera seul à imiter les formes et les figures sur le sable, à les modeler et à établir des relations vraies entre ses idées et celles des autres enfants.

Il faut apprendre à l'enfant la langue de convention, et lui permettre, à un certain âge, de s'en servir.

Cette langue, ayant pour objet de transmettre les idées, doit être *exacte* et *précise*.

Il faut habituer l'enfant à ne pas en abuser et à demeurer fidèle aux conventions reçues.

Comme on a dit que les seuls moyens de relation entre l'homme individuel et l'homme en société sont la langue et les actions, le premier de tous les devoirs est donc la *véracité* et la *probité*. Il faut faire sentir à l'enfant les avantages de ces deux qualités, et lui inspirer de l'horreur pour le *mensonge*, la *calomnie* et l'*hypocrisie*.

L'accroissement de ses connaissances se fera en raison de la progression du développement de ses organes et de l'accroissement de ses forces.

L'enfant doit apprendre à connaître les bons et les mauvais effets des actions,

1° Par l'*instinct* et le *raisonnement*,

2° Par l'expérience.

Les soins que l'on prend de l'éducation des enfants doivent plus porter sur leurs facultés et leurs dispositions que sur leurs actions individuelles, pour lesquelles on peut être indulgent; c'est-à-dire qu'on doit essentiellement s'occuper d'abord à former en eux de bonnes habitudes, s'attacher à développer et à exercer progressivement leur intelligence, sans égard aux petites étourderies et aux petites fautes qui leur échappent souvent, et surtout sans les presser, ni les fatiguer du soin de mettre dans l'exécution la dernière précision.

Comme la véritable éducation ne peut, ainsi que l'instruction, avoir lieu que par l'exercice ou l'expérience, que les fautes commises par les enfants sont renfermées dans leur école, sans autre influence sur la société, et qu'elles sont dans leur proportion, il faut que les enfants aient parcouru et pour ainsi dire épuisé toutes les épreuves de l'expérience avant que d'entrer dans la société civile.

Pour cela on doit prudemment placer les enfants dans les circonstances et les situations propres à leur *faire commettre des fautes,* afin qu'ils apprennent d'eux-mêmes que rien ne peut remplacer les bons et mauvais effets de leurs actions.

Cette marche est la seule qui puisse faire contracter à l'homme l'heureuse habitude de raisonner sa conduite et d'en peser les conséquences. Il acquiert ainsi la faculté si précieuse de combiner facilement et de voir sans incertitude ses rapports, ses intérêts et ses devoirs.

A mesure que les forces augmentent et que les besoins du secours des autres diminuent, les enfants *apprendront* par l'expérience à jouir, dès l'âge le plus tendre, de la liberté, qui n'est autre chose que le droit naturel *« de faire tout ce que l'on veut ; » mais chacun dans la société ayant son vouloir*, il existe entre plusieurs vouloirs une réciprocité qui détermine et fixe des bornes à l'exécution de ces vouloirs.

C'est par l'inévitable réciprocité des effets résultant des actions des hommes, réunis en société, qu'ils sont forcés à une sorte de *justice* ou d'*équité*.

Cette *justice* est l'équilibre produit par la parfaite égalité de deux forces opposées, ou entre la puissance et la résistance.

Si j'avais la volonté de battre mon égal, celui-ci aurait sans doute la volonté de me rendre les coups. N'en voulant pas recevoir, je me borne à ne lui en pas donner; et comme nous sommes l'un et l'autre également intéressés à ne point être offensés, il s'établit entre nous une convention tacite de respecter mutuellement notre tranquillité.

Les propositions qui expriment la convention faite entre eux sur les bornes réciproques de leur liberté leur donneront, sans aucune instruction, les premières notions des *lois*, de la *justice*, de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *sûreté*, de la *propriété*. Ils parviendront, par leur propre expérience, à sentir à chaque instant cette règle de la nature fondée sur la loi éternelle de l'équilibre :

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez « pas qu'on vous fasse. »

Il est donc évident que la liberté ne peut jamais

exister sans cette égalité, et que l'égalité est inséparable de la liberté.

Les précepteurs, ainsi que les législateurs, n'ont d'autre objet à remplir que d'ordonner et de maintenir l'égalité entre les membres de la société, et ils auront tout fait pour la liberté.

Comme il est impossible d'arriver à une indépendance absolue, on ne jouit jamais d'une liberté sans bornes. Il en est ainsi de l'égalité, qui ne saurait être parfaite dans tous les cas et dans toutes les conditions ; il résulterait même de l'état d'un équilibre parfait un repos, une immobilité qui ressemblerait à la mort, en faisant cesser tout mouvement *intestin*, dans lequel consiste la vie de la société.

Effectivement, on ne doit pas se proposer pour but de ramener tout à une parfaite égalité qui est chimérique, mais plutôt d'empêcher *la trop grande inégalité*.

On fera observer seulement aux élèves que la cause des vices de presque toutes les institutions sociales se trouve dans la trop grande inégalité des forces, des facultés et des fortunes, et qu'il est nécessaire, pour y remédier, de recourir à tous les moyens capables de diminuer ces excès et de rapprocher les hommes de l'égalité possible.

Ce sont les *vertus sociales* qui peuvent remplir cet objet important ; ce sont elles qui doivent adoucir les disparates que le sort met entre les différentes conditions et les diverses situations où les hommes se trouvent placés.

C'est ainsi que l'*humanité* et la *charité* suppléent à l'inégalité de la fortune et des facultés : la *générosité* à l'inégalité des pouvoirs, l'*industrie* et la *frugalité* à

l'inégalité des subsistances et des aisances. La *véracité*, la *probité* et l'*exactitude* dans les procédés rapprochent les hommes de l'égalité, de la réciprocité, de la bonne foi et de la confiance. La *gratitude*, enfin, diminue la distance qui se trouve entre le bienfaiteur et l'impuissance de rendre le bienfait.

On voit combien il est important pour l'harmonie de la société et pour la félicité publique et particulière, d'inspirer et de nourrir, par tous les moyens possibles, dans les individus de tout âge, l'amour de la *justice* et des *vertus sociales*.

Etant suffisamment prouvé que la base de la liberté ainsi que de la félicité publique consiste dans l'*égalité*, il est essentiel de prévenir et d'empêcher dans les enfants tout esprit de domination, d'égoïsme et de basse soumission.

Pour cet effet, il est important de former et de cultiver dans l'enfant une sensibilité et un intérêt au sort d'autrui, *qui l'accoutument, dans toutes les occasions, à se mettre à sa place.* Par ce moyen et par cette sorte de supposition, qui le mettront à l'abri de l'égarement des passions ou de l'intérêt mal entendu, il sera en état de juger dans tous les cas ce qui lui convient de faire.

Il est également important de lui faire exercer cette même sensibilité envers les animaux qui l'environnent. On lui fera observer qu'ils sont doués par la nature, notre mère commune, des mêmes sensations; qu'ils aiment autant que lui à se conserver et à éviter la douleur; qu'ils recherchent et se servent des mêmes moyens; qu'enfin leur organisation est trop ressemblante à la nôtre pour les croire indignes de notre

attention et de nos égards. Il doit apprécier et ne point négliger cette occasion de pratiquer les vertus sociales.

Ce n'est qu'en faisant contracter à l'enfant cette habitude qu'on préviendra la férocité dans les caractères; car il n'y a qu'un pas de l'insensibilité ou de la barbarie qu'on exerce envers les animaux et celle qu'on se permet contre les hommes. En effet, la passion de la chasse et l'ardeur insatiable de tuer le plus de gibier possible semblent inhérentes aux rois et aux conquérants.

Le but de l'éducation sera donc rempli par l'heureuse habitude des vertus sociales et par la pratique constante de la justice. C'est cette habitude et cette pratique qui composent ce qu'on doit entendre par la dénomination de *bonnes mœurs*.

De la justice divine.

Ce texte sera traité ailleurs, parce qu'il se lie à des idées abstraites et sert de base à toutes les religions, à tous les cultes. La justice divine n'agit que sur la conscience et par les voies qui y pénètrent. Elle est hors de proportion avec nos moyens rationnels; elle vient de trop haut pour la séparer des dogmes religieux et en faire l'application à la morale.

(La suite prochainement.)



SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONFÉRENCES DOMINICALES.

1[er] *novembre.*— M. Hébert expose l'état de nos connaissances sur les *illusions* en général, et particulièrement sur celles produites magnétiquement.

MM. du Potet, Lovy, Derrien et Roustan, prennent successivement la parole sur la même question, qui sera l'objet d'un article spécial.

8 *novembre.*— M. du Potet procède à des expériences sur un jeune homme d'une sensibilité extrême. Une goutte d'eau magnétisée déposée sur sa main le plonge dans un coma profond.

Ensuite, M. du Potet, parlant de l'urgence de créer une société nouvelle de magnétisme, s'exprime ainsi :

« Voulez-vous que le charlatanisme continue de s'emparer du magnétisme, et l'exploite en le salissant de plus en plus? faites ce que vous avez fait jusqu'à ce jour : laissez subsister les choses que nous voyons sans protester. La médecine applaudira, et l'Académie des Sciences continuera tranquillement son sommeil.

« Voulez-vous que cette lueur qui annonce l'émancipation de l'humanité s'éteigne avant d'avoir été aperçue par la masse des peuples, qu'elle devrait déjà



pénétrer de ses doux rayons? soyez muets et continuez de courber la tête en présence des hommes qui vous accusent tout haut d'impuissance, et vous disent en face que si la vérité à laquelle vous croyez existait, elle eût déjà triomphé, car nous sommes dans un siècle où toute découverte progresse avec rapidité.

« Voulez-vous que le sommeil lucide exhumé des temples anciens continue d'être profané par des ignorants? ne vous montrez point contrariés de ces indignités; laissez en paix ces gens qui outragent ainsi la nature et qui ravalent votre science en montant sur des tréteaux; laissez ainsi ces faits merveilleux pollués par le premier venu et soyez fiers de votre vertu; l'humanité dira que vous n'étiez pas dignes de posséder les vérités renfermées dans le magnétisme, que vous étiez des enfants.

« Non, non, vous vous montrerez hommes complets, vous joindrez votre voix à celle de beaucoup de partisants du magnétisme, qui gémissent du mal qui se fait ainsi, et qui, honteux de l'abaissement et de la dégradation de la plus magnifique des sciences, vont s'assembler pour relever bien haut la découverte de Mesmer. A l'œuvre donc! et que bientôt vous ayez un lieu où la vérité ait sa tribune, afin que ceux qui doutent entendent et voient; afin que les erreurs, qui comme un torrent se répandent, trouvent une digue capable d'en arrêter le cours. »

SOCIÉTÉ DU MESMÉRISME.

Séance du 6 août. — De quatre personnes magné-

tisées, une seule, M. Suèves, éprouve des effets instantanés de sommeil, d'attraction, de répulsion, et d'hallucinations tactiles, oculaires et auriculaires.

Séance du 13 *août*. — Discussions sur l'identité du fluide magnétique chez tous les individus. La question reste sans solution à cause de l'ambiguïté des termes de la proposition. Mais ce point de doctrine important doit être repris, et nous le traiterons à fond.

Séance du 20 *août*. — Le somnambulisme, la contracture musculaire, la dilatation de l'ouverture pupillaire, l'attraction et l'insensibilité sont successivement obtenus sur cinq personnes magnétisées pour la première fois.

Séance du 27 *août*. — Adoption de mesures réglementaires et d'intérêt général.

Séance du 3 *septembre*. — M. Perrody présente un jeune homme assez sensible à l'attraction pour vaincre une puissante résistance. Deux d'abord, puis trois, quatre et enfin cinq hommes des plus forts, et tous incrédules, cherchent à le retenir pendant qu'on l'attire, mais leurs efforts réunis sont impuissants à l'empêcher d'obéir et de graviter vers son magnétiseur. Cette épreuve si concluante de force musculaire quintuplée produit sur l'assemblée une impression profonde; des cinq lutteurs un seul se déclare non convaincu, et demande à recommencer seul l'expérience. Il est déféré à sa demande. Il se place, une jambe en avant, de manière à élargir sa base de sustentation; mais, malgré ce déploiement de force et de précautions, sa résistance ne dure pas une demi-minute; il a été renversé, mais non encore convaincu.

Cependant, sa défaite étant évidente pour tous, l'assemblée en masse demande qu'il soit passé outre.

Séance du 10 *septembre*. — M. Perrody cherche à démontrer que les expressions de : transmission de *pensée*, transmission de *volonté*, désignent un seul et même phénomène qu'on a tort de dénommer par ces termes différents. MM. Hébert et Burnet ne partagent pas cette opinion; parce que, dans le premier cas, le phénomène se passe involontairement et même malgré la volonté de celui qui veut murer sa pensée, tandis que dans le second, c'est un acte volontaire déterminé, un commandement positif auquel le magnétisé obéit comme si son corps n'était qu'une extension de celui du magnétiseur.

Séance du 17 *septembre*. — M. Suèves, magnétisé par M. Marchand, est soumis à de curieuses expériences de vue à distance et de perversion de la sensibilité générale et spéciale, consistant dans l'altération du goût, du tact et de l'odorat. Le somnambule, qui n'est magnétisé que pour la seconde fois, déguste avec un indicible plaisir de l'eau changée en vin de Champagne. Mais bientôt a lieu un effet aussi surprenant qu'inattendu : l'ivresse la plus complète se produit, le patient chancelle, déraisonne et fredonne des fragments de couplets bachiques. Cette observation fortuite sert de base à des expériences de même nature, et l'on reconnaît que tous les liquides alcooliques, *imaginaires* bien entendu, produisent le même effet, qu'en un mot on observe les effets de la substance qu'on a eu l'intention de donner. Ainsi l'eau magnétisée pour du café, égaie ; pour des boissons acides, fait saliver; pour des médicaments quelconques enfin, produit les

effets toxiques connus de ces substances. Tous ces phénomènes sont faciles à produire et aussi dignes de l'attention des philosophes que de l'étude des médecins.

Séance du 24 septembre. — M. Viancin fait l'analyse d'un ouvrage de M. Guyard, intitulé : *la Médecine jugée par les médecins*. C'est un éloquent plaidoyer en faveur des doctrines mesmérienne et hahnemanienne. M. Burnet relate la guérison d'un coup de sang par une magnétisation d'un quart d'heure, sur la voie publique. M. Lefébure, herboriste, est reçu membre titulaire à la suite d'un examen capacitaire.

Séance du 1er octobre. — Mlle Dubois, magnétisée, présente à l'observation les phénomènes d'attraction, de répulsion, de raideur tétanique du bras et de la jambe gauches, d'insensibilité à l'action d'aiguilles enfoncées dans les chairs et de papier brûlé sous le nez. Des expériences phréno-mesmériques, dont la société s'est tant occupée l'an dernier, sont répétées sur elle avec plein succès. La patiente est une enfant très-grêle. On essaie de l'attirer, retenue par trois hommes forts, qui ne peuvent l'empêcher de graviter vers son magnétiseur. Cette exaltation de la puissance musculaire émeut tout le monde. Comment concevoir qu'une jeune fille de quatorze ans renverse trois hommes forts et bien résolus à lui barrer le passage? M. le président, appelant l'attention de l'assemblée sur ces faits étranges, promet de mesurer cette augmentation de puissance musculaire à l'aide d'un dynamomètre. Dans le cours de la séance, cinq personnes ont été magnétisées par irradiation; mais les effets

observés sur elles, étant simples, ne méritent pas de mention spéciale.

Séance du 8. — Admission de M. Reigneau au nombre des membres stagiaires.

Lecture du procès-verbal de la dernière opération faite à Cherbourg. M. le président fait remarquer qu'il contient la solution d'un problème que la société a cherché relativement à l'isolement des somnambules. (Voyez séance du 16 avril.)

Séance du 15. — Mme Morand, magnétisée pour la première fois, entre immédiatement en somnambulisme; elle est insensible à l'action des agents chimiques. On observe d'ailleurs sur elle tous les effets concomitants du sommeil puységurique.

M. Hébert, parlant des dangers du magnétisme, établit la différence entre ceux qui sont inhérents à la nature de cet agent et ceux qui lui sont faussement attribués. Puis, faisant application de ces données aux cas de duel, il montre, sur un sujet qui n'en était pas prévenu, comment on peut être victime d'une action magnétique que l'arme sert à diriger vers les ganglions épigastriques.

Séance du 22. — M. Dubois, membre stagiaire, présente et soutient sa thèse pour l'obtention du grade de titulaire, qui lui est conféré à l'unanimité. Ensuite sont reçus membres stagiaires MM. Houlier, Hortolan, Clerget, de Colomès, Chérier et Guyard.

Séance du 29. — M. Cruxen présente un jeune Espagnol extatique dont la sensibilité est extrême. Retenu par deux hommes forts, il les entraîne en obéissant à l'attraction magnétique dont il est l'objet. Il sent au plus haut point l'action nosogénique des mé-

taux. L'argent, le cuivre, le fer, produisent lentement sur lui leurs effets toxiques; mais si on lui met de l'or dans la main, et que l'on touche seulement son magnétiseur avec le même métal, à l'insu de l'un et de l'autre, aussitôt il se précipite comme un furieux, les traits profondément altérés, l'œil hagard, dans l'attitude d'un homme qui veut attenter à ses jours, ce qui confirme la propriété qu'ont les sels d'or de donner des idées de suicide, même à dose minime.

Séance du 5 novembre. — Discussions réglementaires. Admission comme membres stagiaires de MM. Gentil, Poullain, Lange et Schwickardi.

M. J. Lovy, chargé de faire l'analyse de la *Réponse au pamphlet : les Médecins dévoilés,* s'exprime ainsi :

« Dans son dernier numéro, le *Journal du Magnétisme* vous a donné de cette brochure une appréciation très-succincte, qui débutait par ces mots :

« Jamais les presses ne gémirent pour donner le « jour à si maigre pamphlet. »

« C'est ce maigre pamphlet, messieurs, que vous avez bien voulu donner en pâture à votre rapporteur affamé. Aussi (pardonnez-lui cette expression triviale) n'en a-t-il fait qu'une bouchée.

« Le factum de M. Dehaut, *les Médecins dévoilés,* était une œuvre pleine de verve, un manifeste énergique, où chaque article de foi s'appuyait sur des arguments vigoureux ou sur des faits irrécusables. Dans la réponse de M. Couturier, au contraire, nous n'avons vu que phrases creuses, fastidieux lieux communs, encadrés dans cette raillerie de bas étage, dans ce scepticisme de carrefour qui forme la mauvaise queue du petit journalisme parisien.

« Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur de cette brochure dans sa chétive croisade contre les guérisseurs, contre les remèdes secrets, contre la méthode Raspail et autres. Nous n'avons à nous occuper ni de la médecine Leroy, ni des cigarettes camphrées. Certes, il y avait là matière à de ravissants persifflages; mais l'auteur s'est bien gardé de saisir cette bonne aubaine; il est resté croupi dans le champ des banalités : accusons-en la nature de son esprit. Comme dit feu Saint-Simon, chacun selon sa capacité.

« Notre mission doit se borner à vous entretenir des quelques paragraphes que M. Couturier daigne consacrer au *magnétisme*.

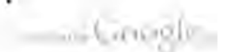
« Un de nos feuilletonnistes, qui ne possédait aucune notion de l'art musical, commençait un jour son article par ce spirituel paradoxe :

« Parlons musique. Je puis en parler savamment, « car je n'en possède pas le premier mot. »

« Si cette fantaisie paradoxale était une réalité, nul ne serait plus apte à parler *magnétisme* que M. Couturier, car il n'en sait pas le premier mot.

« Et d'abord, constatons que M. Couturier est matérialiste, comme la plupart des médecins. Ses théories contre l'existence de l'âme affectent une allure ironique et quasi voltairienne.—Et pourquoi M. Couturier ne daigne-t-il pas croire à l'existence de l'âme? « Parce qu'elle est soumise à toutes les altérations de la matière. » — Tous les arguments de l'auteur sont de la même force.

« M. Couturier ne craint pas ensuite de qualifier de *jongleries* tous les travaux et toutes les pratiques de



Mesmer ; et après deux ou trois pages qui renferment la négation absolue de l'agent magnétique, l'auteur laisse échapper ces mots :

« *Du reste, l'application du magnétisme n'est pas tout à*
« *fait sans danger.*

« M. Couturier reconnaît donc l'existence du principe magnétique, puisqu'il admet le danger de son application ; à moins de supposer que ce qui n'existe pas puisse être dangereux. N'admirez-vous pas la puissance de ce raisonnement ? « Le fluide magnéti-
« que n'existe pas ; d'ailleurs il peut faire beaucoup de
« mal ! »

« Remarquez, Messieurs, que presque tous les adversaires du magnétisme, surtout ceux qui ne procèdent pas avec bonne foi, commettent les mêmes infractions à la logique, les mêmes inconséquences bouffonnes ; dans leur haine aveugle, ils dévalisent tout l'arsenal de leur cerveau, au risque de se blesser avec leurs propres armes !...

« L'auteur de cette brochure couronne toutes ses aménités par une espèce de boutade sur la transmission de l'arsenic. Ce chapitre final a la prétention d'être comique, mais il se maintient à peine dans un honorable niveau avec une parade.

« En somme, la brochure de M. Couturier, pauvre flèche moussée que cet adversaire vient de lancer contre notre drapeau, n'a pas même la valeur d'un coup d'épingle. Au surplus, de bien plus rudes joûteurs se sont escrimés contre Mesmer, et Mesmer est resté ferme sur sa base ; des esprits autrement éminents que M. Couturier, tels que les Franklin, les Lavoisier, les Bailly, et tant d'autres de nos jours ont ful-

miné contre le magnétisme, et le magnétisme est debout !

« Poursuivons donc notre tâche, Messieurs, sans nous préoccuper de l'anathème des corps savants ni des morsures d'un pamphlet. Le temps, plus puissant que les hommes, plus sage que les académies, dissipera bien des doutes, étouffera bien des haines ; le temps nous fera raison de tous nos ennemis ; et dans sa lente, mais inévitable justice distributive, il n'épargnera ni l'aréopage de la rue de Poitiers, ni le sanctuaire de M. Orfila, ni l'orgueil des savants brevetés, ni la royauté des sangsues. »

VARIÉTÉS.

Hydroscopie. — Le *Moniteur industriel* vient de faire un curieux parallèle entre M. Leverrier, sur qui pleuvent les décorations, et l'abbé Paramelle, dont la faculté hydroscopique est délaissée. Voici les passages saillants de cet article très-justement pensé :

« En 1827, M. Paramelle, curé de Cornac, demanda 600 francs au conseil général du Lot. C'était pour découvrir des sources, et le département manquait d'eau. M. Paramelle assurait que, d'après ses observations, on pouvait déterminer tout d'abord, sans travaux préalables, là où il fallait creuser pour faire

surgir des sources. On faillit ne pas l'écouter ; on ne croyait pas la chose possible, car les académiciens mêmes n'en savaient pas autant. Cependant le conseil général décida qu'une somme de 600 fr. serait mise à la disposition de M. le préfet, pour être employée, sous la direction de M. Paramelle, à découvrir des cours d'eau dans la localité où il croirait devoir faire l'application de sa théorie. Cela se passait le 21 août. Le 1er septembre, dix jours après, M. le préfet du Lot apprenait à son conseil général que M. Paramelle avait annoncé, sur cinq endroits différents, que l'on n'avait qu'à creuser jusqu'à une profondeur qu'il indiquait, et que l'on trouverait de l'eau. On avait creusé et on avait trouvé cinq sources. On faillit crier au sorcier ; car, dans le Lot, il y en a encore. Mais les nouvelles sources, sources d'eaux vives et excellentes, avaient surgi dans des localités qui n'avaient que des citernes et des mares, auxquelles même les animaux refusent souvent de boire. On cria au miracle.

« A partir de ce jour, l'abbé Paramelle fut un grand homme à Cornac, à Saint-Céré. Chacun allait le trouver pour avoir une source, et personne ne perdait son temps à s'adresser à lui. Mais à Paris on ne savait même pas s'il existait. Et aujourd'hui, est-ce que le gouvernement, est-ce que l'Académie des Sciences le savent? Or, cependant, voici ce qu'il a fait depuis 1827, depuis dix-huit ans.

« A peine eut-on appris dans les départements voisins du Lot que l'humble presbytère de Cornac possédait un véritable Moïse, que des députations nombreuses s'y rendirent. Manquer d'eau est une si grande misère, et avoir de l'eau une si grande richesse ! Mais

M. Paramelle n'avait pas d'argent à n'en savoir que faire; de plus, il n'était pas ingénieur du gouvernement, et cependant il ne voulait pas spéculer. Pour tout concilier, il se borna à demander 10 ou 15 francs par source indiquée; un autre en eût demandé 1,000, et cela les valait. Maintenant, nous voudrions pouvoir le suivre dans tous les départements qu'il a visités; nous ne le pouvons; mais cependant il nous faut indiquer d'une manière plus précise les services qu'il a rendus. Dans le Lot, M. Paramelle a indiqué deux cent cinquante-deux sources. On a creusé, et on en a trouvé deux cent trentre-quatre, salubres, abondantes, aux profondeurs annoncées ou à des profondeurs moindres. Aujourd'hui, M. Paramelle ne se trompe même pas cinq fois par cent.

« Au Bastil (Lot), deux sources, à moins de quatre mètres sous terre, suffisent pour mille habitants. Avant, il fallait aller s'approvisionner d'eau à plus d'une lieue. A Gourdon (Lot), une source pour trois mille habitants. A Beleymas (Dordogne), M. Paramelle annonça deux filets d'eau de la grosseur d'un tuyau de plume, formant, en se réunissant, un cours gros comme le pouce. On trouva les deux filets, et la fontaine est placée à la jonction. A Rottersack (Dordogne), il indiqua, à dix mètres, un cours d'eau de la grosseur de la cuisse d'un homme. A moins de six mètres, on trouva un volume d'eau de un mètre trente centimètres carrés. Elle suffit aujourd'hui pour faire mouvoir une fabrique de papier. On cite ces exemples par milliers. Mais M. Paramelle ne fait pas tout cela sans obstacles. Les savants d'ici et de là sont furieux de n'avoir pas deviné des sources sur lesquelles ils ont marché toute leur vie...

« Somme toute, M. Paramelle parcourt nos départements depuis près de vingt ans. Or, tous les ans, il indique des milliers de sources; car, à lui, il faut peu de temps : une simple promenade lui suffit pour dire où, en creusant à telle profondeur, on trouvera une telle quantité d'eau. Or estimez, en mettant même au plus bas, tous les milliers de sources qu'a trouvées M. Paramelle, et qui aujourd'hui, dans les villes et dans les campagnes, pour l'économie domestique et pour l'agriculture, pour l'industrie et pour le luxe, rendent des services nombreux, considérables, d'un prix infini, et vous verrez que M. Paramelle n'est pas seulement un homme extraordinaire, mais encore l'un des hommes auxquels la France doit le plus.

« Mais on prétendra que M. Leverrier a fait preuve de génie, et que ce que M. Paramelle a fait, un autre aurait pu le faire.

« Là-dessus, deux mots : M. Paramelle n'est ni sorcier ni inspiré par en haut. Il raisonne. Ah ! s'il n'avait pas raisonné, il n'en serait pas là ! Il a cherché, trouvé et déterminé sur quelles couches l'eau s'était arrêtée, glissait, existait au-dessous du sol. Il a fait beaucoup plus; il est parvenu à découvrir, seulement en examinant les terrains sur lesquels il marchait, où il fallait creuser pour avoir le plus grand volume d'eau à la surface, et les faits sont venus confirmer sa théorie, et les sources ont surgi. Or, n'est-ce pas là de la science, de la bonne et véritable science? Si c'est de la science ordinaire, pourquoi M. Dufresnoy, pourquoi M. Elie de Beaumont, pourquoi toute la Société de géologie, les auteurs et les dépositaires de la véritable science ne sont-ils pas capables d'en faire autant?

Si un géologue de l'Institut avait fait la vingtième partie de ce qu'a fait M. Paramelle, il se serait déjà fait dresser des statues, et l'Académie des Sciences, parce que M. Paramelle n'a pas eu besoin des livres de géologie de nos géologues pour faire plus qu'elle, ne l'a pas même nommé à une de ses places de membre correspondant !

« Mais le mal est bien plus grand qu'on ne pense. On ne peut pas douter de la science de M. Paramelle, il la prouve tous les jours. Eh bien, cette science si utile, si nécessaire, si féconde, nous échappera peut-être. En effet, M. Paramelle voudrait bien fonder une école d'hydroscopie. Il ne faudrait pas, assure-t-il, plus de trois mois sur le terrain à des hommes dégrossis pour en savoir autant que lui. Mais est-il possible à un simple curé de campagne de fonder une telle institution en présence d'un corps enseignant qui prétend tout savoir, et qui cependant ne sait pas tout !

« Si nos savants ne soupiraient qu'après le progrès, et si notre gouvernement avait le temps de faire autre chose que de la politique, on aurait dit à M. l'abbé Paramelle : « Monsieur, parcourez la France du nord au midi, et de l'est à l'ouest, aux frais du pays. Il nous manque des sources, donnez-nous-en autant que vous le pourrez. Mais la France ne sera pas ingrate : elle fera pour vous autant que pour un des maréchaux. »

Persécution. — On écrit de Vienne à la *Gazette de France*, du 18 octobre :

« Une arrestation entourée de circonstances assez curieuses vient d'être opérée ici par les soins de la police. L'homme qui en a été l'objet était arrivé de-

puis quelque temps dans notre capitale, affublé d'un nom aristocratique de contrebande qui cachait sa casaque d'aventurier. Il paraît qu'il se proposait de renouveler au milieu de notre société les pratiques qui ont autrefois assuré en France à Mesmer et à Cagliostro la fortune et une sorte de réputation.

« Ce charlatanisme mystico-prophétique, basé d'ailleurs sur quelques faits matériels d'une étrangeté encore obscure, aura toujours beaucoup de chances de succès dans notre rêveuse Allemagne ; il en aura surtout dans un pays comme l'Autriche, où les rigueurs d'un gouvernement *paternel*, en étouffant le mouvement libre des idées et des sentiments, jettent une sorte de voile sur la vie générale de la nation, et prédisposent les esprits aux spéculations mystérieuses.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que le prétendu comte de C... s'était déjà fait à Vienne une clientèle très-considérable. Des femmes de la plus haute noblesse, connues pour leur élégance et leur esprit, venaient deux fois par semaine se réunir chez lui autour du fameux baquet renouvelé des soirées de Mesmer. A Vienne, rien ne peut rester longtemps inconnu à la police, si inquiète, si vigilante.

« Les soirées du comte de C... attirèrent son attention. Elle crut d'abord avoir affaire à un émissaire de la propagande.

« Mais elle ne tarda pas à savoir toute la vérité, et elle s'assura de la personne de l'illuminé. Comme il est Vénitien, et par conséquent sujet de l'Autriche, il est probable qu'on l'enverra réfléchir pendant quelques années dans une prison d'Etat sur les inconvénients de la célébrité. »

Voilà un gouvernement *paternel* qui n'y va pas de main morte. Les novateurs doivent y regarder à deux fois avant d'aller en Autriche porter leurs découvertes. Heureux peuples, vous voyez bien que les rois ne sont pas créés à l'image de Dieu, et qu'il peut s'en rencontrer d'idiots.

Mais comme les rois voient rarement par eux-mêmes, on peut être certain qu'il y a en Autriche un ministre, un conseiller que la vérité effraie autant que la liberté. En effet, ce sont deux sœurs qui ne marchent qu'ensemble. On peut retarder leur progrès, mais voilà tout : le monde sera un jour leur conquête.

Revue magnétique. — Miss Martineau a pour le magnétisme une espèce de culte depuis sa miraculeuse guérison. Ce n'est point assez pour elle d'avoir publié ses *Letters on mesmerism* sur les circonstances qui ont accompagné son traitement, et les faits que repoussait alors l'opinion. Elle fait plus aujourd'hui ; elle consacre sa vie à la propagation et à l'étude du magnétisme. Les journaux anglais annoncent qu'elle part pour l'Egypte, afin d'étudier à cet ancien berceau des arts et des sciences ce qui reste dans les traditions, l'histoire et les pratiques mystérieuses de quelques hommes touchant la science qui nous occupe. On peut donc espérer un mémoire intéressant et à coup sûr instructif.

Le *Guetteur* du 25 octobre fait aux médecins de Saint-Quentin un appel que nous reproduirons dans notre prochain numéro.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

(2e article.)

Que vous ai-je enseigné, qu'ai-je voulu vous apprendre? l'art de vous maintenir en santé et de contribuer à la conservation de vos frères, sans avoir besoin des ressources trompeuses de la pharmacie, par des moyens tout différents de ceux qu'emploie la médecine actuelle. Déjà vous saviez qu'il existait un agent puissant dont le foyer est dans nos propres organes. Vous étiez instruits des principales conditions nécessaires à son émission; mais on ne vous avait pas dit qu'il avait des lois fixes, immuables, sans la connaissance desquelles toute pratique était incertaine, tout résultat douteux. Eh bien, j'ai attiré votre attention sur l'objet de mes études, sur une pratique ayant pour base des connaissances exactes. Maintenant, c'est à vous de poursuivre. Un système, une doctrine, doivent reposer sur une identité de résultats, et ce sont ceux-ci qu'il faut constater et faire admettre. Il faut ensuite forcer les magnétiseurs ignorants à acquérir la science nouvelle, afin qu'ils aient l'habileté qu'elle donne, puisque ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront, sans

tromper personne, faire un bien réel et devenir des instruments utiles au lieu d'auxiliaires dangereux qu'ils sont encore aujourd'hui.

J'entre donc de suite en matière, et vais vous signaler l'écueil le plus dangereux que le magnétisme ait rencontré : le somnambulisme.

Mesmer a connu cette *crise*; mais son génie et sa prévoyance étaient tels, qu'il ne divulgua point à ses élèves cet état si nouveau dans la science de l'homme. Il pressentait l'abus monstrueux que l'on ne manquerait pas d'en faire et la perturbation qu'il causerait dans la science qu'il cherchait à fonder. M. de Puységur, le premier d'entre ses élèves, observa les singuliers phénomènes qui se manifestent dans le sommeil magnétique. Plein d'enthousiasme, il fit part de sa découverte, et les magnétiseurs provoquèrent la *crise*, qui paraissait alors surnaturelle. Mais bientôt la sagesse les abandonna ; ils laissèrent de côté l'étude de la force, cause physique du sommeil, pour ne plus s'occuper que de ce dernier. Qui d'entre les magnétiseurs n'endormait point son malade perdait cette sorte de prestige qui accompagnait toujours les *somnambuliseurs*. Il n'était plus question de guérir par les ressources de l'agent magnétique; il fallait des remèdes indiqués par des *clairvoyants*. Une sorte de croyance s'établit ; la médecine nouvelle était révélée. L'infaillibilité était l'apanage des somnambules ; semblables aux oracles, ils prononçaient sur le sort des malades. Bientôt encore on dirigea leurs facultés sur les affaires domestiques ; on les interrogea sur la conduite à tenir pour ariver à telle ou telle fin. Ce n'était point assez, on en dressa quelques-uns à lire dans la

pensée, à deviner les choses cachées, à prévoir l'avenir. Le doute fit des objections; on y répondit en couvrant de bandeaux les yeux des dormeurs; on mit sur leur face des masques d'argile, de plomb, etc. Comme vous le voyez, le somnambulisme était sorti de ses voies; mais on était encore raisonnable, car c'était, en général, devant quelques amis, en présence de quelques croyants que se faisaient les expériences. C'était pour s'éclairer sur un grand fait que les magnétiseurs se livraient à ces recherches. Mais ces merveilles firent du bruit en dehors du sanctuaire; la science avait beau dire que les magnétiseurs étaient des *niais*, des *imbéciles*, des *dupes*..... ce n'est que plus tard qu'elle ajouta qu'ils étaient des *fripons*.

Toutes les expériences, il faut le dire, n'étaient point concluantes et ne pouvaient justifier l'admiration sans réserve que quelques personnes conservaient pour les dormeurs en général; mais souvent encore, à côté des erreurs matérielles, il se trouvait des faits révélés, dont l'existence inconnue des magnétisés entretenait une sorte d'exaltation difficile à combattre et à faire cesser. Les quelques magnétiseurs sensés qui existaient ne pouvaient faire entendre le langage de la raison.

La médecine, ayant rejeté le somnambulisme, comme elle avait rejeté le magnétisme, laissa le champ libre à l'ignorance; il surgit une légion de magnétistes pour qui la vérité était la moindre des choses; de là une industrie nouvelle et profitable. Qui pouvait juger de la valeur des faits? Ce n'était point le monde, amateur du merveilleux, ni les malades, fatigués des remèdes inutiles. On parlait de quelques cures opérées

par les somnambules ; c'était suffisant pour allécher un grand nombre de ces victimes de l'ignorance médicale.

L'Académie de médecine n'avait point, il faut l'avouer, tous les torts qu'on lui reprochait. Sans doute elle avait apporté peu d'esprit philosophique dans l'étude des faits somnambuliques, elle s'était montrée partiale; plusieurs de ses membres, on doit le leur reprocher aujourd'hui, agirent comme s'ils eussent voulu empêcher de se produire la lumière naissante. C'était avec mauvaise grâce et le parti pris de tout nier ou de faire manquer les expériences qu'ils se rendaient à l'invitation qu'on leur faisait de toutes parts pour examiner quelques somnambules. On doit distinguer cependant de cette cohorte ennemie les honorables commissaires de 1826, à la tête desquels se trouvait M. Husson. Cette réunion d'hommes distingués et animés par la bonne foi constata et reconnut d'abord l'existence du principe physique appelé magnétisme. Il lui fut plus difficile de saisir les facultés somnambuliques. Cependant elle y parvint, et se prononça favorablement, mais sans admiration. En effet, comment aurait-elle pu s'enthousiasmer? Elle rencontra des faits négatifs qui étaient certes bien propres à la tenir en réserve.

C'est d'abord M. le docteur Chapelain qui offre l'exemple des prédictions erronées des somnambules. Une femme de sa maison, qu'il magnétisait, lui annonce qu'elle rendra tel jour un tænia; il croit à cette prédiction, et convoque la commission chargée de l'examen du magnétisme pour constater le fait annoncé. Le moment arrivé, un des médecins place le

pot, attend ce ver long d'une coudée; mais il ne vient absolument rien (1).

Un autre magnétiseur, *aussi de première force*, M. de Geslin, convoque la même commission, pour lui montrer une somnambule qui lit dans la pensée et fait cent choses plus surprenantes. Bien, très-bien; ces faits sont trop curieux pour que la commission ne se dérange point pour les examiner. — La somnambule est endormie; on écrit les choses que l'on désire qu'elle fasse; mais que voit-on ? absolument le contraire de ce que le magnétiseur avait annoncé. Lorsqu'on lui commande d'aller à la fenêtre, elle va au piano; elle lève le bras quand on lui commande de lever la jambe; pas un seul des faits ne se justifie. Cela ressemble à une mystification; nous sommes sûr cependant que ce magnétiseur malheureux était très-sincère.

Ce n'était là qu'un échantillon du savoir-faire des magnétiseurs et de leurs somnambules. On n'avait pas alors reconnu combien cette crise est variable; on lui assignait une fixité qui n'était que dans le désir que l'on avait de la voir toujours brillante. On ignorait qu'elle ne laisse apercevoir sa lumière que dans certains moments, et personne ne savait les distinguer. Malgré tout, les somnambules se multipliaient; ils arrivèrent enfin à l'annonce, aux affiches, aux réclames, aux cartes imprimées; car déjà il s'était établi une concurrence fâcheuse pour ceux ou celles en renom. Celle-ci avait beau dire : Je suis *la plus lucide* de Paris et citée dans tel ouvrage ; cette autre répondait : C'est un tel, illustre magnétiste, qui m'a

(1) Voyez le rapport de M. Husson, page 160 de mon *Cours* en 7 leçons.

créée et mise au monde ; un troisième assurait qu'il voyait la Vierge et les anges qui l'inspiraient. Les malades ne choisissaient plus ; un être, quel qu'il fût, dès qu'il était censé dormir, devait posséder le don de clairvoyance. Les magnétiseurs étaient effacés, les oracles s'endormaient seuls, avec une bague, un sachet. Quel progrès! Voyez déjà comme la science avançait ! L'Académie de médecine avait de nouveau été mise en demeure d'examiner les hautes facultés somnambuliques.

Ah ! qu'alliez-vous faire, magnétiseurs imprévoyants ? Vous quittiez le terrain solide, les faits physiques, toujours constants, pour vous jeter à corps perdu dans le douteux.

Vous, Monsieur le docteur Berna, vous présentez votre programme ; on vous écoute, et on vous prend au mot. Mais vous n'aviez pas songé que la plus petite infraction à son contenu allait détruire les faits vrais que vous pourriez montrer, et qu'on vous donnerait pour examinateurs les médecins qui voulaient enterrer le magnétisme. Et vous êtes obligé, dans votre déconvenue, de faire un contre-rapport, d'en appeler au public pour vous justifier.

Vous, Monsieur le docteur Teste, vous montez aussi à l'assaut de la place qui refuse d'ouvrir ses portes, et sur votre étendard vous avez inscrit : somnambule *infaillible !!!* Aussi malheureux que votre collègue, vous échouez et vous appelez à votre secours Frapart ; Frapart, dont le nom était alors une épouvante pour certains esprits malveillants. Cet ami vous console ; tout en vous blâmant, il répond à votre missive, missive qui témoigne de votre repentir et où vous

faites votre *meâ culpâ*. Permettez-moi de citer la réprimande qu'il vous adresse :

« ... Depuis cinq mois, si j'ai bonne mémoire, vous en êtes à votre troisième mécompte : mécompte avec M. Cornac, mécompte avec M. Malgaigne, mécompte avec l'Académie ! sans parler de ceux dont je vous ai préservé. Vraiment, c'est abuser de la permission qu'un homme a de faillir, et il en sera probablement ainsi jusqu'à ce que l'expérience vous éclaire. Dans votre jeune ardeur, vous mettez sans cesse l'impatience à la place de la raison ; vous brûlez d'arriver d'un trait; vous voulez tout de suite entrer en jouissance ; vous ne voyez que le but, vous délaissez les moyens ! Comme si la volonté qui marque l'un suffisait, et comme si l'intelligence qui trouve les autres, comme si la finesse qui les dispose, comme si la patience qui les met en œuvre étaient inutiles. Les conseils ne vous ont pourtant pas manqué, je vous en ai couvert, et vingt fois je vous ai présagé des malheurs pour que votre prudence les écartât. . . . .

« Soin superflu ! vous n'en avez tenu aucun compte, vous avez franchi toutes les limites de l'imprévoyance, vous avez accumulé fautes sur fautes, vous avez compromis un moment notre cause, vous avez joué le sort du magnétisme, et partant, vous vous êtes relégué de vous-même dans les derniers rangs de nos soldats. Puis vous prononcez le mot de gloire !... La gloire, au prix que vous y mettez, conviendrait à beaucoup de gens. Mais sachez donc que le chemin de la gloire est glissant, montueux, infini, que la vie de l'homme qui le parcourt est une lutte acharnée, que sa mission est un labeur continuel, que pour cet homme il n'y a

point de trêve, point de repos, qu'il ne touche jamais le rivage, qu'il ne trouve jamais le fond, que toujours il marche, et que presque toujours avant d'arriver il succombe. Et viendrez-vous encore me parler de gloire, vous, *conscrit de cinq mois !*... Mais c'est assez de reproches, ami ; d'ailleurs votre lettre d'aujourd'hui est si aimable, si doucereuse, si caline ; vous vous y repentez avec tant de grâce, d'esprit, et *probablement* de sincérité, que je ne vous gronderai pas davantage, et que vous n'aurez pas le droit de me dire :

Eh ! mon ami, tire-moi du danger ;
Tu feras après ta harangue.

Hélas ! réprimande inutile, peine superflue : le mal était fait, et Frapart lui-même, oubliant les conseils judicieux qu'il vous avait donnés, s'élance bientôt sur vos traces. C'est avec Prudence, nom trompeur ! c'est avec Calyxte, somnambule usé par tous les contacts, qu'il espère ramener tous ceux que l'erreur d'un moment a éloignés. Il ne touche point le but ; et, mécontent de lui comme il l'était de vous tous, la mort le surprend au moment où il avait résolu de tourner sa plume redoutable contre ceux qui l'avaient mis dans l'impuissance et lui avaient créé des embarras.

Et vous, honnête Pigeaire ! vous vous y étiez aussi laissé prendre ; l'innocence de votre enfant, sa candeur, ne vous ont point sauvé ; son heureuse faculté diminua dans la lutte. M. Donné, connu par son lait, écrivit pour vous, puis contre vous. Vous ne le saviez pas alors si facile à changer de langage ; vous ignoriez que tout homme qui vise à l'Académie doit nécessairement se montrer ennemi de notre vérité, jusqu'à ce

que la girouette ait tourné, jusqu'au jour où le vent de la fortune gonflera les voiles du vaisseau qui porte le magnétisme. Alors, seulement alors, tous ces hommes sans courage et sans vertu croiront à l'existence de ce qu'ils ont nié.

Mais voici d'autres combattants : MM. Ricard, comme des enfants terribles, voulant tout pourfendre, et ne parlant de rien moins qu'*ingurgiter* les visions angéliques de leurs somnambules dans les entrailles de ceux qui refusaient d'y croire. Ils échouèrent : c'était presque justice ; il eût été pénible de les voir réussir où leurs devanciers avaient échoué. L'Académie ne leur fit pas l'honneur d'écouter leurs propositions.

Cependant un prix avait été créé : *trois mille francs* étaient offerts à celui qui lirait au travers d'un corps opaque. Le généreux docteur Burdin faisait appel à tous les somnambulistes, leur montrant en perspective la gloire et l'argent : aucun ne se présenta. Hortense, Calyxte, Prudence, Virginie, etc., etc., qui lisent couramment, comme chacun sait, les yeux fermés, n'étaient pas assez fous pour risquer l'entreprise. Laurent aimait mieux courir à l'aventure, et le prix resta à M. Burdin, qui, tout glorieux de son invention, conserva la somme pour ses menus plaisirs.

La risée, la moquerie des corps savants tomba sur tous les magnétiseurs indistinctement ; ceux qui n'avaient point péché contre les règles furent ainsi condamnés sans appel.

Riez, riez bien fort, chers académiciens ; rira bien qui rira le dernier. Votre prix vous est resté, mais la vérité subsiste ; un jour, elle vous coûtera plus cher que vous n'en offriez. (*La suite au prochain numéro.*)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Séance du 26 octobre. — L'Académie reçoit de M. le docteur Gendrin communication d'un travail clinique sur l'hystérie, la plus fréquente des maladies nerveuses convulsives, dont ce praticien a fait une étude spéciale. Les faits qu'il résume sont de nature à modifier profondément la pathologie de ces maladies, et à jeter les fondements d'une thérapeutique rationnelle différente de celle employée jusqu'à ce jour.

D'abord il établit que l'hystérie est une maladie continue, manifestée, même dans l'intervalle des accès, par des symptômes pathognomoniques dont le plus caractéristique est l'*insensibilité*, partielle ou totale. C'est par la permanence de ce symptôme que M. Gendrin explique comment des hystériques ont été brûlées, lacérées sans éprouver de ces tortures la moindre douleur. Cette explication charme par sa simplicité ; mais l'auteur en abuse bientôt en voulant ranger sous sa loi nombre de phénomènes nerveux qui ne sont point de son domaine. Toutes les disputes systématiques n'ont point d'autres causes que cette exagération d'un principe vrai, mais restreint. Aussi, mis en présence de l'insensibilité dont ont fait preuve les martyrs de la foi chrétienne, les convulsionnaires

de Saint-Médard, etc., M. Gendrin invoque-t-il le même principe. Mais la contradiction est manifeste; car l'hystérie est particulière aux femmes, et au nombre de ces victimes de l'ignorance et du fanatisme il y avait beaucoup d'*hommes*. Les *derviches*, qu'on voit encore au Caire et à Constantinople, en sont la preuve vivante.

En ce qui concerne l'insensibilité des magnétisés, le médecin de la Pitié n'est pas plus heureux. Il ne voit dans toutes ces personnes que des hystériques chez qui cette insensibilité préexiste; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le magnétisme rencontre l'insensibilité, mais ne la produit pas. Ici encore ce médecin est en opposition avec les faits; car, outre que cet état s'obtient magnétiquement sur les *hommes* et les *femmes* de tous âges et de toutes conditions, en santé comme en maladie, les magnétiseurs *insensibilisent* tous les organes simultanément ou successivement, et autant de temps qu'ils le veulent; en un mot, totalement à leur gré.

Evidemment M. Gendrin se trompe, son explication est insuffisante; mais il reconnaît implicitement l'insensibilité magnétique. S'il n'admettait pas le fait, il ne chercherait pas à l'expliquer. Or, c'est le premier qui soulève cette question devant l'Académie, et nous devons lui savoir gré de sa tentative; car elle est courageuse, eu égard aux dispositions des esprits académiques.

A part l'erreur que nous relevons, toutes ces propositions, aussi intéressantes par leur nouveauté que par la lumière qu'elles peuvent jeter sur le diagnostic d'une maladie jusqu'ici si obscure, acquièrent une

bien plus grande importance par leurs conséquences thérapeutiques. Les anomalies qui rendent les hystériques insensibles à l'action des agents extérieurs se montrent aussi à l'égard des médicaments. Ainsi on peut administrer à ces malades l'opium à la dose effrayante de 12 à 15 grains, sans effet narcotique, sans effet vénéneux. Cette nullité d'action des médicaments les plus énergiques devient pour M. Gendrin la base d'un traitement dans lequel l'éther sulfurique entre jusqu'à la dose énorme de 30 grammes. Il augmente la dose graduellement jusqu'à l'obtention d'effet immédiat ; alors, dit-il, la maladie cède progressivement. On a la certitude que le malade est revenu à l'état de santé quand l'opium et l'éther agissent sur lui *immédiatement* et à dose *ordinaire*.

Il y a dans tous ces faits plus d'un enseignement pour les magnétiseurs. On peut comprendre maintenant comment l'action magnétique, en mettant le principe de vie en plus, détruit sur-le-champ l'effet des drogues homœopatiques, et diminue tant celui des poisons et médicaments mal ordonnés ; comment, au contraire, l'action prolongée des remèdes *héroïques*, à dose allopathique, rend très-difficile, souvent impossible, la guérison, par le magnétisme, des malades soumis à ces doses meurtrières que la médecine actuelle emploie.

Ainsi tout se touche, s'enchaîne, se tient ; les recherches de M. Gendrin éclairent les nôtres. S'il étudiait davantage les faits que nous produisons, sa marche n'en serait que plus certaine, plus assurée.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Nous trouvons dans le discours de rentrée, par M. Dumas, les passages suivants qui ont trait à nos études :

« ..... L'âme humaine, immortelle, immatérielle et libre ; les forces impondérables dont elle dispose ; les matières organiques que son souffle pétrit et façonne ; les matières minérales qu'elle leur associe : quatre grands aspects de la vie, quatre grands problèmes de la mort.

« L'Eglise a posé et résolu le dernier dans cette phrase terrible et sublime qu'elle inscrit sur nos fronts chaque année, quand elle y dépose cette cendre symbolique, et qu'elle répète le *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

« La chimie moderne a résolu le troisième quand elle a fait voir que l'air renferme tous les éléments des matières organiques ; que l'air reçoit tous les produits de leur destruction ; que les plantes sont les enfants de l'air ; que les animaux dérivent tous des plantes ; que toutes les matières organiques, enfin, représentent sur la terre des portions condensées de l'air proprement dit. Elle pourrait, frappant à son tour l'orgueil de l'homme, lui dire : Souviens-toi que tu n'es qu'une vaine fumée, et que tu retourneras en fumée.

« Mais que sont les forces de la vie ? Sans doute la lumière, la chaleur, l'électricité, y jouent leur rôle. Le flambeau de Prométhée n'est pas un vain jouet de l'enfance du monde, et, sous son manteau, la fable

cache plus d'une vérité philosophique. Cependant jusqu'ici ces forces ne sauraient représenter toutes celles que la vie utilise. La force nerveuse dans les animaux supérieurs, des forces plus obtuses encore dans les animaux inférieurs et dans les plantes se dérobent à toute affirmation.

« Si de Lamennais, dans sa magnifique synthèse de l'univers, n'hésite point à conclure que l'éther, fond commun des êtres, est l'unité première dans laquelle tout se résume, nous ne pouvons pas imiter ici sa hardiesse.

« Et bien qu'il soit certain aujourd'hui que le magnétisme et l'électricité ne constituent qu'un seul et même fluide; bien qu'il soit probable que la chaleur, la lumière et l'électricité soient universelles, même par des liens intimes; ici, dans le sanctuaire de l'observation et de l'expérience, nous devons attendre, pour admettre l'unité des forces de la nature, qu'un nouvel Œrstedt, qu'un nouvel Arago, qu'un nouveau Faraday, aient produit avec de l'électricité quelque force nerveuse, qu'avec la force nerveuse elle-même ils aient régénéré de l'électricité. »

Tous les savants chérissent cette idée d'unité, d'identité des forces de la nature. Mais la physique et la chimie, tour à tour invoquées pour expliquer la vie, ont avoué leur impuissance, donné leur démission, par la raison toute simple que la même matière qui *s'organise* sous l'influence des lois de la vie, *cristallise* sous celle des forces physiques et chimiques.

CONFÉRENCES DOMINICALES.

15 *octobre*.—M. du Potet examine à fond la grande question de la pratique du magnétisme, que le *congrès médical* de Paris veut faire considérer comme *exercice illégal de la médecine*. Notre maître pense que les Chambres ne sanctionneront pas les prétentions du congrès; et quant à ce qui peut survenir d'ici là, il croit que les magnétiseurs peuvent exercer tranquillement. « Ce serait, dit-il, mentir à la justice, fausser la loi existante que de l'appliquer aux faits de magnétisme et de somnambulisme. On ne pouvait prévoir, lorsqu'elle fut faite, qu'il viendrait un temps où un nouvel art, une nouvelle science, apparaîtraient, où des gens ayant les sens assoupis révéleraient l'inconnu, auraient l'instinct des remèdes. Le législateur de l'an XI n'a pu deviner qu'il existait en nous une double vie, et s'il a puni, comme la société avait le droit de l'exiger, les infractions commises dans l'une d'elles, il n'a pu atteindre les actes de celle qui fait le sujet de ce débat; car la société, étant tout entière dans l'ignorance, n'a pu donner de mandat, et il faut de nouveau la consulter.

« En effet, pour ne parler que du somnambulisme, qui frapperait-on? un être qui ignore ce qu'il a fait, ce qu'il a dit; car il ne se souvient pas, dans son état de veille, des mobiles qui l'ont fait agir pas plus que des sensations qu'il a éprouvées. Il est étranger, autant que vous, aux actions de son sommeil, et si, dans tous les temps, les juges ont été indulgents pour les actes répréhensibles accomplis dans l'ivresse, état qui

laisse encore une lueur de raison, ici tout étant éteint, ce n'est pas cet être qu'il faudrait punir, mais son directeur, qui seul est responsable, puisque sans lui les faits reprochés n'eussent pu avoir lieu.

« Si c'est le magnétiseur, pour des actes purement de son ministère, qu'on veut poursuivre, le délit peut encore moins être soumis à la juridiction des tribunaux; car dans ce cas tout échappe. Ce n'est point de la médecine ni rien qui lui ressemble; car qu'est-ce que la médecine? un art fondé sur l'observation attentive des maladies et l'étude des propriétés thérapeutiques des plantes ou autres substances médicamenteuses. Les médecins ont fait consister toute leur science dans l'application raisonnée de ces divers agents. Là tout est matériel, saisissable, et on peut ajouter que ces messieurs n'ont jamais rien vu au delà. Ils ont repoussé de toutes leurs forces tout autre moyen proposé, et par ce laissé le champ libre. La médecine morale, qui est une dépendance du magnétisme, a été abandonnée par eux aux prêtres de tous les temps et de toutes les religions, et ils n'ont jamais poursuivi les hommes qui usaient des facultés de l'esprit pour soulager ou guérir.

« Qu'est-ce donc que nous faisons? Agissons-nous comme ceux qui cherchent à nous troubler ? *Tout vrai magnétiseur bannit les drogues*, les regardant comme plus dangereuses qu'utiles, fatales enfin. Nous nous croyons les instruments de la nature; la vie est notre agent; c'est cette force qui gît au fond de nos cœurs, et qui, par une expansion douce et bienfaisante, se porte sur les malades qui nous approchent. Voilà la médecine magnétique dans son acception

vraie et la plus simple. Trouvez-vous dans ceci rien qui ressemble aux pratiques répréhensibles que condamne la loi? La barbarie seule trouverait dans son code des lois pour nous punir; car nos actes sont tout chrétiens et commandés par l'Evangile.

« Il ferait beau voir une Académie de médecine citer Jésus devant un tribunal, et ses apôtres qui imitaient ses œuvres, et tous ces hommes qui de loin suivaient leurs traces, et tous ces rois francs, guérisseurs d'écrouelles, et tous ces saints qu'on allait trouver dans leurs retraites, où ils guérissaient en imposant les mains. Il faudrait aussi accuser la mère qui presse son enfant contre son sein pour calmer ses douleurs; il faudrait punir l'ami qui s'approche de son ami et lui donne la main, car ce sont des actes tout magnétiques.

« Sans doute il est douloureux, pénible pour le médecin d'être témoin impuissant des magnifiques résultats d'une puissance méconnue, lorsque surtout son lucre diminue, son industrie se trouve menacée. Il voudrait réprimer ces *odieux* attentats qui diminuent sa considération non moins que sa fortune. Mais doit-on pour lui plaire étouffer tout sentiment, éteindre la chaleur de l'âme? N'est-il pas temps que la nature outragée trouve des vengeurs, et que ses lois trop longtemps oubliées reprennent leur empire?

« C'est en vain qu'ils prétendraient qu'on ne les a point conviés au partage des droits humains; ils ont chassé de leur sein ceux qui, pleins d'amour pour leurs frères, étaient allés leur dire: « Venez, soyez témoins de nos œuvres. »

« C'est leur procès et non le nôtre que l'on devrait

instruire aujourd'hui. C'est la justice avec son glaive vengeur qui devrait les frapper ; car leur ignorance et leur orgueil perpétuent des maux que nous avons le pouvoir de détruire.

« Il est des lois pour punir l'homme qui manque à son mandat ; qui plus que les médecins y manque ? Ils disent qu'ils sont les ministres de la santé, les descendants d'Esculape et d'Hygie ! Ah ! dans ce temps le magnétisme répandu aurait eu des autels. Ils devraient se voiler la face ; car aujourd'hui des hommes sans science, sans études médicales, produisent, au su de tous, la guérison de maux incurables pour eux.

« Voilà la vérité découverte par Mesmer, et que nos antagonistes veulent empêcher de se produire.

« Les loups devraient-ils être bien accueillis du berger fidèle s'ils venaient lui dire : Remets-nous ton troupeau, il sera mieux sous notre garde ; nous connaissons les meilleurs pâturages et la vertu des plantes. Donne-le-nous sans compter ; car nous ne pouvons répondre de nous-mêmes ; nous avons la dent maligne, l'humeur capricieuse. Nous pourrons saigner quelques brebis, en étrangler quelques autres ; mais nous te promettons de ramener toutes celles qu'un bon tempérament et la fortune auront préservées d'un funeste destin.

« Les loups seraient bien vite contraints de retourner dans leurs forêts. Vous repousserez de même ces hommes étranges qui viennent aujourd'hui avec une feinte douceur vous dire : Nous prendrons soin de la gente humaine ; mais nous ne répondons pas des épidémies qui peuvent l'atteindre, des maux qui peuvent fondre sur elle ; notre habileté ne va pas jusqu'à

l'en préserver, quoique nous ayons toute la science en partage! Nous sommes les survivants naturels de ceux qui, dans tous les temps, ont veillé sur la santé humaine; nul ne peut mieux faire que nous. Ecartez donc tout homme qui viendra parler de notre imprévoyance, signaler nos erreurs et les malheurs irréparables qui en sont la suite. Punissez surtout ceux qui parlent de créer un nouvel art, plus fécond que le nôtre et qui ne fait point de victimes.

« Si semblable cause venait à se plaider devant un tribunal national, les juges montreraient que la loi n'est point établie pour protéger le mal et empêcher le bien. Ils renverraient bientôt les accusateurs et les accusés devant l'opinion publique, qui juge en dernier ressort tout ce qui l'intéresse. C'est ainsi que, tout en se montrant impartial, ce tribunal servirait la cause de la vérité. Car si nous sommes dans l'erreur, nos adversaires auront bientôt un facile triomphe; au contraire, si ce que nous faisons est conforme à la nature, un jugement inique ne ferait que retarder bien peu l'établissement du nouvel art. Mais juges et accusateurs n'en seraient pas moins flétris. »

CLINIQUE MAGNÉTIQUE.

Gastro-entérite. — Une femme de trente-huit ans, mariée depuis environ un an, voyant ses règles supprimées et son ventre grossi, se crut enceinte; elle appela un médecin; celui-ci, jugeant qu'elle de-

vait accoucher dans dix-huit ou vingt jours, la saigna. Une perte se déclara à la suite de la saignée. Le docteur, pour l'arrêter, prescrivit de l'eau de riz ; mais la perte continuait. Je magnétisai la malade trois fois. La perte s'arrêta. Cette femme était portière de la maison que j'habitais; en quittant la maison je cessai de la magnétiser : je ne la croyais pas malade. Un mois, deux mois et même plus s'écoulèrent, et au lieu d'accoucher elle sentait tous les jours dans le ventre et le bas-ventre de violentes douleurs. Elle vit et consulta plusieurs médecins, entre autres un d'une grande réputation pour le traitement de certaine maladie dont les femmes se croient souvent atteintes. Elle suivit divers traitements; mais son état, au lieu de s'améliorer, empirait tous les jours. Désespérée, n'ayant plus la force de supporter ses souffrances, elle se traîna chez moi ; ses larmes, que la douleur lui arrachait, inondaient son visage. Je la magnétisai ; je pris une mèche de ses cheveux, et je consultai une somnambule lucide.

Voici l'état de la malade : Contractions au gros intestin, inflammation catarrheuse de la vessie, commencement d'hydropisie, lentilles purulentes à la vulve, engorgement des intestins grêles, amas de matières fécales dans les reins, ventre tendu et balloné, picottements et cuissons insupportables (la chaleur intérieure était telle que, pour la faire comprendre, on pourrait dire que c'était un incendie général). Pas de sommeil, pas de repos nulle part; prostration presque complète ; pas d'appétit.

Pendant le traitement prescrit par la somnambule, je magnétisais la malade, et de temps à autre, c'est-à-

dire aux époques indiquées, je mettais l'une et l'autre en rapport toujours à l'aide d'une mèche de cheveux.

Le traitement a commencé avec le mois de septembre, et dès les premiers jours d'octobre la guérison a été complète.

Cette femme n'a jamais vu la somnambule qui l'a soignée, elle ne la connaît pas, et la somnambule ne sait qu'elle l'a traitée que lorsqu'elle est dans l'état magnétique ; dans son état normal, elle ignore la faculté qu'elle possède.

Voici le traitement ordonné par la somnambule :

8 *septembre.*—Durant les six premiers jours, manger le matin, à jeun, et le soir, une heure avant dîner, une demi-botte de cresson cru.

Prendre tous les jours trois ou quatre tasses de bouillon de veau.

Le soir, de 8 à 11 heures, pendant les deux premiers jours, boire un litre de décoction de houblon. Les deux jours suivants, remplacer la décoction de houblon par même dose de limonade cuite nitrée. Les deux derniers jours, tisane de chiendent édulcorée de sirop de groseilles. Toutes ces boissons froides. Pour boisson ordinaire, eau ferrée avec un quart de vin blanc. Régime doux.

16 *septembre.*—Durant trois jours, lavement de son avec 6 gouttes de laudanum. Après le lavement, appliquer sur les reins un cataplasme chaud composé de une partie de moutarde sur six de maïs. Même régime. Eau d'orge grossulariée pour boisson. Grand bain.

21 *septembre.* — Tisane de riz miellée tiède. Ce jour et les deux suivants, lavements avec du gros miel.

LAFONTE.

VARIÉTÉS.

Le magnétisme à Saint-Quentin. — Le magnétisme animal a de chauds partisans et il a aussi des ennemis acharnés. Cela se conçoit. Les phénomènes qu'on lui attribue sont si extraordinaires et ils bouleverseraient si profondément toutes les traditions, tous les systèmes physiologiques, thérapeutiques, psychologiques et autres, que l'Académie ne lui ouvrira la porte qu'à la dernière extrémité. Il est certain que le charlatanisme s'en est souvent emparé pour exploiter la crédulité publique, tantôt au profit du magnétiseur, le plus souvent peut-être pour le compte de prétendus somnambules qui abusent de l'innocente confiance des expérimentateurs sans *fluide*. Le doute est donc très-permis, et c'est toujours une sage précaution ; mais le doute ne doit pas être confondu avec le parti pris d'hostilité et d'incrédulité absolue. Nous approuvons fort cette maxime : « Si « c'est une vérité, elle vaut bien la peine qu'on la « cherche ; si c'est une erreur, cherchez encore, car « une erreur constatée est une vérité reconnue. »

Il n'est plus possible aujourd'hui de contester certains effets très-remarquables du magnétisme. Persister à dire, en face des expériences les plus concluantes, qu'il n'y a là que jonglerie ou folie, c'est s'exposer à se faire ranger dans la catégorie des gens de mauvaise foi, parmi les pires des aveugles.

Nous ne parlons ni de la seconde vue, ni des voyages d'outre-mer, ni de ces étranges déplacements des sens qui vous séparent de la nature humaine pour vous lancer dans le monde des esprits. Tout ce que nous savons de ces mystères stupéfiants, c'est que des gens respectables ont le privilége d'y croire comme à leur existence. Nous nous contentons d'affirmer ce dont nous sommes convaincus. Or, il n'y a pas moyen de n'être pas convaincu d'une chose : c'est qu'on produit, par l'effet du magnétisme, l'insensibilité la plus complète dans les organes, ainsi que le prouvent des faits bien authentiques, et notamment l'opération chirurgicale pratiquée dernièrement, à Cherbourg, sur une femme de trente ans, nommée Anne Le Marchand. Le procès-verbal, rédigé séance tenante, porte que la malade a été endormie, dans l'espace de trois secondes, à la distance de 2 mètres, et rendue insensible, à tel point qu'on a pu, sans qu'elle cessât d'être calme et impassible, sans qu'elle eût le moins du monde conscience de ce qui se passait, presque sans altération du pouls et de la respiration, extirper trois glandes, opérer la ligature d'une veine de gros calibre, panser la plaie, et mener à fin une opération délicate et douloureuse. Lorsque plus de cinquante personnes notables affirment par écrit avoir vu cela, il serait ridicule de ne pas le croire.

Ce qu'on fait à Cherbourg, et ce qui a été fait maintes fois à Paris, malgré des dénégations obstinées, pourquoi ne l'essaierait-on pas ailleurs? Il y a ici plus qu'un objet de curiosité, il y a un immense service à rendre à l'humanité et à la science. Donner au chirurgien des moyens plus certains de succès, en lui

livrant un corps inerte au lieu d'un sujet toujours très-vivement impressionné; épargner au patient d'atroces souffrances, n'est-ce pas, en effet, réaliser un admirable progrès, ne dût-on réussir qu'une fois sur dix?

Nous connaissons à Saint-Quentin plusieurs magnétiseurs qui se flattent d'arriver aux mêmes résultats que M. Durand, de Cherbourg. Nous sommes autorisé à citer, entre autres, M. Picard, dentiste, rue du Gouvernement, 35.

Au nom de la science et de l'humanité, nous nous adressons à MM. les administrateurs, médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, pour réclamer de leur zèle et de leur juste sollicitude la permission de procéder, dans l'établissement confié à leurs soins, à des expériences magnétiques dont le résultat peut servir à alléger de grandes souffrances et à édifier l'opinion publique. (*Guetteur.*)

Tribunaux.— Au mois de février dernier, M. J. de Rovère s'établit à Auxerre pour y professer et pratiquer le magnétisme. Les séances qu'il donna furent l'objet d'une critique très-amère dans *l'Union*. Bientôt s'engagea dans ce journal une polémique à laquelle prit part *le Propagateur* de Troyes, ce qui fournit à M. Pacquenot l'occasion d'un chaleureux plaidoyer en notre faveur. Les médecins d'Auxerre croyaient avoir *assommé* le magnétisme; mais la vérité ne meurt pas. Aussi vit-on bientôt une dame Lemoine, depuis longtemps malade, renaître à la santé, et proclamer que c'était au magnétisme qu'elle devait ce rétablissement inespéré. Cette guérison blessa la sus-

ceptibilité des docteurs auxerrois, qui virent en cela un empiétement sur leur domaine et portèrent plainte.

Le 14 août, M. de Rovère fut traduit en police correctionnelle sous prévention d'*exercice illégal de la médecine*. Le tribunal le renvoya de la plainte par les motifs que, s'il avait guéri des malades par le magnétisme, il n'avait point employé de médicaments, et ne pouvait être atteint par les art. 36 et 37 de la loi du 19 ventôse an XI.

Pendant que ce procès s'instruisait, d'autres guérisons se préparaient. *L'Union* du 23 août contenait une lettre de M. Baucher, huissier, déclarant que sa femme, malade depuis huit ans et inutilement traitée par la médecine ordinaire, venait d'être guérie par le magnétisme. M. de Rovère étant encore l'instrument de cette guérison, appel du jugement du 14 août fut interjeté aussitôt, et le 16 de ce mois, ce magnétiseur comparaissait devant la Cour royale de Troyes.

Là comme à Auxerre, il s'est défendu lui-même, et l'arrêt de la Cour a confirmé le jugement du tribunal.

Ce dénouement est en tout conforme aux précédents. On voit que la justice ne se met pas au service des haines scientifiques, et qu'on est sûr de trouver auprès d'elle un appui éclairé (1).

Revue des journaux. — *Le Ménestrel* du 1er novembre contient un article comique intitulé : *Fluide lyrique*, dont le fond est magnétique.

Le Charivari du 3 parle encore de magnétisme dans un sens plaisant, mais favorable.

La Patrie du 21 relate une guérison obtenue par la

(1) Voyez, dans le *Magnétisme opposé à la médecine*, la relation des procès que M. du Potet a eus à soutenir à Montpellier.

prière. L'influence de la prière, comme on sait, est très-grande ; c'est ce qu'on appelle la médecine morale ; comme telle, elle fait partie de nos études.

La Mouche des 27 octobre et 3 novembre publie un curieux fait de pressentiment envisagé comme dépendance du magnétisme.

Dans le numéro du 17 courant, M. Ordinaire émet l'opinion que ceux qui se suicident ne souffrent pas, et que les actes courageux du moment suprême tiennent à un état d'insensibilité causé par l'abandon que l'âme fait des organes.

La Tribune Lyonnaise du 1er novembre contient la première partie d'un travail de M. Ph. Hedde sur l'emploi de la clairvoyance à la découverte des mines.

La Presse du 13 dit que M. Lafontaine a donné, au profit des inondés de la Loire, une séance de magnétisme qui a produit 63 francs.

Le Commerce du 29 relate un cas de noctambulisme que nous reproduirons dans notre prochain numéro.

Nouvelles. — Vingt magnétistes, répondant à l'appel fait par M. du Potet pour la fondation d'une nouvelle société du magnétisme, ont déjà donné leur adhésion écrite. Cette première liste ayant été spontanément couverte de signatures, il y a lieu d'espérer la réalisation de ce projet dans un avenir prochain. Nous donnerons dans notre prochain numéro les détails nécessaires pour que les psrtisans du magnétisme éloignés de Paris puissent prendre une part active à cette entreprise.

BIBLIOGRAPHIE.

Philosophie physiologique des sensations et de l'intelligence, par M. Gerdy, professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de médecine; 1 vol. Chez Labbé. Paris, 1846.

Chaque animal a son ennemi, chaque savant son antagoniste : la guerre est sur la terre et dans tous les éléments. Me voici, moi qui ne suis pas savant, l'antagoniste d'un grand homme; j'intervertis l'ordre de la nature, tant pis pour les règles.

M. le docteur Gerdy vient de livrer au monde savant un livre nouveau. Nous n'aurions point à nous en occuper s'il ne contenait un grand nombre de pages sur le magnétisme. Cet auteur fait « bonne et sévère justice de nos *rêveries.* » Le magnétisme, le somnambulisme, n'existent point, et nous sommes rangés dans la classe des visionnaires. M. Gerdy devient l'égal des Bouillaud et des Dubois (d'Amiens); nous augurions mieux du savoir de ce philosophe. Il dit : « Buffon, « Condillac, Jouffroy, ont écrit des romans. » Et ne voulant pas imiter ces grands hommes, il livre cependant au monde un roman! Que voulez-vous, lecteurs; M. Gerdy a porté, sans le vouloir, un triste jugement sur lui-même. « L'entendement humain, dit-il, est un « des plus grands sujets qui puissent occuper nos « méditations. Si l'on y voit l'homme dans toute sa « grandeur et sa magnificence, il s'y montre aussi « dans toute sa petitesse et son avilissement; si l'on « y voit éclater sa puissance sans en apercevoir les « limites, on y voit aussi sa faiblesse sans pouvoir en

« sonder toute la profondeur. » M. Gerdy rencontre sur sa route les phénomènes magnétiques qui le gênent ; il les nie. Une vérité magnifique existe aussi brillante que le soleil; ses yeux ne sauraient l'apercevoir. N'est-ce pas là le signe qui caractérise le grand homme? Il n'y aurait que cette seule tache dans l'ouvrage de M. Gerdy qu'elle suffirait pour en détruire la valeur ; mais il y en a bien d'autres que ses collègues apercevront et réfuteront en bons camarades.

M. Gerdy a découvert en nous une vingtaine de nouveaux sens ; s'il s'était considéré lui-même, il eût vu qu'il lui en manque un très-essentiel. Mais on n'a jamais toutes les perfections.

Nous parlons de ce livre pour mémoire et pour qu'il soit classé avec les œuvres des antagonistes du magnétisme. Il est nécessaire qu'elles soient toutes ainsi rassemblées, afin que le jour où un jugement définitif aura été porté sur le magnétisme on rende pleine justice à de si bons observateurs ; car nous citons tous ces *illustres* au tribunal de l'avenir. Nous sommes certains qu'il ajoutera leurs noms à la suite de ceux qui ont nié le mouvement de la terre, la circulation du sang, et mille autres vérités aussi palpables.

Mais ce tribunal qui juge sévèrement le passé ne corrige jamais l'avenir. Chaque vérité nouvelle trouve des hommes *nouveaux* qui cherchent à l'arrêter au passage. Efforts impuissants, il faut qu'elle arrive; car si c'est Dieu qui la révèle, c'est encore lui qui la conduit.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

(3e article.)

A la liste déjà trop longue des méfaits somnambuliques que j'ai mise sous vos yeux, j'aurais pu ajouter les grossières erreurs que commettent chaque jour des dormeuses vénales, erreurs qui, quoique moins ostensibles, éclatantes, n'en jettent pas moins une défaveur marquée sur le magnétisme.

Ici c'est une somnambule qui, recevant une touffe de poils d'ours, déclare que ce sont les *cheveux d'un homme blond* qui souffre de l'éstomac.

Là c'en est une autre qui donne des conseils sur la hausse et la baisse, et cause ainsi la ruine de trop crédules joueurs.

En province, dans différents lieux, on fouille la terre sur des indications pareilles pour y trouver des trésors qu'un rêve a enfantés.

Partout la déraison et un sot enthousiasme acceptent sans examen les oracles menteurs de ces nouvelles prophétesses. On ne doit pourtant pas toutes les confondre, car il en est de sincères qui vivent à l'écart et que l'on distingue à leur modestie.



On voit au cabinet de l'Ecole de médecine de Paris le cadavre desséché d'une femme qui exerça le triste métier d'avaler des aiguilles. C'était un fait incompréhensible pour les physiologistes d'alors. De nos jours, des magnétiseurs exposent à la foule des somnambules, et leur enfoncent dans les chairs des stylets, des aiguilles à tricoter, transpercent enfin les bras et les jambes de ces infortunés avec des pointes acérées. Toutes ces barbaries inutiles sont commises pour prouver l'insensibilité; elles la démontrent sans doute; mais, repoussantes autant qu'elles sont cruelles, ces expériences, remplissent de dégoût ceux que l'on espère convaincre; l'horreur qu'elles inspirent suffirait pour faire rejeter le magnétisme.

Vous me blâmeriez si je vous taisais ces abus monstrueux, car il faut en tout distinguer la vérité de l'erreur et de la collusion; ce journal n'est pas fondé pour autre chose. Cependant c'est sans amertume personnelle que je m'entretiens avec vous de toutes ces choses qui m'ont causé de grandes tribulations, car ce sont les insuccès des *somnambulistes* qui partout rendirent ma mission si difficile. Ainsi, tandis qu'à Montpellier j'établissais, en présence de la vieille Faculté de médecine et de toute la ville, la réalité du magnétisme par des guérisons éclatantes et des faits physiologiques admirables, un rapport, accablant par les faits négatifs, se lisait à l'Académie de médecine, et venait détruire en partie ce que j'avais eu tant de peine à établir. Durant mon séjour à Londres et au moment où la vérité commençait à se faire jour, nouveau rapport à l'Académie où le magnétisme est ridiculisé, conspué, et le jugement des commissaires ap-

puyé sur les erreurs matérielles des clairvoyantes soumises à leur examen par d'imprudents magnétiseurs. La presse anglaise tout entière, s'emparant de l'arme que lui fournissaient nos antagonistes, disait, en parlant de moi : « Que vient faire ici cet étranger ? « Voilà comment, dans son pays, la prétendue science « qu'il nous apporte est envisagée par les autorités mé- « dicales. » Et le rapport académique, distribué par milliers, faisait taire les voix qui parlaient déjà en ma faveur. Ma maison devenait déserte, et il me fallait recommencer laborieusement mon entreprise. C'était une année de peines, d'angoisses et des sommes considérables que me coûtaient les forfanteries de ces magnétiseurs inexpérimentés.

Ont-ils au moins réparé le mal qu'ils ont fait à la science ? La science ! qu'y a-t-il de commun entre elle et eux ? Celui-ci qui traite Mesmer de *charlatan* fera-t-il effort pour établir sa doctrine ? Attendez un peu, vous verrez ses œuvres enrichies, augmentées par un magnétiste bibliomane. Tous deux ne se croient-ils pas plus savants que Mesmer ?

Qui donc aujourd'hui égare encore l'opinion et la détourne des faits seuls propres à asseoir solidement le magnétisme ? Des magnétiseurs *échevelés*, aussi présomptueux, aussi sûrs d'eux-mêmes que ceux dont nous venons de parler. Ils pullulent dans Paris et se répandent en province avec les instruments vivants de leurs défaites. Croyez-vous qu'ils soient aux regrets du mal qu'ils ont fait, qu'ils cherchent à servir notre cause ? Nullement. Ils *battaient la grosse caisse*, comme dit l'Académie, cherchant à faire beaucoup de bruit pour amasser les badauds autour de leur bouti-

que, et vous voyez que leur manége a en partie réussi. Maintenant ils *travaillent*, au grand contentement des oisifs, qu'ils amusent par des tours de passe-passe. Allant dans les salons comme les bohémiens d'un autre âge, ils disent l'avenir, jouent aux cartes les yeux bandés, et tendent en sortant la main pour recevoir leur salaire. Courant les foires, ils établissent leurs baraques à côté de celles des saltimbanques du plus bas étage, et prostituent ainsi le somnambulisme. Entrez, entrez tous! La nouvelle *Isis va lever son voile*, vous pourrez contempler la déesse.

Cessons, chers élèves, de nous occuper de tout ce désordre; cherchons ensemble quelle est la cause de tant d'insuccès; peut-être allons-nous la trouver dans les dispositions morales des magnétiseurs au moment de l'expérience.

Le sommeil lucide est presque toujours produit de premier jet et par des personnes étrangères à toutes connaissances magnétiques. Ce fait singulier trouve son explication. Celui qui agit ainsi est sans préoccupation; aucune combinaison ne dérange son esprit et ne vient altérer les forces dont il dispose. Tout entier à ce qu'il fait, il ne cherche rien, car une vague idée le dirige; il ne croit ni ne doute, il ignore enfin s'il a les propriétés magnétiques. L'agent dont il pénètre l'être qu'il actionne est simple et tel qu'il devrait toujours être. Il est facile de comprendre ce qui se passe alors, nulle contrainte n'existe, la nature n'est point forcée; les passions qui dérangent tant le moral et réagissent si fortement sur le physique n'ont point été mises en jeu; elles n'influent que quand le néophyte a réfléchi sur l'étrangeté du phénomène qu'il

a fait naître ; alors commence à s'altérer la régularité de l'instrument qu'il avait formé (1).

N'avons-nous pas, toute notre vie, remarqué que les passions un peu fortes, une simple émotion même, pouvaient tout à coup troubler notre entendement ? Est-ce que notre jugement est sain alors, et les déterminations que nous prenons, justifiées par la froide raison ? Ne savons-nous pas aussi que des désirs trop prononcés paralysent certaines fonctions ? Les forces vives sont donc déviées tout à coup, subissent des changements, et tout ce que nous faisons se ressentant de ces modifications, pourquoi serait-il déraisonnable d'admettre que le plus grand calme d'esprit soit nécessaire à l'obtention comme à la manifestation régulière des phénomènes magnétiques ? Rien, assurément, ne s'oppose à l'admission de ce principe dont j'ai reconnu la vérité, et c'est ce calme, cette sérénité d'esprit que j'ai toujours cherché à posséder, qui m'a fait réussir où tant d'autres avaient échoué.

Ne trouvons-nous pas dans les Ecritures ces mots profonds : *simple d'esprit, cœur simple*; et n'y dit-on pas aussi que cette simplicité est nécessaire pour comprendre les vérités éternelles que Dieu révèle à l'intelligence ? ce qui doit arriver rarement lorsque le tumulte des sens ébranle la machine et que l'imagination apporte son tribut de fausses connaissances. Il faut donc, quand on magnétise, avoir la simplicité

(1) De même, dans les productions de la nature, tout ce qui vient déranger ses combinaisons simples et régulières altère sa loi et produit des monstres; ainsi de même encore dans les combinaisons chimiques : si l'on agite le vase contenant une dissolution saline, les cristaux ne sont plus réguliers. Les sulfates de soude et de magnésie du commerce sont dans ce cas.



d'un enfant ou le calme du sage pour abandonner à l'agent seul le soin de développer la *crise.*

Ne trouvez pas ces faits extraordinaires? Songez que c'est l'esprit bien plus que la matière qui agit, et que c'est principalement sur l'intelligence du magnétisé que votre pouvoir se fait sentir.

Une remarque à faire, c'est que, en général, les êtres les plus voisins de la nature, les *moins civilisés*, sont plus aptes à présenter tout à coup les étonnants phénomènes du somnambulisme lucide. Il faut se rappeler que les prêtres de l'antiquité cherchaient leurs crisiaques parmi de jeunes vierges, et qu'ils ne les laissaient plus communiquer avec le monde. Eux-mêmes agissaient dans le silence, loin des passions qui agitent les autres hommes, car ils avaient reconnu les principales conditions nécessaires au développement de l'esprit prophétique.

Où trouverez-vous de nos jours ces dispositions physiques et morales applicables à ces opérations encore mystérieuses? Vous les chercheriez en vain chez les magnétiseurs, indignes héritiers de la science antique. Entendez leur langage, voyez leurs actes! Et s'il en est un seul qui, sans une sorte de pureté du corps et de l'esprit, produise une œuvre irréprochable signalez-le-moi, afin que je reconnaisse mon erreur et que j'avoue hautement que mes idées sont fausses.

Mais ne voyez-vous pas, au contraire, des guérisons éclatantes se faire par des mains désintéressées, par des hommes qui, se considérant comme instruments de la Providence, n'obéissent qu'à l'impulsion de leur cœur? Je pourrais vous citer quelques-uns de ces der-

niers, simples et confiants en eux-mêmes, qui, comme les apôtres, quoique pleins de foi, croient cependant qu'il leur manque encore des vertus essentielles.

Voilà les principes qu'il faut établir, ceux qui doivent nous diriger pour arriver à trouver la force, non plus celle toute brute, toute physique, tout électrique, qui développe les nombreux phénomènes que nous avons décrits, que chaque être possède et peut émettre lorsqu'il sait vouloir; mais une autre plus relevée, qui ne se livre à nous que dans certains moments, lorsque l'âme est amenée à y consentir; ce qui se reconnaît de suite, car elle imprime aux faits un caractère presque divin.

On s'est souvent demandé : qu'est-ce que la vie ? Ce qui la manifeste ne peut-il se présenter sous un aspect nouveau ? Connaissons-nous bien notre propre nature, en avons-nous saisi toutes les propriétés, n'avons-nous plus rien à découvrir ? Les savants ont répondu : Les instruments qui composent notre machine sont depuis longtemps décrits, la connaissance en est devenue vulgaire; la vie même n'a pu échapper à nos investigations; aucun de ses mystères ne reste à dévoiler.

Le philosophe, s'appuyant sur les données de la science, a jugé comme elle, et tiré de semblables conséquences morales et physiques des phénomènes intellectuels, dont le tableau si riche était placé sous ses yeux.

Mais voilà que tout à coup la limite est franchie; une vie nouvelle apparaît. L'homme n'était connu que par ses facultés de la veille, voici la nature surprise dans des moments où les organes reposent, où

toutes les combinaisons de l'esprit sont différentes, où il obéit à d'autres impulsions, où les ressorts jugés nécessaires pour le faire agir sont rompus, où enfin les sens sont inutiles pour que la pensée s'exerce. Etat merveilleux où l'on n'a plus besoin du témoignage des sens, où l'on voit sans les yeux, entend sans les oreilles, etc., etc. Les corps opaques semblent ne rien intercepter, et, chose plus singulière encore, les actions humaines sont envisagées différemment que dans la veille ; incompréhensible état où l'on condamne souvent ce qu'on avait trouvé juste, où enfin ce qui nous est étranger, les actions des autres, leur pensée même, viennent se réfléchir, se peindre en nous. A la faveur de cette lampe qui brille au fond de nos organes, de ce miroir magique, si vous voulez me permettre cette expression, on peut traduire et rendre jusqu'aux sentiments les plus secrets. Ce daguerréotype nouveau ne peint pas seulement les formes ; ce qu'il trace il l'anime ; mais tout s'efface bientôt ; il suffit d'une pensée, d'un désir !...

Ne voyez-vous pas qu'il existe ici une force, un moteur inconnu pour l'étude duquel la science des écoles ne peut nous fournir de méthode, puisqu'elle ne le connaît point, qu'elle n'a jamais poussé ses investigations jusqu'à lui. Tous les *brillants* traités des sensations sont faux et incomplets puisqu'ils ne contiennent que les actes d'une partie de la vie. Et maintenant que sur ces points les savants sont plus ignorants que nous, car nous entrevoyons la lumière, tandis qu'ils restent plongés dans l'obscurité, ne vous étonnez plus des résistances qu'ils nous opposent, de leur mauvais vouloir enfin.

Que voulez-vous qu'ils fassent de tant de richesses? Ils sont économes, les savants! Ils dépensent peu, ils aiment à vivre au jour le jour. Ils examinent maintenant comment les os poussent; un ciron peut-être occupe leur pensée. Ils aiment le repos; lorsqu'il s'agit d'avancer, ils marchent à petits pas, les comptant même, et souvent, tandis que tout se déplace autour d'eux, que tout se meut, ils dorment dans leur fauteuil héréditaire pour que le lendemain les trouve comme la veille. Ils ont peur des émotions, car l'étude les a rendus caducs. Aussi toutes les grandes découvertes se font autour d'eux par des enfants perdus des sciences et qui n'ont point suivi leurs conseils. Ils perfectionnent sans doute; il faut bien qu'ils soient utiles à quelque chose.

Le somnambulisme magnétique se présente donc à ces esprits *positifs* avec un cortége de merveilles que l'on ne trouve point dans l'almanach de l'Académie. Le magnétisme simple, sans sommeil, serait déjà pour eux un grand embarras, car il est d'une difficile étude: aussi voyez-vous que jusqu'à présent ils lui ont refusé l'entrée de leur temple.

Ah! si leurs yeux pouvaient apercevoir ce jeu singulier des forces qui entrent en nous ou en sortent, s'ils pouvaient suivre ces attractions secrètes qui résultent de la seule approche de deux corps organisés, ils nous expliqueraient le mécanisme de ces guérisons inespérées, comme de ces morts promptes que rien ne peut encore faire comprendre; nous-même sommes réduit à deviner, à percevoir intuitivement, et nous pouvons nous tromper dans nos appréciations;

car si nous jugeons mal ce qui est grossier, ce qui frappe nos sens habituellement, à plus forte raison quand il s'agit de choses cachées.

Pour moi, il est des existences qui se trouvent liées à d'autres existences ; elles se soutiennent mutuellement par un échange continuel des forces qui les animent. D'autres êtres puisent dans ceux qui les approchent habituellement une partie de vie nécessaire ; ceux-ci meurent-ils, ceux-là languissent et meurent bientôt. Il est une multitude d'enfants qui n'ont pu avancer dans la vie, car il leur manquait l'amour et cette exaltation de tendresse des père et mère, expansion plus nécessaire que le vulgaire ne l'imagine ; voilà pourquoi la mortalité est si grande dans les hospices consacrés à l'enfance. Beaucoup de vieillards ne se soutiennent, et leur vie ne devient plus *réelle* que par le rapprochement de jeunes êtres chez qui le principe de vie déborde ; voici pourquoi encore ils les recherchent et aiment tant leur compagnie. L'égoïste se flétrit vite, malgré les précautions dont il s'entoure, s'il vit éloigné des corps qui rayonnent la vie. La fréquentation des assemblées nombreuses produit un effet toujours favorable ; plus il y a d'effervescence, plus on se sent vivre ; l'homme affaibli acquiert dans ce milieu la force nécessaire pour accomplir ce qui demande de grands efforts, efforts bien au-dessus de sa puissance réelle.

Ce ne sont là que des aperçus. Comme vous le voyez, la mine est riche et féconde, quoique nous ne soyons qu'à la surface ; que sera-ce donc lorsque nous aurons pénétré dans son fonds ?

Pardonnez-moi ma hardiesse d'oser m'élever dans

ces régions inconnues, et vous inviter à m'y suivre; rappelez-vous ce que je vous ai dit : je cherche avec ardeur la vérité!

(La suite prochainement.)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

CONFÉRENCES MAGNÉTIQUES.

6 *décembre*. — Dans les expériences auxquelles se livre M. le baron du Potet, dans nos conférences dominicales, quelques-unes, faites pour prouver l'attraction magnétique, ont produit le singulier résultat que nous allons chercher à décrire.

Le magnétisé et le magnétiseur se tenant debout, face à face, à quelques pieds de distance, il arrive que si celui-ci tourne lentement sur lui-même, celui-là, au lieu d'être attiré dans la sphère d'activité de l'opérateur et de le suivre, éprouve, au contraire, un mouvement de rotation tout à fait semblable, mais *en sens inverse*, comme cela a lieu à l'égard de deux cylindres et de tout engrenage.

On remarque que magnétiseur et magnétisé tournent avec une vitesse égale d'abord; mais bientôt ce dernier perd son mouvement rotatoire et tend à s'éloigner en décrivant une courbe.

Ces curieuses expériences, répétées sur des hommes qui n'étaient point prévenus, étrangers par conséquent à toute espèce d'influence, ont réussi pleinement, et servent de base au mémoire de M. Andriveau qu'on va lire tout à l'heure.

Une autre expérience, tentée pour confirmer la précédente, réussit pleinement. La voici :

Deux magnétiseurs étant placés, l'un en A et l'autre en B (figure ci-contre), attirant en même temps, avec une intensité la plus égale possible, un magnétisé placé en C, celui-ci, sollicité par deux forces perpendiculaires, chancelle, oscille, puis s'échappe par la diagonale D, résultante des forces. Si le magnétiseur A agit davantage que le magnétiseur B, ou réciproquement, le magnétisé n'arrive au point A ou B qu'en décrivant un signe plus ou moins oblique.

D B A C

M. Andriveau, témoin de ces curieuses expériences, les a rattachées aux lois astronomiques, ainsi qu'on va le voir par le mémoire suivant qu'il adresse à M. du Potet.

MONSIEUR,

Persuadé que rien de ce qui se rapporte au magnétisme ne vous est indifférent, je vous demande la permission de vous soumettre quelques idées que m'ont suggérées de récentes expériences d'attraction. Ces réflexions seraient susceptibles d'un long développement; je me bornerai à vous les exposer dans toute

leur simplicité. Je serai court et je tâcherai d'être clair.

Au nombre des expériences faites par M. Derrien, j'ai remarqué particulièrement les mouvements de rotation et d'attraction imprimés à la personne magnétisée; j'ai observé que le mouvement de rotation avait lieu dans un sens contraire à celui du magnétiseur, et j'ai cru y trouver la raison de certains phénomènes astronomiques : je veux parler du mouvement diurne de la terre et de sa révolution annuelle autour du soleil. Le fait de ce double mouvement est parfaitement démontré depuis l'admirable théorie de Newton; Kepler en a tracé les éléments dans les célèbres lois qui portent son nom. Quant à la cause du mouvement, il faut pour l'expliquer recourir à une impulsion primitive donnée à tous les corps célestes. Examinons si le magnétisme ne pourrait pas fournir ici quelque lumière.

Si l'on considère le soleil comme saturé et entouré d'un fluide dont l'influence se ferait sentir sur toutes les planètes, dont il est le centre et le régulateur; s'il est reconnu qu'il est doué d'un mouvement de rotation sur son axe, on concevra sans peine qu'il puisse imprimer aux fluides qui entourent chaque planète un même mouvement de rotation, mais dans un sens inverse. Or les notions les plus élémentaires d'astronomie nous apprennent que le soleil tourne sur son axe en vingt-cinq jours environ, que ce mouvement, relativement aux planètes, a lieu d'orient en occident; on sait aussi que toutes les planètes sont douées de ce même mouvement, et que toutes, chose remarquable, se meuvent d'occident en orient.

Je dis donc que la rotation du soleil, agissant sur les planètes par la communication des fluides, est la cause probable de leur mouvement diurne, de même que la roue principale d'une machine met en jeu d'autres roues secondaires.

Quant au mouvement de translation ou de révolution annuelle, l'explication qu'on en donne, c'est que notre globe obéit à la fois à deux forces qui se font équilibre; savoir, la force centripète, qui tend à attirer vers le soleil la terre et toutes les planètes, et la force centrifuge, qui tend à les en éloigner; mais cette force centrifuge, quelle est-elle? Faut-il absolument que ce soit une impulsion que les planètes auraient reçue primitivement, impulsion en vertu de laquelle elles continueraient à se mouvoir dans la même direction et avec la même vitesse, tant qu'une cause étrangère ne viendra pas changer cette direction, diminuer ou anéantir cette vitesse?

Ne peut-on pas encore ici admettre que ce mouvement est le résultat d'une attraction dont l'effet se fera sentir tant que la cause qui la produit existera?

En effet, si la terre n'était sollicitée que par le soleil qui l'attire avec une force supérieure, elle serait précipitée immédiatement vers lui, et son mouvement cesserait aussitôt; mais elle doit être attirée aussi dans une certaine proportion par tous les corps de la sphère céleste, qui, quoique placés à des distances infiniment plus grandes que le soleil, empêchent cependant la terre de s'élancer vers cet astre.

Il résulte de la double attraction produite par des forces contraires que la terre ne peut ni se rapprocher du centre ni s'en éloigner. Mais comme le so-

leil qui l'attire à lui est beaucoup plus rapproché, et que la force d'attraction augmente en raison inverse du carré des distances; en outre comme le soleil, en tournant sur lui-même avec une vitesse quatre fois plus grande que la terre, imprime ce même mouvement aux planètes qui l'entourent; de ce mouvement de rotation résulte un déplacement dans l'espace qui produit le mouvement orbiculaire des planètes.

Pour rendre plus sensible cette démonstration, supposons une masse d'aimant fixée au centre d'un bassin rempli d'eau, et une petite boule de fer flottant à quelque distance; il est certain que le fer sera attiré avec d'autant plus de force que la masse d'aimant sera plus puissante. Mais si le bord du bassin est entouré d'un cercle de fer aimanté, le mobile flottant, étant attiré à la fois vers le centre et vers la circonférence, ne pourra se porter ni vers l'un ni vers l'autre, et restera à une distance quelconque des deux corps attirants. Si maintenant on suppose dans le plus rapproché, soit le point de centre, un mouvement de rotation assez puissant pour se communiquer au mobile, ce mouvement ne devra-t-il pas, comme la roue d'un bateau à vapeur, produire le déplacement du mobile? On conçoit alors que ce mobile ne pourra se mouvoir que dans la ligne qui représente la résultante des forces qui agissent sur lui, et décrira une courbe autour du point central.

Ainsi donc, puisqu'un effet semblable se manifeste dans certains phénomènes célestes, concluons qu'il est dû à des causes analogues, et que *l'attraction est le principe du mouvement*; qu'il existe un fluide qui remplit tout l'univers, par qui se transmet la force mo-

trice à des distances infinies, et sur des masses incalculables; que ce fluide est le point d'appui et la force inconnue qui maintient l'harmonie et l'équilibre dans la création.

Ce moteur universel se montre à nous dans les phénomènes magnétiques, mais avec de sensibles modifications. Ce n'est plus une force aveugle de corps inanimés agissant mécaniquement en vertu de leur masse et de leur pesanteur; c'est une force vive, intelligente, émanée de la volonté et de la nature humaine, et qui est aussi éloignée de la première que l'esprit l'est de la matière. De là vient sans doute que la série des phénomènes produits par le magnétisme ne présente pas toujours la même exactitude mathématique, et qu'il s'y rencontre même des anomalies apparentes, parce que la nature, toujours la même dans son ensemble, est variée à l'infini dans ses détails.

En vous exposant ces idées, qui, je le crains, n'ont pas toute la précision désirable, je n'ai eu en vue que d'indiquer un rapprochement qui a pu échapper à d'autres esprits, et d'ouvrir un nouveau champ à la discussion. S'il en résultait le germe d'une théorie nouvelle, je m'en applaudirais comme d'une découverte due au magnétisme, et à vous, Monsieur, qui accueillez la vérité n'importe par quelle bouche, et à l'homme de génie, qui l'a peut-être pressentie, quand il composa sa fameuse thèse *de Planetarum influxu*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mon sincère attachement.

J. ANDRIVEAU.

VARIÉTÉS.

Électro-magnétisme. — M. Ch. Renard nous écrit de Rambouillet, à la date du 25 novembre, la lettre suivante, dont le contenu intéressera vivement ceux de nos lecteurs qui ont suivi nos recherches sur la petite Cottin.

« ..... Je crois vous faire plaisir en m'empressant de vous signaler qu'il se passe à Clairefontaine, près de Rambouillet, des faits dans le genre de ceux de Mlle Cottin; Rambouillet s'en est vivement entretenu. Voici ce que j'ai pu recueillir à ce sujet; je ne puis vous garantir l'exactitude des détails, mais le fond est vrai.

« M. Bottel est fermier à Clairefontaine. Il y a douze ou quinze jours, trois ou quatre marchands de livres toulousains se trouvaient dans ce bourg; l'un d'eux vint à la ferme offrir ses livres. La domestique, qui se trouvait seule, lui donna un morceau de pain. Quelque temps après, un second vint aussi demander du pain; la fille lui en ayant refusé; il s'en alla en la menaçant. Le soir de ce jour, la soupe étant servie, les couverts mis, au moment de se mettre à table, le bouillon tourna, devint laiteux, les couverts et la soupière s'agitèrent et furent jetés à terre; la fille allant pour mettre un chaudron sur le feu, l'anse lui resta dans la main, les oreilles s'étant rompues. La

même fille allant dans la maison, et se trouvant sur la place où avait été le marchand, fut prise de mouvements dans les membres; son cou éprouva aussi un vif mouvement de rotation, et sa frayeur était grande. Le charretier, par bravade, se mit au même lieu; il fut tout aussitôt agité, et il étouffait; sortant de la maison, il fut renversé dans une mare d'eau qui est au devant. On alla chercher M. le curé; mais à peine avait-il récité quelques prières qu'il fut agité comme les autres; ses lunettes en furent brisées; ses meubles craquaient et éprouvaient des oscillations. La fille fut très-mal; elle passa même pour avoir succombé. Ces phénomène sont intermittents, ils cessent et reparaissent.

« La fille avait-t-elle des prédispositions à cette affection que la peur aura fait éclore? Cette espèce de *psie* n'est-elle pas contagieuse, comme le sont l'épilepsie, la chorepsie, la catalepsie, etc.

« J'aurais été très-curieux de voir ces faits; mais ne connaissant aucunement M. Bottel, ni personne à Clairefontaine, n'ayant ni titre ni mission pour prétexte, j'aurais eu peur d'être éconduit. »

Noctambulisme. — Dans le courant de la nuit dernière, un locataire qui occupe, dans une maison du faubourg Montmartre, une chambre dans les mansardes, crut apercevoir l'ombre d'un corps humain qui passait devant sa fenêtre; il se leva aussitôt, ouvrit sa fenêtre, et vit distinctement une femme qui se promenait sur les toits, laquelle, après s'être arrêtée pendant quelques instants à une fenêtre voisine, continua sa promenade aérienne jusqu'à une fenêtre

plus éloignée, qu'elle ouvrit, et pénétra par cette ouverture dans la pièce qui n'était pas occupée en ce moment. Le locataire, pensant que cette femme cherchait à commettre un vol, prévint l'une de ses voisines, qui se leva, et tous deux, munis de lumière et de la clef qui ouvrait la pièce, s'y rendirent aussitôt.

En entrant, ils virent cette femme assise, tenant à la main un mouchoir qu'elle ourlait dans l'obscurité, et qui continuait son travail sans faire attention aux visiteurs qui l'observaient. Ceux-ci reconnurent en elle la domestique de Mme N., et virent qu'elle se trouvait sous l'empire d'un accès de somnambulisme auquel elle était sujette; ils s'empressèrent de la réveiller, et lorsqu'elle fut remise de l'émotion qu'elle avait éprouvée en se voyant dans un costume très-léger en présence de deux personnes, la voisine la reconduisit dans sa chambre. Le chemin qu'elle avait parcouru dans son sommeil, c'est-à-dire la gouttière qui lui sert de chemin, a à peine 30 centimètres de largeur, et un couvreur ou un maçon n'oserait pas s'y aventurer sans prendre les plus grandes précautions. (*Commerce.*)

— Un autre cas de ce sommeil fut observé, il y a quelques années, rue de Grammont. En voici le récit, par une personne vérace et bien informée.

M. L***, âgé d'une trentaine d'années, prit une compagne. Tous deux d'un caractère doux, leur ménage fut d'abord très-heureux; mais à peine une année s'était écoulée que des accès de somnambulisme se développèrent chez M. L***. Chacune de ses crises enfante un drame dont il est le héros; il parle haut, gesticule, frappe. Et sur qui frappe-t-il? sur sa jeune

femme. D'abord ses coups sont peu répétés, mais assez violents cependant pour occasionner des meurtrissures. Dans d'autres accès, il s'anime davantage et sa violence augmente. Rien ne pouvait le réveiller avant la fin de son drame; il redevenait calme aussitôt qu'il était terminé. Mais une nuit il se lève plus agité encore que de coutume, et après un long monologue il s'arme d'un bâton, ouvre une porte, et va droit au lit de sa belle-mère; il frappe cette malheureuse femme de nombreux coups de son gourdin, sans s'arrêter, sans entendre les cris déchirants poussés par celle qu'il assomme; on le saisit enfin, il est furieux, mais n'en veut qu'à celle qui gît presque morte à ses pieds.

Éveillé, il ne sait rien, tout est oublié. Des médecins avaient été prévenus plusieurs fois des dérangements nocturnes de M. L***; des saignées avaient été pratiquées, mais en vain.

La victime resta plusieurs mois sans pouvoir se lever; elle était couverte de plaies. La famille se réunit et demanda une séparation, craignant avec raison qu'un sort aussi cruel ne fût réservé à la femme de ce malheureux.

On eût pu, par le magnétisme, faire cesser ce somnambulisme, mais personne n'y songea.

Le magnétisme marche, marche! — Le magnétisme aujourd'hui occupe tous les esprits sérieux. Nous ne sommes donc pas étonnés de le voir descendre de la chaire, lancé par un des premiers orateurs chrétiens. Dimanche, 6, les voûtes de la basilique de Paris ont, pour la première fois, retenti, servi d'écho aux

mots magiques de magnétisme, somnambulisme. C'est avec une avidité manifeste, le cou tendu, les oreilles ouvertes, que trois mille auditeurs ont recueilli les paroles suivantes :

« Il y a dans la nature trois choses : la substance, la force et la loi. Eh bien! la substance, elle varie à tout moment; elle est variable de sa nature; elle change de formes, de pesanteur, de densité (pardonnez-moi ces expressions techniques); elle change à tout moment, et puis elle va se condenser ailleurs pour y produire d'autres phénomènes. A tout moment la substance et la force changent de lieu et de concentration. Il n'y a qu'une chose immobile, c'est la loi mathématique, et c'est cette immobilité de la loi mathématique, cette impossibilité où elle est de changer qui maintient l'ordre dans la nature. Ainsi Dieu a donné à la nature une loi immuable qui ramène tout à soi, et deux éléments mobiles qui sont la substance et la force.

« Eh bien, quand Dieu fait un miracle, remarquez ce qui se passe. Touche-t-il à la loi mathématique? ce n'est pas possible. Dieu ne peut pas faire que les rayons d'un cercle ne soient pas égaux; ils le sont en vertu d'une loi qui a son centre dans l'éternité divine. Aussi jamais Dieu ne change la loi mathématique. Sur quoi donc agit-il? En vertu de la loi de la pesanteur, mon bras, abandonné à lui-même, tombe perpendiculairement le long de mon corps. Cependant, par la seule puissance de ma pensée, je l'élève contre la loi de la pesanteur en apparence. J'use d'une loi dont je suis le centre, et je contrebalance la loi de la pesanteur qui m'appelait au centre de la

terre, et qui faisait tomber mon bras perpendiculairement à mon corps.

« Eh bien, quand Dieu, si vous voulez, arrête le soleil, qui, en suivant une courbe mathématique, va en vertu d'une force de projection, Dieu, centre de toutes les forces, applique à cet astre une force suprême qui contrebalance celle qui le pousse, et le tient immobile par la même raison qu'un corps suspendu entre deux forces égales demeure au repos. Dieu ne fait donc qu'appliquer au soleil une force dont, à tout moment, nous disposons nous-mêmes ; seulement il est le réservoir d'une force supérieure, qu'aucune combinaison mathématique ou dynamique ne peut égaler : il est le réservoir de la force absolue ; et, par conséquent, il fait ce que nous appelons des miracles.

« Ainsi, quand nous allons demander au médecin la santé, contrairement à toutes les lois apparentes de la nature, il pourrait nous répondre : « Est-ce « que je puis changer les lois de la nature ? » Il les change cependant. Il vous apporte un fébrifuge, et vous recouvrez la santé. Eh bien ! Dieu, en qui est la force fébrifuge, comme toutes les autres forces, vous applique la force fébrifuge qui a ses racines en vous. Il lui commande comme je commande à ma main, à qui je dis : « Baisse-toi, » et elle se baisse.

« Passons à la seconde objection.

« On a dit : « Les miracles ne prouvent rien, parce « qu'il n'y a rien d'aussi simple, d'aussi facile que les « miracles ; toutes les doctrines en ont eu. »

« Je réponds que cette assertion est complétement fausse, qu'aucune doctrine historique n'a invoqué

des miracles dans le passé et n'en invoque dans le présent...... Expliquez-moi pourquoi, à Paris, à la face de notre soleil, on n'a pas encore osé, sur les places publiques, comme le Christ, faire parler les muets, ressusciter les morts, faire, en un mot, le plus petit miracle?

« On m'a répondu que c'est parce que nous avons des Académies, parce qu'on aurait cité les miracles à comparaître devant la justice savante. Mais cette objection, si elle est applicable ici, ne l'était pas du temps de Mahomet. Eh bien! pourquoi Mahomet n'a-t-il point fait de miracles? Parce qu'il vivait dans un siècle historique, et qu'on ne fait point de miracles dans un siècle historique, quand on n'est pas Dieu.

« Le paganisme et le rationalisme l'ont bien senti, car ils ont voulu opposer aux miracles de Jésus-Christ des miracles de leur façon. »

(L'orateur fait justice ici des prétendus miracles d'Appollonius de Tyane, et établit ensuite qu'à l'exception du peuple juif, aucune doctrine n'a eu pour elle des miracles.)

« Mais, dit-on, il est si facile de faire des miracles, qu'aujourd'hui même il s'en fait encore.

« J'aborde cette objection sans aucune espèce d'ambage, car je ne recule jamais devant aucun fait.

« On dit donc qu'il y a dans la nature des forces occultes que nous appelons aujourd'hui des forces magnétiques, et que ces forces donnent à celui qui en est doué une puissance de vision et d'opération tout à fait supérieure à ce que l'humanité peut faire, et que, par conséquent, il n'est pas étonnant qu'à des époques antérieures ce fait ait pu être découvert par

le Christ et par des hommes qui se sont trouvés dans une situation analogue.

« Messieurs, je pourrais répondre tout simplement que la science n'a pas encore admis jusqu'ici, constaté, reconnu l'existence des faits magnétiques. Je pourrais, par conséquent, vous dire : Vous, rationalistes, commencez par vous mettre d'accord, par constater, selon vos procédés, l'existence de ces forces occultes, et puis, quand vous serez d'accord entre vous, nous pourrons nous en occuper.

« Mais, messieurs, je ne me guide jamais d'après la science, mais d'après ma conscience; je crois donc fortement aux faits magnétiques. Eh bien, oui, je crois qu'il y a des faits; je crois que la force magnétique augmente prodigieusement la force de vision de l'homme; je crois que ces faits sont constatés par un certain nombre d'hommes très-sincères et très-chrétiens. Je crois que la généralité de ces faits sont des faits naturels, que, par conséquent, il faut en rendre compte, et que jamais l'homme n'a manqué de la connaissance de ces secrets. Je crois que tout ce que nous avons vu dans le fond des temples du paganisme, à part la supercherie qui était manifeste, je crois que la magie et tant d'autres choses étaient tout simplement fondées sur la force magnétique.

« Eh bien, oui, par une protestation divine contre les formules de la science, qui date d'Adam, Dieu a voulu que cette force existât, pour montrer au matérialisme qu'en dehors de la foi il y a cependant sur la terre des restes de la puissance adamique, des restes du paradis terrestre qui marquent la puissance de notre âme et prouvent qu'elle n'est pas tout à fait

courbée sous le joug, qu'il y a quelque chose au delà de la mort. Oui, je crois à cela de tout mon cœur. Mais c'est là, remarquez-le tout d'abord, un phénomène de vision et non d'opération, qui appartient à l'ordre prophétique et non à l'ordre miraculeux. C'est un phénomène par lequel on voit, mais non par lequel on agit, on opère.

« Eh bien! vous qui avec cette force magnétique, je ne vous demande pas ce qui sera dans mille ans, je vous demande : Demain, qu'arrivera-t-il relativement aux objets qui préoccupent le plus la pensée publique, sur des points dont tous les éléments sont dans vos mains? Vous ne me répondez pas, et je sais bien pourquoi : c'est que votre force est si impuissante, que la police elle-même y a renoncé, parce qu'en s'y liant, au lieu de mettre la main sur les coupables, elle l'aurait mise sur les innocents. (Sourires.)

« ..... Le magnétisme n'est rien par ses résultats ; il constate le spiritualisme, mais ne produit rien. C'est comme à Babylone, sur les bords de l'Euphrate, ce débris calciné qui frappe la vue. Le voyageur le ramasse, il songe au grand édifice dont il faisait partie ; mais ce débris ne dit rien et ne peut pas répondre. Ce n'est pas un principe de l'humanité : c'est une simple tuile cassée, et qui ne sert qu'à la curiosité.

« Encore un mot, et je termine.

« Vous me direz : Mais si cette puissance miraculeuse existe dans Dieu, pourquoi ne voyons-nous plus de miracles?

« Vous ne voyez plus autant de miracles qu'au temps de Jésus-Christ, soit ; mais jamais l'opération

miraculeuse n'a cessé dans l'Eglise; elle y reste et produit une foule de faits....... »

Nous donnons aujourd'hui, sans faire aucune réflexion, l'opinion d'un prédicateur distingué, attendant pour réfuter ce qu'il y a d'erroné et de contraire à la vérité dans les assertions du R. P. Lacordaire. Lorsque toute la doctrine des esprits les plus élevés de l'Eglise aura été publiée dans *l'Anthropologie*, journal de magnétisme qu'on va créer pour cet objet, nous dirons toute notre pensée sans nous laisser influencer par des croyances que le magnétisme semble soutenir d'un côté et attaquer de l'autre.

Publications. — *Les temps prédits par les somnambules* sont arrivés. Voici les jésuites qui, plus habiles que les médecins, s'emparent du magnétisme. Nous n'en sommes point surpris, car c'était *écrit*. Ces renards, pour mieux croquer la poule, vont se faire doux comme des agneaux! Le magnétisme, cette riche découverte, va désormais passer par des mains bénies; elle aura pour apôtres ceux qui ont si bien interprété les divines Ecritures. Quelle chose curieuse! La lumière va être répandue par les hommes qui, de tout temps, l'ont placée sous le boisseau. Il nous tarde de voir leur programme; nous sommes certains qu'il sera tout évangélique, et qu'il n'y aura la plus petite chose à reprendre; ce sera enfin un mets bien préparé, le poison n'y sera pas encore; ce n'est que plus tard et petit à petit qu'on l'y introduira.

Comme nous serions heureux de nous tromper et de reconnaître la fausseté de l'oracle! Attendons donc *l'Anthropologie magnétique*. Elle est sous presse,

nous dit-on; c'est une surprise que l'on ménage au monde magnétique; c'est une étrenne qu'on va lui donner.

Médecins de toutes les académies, savants, la gloire de l'Institut, nous vous avons sollicités par de nombreux appels; vous pouviez parer les coups que l'on va vous porter; vous avez fermé les oreilles, vous serez les premiers frappés!

Tentative de meurtre. — On lit dans divers journaux quotidiens des 6 et 7 courant :

« Une tentative de meurtre a eu lieu la nuit dernière, entre minuit et une heure, rue de Bondy, derrière le théâtre de l'Ambigu-Comique.

« Le sieur C..., âgé de vingt-quatre ans, est attaché en qualité de somnambule au cabinet d'un médecin magnétiseur dont la presse a fréquemment signalé les expériences. Ce jeune homme, en sortant de la représentation de *la Closerie des Genêts*, à l'Ambigu, était entré au café Rosa, situé derrière le théâtre. Après y être resté une demi-heure environ, il sortit et suivit la rue de Bondy pour gagner la cité d'Orléans, où il demeure. Il passait devant la maison n° 48 lorsqu'il fut assailli par un individu qui lui porta un coup de couteau dans la région du cœur. Renversé par la violence du coup, le sieur C... alla tomber sur le trottoir sans pouvoir appeler au secours.

« Ce fut un employé de la compagnie du gaz, le sieur D..., qui, revenant par la rue de Bondy, après son service, le trouva gisant sur la voie publique, perdant son sang avec abondance, et saisi par le froid au point de ne pouvoir d'abord articuler une parole.

Le docteur R..., habitant de la maison n° 48, devant laquelle s'était passé ce tragique événement, ayant été prévenu, s'empressa de donner les premiers soins au blessé, et constata que la blessure, qui heureusement se trouvait un peu au-dessous du cœur, avait été faite à l'aide d'un instrument aigu et tranchant, qui, après avoir traversé les vêtements, avait pénétré à 2 centimètres de profondeur.

« Dès le premier moment où le sieur C... avait pu parler et indiquer son domicile, on avait fait prévenir sa famille, qui le fit immédiatement transporter cité d'Orléans, 3, où il demeure. Le commissaire de police fut en même temps averti et s'empressa de se rendre près de lui pour recevoir sa déclaration. D'après le dire du sieur C..., il ne se connaîtrait pas d'ennemi, bien que l'attaque dont il a été l'objet, et qui n'a été suivie d'aucune tentative de vol, semble indiquer qu'il aurait été victime d'une vengeance particulière. Il déclare n'avoir pas reconnu l'individu qui l'a frappé, individu qu'il désigne comme brun, jeune, de haute taille, coiffé d'un chapeau enfoncé sur les yeux, et enveloppé d'un manteau avec lequel il se cachait le visage. Il attribue cette criminelle agression à une rivalité de profession, ne pouvant, dit-il, donner à cet égard de détails plus explicites, mais persuadé qu'étant signalé par les hommes spéciaux comme un des somnambules les plus lucides, il a dû nécessairement susciter de violentes jalousies. »

Nous regrettons que le récit d'un crime semblable ait été transmis au public à la manière d'une réclame, cela produit un mauvais effet ; il nous semble qu'un

récit simple eût mieux valu et n'eût point fait naître de doutes.

La justice pourrait être aidée par M. C... lui-même dans les recherches qu'elle va faire ; s'il a les facultés merveilleuses qu'on lui accorde, il doit suivre la trace de son assassin, et donner sur sa personne tous les renseignements désirables. Nous avons vu quelques somnambules, pour des choses de moindre importance, des objets qu'on leur avait dérobés, dire où ils étaient, en signaler les détenteurs, les retrouver enfin. Il n'est même aucun crime qui ne puisse être dévoilé aux yeux d'un *clairvoyant* lorsque celui-ci est mis en rapport avec ceux qui en sont les auteurs, quelquefois même de simples objets touchés par eux suffisent. Mais ici il faut distinguer. Le somnambulisme a plusieurs degrés, et présente, par conséquent, de grandes différences dans les résultats. *Sentir* les maux est la plus commune faculté. Autre chose est voir les événements et lire dans les consciences, autre chose sont la prévision et la vue à distance ; ces facultés se trouvent rarement réunies chez un seul être. Nous désirons vivement que M. C... mette la justice sur la trace de son assassin ; ce serait un beau triomphe pour lui, et la justification complète de la haute réputation que des hommes *spéciaux* lui ont faite. La cause du magnétisme y gagnerait également ; mais nous craignons fort que tout cela n'aboutisse à une nouvelle déception.

Aréopage médical. — Sur la proposition du docteur Goïde, la Société médicale du sixième arrondissement vient de déclarer *indignes* de siéger dans son sein :

« 1° Les médecins qui servent de manteau aux empiriques qui exercent sans aucun titre;

« 2° Ceux qui font de la médecine à l'aide des somnambules;

« 3° Ceux qui font de la prétendue médecine dite homœopathique. »

Les docteurs Giraud, Hureau et Defert, atteints par ce troisième paragraphe, ont été, malgré leurs vives réclamations, exclus immédiatement.

Les deux premiers paragraphes sont restés sans application. La commission chargée de l'examen de cette grave question a même apporté certaines restrictions à l'application du deuxième. A cet égard, elle dit, dans son rapport : « S'il y avait, dans le sixième arrondissement, des médecins magnétiseurs, ils défendraient avec bonne foi leurs opinions. »

Le docteur Giraud, l'un des proscrits, commente ainsi ce passage, dans une brochure qu'il vient de publier pour dénoncer l'acte d'iniquité dont il est victime :

« Que vous êtes heureux, messieurs les magnétiseurs! On vous repousse comme nous, il est vrai; mais on vous accorde au moins la bonne foi, tandis qu'on nous la refuse, à nous pauvres homœopathes!...

« On cite l'exemple de Deleuze et autres hommes honorables qui étaient convaincus de la vérité du magnétisme, et qui, par leur croyance, ont fait beaucoup de mal, et ouvert la carrière à la coupable industrie du somnambulisme.

« Vous le voyez, vous pouvez vous livrer nuit et jour au magnétisme, et être encore très-honorables,

tandis qu'on cesse de l'être dès qu'on touche à l'homœopathie ! »

Il résulte de tout ceci que la Société a entendu frapper les médecins exploiteurs de somnambules, mais nullement ceux qui s'occupent de magnétisme ; autrement elle aurait proscrit son président, le docteur Ségalas, partisan du magnétisme, et dont la femme a été très-curieuse somnambule.

Revue des journaux. — *Le Droit* du 3 rend un compte détaillé du procès de M. Poulard, de Lyon.

La Gazette des Tribunaux du 6, et la plupart des journaux quotidiens du 7, parlent de l'assassinat du somnambule Ferdinand C....

L'Epoque du 8 reproduit le discours prononcé par M. Lacordaire à Notre-Dame de Paris.

Le Charivari du 11, à propos de la condamnation de M. Poulard, poursuit de ses plaisanteries les académiciens, et particulièrement M. Orfila, qu'il appelle *magnétophobe*. Ce mot mérite les honneurs du vocabulaire magnétique.

La Presse du 13 dit de M. Lacordaire, à propos de sa conférence du 6 : « Il a mis en émoi toute l'Académie des sciences, en laissant tomber du haut de la chaire catholique un bill d'adhésion au magnétisme animal.

« M. Lacordaire, à l'exemple de beaucoup de grands esprits, croit au somnambulisme. Selon lui, le phénomène de seconde vue est un des rares vestiges de la puissance adamique, demeurés chez l'homme pour attester la miséricorde divine et nous être une preuve qu'en chassant la créature du paradis d'Eden, Dieu

n'a point voulu la dépouiller entièrement de son empreinte céleste. »

La *Revue magnétique* publie une lettre de M. le ministre de l'instruction publique qui promet d'avoir égard à la pratique du magnétisme dans le projet de loi sur l'exercice de la médecine.

Le Somnambule, journal magnétique de Lyon, annonce qu'il va continuer sa publication à Paris.

BIBLIOGRAPHIE.

Note sur le magnétisme et l'homoeopathie, par le docteur Gorgeret. Nantes, 1843. Brochure in-8°. Prix : 2 fr.

Le commencement de ce petit ouvrage, exclusivement consacré à une polémique locale, est fort ennuyeux à lire. La suite mérite une attention soutenue. Un style simple, des faits nombreux, des observations concises, des vues nouvelles sur la clairvoyance, des conséquences thérapeutiques logiquement déduites des faits magnétiques, à quoi se joignent des considérations de psychologie swedenborgienne, de médecine spirituelle ou de guérison par la prière, ainsi que l'enthousiasme des musiciens et des poëtes primitifs expliqué par des analogues pris dans le somnambulisme, sont des sujets bien dignes d'intéresser les magnétiseurs.

La troisième partie de ce livre traitant de l'homœopathie est étrangère à notre sujet.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

PÉRÉGRINATIONS MAGNÉTIQUES.

§ II. — Lyon.

(4e article.)

Maintenant, chers élèves, il faut faire adopter le magnétisme aux gens éclairés, et c'est à le leur faire bien comprendre que tous nos efforts doivent tendre. Il faut d'abord le dégager des erreurs dont quelques faux esprits l'ont entouré, le leur présenter enfin comme il est : grand dans sa simplicité. Nous devons avoir peu souci de nos antagonistes ; ils ne sont plus dangereux, et chaque jour leur aveugle opiniâtreté nous fait gagner du terrain. Des hommes que l'on croyait étrangers à nos recherches, loin de reculer devant la vérité, la lancent du haut de la chaire à une masse d'êtres, avides d'en entendre le développement comme d'en saisir les moindres particularités.

Les mille voix de la presse répandent dans le monde ces paroles mâles, éloquentes, d'un des premiers orateurs chrétiens, paroles que nous avons transcrites et qui nous ont causé une surprise mêlée de joie, car elles ont dû terrifier nos ennemis. Voyez-vous le charmant visage des Magendie, Bouillaud, Dubois (d'Amiens), Gerdy, Burdin et trente-six autres

grands hommes; ce n'est pas de rouge qu'il va se colorer, mais de jaune, car la colère éclate dans le cœur du savant lorsque la vérité qu'il a persécutée devient assez forte, assez puissante, pour marcher d'elle-même à la conquête qui lui est réservée. Maintenant c'est du sommet où le magnétisme est arrivé en partant de bien bas, qu'il va redescendre pour envahir de toutes parts les intelligences. Jésus n'avait point pris ses disciples parmi les scribes; Mesmer prouva que de notre temps les scribes ressemblent en tout à ceux des siècles passés. Ah! s'ils avaient le pouvoir, nous ne pourrions en liberté enseigner ce qui fera la gloire d'autres générations. Voyez-les aujourd'hui poursuivre les hommes inoffensifs qui usent du pouvoir que la nature leur a départi. C'est ainsi que cet honnête Poulard, pour des actes magnétiques, a comparu devant un tribunal qui l'a condamné. Il a payé ainsi le bien qu'il a fait. La justice protége le coupable et frappe l'innocent; que voulez-vous? c'est une réforme qu'il faut demander au pouvoir, et on l'obtiendra, non pas de suite, mais avec le temps. D'ici là bien des iniquités doivent encore être commises, car nos antagonistes se croient à l'abri de toute censure, inattaquables enfin. Mais ils se trompent; et pour mieux vous mettre à même de vous prononcer sur cette question, voyons si leurs prétentions sont fondées, sur quoi elles se basent; en un mot, quelle est la loi qui les protége.

Cette loi a-t-elle voulu asservir les hommes et créer dans l'Etat une caste, une corporation ayant tout pouvoir, sans responsabilité de ses œuvres, sans obligation de prouver l'utilité de ses services? Non; elle a

dit seulement : Nul, s'il n'est médecin, ne pourra ordonner des remèdes sans se rendre passible d'une amende ; mais cette loi n'est applicable que dans son esprit. En effet, il n'est aucun homme qui n'ait au moins cent fois dans sa vie conseillé à des gens souffrants l'emploi de remèdes dont il avait reconnu ou entendu vanter les bons effets. Il est même très-rare de passer un jour sans être témoin d'une de ces ordonnances quelquefois verbales, quelquefois écrites. Les juges qui poursuivraient ce *délit* se couvriraient de ridicule, car ils devraient citer à leur tribunal la société tout entière. Eux-mêmes devraient se comprendre dans les poursuites, car il n'en est aucun qui n'ait donné quelques conseils à des amis malades. Mais je ne puis mieux établir cette universalité d'exercice de la médecine qu'en vous citant l'aventure suivante :

« On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit quelquefois en propos familier de quel mestier il y avoit le plus de gens. L'un disoit de courdouaniers, l'autre de cousturiers, un autre des charpentiers, qui des mariniers, qui de chicaneux, qui de laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avoit plus de médecins que d'autres sortes de gens, et gage contre le duc, son maître, qui rejetoit cela bien loin, qu'il le prouveroit dedans vingt-quatre heures. Le lendemain matin, Gonelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandoit le menton ; puis un chapeau par-dessus, et son manteau haussé sur ses épaules. En cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre lui demande ce qu'il a ; il ré-

pond : Une douleur enragée de dents. Ah! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette du monde contre ce mal-là, et la lui dit. Gonelle escrit son nom sur ses tablettes, faisant semblant d'escrire la recette. A un pas de là il en trouva deux ou trois ensemble, qui font ensemble la même interrogation, et chacun lui donne un remède. Il escrit leur nom, comme du premier. Et ainsi, poursuivant son chemin tout bellement, du long de cette rue, il ne rencontra personne qui ne lui enseignât quelque recette différente l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne estoit bien esprouvée, certaine et infaillible. Il escrit les noms de tous. Parvenu à la basse-cour du palais, le voilà environné de gens (comme il étoit connu de tous) qui, après avoir entendu son mal, lui donnèrent recettes à forces, lesquelles chacun disoit être les meilleures du monde. Il les remercie et escrit leur nom aussi. Quand il entre dans la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loin : « Eh! qu'as-tu, Gonelle ? » Il répond tout piteusement en marmiteux : « Mal de dents le plus cruel qui fut jamais. » A donc Son Excellence lui dit : « Eh ! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer in- « continent la douleur, encore que la dent fust gas- « tée. Messer Antonio Musa Brassavolo n'en pratiqua « jamais une meilleure. Fais ceci et cela, incontinent « tu seras guéri. » Soudain Gonelle jette bas sa coif- « fure et son attirail, s'escriant : « Et vous aussi, mon- « seigneur, estes médecin. Voyez-ci mon rolle, com- « bien d'autres j'en ai trouvé depuis mon logis jusques « au vôtre. Il y en a près de deux cents, et si je n'ai « passé que par une rue ; je gage d'en trouver plus « de dix mille en cette ville si je veux aller partout.

« Trouvez-moi autant de personnes d'autres mes-« tiers. » — Voilà bien rencontré ! Et, à la vérité, chacun se mesle de médecine, et il y a peu de gens qui ne pensent-y savoir beaucoup, voire même plus que les médecins (1). »

Ce qui se passait de ce temps a lieu également aujourd'hui.

Qu'a voulu la loi ? protéger la société contre l'ignorance coupable, contre ceux qui abusent de la crédulité publique. Elle a voulu punir les hommes qui trompent sciemment les malades en leur administrant des remèdes dangereux, qui souvent même ne sont point applicables aux cas pour lesquels ils sont conseillés. C'est enfin la cupidité et l'ignorance que la loi a voulu frapper. Les législateurs d'alors pensaient qu'il existait une science médicale, et que ceux qui la possédaient offraient des garanties suffisantes à la société. Ceux-ci ont donc été chargés de veiller sur la santé publique et d'exercer par privilége l'art de guérir. On a créé un droit monstrueux sans s'assurer si ceux qui en allaient être revêtus avaient réellement les connaissances nécessaires et méritaient, par leur vertu et leurs lumières, la possession d'un droit supérieur à tous ceux que l'Etat peut conférer.

Les législateurs de l'an XI n'examinèrent point, en effet, si ceux qui s'étaient courbés aux études exigées pour l'obtention d'un diplôme avaient, en franchissant les degrés du temple, acquis des connaissances réelles qui les rendissent supérieurs aux autres hom-

(1) *Erreurs populaires*, première partie, liv. I, chap. IX.

mes. Ils n'ont donc fait que consacrer une usurpation, ayant pour appui une croyance aveugle, un préjugé basé sur l'ignorance des masses crédules.

Ces magistrats suprêmes ne considérèrent point combien ce qu'ils allaient protéger était vicieux dans son fond, changeant dans sa forme, arbitraire dans son application. Ils ne virent pas qu'ils allaient établir des despotes cruels, ayant seulement leur conscience pour juge de leurs actions, et qui pourraient obéir à des caprices, à des idées fausses sans qu'aucun contrôle pût en rien les arrêter. C'est au sein d'une société avancée, en face des sciences qui progressent, parce qu'elles sont positives, qu'on établit ainsi ceux qui devaient être les arbitres de la vie. Et c'est sans réserve qu'on leur accorda ce droit! Ils pouvaient user des poisons et de tous les agents qui détruisent sans être obligés d'en donner les motifs, sans que personne fût en droit de pousser une plainte légitime, sans que l'homme mort par l'imprudence ou l'incurie du médecin pût trouver un vengeur.

Non, cent fois non, des hommes raisonnables ne voulurent point accorder de tels priviléges et les rendre imprescriptibles; ils cherchaient à constituer, régler une profession qui présentait alors beaucoup de désordre. Mais, pour rendre la loi, ils ne consultèrent point les populations; on ne demanda point l'avis des gens qui, dégagés d'intérêts, pouvaient, en connaissance de cause, juger de l'*excellence* de la médecine. Les intéressés, les médecins seuls furent appelés et donnèrent leur avis. Il eût fallu une enquête sévère, s'assurer si les avantages offerts par cette prétendue science étaient supérieurs à ses inconvénients;

rien de semblable n'eut lieu. Il faut aujourd'hui revenir sur le passé et provoquer une réforme. Le temps de libre discussion est arrivé, tout pouvoir établi contrairement aux intérêts généraux peut être attaqué, renversé, lorsque surtout il est placé en dehors de la sphère politique.

La société a droit de veiller sur la vie des êtres qui la constituent, mais non de leur imposer tel ou tel médecin, telle ou telle médecine. Aussi la loi de l'an XI, tout en créant un privilége, n'a-t-elle nullement voulu contraindre ceux qui ne croient point à la médecine à recevoir les soins du médecin. Elle a donc permis ce qu'elle ne pouvait défendre, elle a laissé chacun libre de se passer de médecin et de faire de la médecine à sa fantaisie. Ce droit est passé dans la famille, qui en use autant qu'il lui plaît; ce que le congrès médical a la prétention d'empêcher par les mesures qu'il a présentées à la sanction du ministre. Nul pharmacien, à l'avenir, ne pourrait délivrer quoi que ce soit, même de la manne, sans l'ordonnance d'un docteur. Ils sont pris d'une sorte de vertige qui exclut la prudence. Ils se croient forts parce qu'ils sont nombreux; mais les yeux sont ouverts sur leurs démarches; qu'ils aillent donc jusqu'au jour où la résistance commencera.

Nous avons examiné leurs titres de propriété; voyons s'ils méritent la faveur qu'on leur a faite en les leur accordant.

Presque tous les médecins conviennent entre eux que leur art est mensonger, qu'il n'a pour appui que de vains systèmes; ils avouent même que la médecine ne saurait exister. Ils n'auraient point cette franchise,

dont on doit leur savoir gré, que leur impuissance n'en serait pas moins manifeste. En effet, il faudrait fermer les yeux et les couvrir d'un épais bandeau pour ne point voir leurs erreurs de chaque instant, leurs pronostics démentis, et les effets funestes des moyens qu'ils emploient. Il faudrait se boucher les oreilles pour ne point entendre les plaintes exhalées dans chaque famille, quelquefois par des groupes d'êtres, sur les douleurs cruelles qui les affligent et les tenaillent, et qui trouvent la médecine impuissante, je ne dis pas à les en guérir, mais à les soulager. Est-il une épidémie que les médecins soient capables d'arrêter à son début? Est-il une seule maladie, une seule, contre laquelle ils aient un remède certain? Non. Plaignez-les; car, tout honteux, ils avouent qu'ils ne peuvent rien pour eux-mêmes.

N'ont-ils pas eu tout le loisir d'étudier? Des *millions* d'êtres n'ont-ils point servi à leurs expériences? Ils ont fatigué la nature, mais elle n'a point répondu à leurs appels incessants. En remplaçant les êtres qui restent dans le chemin de la vie par de nouveaux êtres, elle a prouvé sa fécondité, mais n'a donné aucune lumière aux hommes qui cherchaient à pénétrer ses secrets par des moyens violents, qui répandaient le sang humain. L'épreuve a-t-elle été assez complète, faut-il encore des expériences? Ah! cruels, ne saurez-vous donc vous arrêter un instant pour vous considérer et voir que vous avez fait fausse route? Vous croyez, dans votre orgueil, que l'on ne sait point qui vous êtes, que l'on ne tient aucun compte des faits. Vous n'apercevez pas le doute autour de vous; dans vos propres familles, vous inspirez la crainte et vous con-

tinuez de marcher dans le même chemin. Les sarcasmes, les railleries des hommes éclairés, et plus encore les cris de votre propre conscience, n'ont donc pas la puissance de faire cesser votre aveuglement? Ah! que vous importe, en effet, ce vain bruit; n'êtes-vous pas semblables à ces seigneurs et possesseurs d'esclaves que l'on voyait autrefois? Les criailleries de cette *canaille* ne les arrêtaient point dans leurs exactions; il a fallu des siècles de murmures et des révolutions pour leur apprendre qu'ils n'étaient ni justes ni humains, et que l'humanité avait son code et ses lois écrites par Dieu... Vous croyez que ce qui était hier doit encore être demain, et que c'est en vain qu'on se plaindra. La vérité marche à pas de géant; une découverte s'est faite, vous l'avez rejetée; qu'importe! elle progresse, vous poursuit sans faire naître en vous le remords. Dénoncez aux tribunaux, faites punir les hommes qui la propagent, montrez dans toute sa nudité le mobile qui vous fait agir. Vous croyez la vaincre et l'anéantir cette vérité. Ah! vous êtes les plus fous des hommes : une vérité ne meurt point, elle triomphe parce qu'elle *est*, et vous devez vous attendre à passer un jour sous le niveau de celle que Mesmer nous a révélée.

(La suite au prochain numéro.)



THÉORIES.

DES ERREURS ET DES EXAGÉRATIONS EN MAGNÉTISME.

THÈSE

Soutenue devant la Société de mesmérisme, par M. Jules Lovy, avocat.

La grande vérité dont nous cherchons à fixer les lois se répand dans les masses avec plus de vigueur que nous n'osions l'espérer. Ce n'est pas encore un torrent qui, dans sa course impétueuse, entraîne et renverse tout; mais ce n'est déjà plus ce filet d'eau imperceptible, ce ruisseau furtif qui, naguère, glissait honteusement entre quelques couches de terrain privilégiées. Le flot magnétique monte de toutes parts; il pénètre à travers toutes les fissures sociales; la marche progressive des sciences, les merveilles de nos découvertes modernes, le génie investigateur du siècle, tout vient seconder nos efforts. De proche en proche, les barrières tombent, les préjugés se dissipent, la propagande s'accomplit; l'homme du monde au milieu de sa famille, le lettré dans son cabinet, le prédicateur du haut de sa chaire, tout enfin se préoccupe des phénomènes du magnétisme. Il est très-probable que, lorsque nos corps savants seront assez

téméraires pour se prononcer, ils rencontreront la conviction solidement établie dans tous les esprits, et ils auront l'humiliant honneur, pardonnez-moi cette locution vulgaire, d'enfoncer des portes ouvertes...

Mais ce que nos doctes corps ne veulent pas se résoudre à faire en masse, tout à l'heure de savantes individualités vont l'accomplir goutte à goutte, et presqu'à leur propre insu. Déjà quelques physiciens de Paris et de Londres laissent échapper sur les forces électro-magnétiques certaines révélations significatives qui les conduiront, par des voies détournées, vers le principe que nous enseignons. Peut-être apprendra-t-on un jour qu'il n'existe dans la nature qu'un seul et même fluide, susceptible de toutes les modifications possibles, en raison des formes qu'il rencontre, des directions qu'il prend, et que les agents *calorique, électrique, galvanique* et *magnétique* ne sont que les diverses phases d'un principe élémentaire, d'une force primordiale dont nous n'avons point encore arraché le secret à la nature.

Plus d'un préjugé, plus d'une erreur, se sont glissés dans certaines régions magnétiques. Les ouvrages mesmériens en abondent. Je me crois trop novice encore, messieurs, pour oser me mesurer avec ces matadores de la science, si profondément versés dans la théorie, si longuement éprouvés par la pratique! Toutefois, qu'il me soit permis d'apporter mon humble pierre à l'édifice. Sans doute, cette humble pierre ne dépassera pas le seuil de vos archives; mais je m'estimerai heureux que vous puissiez seulement la considérer comme un modeste caillou d'où jaillit un peu de lumière.

A mon avis, messieurs, le magnétisme est si riche en merveilles qu'il serait peut-être bon d'effectuer quelques réductions, pour ne point nous donner le vertige. Si nous parvenions à diminuer la somme de nos exagérations, à restreindre le chiffre de nos vagues enthousiasmes, ce ne serait point un mal. Même en magnétisme, il n'y a pas de petites économies.

C'est dans les phénomènes somnambuliques que se sont retranchées la plupart des erreurs que je viens combattre aujourd'hui. Là on semble fréquemment mettre sur le compte de la *volonté* du magnétiseur ce qui n'est à mes yeux qu'une *transmission de pensée*.

La transmission de pensée, messieurs, est déjà par elle-même un fait tellement anormal, tellement prodigieux, que mon admiration pour le somnambulisme y trouve des aliments suffisants, sans qu'il faille encore attribuer au magnétiseur la puissance occulte du nécromancien. Permettez-moi de vous citer quelques exemples.

Vous saturez de fluide un objet matériel, et vous le présentez au somnambule ; vous imprimez à cet objet une propriété quelconque ; vous voulez qu'il paraisse lourd ou léger, chaud ou froid. En effet, votre sujet accuse les sensations que lui dicte votre cerveau ; mais ces sensations sont-elles réellement dues à l'influence de votre *volonté?* Le sujet ne lirait-il pas plutôt dans votre pensée?

Vous présentez de l'eau magnétisée à un somnambule ; vous donnez à cette eau toute espèce de qualité et de saveur ; vous la changez en vin, en liqueur, etc. Mais est-ce bien par la puissance de votre volonté que vous obtenez cette altération du goût ? Ne serait-ce

pas plutôt le somnambule, qui, se trouvant lucide, et impressionné par votre pensée, reconnaît à l'eau la propriété que vous vouliez lui communiquer? Essayez d'obtenir tous ces effets sur un somnambule non lucide, chez qui la transmission de pensée n'existe pas, et il est très-probable que vous échouerez.

Soyez bien convaincus, messieurs, que toutes ces saveurs, que toutes ces qualités, que toutes ces propriétés créées par votre fantaisie, n'affectent pas physiquement les organes du sujet, et que celui-ci n'obéit pas à des sensations réelles. Et cela est si vrai, que, dans le cas, par exemple, où vous rendez un objet plus lourd, ce surcroît de pesanteur que vous imprimez à l'objet ne saurait devenir matériellement le produit d'un fluide qui, de sa nature, est impondérable. C'est donc une sensation fictive que le somnambule puise dans votre cerveau, et que son système nerveux s'assimile fictivement.

On nous a beaucoup parlé de la *transposition des sens*. On nous a dit, on a écrit, que dans certaines occasions les sens se déplaçaient; que le point de vision, par exemple, est à l'épigastre, à l'occiput, aux genoux, etc., etc. Je crois, messieurs, que vous n'admettrez pas de semblables théories. Dans le somnambulisme lucide le point de vision est partout; la vue rayonne sur toute la surface du sujet, car le sujet, pour voir, ne se sert plus de l'appareil destiné à cette fonction dans l'état normal; il voit avec son âme, et l'âme n'admet point de localisation. Il en est de même des organes qui président au sens de l'ouïe. Le fluide magnétique peut paralyser l'appareil auditif, abolir l'ouïe, mais non la déplacer.

On nous a dit encore, on a écrit, que certains sujets, dans l'état somnambulique, savent parler des langues qu'ils ne connaissent pas dans l'état normal. Ainsi on aurait entendu des somnambules parler latin, grec, hébreu, anglais, allemand. Je crois que c'est une erreur, messieurs. Si le sujet est lucide, si la transmission de pensée s'établit entre lui et les personnes avec lesquelles on le met en contact, il est très-présumable qu'il comprendra l'hébreu, le grec, l'allemand, l'anglais, et tous les idiomes possibles; mais il y répondra en français, s'il est Français, ou dans l'idiome auquel ses organes ont été façonnés. Ce sont là de pures transmissions de pensée.

A Tours, en 1840, M. Lafontaine exhibait une somnambule qui entendait, disait-on, toutes les langues. Un soir, M. Netter, peintre de portraits, israélite de religion, et sachant l'hébreu, glissa à l'oreille d'un de ses amis trois mots en langue hébraïque, pendant que cet ami se trouvait en rapport avec la somnambule (nommée Clarisse). « *Baruch athon Adonai*, dit à Clarisse la personne dont elle tenait la main. — Je « vous entends bien, répondit la somnambule, mais « je ne sais pas ce que vous voulez dire; vous ne le « savez pas vous-même. Tâchez qu'on vous en explique le sens, et pensez-y fortement. » M. Netter alors remit à son ami, par écrit, l'explication des trois mots hébreux : « *Béni sois-tu, Seigneur !* » L'ami répéta les mots en langue hébraïque : « *Baruch athon Adonaï*, » en pensant fortement à leur signification. « Ah oui! « dit-elle, je comprends maintenant : vous louez « Dieu. »

Vous voyez, messieurs, que la somnambule Cla-

risse ne parlait nullement les langues étrangères : elle les entendait. C'était déjà fort joli.

Je ne puis donc pas admettre le don des langues et la faculté de polyglotte dans l'état somnambulique, à moins que les exemples positifs qu'on nous en cite ne trouvent leur explication dans un effet de mémoire. Si le sujet parle dans un idiome qui lui est inconnu, je supposerai qu'il a lu ou entendu les paroles qui lui échappent, et que le souvenir s'en sera imprimé dans son âme. Car je n'ai pas besoin de vous dire quel degré de puissance acquiert la mémoire dans le somnambulisme magnétique. Du reste, vous le savez, toutes les facultés intellectuelles prennent part à ce merveilleux développement.

Nous avons dans nos rangs, messieurs, de fervents adeptes, des apôtres zélés et consciencieux. Mais quelques-uns vont trop loin. Dans leur exaltation magnétique, ils exagèrent les moyens et dépassent le but.

Ici je pourrais aborder le curieux chapitre des hallucinations ; mais déjà cette fantastique spécialité a été si supérieurement traitée par notre honorable président, qu'il ne m'est plus permis d'y toucher.

Je vous parlais tout à l'heure de la transmission de pensée comme de l'un des phénomènes de la lucidité somnambulique. Eh bien, messieurs, je connais des magnétiseurs sincères et de bonne foi qui prétendent obtenir la transmission de pensée sans le concours du fluide, et produire toute espèce de phénomènes magnétiques sans magnétisme. Quant à moi, mon esprit se refuse à croire que dans l'état de veille on puisse effectuer toutes les admirables choses dont on nous entretient. Il existe dans un livre très-utile, *la Cuisinière*

bourgeoise, un précepte banal que vous connaissez tous sur la théorie culinaire du civet de lièvre : *Pour faire un civet, prenez un lièvre*... Si naïf que vous semble ce précepte, et par le fond et par la forme, il peut s'appliquer à toutes les choses sérieuses de la vie et s'élever à la hauteur des plus graves aphorismes. Pour obtenir des résultats *magnétiques*, il faut du *magnétisme*.

Tenez-vous en garde contre certains somnambules, messieurs. Les impalpables fantaisies de l'imagination, les suggestions de l'intérêt, l'aiguillon de l'amour-propre, la ruse, la fraude, mille causes accidentelles dont l'empire vous échappe, et souvent je ne sais quelle malice, viennent s'offrir à vous sous le pseudonyme de la clairvoyance, et conspirer contre votre sincérité. Il est des sujets qui, magnétisés fréquemment, s'habituent aux expériences que l'on fait sur eux, et, sans chercher à tromper, s'y prêtent autant qu'il est en leur pouvoir. Il en est qui poussent cette élasticité de l'âme, cette docilité du cœur, jusqu'aux derniers confins du ridicule. Vous connaissez la naïveté de ce somnambule dont on venait de paralyser l'ouïe, et qui, lorsqu'une personne lui demanda : « *M'entendez-vous?* » répondit : « *Non, je ne vous entends pas : je suis isolé*... »

Sans doute une bévue de ce genre suffit pour dévoiler la fraude. Mais il est des sujets qui jouent le sommeil et la lucidité avec une effrayante persévérance, avec un infernal esprit de suite. Méfions-nous!

Enfin, messieurs, tenons-nous en garde contre nos propres entraînements, contre les transports de notre enthousiasme, contre les ineffables séductions de la science dont nous sommes les apôtres, et des mira-

cles que nous opérons. Je crois, comme vous, à l'avenir du magnétisme; je crois, comme vous, que ses sublimes effets envahiront le monde physique et moral. La puissance de ce fluide vital, si simple dans son application, si admirable dans ses résultats curatifs, cette paralysie des sens, si précieuse pour les opérations chirurgicales, cette seconde vue dans le somnambulisme, si féconde en prodiges; il y a là le germe d'un magnifique avenir, et une source de bienfaits pour l'humanité entière. Mais pour Dieu, messieurs, ne nous laissons point entraîner dans le tourbillon des impossibilités! Méfions-nous de ce splendide *magnétorama* que quelques enthousiastes veulent faire passer sous nos yeux! Ils promènent notre esprit de féerie en féerie; pour eux, c'est tout un monde enchanté qui réaliserait, et au delà, le rêve des Mille et une Nuits.

De grâce, messieurs, ne bouleversons pas la raison du profane qui nous écoute! Faisons du magnétisme, ne faisons pas de magie blanche; et sachons enfin assigner quelques bornes à cette omnipotence humaine qui veut lutter avec la puissance de Dieu!

J. LOVY.

Paris, 17 décembre 1846.

VARIÉTÉS.

Grossesse fictive. — Appelé dernièrement avec Mme Froidcour, que j'ai rendue somnambule, auprès d'une malade, Mme Gombert, rue du faubourg Saint-Antoine, 23, nous y trouvâmes, entre autres incrédules, son fils et sa bru.

Ma somnambule, mise en rapport avec cette dame, en abandonna la main au bout de deux minutes, disant que son pouls était équilibré, battait à l'unisson de celui de la malade. Cet accord de locomotion artérielle indique d'ordinaire que la somnambule s'est inoculé le mal sur lequel on la consulte; aussi la vit-on tout à coup paralysée de tout le côté droit : la malade était hémiplégique du même côté.

Je passe ici sur les détails de la consultation pour arriver plus vite au récit d'un fait capital, unique peut-être.

Ayant remarqué l'état de grossesse de Mme Gombert jeune, je lui proposai de la mettre en rapport pour essayer si la somnambule pourrait indiquer le sexe de l'enfant. Elle accepta en disant qu'au moins son mal à elle ne se communiquerait pas. Je le pensais aussi; mais bientôt nous vîmes le ventre de Mme Froidcour grossir peu à peu, et finalement devenir semblable en tout à celui de la jeune femme, dont

la somnambule imitait, en outre, la pose et toutes les manières.

Les incrédules, venus pour rire, restèrent ébahis, stupéfaits, et moi-même fort étonné. Cependant Mme Froidcour considérait attentivement son ventre pour découvrir ce qu'on lui avait demandé; elle ne put y parvenir, quoiqu'elle sentît et indiquât parfaitement les mouvements du fœtus.

Ce fait incroyable est pourtant réel, et je consens à le reproduire devant les illustres hôtes de la rue de Poitiers, pour les amener à penser que la science qui offre de tels prodiges vaut bien la peine d'être étudiée... Mais, que dis-je? cette science, ils la reconnaissent fatale à leurs intérêts; ils savent qu'elle veut et doit renverser les hérésies qu'ils professent. L'ardeur avec laquelle ils la repoussent ne me permet guère d'espérer qu'ils accueillent ma proposition; aussi la fais-je plutôt à toute assemblée dont le caractère puisse garantir l'authenticité de ce fait dont le résultat certain sera d'amener bien des esprits à croire à une des facultés somnambuliques : l'assimilation des affections d'autrui, ou tout au moins la transmission momentanée de leurs symptômes.

DERRIEN.

Du progrès magnétique.—L'importance d'une découverte se mesure par l'intensité de la résistance qu'elle éprouve: plus elle froisse d'intérêts, sape d'abus, plus aussi elle a de peine à s'établir. L'histoire montre lentes dans leur marche toutes celles qui entraînaient de grandes réformes. Le novateur, impatient d'atteindre le but, de voir sa pensée réalisée,

s'irrite de cette lenteur; il a tort, elle est nécessaire; c'est un temps d'épreuve, une quarantaine obligée. Le triomphe, résultat du combat engagé entre le présent qui possède et l'avenir qui veut acquérir, ne se décide que lentement; mais il est assuré, toujours il arrive, car la vérité est irrésistible : régner est son but et sa loi.

Rapide à son origine, le progrès du magnétisme se ralentit, s'arrêta tout à coup devant la puissante résistance des savants ligués. Luttant à forces inégales, il resta longtemps stationnaire, retranché dans quelques cerveaux d'élite, forteresses inexpugnables d'où il épiait le moment favorable de rentrer en lice. Il arriva enfin, ce jour tant désiré; la lutte s'engagea vive, et l'avantage resta au magnétisme, dont les nouvelles recrues, pleines d'ardeur, trouèrent les rangs éclaircis de ses ennemis. Ce peu de terrain gagné ouvrit une ère nouvelle, fut le point de départ de conquêtes incessantes, brillants corollaires qui fortifièrent la découverte primitive. Dans cette longue lutte, les magnétiseurs acquirent la conscience de leurs forces, perfectionnèrent leurs moyens de défense, en créèrent de nouveaux pour l'attaque. L'opposition systématique qu'ils rencontrèrent partout favorisa plutôt qu'elle n'entrava le développement du mesmérisme, qui aujourd'hui, grâces en soient rendues à ses propagateurs, marche à pas de géant.

Peut-on nier ce résultat? Non, ce serait se montrer arriéré, ignorant des progrès généraux du siècle. Doit-on s'en étonner? Non encore; car il est de l'essence de la vérité d'avancer toujours et de ne reculer point. Comme le torrent dont une digue arrête un

instant le cours, son impétuosité s'accroît de la résistance, et, l'obstacle vaincu, sa marche n'en est que plus rapide; semblable au coursier dont une main puissante comprime l'élan, son ardeur s'augmente sous l'effort qui le domine, et, le mors brisé, il part comme un trait sans que l'écuyer désarmé puisse en maîtriser l'essor.

On place d'ordinaire en tête des causes qui favorisent le progrès du magnétisme l'extinction graduelle des savants, contemporains de Mesmer. Je ne partage pas cette opinion, par la raison que s'ils n'ont pu faire partager leurs préventions à la génération actuelle, les mêmes intérêts guident leurs successeurs. Tant que la même cause d'opposition subsistera, les savants résisteront. Et c'est, par ma foi, bien naturel : car, qu'on me passe la vulgarité de l'expression, il y a danger pour le pot au feu; il s'agit de la marmite, et ils ont bec et ongles pour ne la point laisser renverser.

A mon sens donc, le progrès magnétique tient surtout à la découverte de trois faits majeurs qui rendent impossible toute opposition franche, sérieuse, raisonnée. Je veux parler de : somnambulisme, insensibilité, attraction.

Du temps de Mesmer, les moyens de conviction, de démonstration, étaient restreints; c'étaient toujours des crises, des convulsions autour du baquet. Quant aux guérisons, les médecins disent qu'elles ne prouvent rien, parce que chaque système a les siennes, et que la nature guérit le plus souvent. Ce naïf aveu signifie tout simplement que la médecine officielle est une chimère. Mais passons là-dessus.

Appuyé sur trop peu de preuves sensibles, matérielles, le système de Mesmer gênait plus qu'il ne servait ; un fait brut existait, il fallait l'étudier d'abord en lui-même, indépendant de liaisons sidérales. C'est ce que comprit M. de Puységur en abandonnant la théorie de son maître pour présenter, nu, tel qu'il s'offrait, son somnambulisme féerique, dont les révélations confondent les esprits les plus sceptiques, font tomber le voile dont la mauvaise foi s'abrite.

Par la découverte de cet état merveilleux, l'horizon s'était agrandi, la voie élargie; une corde de plus vibrait à la lyre de l'*harmonie*. Mais les aigles humains n'ont qu'une paupière, tant de lumière les éblouit; le but était dépassé, il fallait revenir à des preuves plus à leur portée.

Mesmer venait de mourir; de Puységur déclinait rapidement; l'espoir des magnétiseurs se concentrait sur Wolfart, à Berlin; Deleuze, à Paris. Mais ce dernier, en refusant d'admettre les profanes à ses pratiques, aliénait l'avenir, et le feu sacré menaçait de s'éteindre faute d'initiés pour l'entretenir. Il fallait un prompt remède à ce mal; Dieu y pourvut en envoyant seul au milieu des mécréants un écolier timide, mais d'une foi vive; qui, enseignant aux médecins sa science, son art, comme jadis le néophyte chrétien prêchait aux païens sa foi, il revint de l'Hôtel-Dieu avec un fait nouveau : l'insensibilité!... Le fer, le feu, ne causaient plus de douleurs aux magnétisés, qui respiraient le chlore, l'azoture d'hydrogène comme l'air le plus pur. Quel pas immense! Physiologistes, physiciens, chimistes, chirurgiens étaient à la fois désarmés.

L'incrédulité pourtant se débattait encore; poussée dans ses derniers retranchements, elle disait que cette insensibilité s'observe symptomatique de diverses névroses, et que dans les ambulances des hommes résolus supportent sans se plaindre les plus cruelles amputations. L'argument était spécieux, il fallait le résoudre; l'honneur en était réservé à l'attraction, qui ne s'observe jamais spontanée dans l'humanité.

Cependant les procédés opératoires se perfectionnaient. Au baquet gênant, immobile, succédait la magnétisation manuelle, ambulante; dès lors plus de salles de crises, plus de ces horribles convulsions qui duraient des heures. L'avantage qui résulta de cette simplification n'est pas apprécié à sa juste valeur; c'était une révolution profonde : l'action des corps animés était substituée à celle des corps bruts. « Le « magnétiseur portait tous ses instruments dans une « paire de gants, » et pouvait agir partout où il se trouvait. Mais, si admirable qu'il fût, ce procédé n'était pas complet : la pudeur, alarmée de certains attouchements, faisait des objections fondées. La magnétisation sans contact fut bientôt découverte; avec elle disparaissaient les craintes, augmentaient les preuves, était presque renversée l'explication des commissaires de 1784. Restait l'imagination à éloigner des épreuves, on y parvint bientôt par la magnétisation durant le sommeil. Ainsi se trouve réalisé aujourd'hui un ensemble de moyens on ne peut plus propres à convaincre les antagonistes qui se présentent ou les indifférents qui demandent simplement des preuves.

Maintenant que nous n'avons plus à discuter avec

la mauvaise foi, que nous ne voulons plus répondre à la sottise, nous disons aux savants qui nient avec un rire, un doute insultants :

Vous niez le magnétisme? J'en vais faire sortir devant vous, sur vous-mêmes, les plus étonnants phénomènes.

Demandez-vous son utilité? Voici guéris nombre de malades laissés pour incurables. En voilà d'autres amputés sans douleur. Voyez comme le chirurgien, profitant de la stupeur des sens, taille avec aisance, sécurité, ces chairs vives tout à l'heure si sensibles... Que vous faut-il de plus? Vous détournez les yeux sans mot dire! Ah! je vois votre trouble, votre embarras; vous demandiez des preuves, et celles-là vous accablent... Inévitable retour des choses d'ici-bas! Vous nous aviez déversé le ridicule, et c'est sur vous qu'il retombe aujourd'hui.

Chevalier MAC SHEEHY.

Tribunaux. — Le 24 novembre dernier, une foule inaccoutumée se pressait dans l'enceinte du tribunal de police correctionnelle de Lyon. Un homme honorable, M. Poulard, était traduit sous la prévention d'exercice illégal de la médecine. Pourquoi? Parce que, aidé de la seconde vue d'une somnambule, il avait guéri des malades. Deux d'entre eux sont venus témoigner que, abandonnés des médecins, ils avaient été radicalement guéris; ils rendaient aussi hommage à son désintéressement; aucune plainte pour infirmer leur déposition. Hâtons-nous de dire qu'une simple condamnation à 15 fr. d'amende a terminé le procès entrepris par le ministère public. C'est la loi et l'ap-

plication qui en a déjà été faite à l'illustre Raspail, pour avoir découvert la médecine qui porte son nom. Nous sommes donc bien loin de blâmer les juges; mais il nous sera permis de dire qu'avec cette loi Jésus-Christ et les apôtres auraient été condamnés à 15 fr. d'amende : car, en rendant la vue aux aveugles, en faisant marcher les paralytiques, ils exerçaient illégalement la médecine. La loi seule nous paraît mauvaise, et nous avons le droit de le dire pour en solliciter la réforme.

Oui, l'exercice illégal de la médecine est non-seulement un délit, mais c'est un crime contre la société toutes les fois qu'il est le résultat d'une ignorante cupidité; qu'on sévisse alors, rien de mieux. Qu'on sévisse encore contre l'abus des remèdes secrets, lorsqu'il est démontré qu'ils ne sont qu'un leurre pour arracher le denier du pauvre. Mais lorsque les malades sont guéris, où est le dommage? et si le remède secret est utile, que la société l'achète à l'inventeur au lieu de le proscrire.

De quel droit vient-on faire comparaître le magnétisme à la barre d'un tribunal? Il fut la science médicale révélée dans les mystères de l'antiquité; Mesmer l'a retrouvé, béni soit à jamais le nom de Mesmer! Qu'on le réfute si c'est possible; mais les arrêts de la justice sont impuissants. L'inquisition barbare put bien contraindre Galilée à confesser à genoux qu'il s'était trompé; mais, en se relevant, le célèbre astronome ne put s'empêcher de dire : *Et cependant la terre tourne!* De même, avant comme après la condamnation de M. Poulard, les hommes éclairés et qu'aucun pré-

jugé n'aveugle, qu'aucun intérêt ne domine, diront : *Et cependant le magnétisme guérit!* (*Tribune lyonnaise.*)

— *Le Droit* du 2 de ce mois rend compte de ce procès dans les termes suivants :

« A l'appel de la cause de la demoiselle Claudine Jacquand et du sieur Poulard, une très-vive curiosité se manifeste dans l'auditoire.

« La demoiselle Jacquand, qui habite la rue Saint-Jean, 60, depuis plusieurs années, est une somnambule en grande réputation ; elle est connue généralement sous le nom de Claudine. C'est une personne de vingt-cinq ans, qui a été autrefois lingère, et qui a quitté cette profession par suite de fréquentes attaques de catalepsie. Sa figure ne présente rien de remarquable, si ce n'est que ses yeux sont légèrement affectés de strabisme.

« M. Poulard n'est pas médecin; mais depuis quelques années il s'est occupé beaucoup de somnambulisme, et c'est lui qui magnétise habituellement Claudine lorsqu'elle donne des consultations.

« Plusieurs témoins ont été cités à la requête du ministère public, pour établir que cette somnambule donne des consultations médicales, et qu'elle les fait payer.

« Le premier témoin appelé est un nommé Bernard, marchand de vin, rue de l'Arbre-Sec.

« *M. le président:* Connaissez-vous la somnambule, et vous a-t-elle donné une consultation ?

« *Bernard*, avec un accent méridional : Parbleu ! si ze la connais ! Si ze dors dans mon lit, c'est bien à elle que za le dois. Quant à sa consultation, vous pouvez

bien dire qu'elle me l'a donnée, puisqu'elle ne me l'a fait payer que six francs.

« D. Expliquez-nous comment vous avez été guéri. — R. Depuis plus dix ans ze ne pouvais pas dormir ; aussitôt que z'étais dans mon lit z'étouffais, et z'étais oblizé de passer toutes les nuits assis sur une zhaise et la tête appuyée sur une table. (En effet, le témoin, qui jouit d'un embonpoint remarquable, présente dans sa courte grosseur tous les caractères d'une personne fortement oppressée.) Z'avais consulté les plus grands médecins ; ze leur ai donné au moins 2,000 fr. ; ils n'ont pas pu me guérir.

« D. Qu'est-ce qui vous a adressé à la demoiselle Claudine ?—R. C'est un de mes voisins qui, me voyant toujours malade, me dit un zour : « Vous devriez aller consulter la somnambule, elle vous dira mieux que les médecins tout ce que vous avez, et elle en a guéri d'aussi malades que vous. » Moi, ze lui réponds : « Tout ça, c'est des bêtises. Comment voulez-vous qu'elle voie ce que z'ai dans le corps en fermant les yeux, quand les autres, en les ouvrant bien, ne peuvent pas l'apercevoir ? » Cependant, comme z'étais touzours malade et que z'aurais bien voulu dormir, ze suis allé un beau zour voir la somnambule. Monsieur (en montrant M. Poulard) l'a endormie, et pendant qu'elle dormait, elle m'a dit ce qu'il fallait faire pour me guérir ; z'ai fait les remèdes, et maintenant ze dors bien tranquillement dans mon lit et ze me porte à merveille, comme vous voyez. (Hilarité générale. Le témoin, partageant cette hilarité, ajoute :)

« Vous pouvez bien rire ; et moi aussi z'en ai ri, mais il faut le voir pour le croire.

« D. Mais enfin quels remèdes la somnambule vous a-t-elle ordonnés pour vous guérir? — Pas grand' chose: quelques tisanes, des lavements avec du lait; c'est pas difficile à prendre.

« On appelle un autre témoin, le sieur Jury, de Saint-Etienne, qui explique qu'il a également pris pour sa femme une consultation qu'il a payée six francs.

« M. le président interroge ensuite le sieur Poulard sur le point de savoir si Claudine Jacquand est *réellement* somnambule.

« Pendant que le sieur Poulard donne au tribunal quelques détails sur les facultés magnétiques de Claudine et sur leur aptitude spéciale au traitement des malades, celle-ci, qui depuis un moment paraissait être dans un état de souffrance, se lève tout à coup, elle étend les bras en crispant les mains, les traits de sa figure se contractent, son regard est immobile et effrayant; bientôt elle pousse un cri comme une espèce de rugissement, et se précipite la tête sur le parquet en se roulant dans les jambes des témoins et des huissiers.

« On s'empresse de la secourir, on la relève; mais la crise continuant, elle s'échappe des mains qui la soutiennent et se roule de nouveau sur le parquet en se débattant, et dans un état que la pudeur nous empêche de décrire. Enfin on parvient à la faire sortir de l'audience. Le grand air et plusieurs verres d'eau bus avec rapidité lui rendent un peu de calme, et après un quart d'heure elle rentre à l'audience.

« M. le procureur du roi, qui d'abord avait considéré cette affaire sous un aspect plus grave, se borne

à demander une condamnation pour cause d'exercice illégal de la médecine.

« Me RAPPET, avocat des prévenus, fait remarquer qu'il n'existe contre eux aucune plainte de la part des malades qu'ils ont traités, bien que la police ait fait une espèce d'enquête. Il développe ensuite quelques considérations de droit pour établir que la médecine faite au moyen du magnétisme ne doit pas être soumise aux prescriptions de la loi du 19 ventôse an XI.

« Le tribunal, par son jugement, a déclaré qu'une somnambule ne peut pas faire de la médecine et donner des consultations sans être assistée d'un médecin, et il a condamné le sieur Poulard et Claudine Jacquand chacun à 15 francs d'amende et aux dépens. »

— Ce jugement diffère essentiellement de ceux qui l'ont précédé. Nous voyons dans *l'Hermès* (1) deux procès semblables; mais la peine ne porte que sur les somnambules. Ici le magnétiseur est aussi condamné. Nous avons, page 291, montré qu'il devrait seul être atteint, car les somnambules, n'ayant pas conscience de ce qu'ils font, ne peuvent être punis.

La condamnation qui frappe M. Poulard était inévitable : la loi est formelle, et jusqu'à ce qu'elle soit réformée, tous les somnambulistes doivent s'attendre à être frappés de la même peine. Il n'en est pas de même des magnétiseurs, n'ordonnant point de médicaments; la loi ne peut les atteindre. Le jugement du tribunal d'Auxerre et l'arrêt de la Cour royale de Troyes, que nous avons rapportés page 300, en sont une nouvelle preuve.

(1) Tome I, page 99; tome III, page 129.

Revue des journaux. — *L'Entr'Acte* du 23 parle d'une scène de somnambulisme arrivée au bal de l'Opéra.

La Mouche du 16 propose une loi repressive des abus somnambuliques.

Statistique. — En 1845, à notre connaissance, 27 journaux dans 49 articles ont parlé du magnétisme favorablement.

En 1846, le nombre des journaux est de 62, et celui des articles publiés est de 153.

N'est-ce pas un progrès marqué? La presse nous fût-elle jamais aussi favorable? Non, et c'est là un heureux présage.

Avis. — Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire aujourd'hui sont priés de le renouveler avant le 10 janvier 1847, s'ils ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

On s'abonne en province chez les libraires et dans les bureaux de Messageries; les bureaux de poste reçoivent aussi, mais à titre de *simple envoi d'argent* et non d'*abonnement*.

ERRATA.

Page 179, ligne 26, au lieu de : *sus d*, lisez : *suis de*.
Page 346, ligne 18, au lieu de : *un signe*, lisez : *une ligne*.

Le Propriétaire-Gérant : HÉBERT (de Garnay).

Paris. — Imprimerie d'A. René et Comp., rue de Seine, 32.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.